31-2
106 vol

REVUE

DE PARIS.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis91838brux

REVUE

DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES

DE LA REVUE DU XIXe SIÈCLE.

—

TOME NEUVIÈME.

SEPTEMBRE 1838.

Bruxelles,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

—

1838

UN PETIT MALHEUR.

Perdre un perroquet, une levrette blanche, voir mourir sur sa croisée une fleur longtemps arrosée, ce n'est qu'un petit malheur pour beaucoup de gens qui n'aiment ni les perroquets, ni les levrettes, ni les fleurs. Pourtant, ces petits malheurs-là causent des nuits de douleurs, des semaines de regrets, et tuent parfois ; on ne croit pas cela ; on ne croit qu'aux calamités magnifiques, aux infortunes superbes. Le cœur est classique en France. Si l'on s'interrogeait bien, on trouverait qu'on est dans l'erreur et qu'on ne veut s'attendrir en grand que pour avoir un prétexte de ne pas s'attendrir du tout ; que vous importe au fond, que la Chine s'abîme sous les eaux, ou que le Japon soit brûlé par un volcan? vous ne donneriez pas votre parapluie pour empêcher ces deux catastrophes ; et si l'on vous vole votre parapluie, vous y penserez tout un jour. Il y a de petits malheurs; il n'y a peut-être que de petits malheurs.

Il y a à Paris un désert, qu'on appelle une belle place; il est situé entre les Tuileries et les Champs Élysées, la Seine et les boulevards. C'est, je crois, la place Louis XV, de la Concorde, de la Révolution ou de l'Obélisque. Choisissez. Quand je serai ministre de l'Intérieur, j'arrêterai la dénomination.

Cette place a plusieurs issues ; à celle qui est formée par le pont de la chambre des députés, étaient un jour de l'hiver dernier qui a été rude, — les pauvres s'en souviennent, — un Oriental qui vendait des dattes, et une petite paysanne qui offrait des violettes d'avril aux passants. On était au milieu d'avril, époque folle : il pleut sur le soleil, il vente sur la neige, il fait froid sur le tout. Il paraît qu'il pousse des violettes dans cette saison si peu floréale. Où? je n'en sais rien. Regarez la cam-

pagne, un tapis de neige à tous les horizons ; quand cette neige se congèle, c'est un miroir de deux cents lieues ; quand elle fond, c'est une mer, moins la navigation. Peu importe : demandez des violettes, des roses, des groseilles, des fraises, des petits pois, des fèves, des abricots, et vous aurez sur-le-champ les fleurs et les légumes désirés. D'où vient cela ? impénétrable mystère. Quand on songe qu'il y a plus d'ananas à Paris qu'à la Martinique !

L'Oriental était vieux : il était natif de Mascara dans le royaume d'Alger ; il y avait un établissement de tannerie ; il fabriquait ces cuirs rouges et bronzés dont se servent les fourbisseurs pour faire les gaînes de poignards et les fourreaux de sabre. On estime beaucoup ce genre d'industrie dans l'Orient ; il exige du goût et de l'adresse ; on a de la considération pour ceux qui y excellent ; notre marchand de dattes l'exerçait avec une rare supériorité.

Sa réputation était établie et sa fortune faite, quand les Français démantelèrent Mascara et la brûlèrent. Le tanneur de Mascara fut ruiné ; on incendia ses ateliers, on fit des selles de ses plus beaux cuirs, sa femme mourut d'un coup de baïonnette, sa fille périt dans l'incendie de la maison ; et sa femme s'appelait Lune ! et sa fille Petite-Framboise ! en arabe l'appellation est divine. C'est perdre deux fois un enfant que de voir mourir une fille qui a pour nom Petite-Framboise.

Le pauvre tanneur souffrit beaucoup. Pour le dédommager on lui donna la qualité de citoyen français, on l'incorpora dans une espèce de garde nationale, et avec les ruines de sa maison on bâtit un café où l'on vendit de la bière à l'instar de Paris, et où l'on joua la poule. Il alla à Alger réclamer auprès d'un de ces rois improvisés qu'on confectionne dans les bureaux du ministère de la guerre. M. le gouverneur prétendit qu'il n'avait aucun pouvoir pour empêcher les vaincus de mourir de faim. Et l'on parle des barbares ! on se croit civilisé ! Mais qu'était Timour-Lenk, qu'était Gengis-Khan ? Des hommes qui prenaient des villes, des royaumes, démembraient des populations, bouleversaient les mœurs. Et qu'êtes-vous, je vous le demande ? Que faites-vous ? Parce que vous volez des villes à coups de canon, vous croyez être plus honnêtes que ceux qui les prenaient à coups de flèches ? Plaisante justification. Mais les Algériens

étaient des voleurs. Soit : vous avez volé des voleurs. Belle morale ! Mais la gloire ? Encore le classique qui revient sur l'eau. Qu'est-ce que la gloire? Une grande chose, sans doute, au point de vue du vieux monde, et quand on songe au prodigieux courage dépensé par nos soldats depuis la prise des forts de l'Empereur jusqu'à la prise de Constantine. Mais avant d'avoir de la gloire, faites que le pain ne coûte qu'un sou la livre, qu'on ne paye pas cinquante francs de droit d'entrée sur une barrique de vin qui en vaut quinze, et qu'on ne nous vende pas au prix de quatre sous un cigarre infumable. — Ce dernier mot n'est pas français.

Le maroquinier de Mascara obtint la faveur de venir en France, cette généreuse France, ouverte à tous ceux qui veulent y mourir de faim, soit dans le commerce, soit dans les arts, soit dans la littérature ; dans la littérature préférablement.

Dans cette belle France, donc, l'Oriental éprouva d'abord un froid horrible sous ses vêtements légers ; le malheureux avait choisi Paris pour résidence. Il parla, personne ne le comprit ; il pleura, on le comprit encore moins. Il passa des journées entières au coin de la place de la Bourse, qu'il prenait, dans sa naïveté, pour une mosquée catholique. De là, il concluait que les gens qui s'y rendaient ne pouvaient manquer d'être charitables ; car la charité, a dit Mahomet, est une rosée sainte, elle coûte peu à répandre et fertilise beaucoup. Pour toute rosée l'Oriental reçut celle du ciel de Paris ; aucun agent de change ne lui mit deux sous dans la main. Les chameaux endurent la faim plus longtemps que nous, se dit le tanneur de Mascara, serrons-nous la ceinture. Il se serra la ceinture, pensa à sa femme, qu'on appelait Lune, et à sa petite fille qu'on nommait Petite-Framboise. Mais il vient un moment où il faut, ou manger, ou mourir, ou voler, sainte trinité de la civilisation moderne. Assis sur lui-même, l'Oriental se mit tristement à sourire, et dit : Je mourrai. Voilà de ces dévouements dont Dieu tient compte.

Nous allons voir s'il mourut.

Nanterre est un joli petit délicieux village, entre Paris et Saint-Germain-en-Laye ; c'est là que les heureux de Paris vont se retremper dans l'air du printemps, après les fatigues et les excès des longues soirées d'hiver. Tout pour les riches : le cô-

teau vert, l'eau paisible entre les saules, les saules, les oiseaux sur les saules. Y a-t-il un beau fruit? pour le riche. Une fleur rare ? pour le riche. Non-seulement il a à lui le palais, les chevaux, la table, mais encore le soleil, l'air, le vent, les étoiles. Si vous n'êtes pas riche, d'où verrez-vous le soleil? de votre mansarde. Mais vous ne le verrez pas, ou vous l'apercevrez de travers, ou il vous brûlera les yeux. Au riche donc le soleil. D'imbéciles poëtes lui refusaient autrefois la santé qu'ils n'avaient pas eux-mêmes. Le riche a la santé que vous n'avez pas, vous, gorgé de l'air municipal et empesté de Paris, et qu'il a, lui, nourri d'excellentes viandes, de savoureux légumes et d'un air à sa guise. Plaisante idée de refuser la santé aux riches.

C'est à Nanterre que naquit la marchande de violettes dont j'ai à vous entretenir dans ces lignes sans mérite et sans art : son père cultivait la vigne des autres et n'en buvait pas le vin, par un privilége commun à vingt millions de Français, et sa mère vendait des gâteaux à l'entrée du parc de Saint-Cloud, quand elle en vendait. Ces deux industries, réunies, ne suffisaient pas pour payer le loyer de tous les ans et le pain de chaque jour. Dieu oublie quelquefois de l'envoyer à ceux qui le lui demandent; il est vrai qu'il l'envoie à tant d'autres qui ne le lui demandent pas.

Quand la petite fille fut grande, c'est-à-dire un peu plus haute qu'une plante de chènevis, on lui mit un bonnet sur la tête, des sabots aux pieds, six bouquets de violettes à la main; on oublia peut-être les bas, et on lui dit : Fais trois lieues chaque matin, et va à Paris offrir des violettes à des gens crottés, ennuyés, maussades, tristes, qui vont et viennent. Quel heureux commerce que la vente des violettes à Paris !

Et ses parents devenaient vieux, pourtant; ils n'y voyaient plus, ils marchaient mal. C'était à la petite fille à y voir et à marcher pour eux; elle se résigna. Avec cela, jolie comme l'été, blonde comme sa patronne de Nanterre, qui menait en filant ses brebis à l'abreuvoir. A peine rapportait-elle six sous à Nanterre. Six sous! après avoir fait six lieues! et l'hiver! M. Rothschild gagne quelquefois cent mille francs par jour. Voilà, j'espère, de quoi acheter des violettes! M. Rothschild n'aime peut-être que les tulipes.

Or, ce jour-là, on était en avril de l'année dernière; le père

de la paysanne de Nanterre était malade au lit, sa mère malade sur sa chaise. La petite fille n'en vint pas moins à Paris. Quels chemins ! des océans de boue, des torrents de neige, un exécrable soleil visible d'heure en heure, un soleil parisien, un soleil en plaqué.

La voilà à sa place, à l'entrée du pont de la chambre des députés, par où passent tant de voitures armoriées et tant de millions à quatre chevaux ; elle avait six bouquets de violettes à la main ! délicieuse créature ! Elle les offrait, après en avoir secoué la neige, à tous ceux qui passaient, et personne n'en voulait. Personne !

Depuis six heures du matin elle les offrait. Il allait être midi.

Le tanneur de Mascara n'était pas mort; il avait rencontré par un de ces hasards qui ont remplacé la loterie royale de France, un homme excessivement généreux. Cet homme lui avait fait cadeau d'un panier, de deux cordes, et de trois livres de dattes. Avec cette cargaison il affronta Paris. « Dattes ! dattes ! criait-il, véritables dattes de l'Orient ! » Pauvre Turc ! et d'où diable auraient été ses dattes ! De Paris ou de Vaugirard, par hasard ? Le premier jour il vendit huit dattes, le second trois ; le troisième jour, celui où il criait à tue-tête à l'entrée du pont : Dattes ! dattes ! il n'en avait pas vendu une seule. Et elles étaient flétries par l'eau, souillées par la boue.

A deux heures, le froid tomba à douze degrés au-dessous de zéro.

Et la marchande de violettes qui ne vendait pas plus que le marchand de dattes bleuit et grelotta. Le Turc ôta son turban, le déroula et dit ou plutôt il ne dit rien. La petite se couvrit les épaules avec la longue pièce de mousseline du tanneur de Mascara.

— Dattes ! dattes ! véritables dattes de l'Orient !

— Violettes, mesdames, des violettes !

Aucun acheteur. Trois heures sonnèrent, et le froid descendit à dix-huit degrés ; et ils n'avaient mangé ni l'un ni l'autre.

Quelques personnes charitables rirent en passant de voir un turc sans turban.

A quatre heures, le cœur défaillit à la petite marchande de violettes ; elle s'appuya sur le parapet du pont. Alors le Turc alla vers elle et lui dit :

— Combien vos violettes, mademoiselle ?

— Six sous, répondit-elle, les six paquets.

— Tenez, mangez ces dix dattes; la moitié de ce qui me reste, et donnez-moi en échange deux paquets de violettes.

Par ce moyen, l'enfant de Nanterre déjeuna.

L'Oriental ne mangea pas : il n'y avait encore que deux jours qu'il jeûnait.

Ainsi le malheur venait d'unir la misère de l'Occident et la misère de l'Orient, les fleurs et les dattes.

Au coucher du soleil, le froid fut si vif qu'il marqua vingt et un degrés. Montrant ses dents blanches, le tanneur sourit en regardant le ciel. La marchande de violettes s'était endormie au bas du pont.

Elle dort, pensa-t-il; et elle est jolie comme Petite-Framboise; qu'elle dorme !

Dattes ! dattes ! véritables dattes de l'Orient.

Paris s'allumait. Il était beau, il resplendissait sous le ciel sombre comme sous la voûte d'une mine. On allait au bal, à l'Opéra ; chez Borel, au Rocher de Cancale, où l'on mange en avril des abricots à la Condé, à quarante francs le plat.

A son tour, le Turc se sentit pris de sommeil; il céda d'autant plus volontiers à l'envie de dormir, qu'il était peu probable qu'on vînt maintenant lui acheter ses dattes. A sept heures ! par vingt et un degrés de froid !

Il eut une bonne idée avant de s'endormir, celle de se rapprocher de la petite marchande de violettes, et de la réchauffer de l'espèce de burnous que la glorieuse conquête des Français ne lui avait pas enlevé.

Il en garda une partie, et jeta l'autre sur le corps de la jolie petite marchande de violettes.

Ils sont encore endormis.

LÉON GOZLAN.

LES

AMANTS MYSTIQUES,

OU

Amoureux, Poëte et Fou.

FRAGMENTS D'UN JOURNAL INÉDIT DE WILLIAM COWPER (1).

§ II.

JOURNAL DATÉ D'OLNEY. —23 octobre.

Nous attendions les réponses des divers amis qui avaient bien voulu se charger de nous trouver une maison dans leur voisinage, lorsque nous reçûmes la visite du révérend M. John Newton, vicaire d'Olney, qui venait de Cambridge et nous était adressé par le docteur Conyers, avec qui William Morley a fait ses études universitaires. M. Newton n'était personnellement connu ni de mistress Morley ni de moi, mais nous avions souvent ouï parler de son zèle pieux pour la foi évangélique, et nous estimions bien heureux les fidèles réunis autour d'un pasteur si

(1) Voir la *Revue de Paris* d'août 1837. p. 41, édit. de la Société Typog. Belge. — L'insertion de la première partie de ce *Tableau de la Vie dévote* en Angleterre, remontant déjà à une date reculée, il n'est peut-être pas inutile de rappeler aux lecteurs que dans cette première partie, adressée comme celle-ci à sa cousine bien-aimée Théodora, William Cowper racontait sa sortie de la maison des fous, son arrivée à Huntington, son intimité dans la famille Morley-Unwins, sa nouvelle espèce de folie, consistant en une double vue, les consolations de mistress Morley et la mort tragique du révérend M. Morley le père.

saint et si éloquent. Nous éprouvâmes tout d'abord l'influence de ses consolations, et nous eûmes lieu de regarder sa visite comme vraiment providentielle, lorsque, ayant appris que nous voulions quitter Huntington, il nous offrit un logement à Olney, dans une maison attenante à son presbytère.

Nous y voici installés depuis plus d'un mois; nous bénissons le ciel de nous avoir conduits dans ce nouvel asile, où, jusqu'ici rien ne manque à notre bien-être, où nous avons en outre le précieux avantage de vivre presque sous le même toit que M. Newton. Nous y avons déjà gagné que nous pratiquons plus régulièrement nos exercices religieux, et cependant, grâce à une meilleure distribution de la journée, nous pourrions nous permettre encore plus de récréations qu'à Huntington, si c'était notre goût. Aussi ai-je trouvé le temps d'exécuter dans notre jardin des travaux dont je suis tout fier. Notre cousine, mistress Cowper, m'a fait parvenir un choix de graines et d'arbrisseaux de Park-House. J'espère que, grâce à mes soins, leur végétation fera honneur au lieu de leur origine. Il est surtout un plant d'épine blanche dont la fleur embaumée me rappellera, le printemps prochain, certain massif où, en jouant avec nous sur la grande pelouse du parc, une jeune espiègle s'obstinait à se cacher, et s'étonnait d'être toujours découverte par un maladroit cousin qu'elle semblait se plaire à provoquer par ses défis. Place aux arbrisseaux du parc! je veux qu'avant peu d'années ils soient des arbres dignes de Valombreuse, tant ils seront soigneusement labourés et arrosés.

Cherchez Olney sur la grande carte de votre père, Théodora, vous verrez que nous sommes dans le comté de Buckingham. Notre rivière est encore l'Ouse, mais ici l'eau se plaît à retarder son cours dans une contrée plus pittoresque. Elle y multiplie tant ses capricieux détours qu'on dirait un écolier prenant le chemin de l'école. Quant à la ville d'Olney, elle consiste presque tout entière en une longue rue. Les maisons, bâties en pierre, sont la plupart couvertes de chaume. L'église est grande, avec un beau clocher dont l'aiguille se perd dans la nue. Les habitants sont pauvres; race sédentaire qui préfère au travaux des champs le paresseux métier de tresser des galons de fil ou des nattes de paille! Il faut un bien grand dévouement à un pasteur pour conduire un pareil troupeau. M. Newton n'est que le des-

servant de la cure, qui est à la nomination de lord Dartmouth; le titulaire, M. Moses Brown, ayant beaucoup d'enfants et peu de fortune, cumule forcément ce bénéfice avec la chapelainie de Morden-College, à Blackeath, où il réside. Son suppléant a tout juste trente-huit livres sterling par an, y compris ce qu'on appelle le droit de surplis, qui est de huit, et à peu près quarante livres de souscriptions volontaires. Je ne sais en vérité comment ferait M. Newton au milieu de tant d'indigents, si la Providence ne lui avait inspiré l'heureuse idée de s'adresser au plus charitable des hommes, M. Thornton, qui lui a ouvert un crédit dans sa maison pour toutes les infortunes imprévues de sa paroisse, et qui lui envoie de lui-même annuellement une somme de deux cents livres sterling comme aumône fixe. M. Newton a voulu m'associer à la distribution de ses bonnes œuvres, et je suis quelquefois le messager chargé de porter un secours inattendu au pauvre honteux et aux malades de la campagne. Comme vous voyez, je n'ai pas de peine à obéir aux médecins qui me recommandent de prendre de l'exercice. Il est vrai que je ne choisis pas toujours mes heures pour de semblables promenades, et mistress Morley me traite quelquefois d'imprudent; mais je crois avoir besoin avant tout de m'aguerrir contre les intempéries des saisons, m'étant aperçu que mes accès de mélancolie dépendaient assez ordinairement de certaines influences atmosphériques qu'il s'agit de vaincre et de briser. J'ai beaucoup admiré dans le temps l'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau; je me reproche cette admiration stérile, et je veux mettre à profit ses conseils, s'il n'est pas trop tard. Puisque je n'ai pas eu le courage de prendre un *état* convenable à un gentilhomme sans fortune, il faut que j'apprenne un *métier* et deux au besoin. Le jardinage ne suffit plus à mon activité, quoique le jardin livré ici à ma bêche, à mon rateau et à ma serpe, soit plus étendu que celui d'Huntington. Je me suis imaginé de devenir menuisier, charpentier et vitrier. J'ai prié mon frère William de m'envoyer tous les instruments nécessaires, et entre autres un diamant pour travailler le verre, car je prétends construire sans aide une serre pour nos myrtes et nos orangers, qui jusqu'ici avaient passé l'hiver dans le parloir.

Vous voyez, Théodora, que, pour un philosophe contemplatif, je me donne assez de mouvement. Mais, hélas! ce n'est que par

ces continuelles distractions que j'échappe à mes idées noires et peut-être à une nouvelle vision. Ni l'amitié et ses doux entretiens, ni la prière et ses émotions pieuses, ne peuvent toujours écarter une funeste image ou une pensée de désespoir. Si grand que soit le charme de nos entretiens, si sincère que soit ma prière, combien de fois une importune voix me dit que je cherche à abuser mon cœur avec un ami, mon âme avec Dieu, tandis qu'une marche forcée, un travail de mains qui me couvre de sueur, un obstacle matériel à vaincre, m'ont délivré maintes fois de la torture de cet incessant retour sur moi-même. L'instinct brutal alors domine cette sensibilité maladive, mais surtout cette conscience délicate et timide qui trahissent si perfidement mon intelligence et ma raison (1).

CONTINUATION DU JOURNAL.

Vous savez, Théodora, si mon amitié pour votre sœur, lady Hesketh, est sincère ; il m'a été pénible de renoncer à lui écrire, et je regretterai toujours la privation de ses lettres ; mais ce silence m'a paru préférable à une discussion qui risquait de se terminer en querelle. Nous avions cessé de nous entendre, et il ne me convenait pas de soutenir avec cette aimable cousine une thèse théologique. Elle se tromperait donc en croyant m'avoir blessé par ce *post-scriptum* où elle m'adressait en trois mots une question à laquelle je réponds en cinq :

Q. — *Êtes-vous marié ?*

R. — *Je ne suis pas marié.*

Elle aurait seulement dû réfléchir, et se dire que je n'aurais pas dissimulé un acte aussi important de ma vie à une amie comme elle ; ou, si ces termes délicats exprimaient une calomnie, Henriette devait-elle oublier qu'il était par trop contradictoire de supposer une liaison coupable au même homme qu'on accusait de pousser sa religion jusqu'au rigorisme puritain ?

Oui, Théodora, selon votre sœur, moi, faible, sans appui, sans

(1) Cowper écrivant, à la même époque, à son ami Hill, lui disait : « J.-J. Rousseau aurait été charmé de me voir ainsi occupé, et il se fût écrié avec ravissement : J'ai trouvé l'Émile qui n'existait que dans mon imagination. »

famille, je devais me défier des barbares amis qui me sacrifient à leur dévotion fanatique. Selon elle, j'ai eu tort de refuser cette place de bibliothécaire et de lecteur de Lyons-Inn (1), que son patronage sans doute m'a fait offrir, pour tenter de réveiller en moi l'ambition de ma jeunesse, et me ramener dans un monde pour lequel je n'ai jamais été fait. Je conviens que tous ces avis m'étaient donnés au nom d'une prudence désintéressée; on prenait toutes les précautions oratoires de peur de blesser une âme « qui est *trop tendre* pour se livrer impunément à tout ce qui ressemblerait à une *passion exaltée*. » On honorait, disait-on, la religion et les personnes religieuses, « mais Dieu ne nous demandait rien au-dessus de nos forces; la piété la plus pure pouvait égarer une imagination trop vive; il fallait se défier d'un zèle trop ardent, et mesurer sa dévotion à sa santé. » Tout cela était certes bien raisonnable, et je ne sais ce que j'aurais pu y répondre, si, après une sortie contre les prières trop longues et les directeurs trop exigeants, on n'eût pas cité l'Évangile pour rappeler que notre Sauveur y parle contre « ces *pharisiens* qui, faisant parade de leurs scrupules, se montrent plus attachés à l'observance de la lettre qu'à l'esprit de la loi. »

Je ne pouvais, Théodora, accepter pour personne ce titre de pharisien, et défendre ceux que l'on me désignait ainsi, c'eût été les déclarer atteints par l'outrage. J'ai préféré, je le répète, négliger de répondre. Voilà ce que vous aurez compris et fait comprendre à Henriette, si elle s'est plainte à vous.

Hélas! Théodora, qu'allez-vous dire quand vous saurez toute la vérité; quand ce puritain, ce fanatique, ce méthodiste, vous avouera que ce n'est pas Henriette qu'il a voulu punir, mais bieu lui-même, et que ces conseils sans arrière-pensée trouvaient dans son âme corrompue un fatal complice, qui, peut-être, à la longue, finira par l'emporter, mais qui, au lieu de l'entraîner dans ces distractions innocentes, si naturelles à qui vit, comme Henriette, au milieu du monde, le livrera une seconde fois au découragement et au désespoir des damnés?

Vous frémissez, Théodora. Lisez, et vous verrez si ma raison ne doit pas repousser, avec le peu de force qui lui reste, toute

(1) Lyons-Inn, résidence de jeunes aspirants à l'exercice de la profession d'avocat.

supposition contre un ami que votre sœur n'est pas la seule à représenter sous des traits si noirs.

Cet ami dont la discipline sévère contient la révolte de mes mauvaise pensées, ce gardien vigilant du temple, ce pasteur tout occupé du salut de ses ouailles, le révérend M. Newton, en un mot; eh! bien, ce n'est que parce que j'ai appris à me défier tour à tour de mes sens et de mon intelligence, qu'il est M. Newton pour moi. Une sensation que je ne puis définir à son approche, une terreur vague et une voix intérieure me crient: « Tes sens t'abusent, celui qui te parle n'est pas *celui* à qui tu réponds; ce prétendu apôtre n'est qu'un loup qui a revêtu la forme du pasteur; ce saint, toujours armé du texte évangélique, est un envoyé de Satan qui t'épie et te surveillle comme une proie. Quand sonnera ton heure il sera là pour interrompre la pieuse exhortation par un éclat de rire; il sait que toutes tes bonnes intentions sont repoussées comme le sacrifice de Caïn. Avec une joie maligne il attise le feu de ton inutile dévotion qui ne te sauvera pas du feu de l'enfer. Certain que, sur le bord de la tombe, tu ne peux lui échapper, peu lui importe la voix par laquelle il t'y pousse.»

Avec une préoccupation pareille au dedans de moi, je vous le demande, puis-je écouter ceux qui me dénonceraient M. Newton comme un ennemi? Le jour où cette perception désolante l'emportera sur la réflexion qui la réprime, le jour où, fortifiée en conviction, elle s'exprimera tout haut par ma bouche, que deviendrai-je? J'avais pensé à quitter Olney; mais quel motif en donner à Marie? Je me tais sur cette nouvelle hallucination, tant elle est étrange, tant j'ai droit d'espérer qu'elle se dissipera d'elle-même; car elle n'existe qu'en la présence de celui qui la cause, et aussitôt qu'il n'est plus là, aussitôt que je puis me railler de ma folie, je courrais volontiers pour le rejoindre, le consulter lui-même sur ce bizarre soupçon et étreindre sa main dans la mienne.... sa main, dont tout à l'heure le contact m'a fait frissonner comme si je touchais un reptile. Et savez-vous à quel travail M. Newton daigne m'associer depuis quelques jours? à la composition d'un recueil d'hymnes! Il a découvert, je ne sais comment, que j'avais autrefois rimé, et qu'une disposition particulière de mon esprit me rendait propre à exprimer poétiquement les élans d'une âme pieuse vers Dieu. Aurait-il connais-

sance de ces vers qui n'ont jamais été lus que d'une seule personne? Ah! me suis-je dit, mon guide spirituel me demande-t-il d'expier, à l'égard du créateur, mon ancienne idolâtrie pour la créature?.... J'ai promis d'essayer, et j'ai réussi; l'inspiration n'est pas morte en moi. Vous m'avez bien dit, Théodora, que j'étais poëte. Je l'avais cru comme vous, quelquefois, et pour vous prouver que je n'avais point une ambition de gloire, j'avais juré de ne l'être que pour vous.... Mais quand bien même notre adieu ne serait pas éternel ;.... car, dans l'autre vie, vous serez parmi les anges, vous!... notre adieu ne serait pas éternel, que vous ne pourriez être jalouse de Dieu. Je vous envoie donc ce que j'ai déja écrit pour notre pieux recueil; vous y remarquerez que, par une innocente ruse, il est plus d'une de ces poésies où, sous prétexte de peindre les terreurs d'une âme pécheresse, je peins mes propres terreurs, espérant que M. Newton y devinera une partie de ce que je n'ose lui dire de mes fatales illusions. Voici l'hymne que je compte lui remettre demain et que ma bonne Marie n'a pu chanter hier soir jusqu'à la dernière strophe, à cause des larmes qui ont étouffé sa voix, sa tendre sympathie ayant eu un vague pressentiment de ce qui se passait dans le cœur du poëte pendant qu'il écrivait:

LE COEUR CONTRIT.

Au cœur contrit Dieu saura rendre
De sa grâce le précieux don;
Daigne, Seigneur, daigne m'apprendre
Si mon cœur est contrit ou non.

J'écoute... Ta parole sainte
En vain parvient jusques à moi;
Je ne sens que l'horrible crainte
D'être *insensible* et sourd pour toi.

Quelquefois mon âme attendrie
Se livre à des élans pieux,
Quand une pensée ennemie
Détourne son regard des cieux.

Tout mon courage me délaisse
Dès les premiers pas que je fais ;
Quand j'ai dit : « Soutiens ma faiblesse ! »
Je suis plus faible que jamais.

Dans la maison de la prière
L'élu fidèle est consolé ;
J'y porte aussi ma peine amère ;
Mais j'entre et je sors désolé.

Incertitude trop cruelle
Que toi seul, Seigneur, peux finir :
Brise mon cœur s'il est rebelle ;
Mais, brisé, daigne le guérir (1).

DEUX JOURS APRÈS.

Comme je m'y attendais, j'ai été compris, en partie, et l'explication que j'avais timidement provoquée a eu lieu. Mais, hélas ! soit parce qu'il n'est pas au pouvoir du plus savant théologien de ramener la sérénité dans l'âme où Dieu lui-même entretient la défiance, soit que, pour justifier mes horribles soupçons, au lieu d'un guide spirituel, les fidèles d'Olney aient été livrés à un envoyé de l'abîme qui se plaît à souffler sur eux l'esprit de démence en feignant de les consoler.... M. Newton n'a fait que me citer un exemple, capable de me rappeler qu'en effet Dieu, dans son inscrutable justice, frappe ou guérit, condamne ou absout à son gré.

Je ne parle pas seulement sous l'immédiate influence de la prévention sinistre que je vous ai révélée, Théodora ; mais, maintenant qu'il n'est plus là, présent, il me semble encore que M. Newton a faiblement combattu mon désespoir.

Ainsi il m'a rappelé l'histoire de Simon Browne. Connaissez-vous Simon Browne et son hallucination, non moins étrange que la mienne ? C'était un ministre dissident : ayant perdu, en 1723, sa femme et son fils unique, il fut saisit d'une mélancolie

(1) Cet hymne est le 60e du Ier livre des *Hymnes d'Olney*, recueil si estimé de la secte méthodiste.

noire, et finit par se persuader qu'il avait encouru le déplaisir de Dieu, qui, après avoir détruit peu à peu son âme raisonnable, ne lui laissait plus qu'une vie animale. Quoiqu'il conservât la faculté de parler d'une manière qui semblait rationnelle et logique aux autres, il n'avait pas plus le sentiment de ce qu'il disait qu'un perroquet ; c'eût été pour lui une profanation de prier et une inconvenance d'assister aux prière des autres. Suis-je donc un autre Simon Browne? dois-je donc aussi renoncer à manifester ma religion et ma foi, parce que je ne crois pas à l'efficacité de mes prières? Voilà le sens ironique attaché par moi à l'histoire que m'a faite M. Newton.... J'y penserai....

. . . . . .

Le lendemain.

Hier Théodora, j'ai interrompu à propos ce que me dictait un funeste accès de mélancolie. Je ne sais plus à quelle inspiration du désespoir la plume m'est tombée de la main. Que voulez-vous? mes pensées sont toujours vêtues de noir, *comme la livrée d'un évêque anglican,* et à la tête de la bande, il en est une qui, de temps en temps, élève la voix plus haut que les autres pour me crier : « C'en est fait de toi, Dieu t'a maudit. » Quelquefois encore toutes mes pensées tourbillonnent comme un essaim autour de ma tête, sans que je puisse traduire en langage humain leur obscur bourdonnement. Puis, si je veux en saisir une pour l'interroger, il me semble qu'elle s'introduit matériellement dans mon cerveau sous la forme d'une mouche, qu'elle s'engage dans le tissu de cet organe, et en mêle tous les fils comme elle ferait d'une toile d'araignée.

Ainsi, tantôt je subis une douleur purement physique et tout intérieure, tantôt la sensation s'exalte jusqu'à créer autour de moi un monde de fantômes d'autant plus effrayants qu'ils affectent des formes plus naturelles et plus difficiles à distinguer de celles des créatures de Dieu.

J'ai observé aussi que je suis sous une dépendance directe des saisons et sous l'influence continuelle de la révolution des astres. En toute saison les vents d'est me sont peu favorables. La pleine lune m'est presque constamment fatale ; mais je redoute surtout le mois de janvier. C'est dans trois jours que je l'attends

et je suis persuadé qu'il m'apportera quelque malheur nouveau. J'ai beau me dire que Dieu ne se laisse pas gouverner par des causes secondaires, qu'il me tient dans sa main toute l'année : il en est des maladies de mon âme comme de certaines maladies du corps qui reviennent périodiquement.

CAMBRIDGE. — Mars.

Mes pressentiments ne me trompaient pas : le mois de janvier a failli m'être bien funeste ; c'était l'âme de mon frère qui était en péril. Je l'ai perdu ; mais que Dieu en soit loué ; sa vie chancelante s'est assez prolongée pour que je puisse croire avoir aujourd'hui un frère dans le ciel.

Ce fut dans le courant de janvier qu'un ami commun m'écrivit que le pauvre John s'était alité, plus sérieusement malade qu'il ne le pensait lui-même. Je partis pour Cambridge. Je frémis en le trouvant occupé à lire un recueil de comédies et autres compositions profanes. Comment l'avertir qu'il était grandement temps de songer à son salut? J'eus ce courage; mais sa réponse me glaça: mon frère m'avoua que, si depuis quelque temps il avait recours aux études profanes, c'était parce que la lecture des livres saints ne faisait que multiplier ses doutes : il n'avait jamais eu qu'une foi vague et il commençait à ne plus savoir que croire... Lui aussi il voyait un mur d'airain entre son âme et Dieu ; lui aussi il se croyait prédestiné à l'enfer, puisqu'il n'avait pu trouver dans sa piété sincère cette confiance toujours implorée qui lui manquait toujours. « Mon Dieu ! m'écriai-je, qu'un seul de nous suffise à ta colère et que ce soit moi ! » Cette exclamation spontanée fit couler ses larmes ; il me tendit la main : « Mon frère, me dit-il, pourquoi Dieu ferait-il une distinction entre nous ? Prions ensemble ; peut-être nos prières réunies parviendront-elles à toucher la miséricorde éternelle. »

Nous priâmes.

Le lendemain, John se réveilla plus serein : « Votre présence m'a fait du bien, me dit-il ; mon sommeil a été calme, et ce matin je sens en moi une secrète espérance. » Le voyant ainsi disposé, je ne craignis pas d'entamer avec lui une discussion religieuse. Je m'aperçus que je devenais persuasif et éloquent même à force d'affection et d'inquiétude.

« Mon frère, me dit John, vous qui étiez fait pour mon ministère, je mourrais sans regret si vous pouviez me succéder auprès du troupeau dont je me suis chargé si imprudemment. Ah! je vois maintenant pourquoi j'ai désespéré de moi-même ; je dois en accuser mon orgueil. Je m'étais approvisionné de latin, de grec, d'hébreu. Inutile bagage ! j'aurais fait des miracles avec un peu moins de science et un peu plus de charité. Voilà pourquoi Dieu m'a privé de sa grâce. » A compter de ce moment ses forces semblèrent revenues, et je me flattais que la guérison était encore possible ; mais Dieu voulait seulement que son serviteur pût manifester le changement qui s'opérait en lui, et quand il eut hautement déclaré à ses amis combien jusque-là il avait été dans l'erreur, la maladie reprit le dessus. Quelle résignation alors dans ses souffrances ! avec quelle ardeur il les surmontait pour remercier Dieu de lui avoir déssillé les yeux, et pour me remercier moi-même d'être venu verser le baume céleste sur son âme! « Ah ! répétait-il quelquefois, j'ai vécu trente-trois ans, et cependant je puis dire que je ne suis né que depuis quelques jours. Je puis mourir sans regret, puisque la grâce m'a visité ; je puis vivre sans crainte, car rien désormais ne saurait me détourner de la voie évangélique. Et vous, mon frère, continua-t-il, vous voilà en faveur dans le ciel ; quelle puissance ont eue vos prières ! j'espère que vous ne doutez plus de la miséricorde de Dieu à votre égard ! » Hélas ! je me gardai bien de le détromper, tout en gémissant de ne pouvoir éprouver sur moi la vertu de ces discours si efficaces sur un autre ; me comparant à ces vases vernis qui ne sauraient s'imbiber de la liqueur précieuse qu'ils transmettent aux lèvres altérées.

Mon frère s'est endormi de son dernier sommeil, le sourire dans les yeux. Qu'une semblable mort est douce ! comme elle consolerait celui qui reste de ce côté-ci de la tombe, s'il pouvait en espérer une semblable !

OLNEY. — Avril.

..... Me voici de retour à Olney depuis trois semaines. Ah ! que ma bonne Marie m'a rendu, avec usure, les larmes que j'avais versées avec elle quand nous perdîmes le vénérable M. Morley ! comme ces douleurs partagées resserrent tous les liens d'une

amitié aussi tendre que la nôtre ! le chagrin le plus amer se change peu à peu en une mélancolie pleine de douceur et de charme. Je n'ai jamais connu, il est vrai, qu'à moitié ce bonheur vanté des poëtes, le bonheur de deux amants. Mais, Théodora, j'ai besoin de me dire que je l'aurais goûté avec vous pour le mettre au-dessus de la tristesse sympathique de deux amis.

Je vous avouerai que, par une mutuelle et tacite défiance, mistress Morley et moi, nous ne confions pas à notre pasteur toutes les voluptés de notre pieuse résignation : son austérité n'épargne pas des avis quelquefois assez durs à ma compagne et à moi. Cette austérité affecte volontiers des formes de rudesse, et si M. Newton n'était aussi sévère pour lui-même que pour les autres, il me confirmerait dans la superstitieuse supposition dont je vous ai parlé. Mais aujourd'hui ce que j'ai appris, à Cambridge, des antécédents de notre directeur spirituel, m'explique quelques-uns des traits de son caractère. M. Newton est un des miracles les plus éclatants de la grâce. Avant d'être ministre de l'Évangile, il avait été contrebandier et puis négrier. Impie blasphémateur, comme Paul avant sa conversion, il fut la terreur des fidèles. Je me reproche d'avoir indiscrètement répété à mistress Morley ce qui m'a été dit de M. Newton ; car la voilà maintenant qui tremble comme moi en sa présence : que serait-ce si j'avais achevé ma confidence en lui révélant la sensation affreuse que je ne puis surmonter moi-même que par un effort de raison ? Je m'interrompis à propos en voyant qu'elle frémissait tout en admirant la miséricorde divine qui a racheté, dans M. Newton, une âme qu'on devait croire à jamais perdue pour le ciel.

Je comprends que M. Newton, homme de passions énergiques et violentes, ait conservé dans son ministère quelque chose du vieil homme, et changé en sévérité religieuse, en sainte indignation contre les pécheurs, son ancienne dureté de marin et de capitaine négrier. La terreur règne dans son église comme jadis sur son vaisseau. Hélas ! la perversité de cette génération ne le justifie que trop souvent. Telle est la lâcheté des chrétiens d'Olney que la peur de l'enfer en retient un plus grand nombre que la promesse du paradis. Cependant M. Newton oublie quelquefois peut-être qu'il y a quelques natures délicates que trop de sévérité peut décourager.

Vous voyez, Théodora, combien je me laisse facilement aller aux insinuations de votre sœur! Il est vrai qu'hier encore, au milieu du sermon, une pauvre femme a été saisie de convulsions effrayantes, et que les ennemis de notre pasteur l'accusent d'avoir causé la folie de six autres femmes dont trois sont enfermées encore à Bethnal-Green. Enfin M. Newton lui-même, hier soir, ne put s'empêcher de nous exprimer quelques doutes sur l'efficacité de sa prédication. Tout en attribuant la fréquence des cas de folie dans sa paroisse à la vie sédentaire que mènent ici les femmes, à leur indolence, à l'air malfaisant de leurs petites chambres, il a dit : « C'est cependant pour moi une cruelle épreuve, et j'éprouve parfois ce que dut éprouver David quand le Seigneur frappa Uzza pour avoir touché l'arche. David fut mécontent, et je me suis surpris en révolte contre CELUI qui permet ces maladies dont on cherche la cause dans l'excès de la piété. Mais du moins, a-t-il ajouté par le besoin de se rassurer, si le Seigneur les conduit à travers le feu et l'eau à son royaume, quoique les pauvres folles puissent souffrir sur le chemin, elles sont moins à plaindre que les insensés du monde qui se croient dans leur bon sens et en prennent occasion de railler l'Évangile, comme s'il n'était propre qu'à troubler la raison. Peut-être le Seigneur permet-il ces choses, afin que ceux qui cherchent un prétexte pour tomber et pour railler les saints aient ce qu'ils cherchent..... J'espère, mistress Morley, qu'il n'y a rien dans ma prédication qui tende à abattre ceux qui ont besoin d'être relevés.

Ici mistress Morley ni moi n'avions rien répondu.

« Si je ne savais, a poursuivi M. Newton sans faire attention à notre silence, si je ne savais que les justes d'Olney jugent mieux leur pasteur, j'abandonnerais cette terre ingrate. Les habitants de Sodome méprisèrent Loth, mais leur salut dépendait de sa résidence parmi eux, et quand Loth fut parti, la vengeance du ciel ne tarda pas à tomber. Les croyants sont le sel des lieux où ils vivent. Par leur exemple et leur influence, ils arrêtent les progrès de la corruption, et par leurs prières ils empêchent que le vase de la colère se vide sur leurs concitoyens jusqu'à la lie. Quand une nation semble près de sa décadence comme un chêne qui a perdu ses feuilles, dit Isaïe, les enfants

du Seigneur sont comme la séve dans la racine; grâce à eux, on peut espérer que l'arbre reverdira encore (1). »

Nous n'osâmes pas contredire M. Newton, la bonne Marie et moi; mais nous nous regardions de temps en temps avec des yeux qui disaient que notre silence était l'effet de cette terreur que nous ne pouvions approuver. Aura-t-il compris notre réticence? Si cela est, je ne serais pas surpris qu'il se résolût à changer de paroisse. Ce matin déjà il nous a annoncé qu'il devait faire un voyage.

CONTINUATION. — Août.

Il me semble que c'est à Dieu lui-même que je confesse ainsi toute ma vie, Théodora, mes bons sentiments comme mes faiblesses ; par cette confession, vous êtes, je vous l'ai déjà dit, devenu une personnification de ma conscience. Plus d'une fois j'ai pu étouffer à temps une pensée mauvaise, en me rappelant qu'il faudrait tôt ou tard la soumettre à votre tribunal. Quelle que soit ma franchise, cependant, je me demande si, pour en avoir tant avec vous, il ne m'était pas nécessaire de vous placer en quelque sorte dans un nuage. Pourrais-je ainsi mettre mon âme à nu devant la vôtre sous l'impression immédiate de votre regard ? Ma langue serait-elle aussi confiante, aussi indiscrète que ma plume? Oh ! je ne sais, ou alors l'amitié la plus intime fait d'autres réserves que l'amour; car je ne dirais pas à mistress Morley, à ma bonne Marie, tout ce que j'écris à Théodora. Peut-être aussi cela tient-il à la différence de nos âges : je vous avais bercée petite fille sur mes genoux, Théodora, avant de déposer tous mes priviléges à vos pieds, et tel est l'orgueil de notre sexe, qu'alors même je me relevais de temps en temps pour braver vos semblants de caprice et faire encore le mentor ou du moins le cavalier protecteur, si quelque abeille insolente venait effrayer de son bourdonnement trop rapproché ma peureuse cousine. Ici, au contraire, dans mon éternelle convalescence, c'est Marie qui me protége ou me gronde. Elle est pour moi une sœur aînée, sinon une mère; et son malade, son protégé, n'a pas toujours le courage de s'exposer à être grondé.

(1) Lettre de M. Newton à Cowper.

Ne croyez pas toutefois que mon indépendance d'homme soit entièrement anéantie dans cette amitié où la femme gouverne : on a pour mon intelligence un respect aussi grand, plus grand même que celui de ma petite cousine pour son mentor. Mes hymnes d'abord m'ont fait une renommée de poëte qui me place au niveau du roi psalmiste ; mes décisions de critique sont également irrévocables, et enfin mes études en droit ayant été mises à contribution par quelques voisins, enchantés de consulter gratis un homme qui a porté jadis la perruque sacramentelle, on me proclame dans notre cercle le premier des jurisconsultes, un autre chancelier Cowper (1).

Je suis beaucoup plus fier, cependant, de mes talents d'artiste ; ce sont ceux que je cultive avec le plus de goût et le meilleur effet pour la santé de l'âme et du corps. J'avais mainte fois envié au joyeux ouvrier, armé de son rabot, son insouciance et sa chansonnette : le rabot serait-il un talisman de gaieté ? Je chante tout naturellement quand je fais de la menuiserie ou de la charpente ; c'est qu'il faut voir avec quelle adresse je manie mes outils : sous mes habiles mains le bois devient un meuble précieux. Ma serre est un édifice qui ferait envie à lord Bute. Nous voici au mois d'août, et nous en avons fait un salon d'été. Les murailles sont artistement tendues avec les paillassons qui ont servi à défendre mes pêchers des gelées de mars. Le soleil en est exclu par un auvent de nattes, excepté un rayon ou deux qui s'échappent par quelque fente et viennent jouer comme des feux follets sur les tapis en jonc dont nous avons couvert le plancher. Nous continuons à faire nos repas dans la salle à manger et à dormir dans nos chambres ; mais nous passons le reste de notre temps dans la serre, occupés à écouter le vent qui murmure à travers les arbres, et les oiseaux qui chantent autour de nous. Qu'il faut peu de chose pour être heureux dans un ermitage si charmant ! Le recueillement n'y livre l'âme qu'à des pensées gracieuses, et la conversation y est plus animée. M. Newton, l'austère M. Newton, qui ne dédaigne pas de venir de temps en temps s'y asseoir avec nous, laisse à la porte une partie de son austérité. Le reproche s'adoucit en plainte dans sa bouche, et si quelque bon mot de mon ancienne

(1) M. Newton lui-même le consultait sur des cas de jurisprudence.

gaieté m'échappe, il sourit et se laisse aller à répondre aussi par un bon mot. Je ne comprends plus alors mon hallucination à son égard, et je l'oublie même quand son front est tout à fait déridé.

Enfin, ma bonne Marie, voyant combien mon humeur et ma santé gagnaient à ces distractions, a invité de temps en temps quelques voisins à venir respirer le frais avec nous dans notre salon d'été. Parmi ces connaissances en petit nombre, est mistress Jones, femme d'un ecclésiastique de Clifton, à quelques milles d'Olney ; c'est une femme d'un ecclésiastique de Clifton, à quelques milles d'Olney ; c'est une femme d'exellente compagnie et de mœurs douces que nous aimons de tout notre cœur.

15 août.

Telle est l'influence des saisons sur moi : depuis ces derniers beaux temps, je me sens heureux jusqu'à l'enfantillage ; voilà pour mon humeur. Une séve nouvelle circule dans mes veines ; j'entreprendrais, je crois, des promenades de vingt milles à pied, si je pouvais quitter notre jardin et surtout notre serre au delà de quelques heures ; voilà pour ma santé. Quant à ma tête, elle fermente encore comme toujours, mais c'est pour faire des vers. Je vous envoie quelques nouveaux échantillons de cette folie, qui ne me ramènera pas à Saint-Albans, quoiqu'elle m'excite à former quelquefois des rêves de gloire. Quand je me laisse aller aux conseils de ma bonne Marie, je me persuade qu'un libraire à Londres ne dédaignerait pas de publier ces poésies. Cependant j'attendrai un jugement moins partial pour me décider.

Ne pensez pas que cette exaltation poétique me fasse négliger mes humbles travaux d'ouvrier. Je construis en ce moment trois maisons ; oui, trois maisons. Je ne suis pas embarrassé pour les occuper ; j'ai trois locataires tout trouvés, ce sont trois lapereaux dont je veux faire l'éducation (1).

Journal daté d'Olney. — 20 août.

Il est des jours où je croirais que le révérend M. Newton n'a pas tort. On respire dans notre salon d'été un air trop doux pour

(1) Nous supprimons ici l'histoire bien connue des lièvres de Cowper.

que l'âme ne risque pas d'y contracter des habitudes de langueur et de molesse. L'autre semaine, je m'en suis arraché avec peine lorsque M. Newton m'a fait prier de porter un secours d'argent et des consolations chrétiennes à un prisonnier que nous avions visité ensemble la veille. Ce matin, mistress Morley avait sa harpe, et nous avons d'abord chanté un hymne; mais, peu à peu et naturellement, à des airs religieux sa main faisait succéder quelques motifs d'airs mondains, et j'ai compris qu'avec une amitié moins sainte que la nôtre, le tête-à-tête serait parfois dangereux au milieu d'un jardin, avec le chant des oiseaux et le parfum de nos myrtes pittoresquement distribués devant la serre qui les a protégés cet hiver. Par moments, mon cœur battait avec violence, et moi, si heureux dans notre retraite, moi, si résigné au sacrifice des plus doux rêves de ma jeunesse, je faisais un retour mélancolique sur un passé moins paisible. L'amitié, la chaste amitié, ne suffirait-elle plus à ce cœur brisé par tant d'orages? N'est-ce plus assez des distractions que je me suis créées pour occuper ma tête ardente? Ai-je offensé Dieu par trop de confiances en moi-même? Faut-il invoqner la maladie au secours de ma faible sagesse?

1er septembre.

Depuis quelques jours, je suis tout occupé d'une nouvelle liaison. Le solitaire d'Olney redeviendra homme du monde, pour peu que la Providence envoie encore une ou deux dames aimables partager sa solitude. Je ne plaisante pas, voici les faits.

D'un commun accord, ma bonne Marie et moi, nous venions de quitter la serre, et nous étions à la fenêtre de la maison donnant sur la rue, occupés à voir passer le monde, à écouter les enfants qui criaient, les chiens qui aboyaient, musique un peu moins poétique que le chant des oiseaux et le murmure de la brise dans le jardin. Tout à coup nous apercevons mistress Jones, se dirigeant de notre côté avec une autre dame dont j'avais remarqué la taille élégante avant de pouvoir distinguer ses traits. Est-ce une visite pour nous? pensai-je, et tout sauvage que je suis, je n'étais pas fâché que mistress Jones nous fît visite si bien accompagnée; mais non; arrivées sous notre porte, les deux dames se contentent de nous faire un léger salut,

et entrent dans une *foire de vanité* (comme dirait le vieux Bunyan), qui se tient dans la maison vis-à-vis, je veux dire dans un magasin d'étoffes, de rubans et autres articles destinés à la toilette du beau sexe. Nous les suivons des yeux à travers les vitres du marchand ; et quand elles disparaissent au fond de l'arrière-boutique, je me sens agité d'un sentiment de curiosité qui m'étonne moi-même.

« Qui peut être cette dame? — Est-elle d'Olney ou de Clifton? — Comment ne l'ai-je pas rencontrée encore? Eh! sans doute, elle n'est ni de Clifton ni d'Olney. — C'est une lady qui vient de Londres et non du village. — Cependant ses traits ne me semblent pas étrangers. — Je parie qu'elle est aimable. — Qu'en pensez-vous? »

J'adressais à Marie toutes ces questions et ces affirmations avec une volubilité qui la fit sourire ; elle qui aurait pu m'arrêter à la première phrase, elle attendit que j'eusse épuisé toutes ces suppositions pour me dire que la dame qui m'intéressait si vivement était une sœur de mistress Jones, lady Austen, veuve d'un baronnet. « Puisque cette jeune veuve vous semble si aimable, voulez-vous, me dit-elle, que j'aille l'inviter, ainsi que sa sœur, à venir prendre ce soir le thé avec nous? — Très volontiers, lui répondis-je; et ma bonne Marie, charmée de me procurer cette distraction, descendit au même instant pour faire son invitation, qui fut acceptée très-gracieusement, comme je m'en aperçus au second salut qu'on échangea avec moi en sortant du magasin.

Mistress Morley fut donc bien surprise lorsque de retour, en me rendant compte de son heureuse ambassade, elle me trouva retombé dans ma sauvagerie, honteux même de la démarche que je lui avais fait faire.

— En vérité, lui dis-je, où avais-je la tête? Quel rôle vais-je jouer avec cette dame que je n'ai jamais vue? Tenez ma chère amie, j'en ai d'avance la fièvre ; je ne paraîtrai pas ce soir à la table de thé ; vous m'excuserez auprès de ces dames. Je ferais une trop sotte mine.

— Et moi qui ai fait cette invitation en votre nom beaucoup plus qu'au mien! me dit Marie.

— Encore mieux! m'écriai-je; et injuste par humeur, voilà que je reproche à mistress Morley de m'avoir pris au mot, elle

qui devait me connaître et avoir du bon sens pour deux. Enfin je me décidai, après bien des hésitations, à paraître au thé du soir, résigné à y être aussi maussade que possible.

Ces dames furent exactes à l'heure, et je fus présenté à lady Austen. A peine si d'abord j'osais lever les yeux vers elle ; mais la jeune veuve, prévenue sans doute de mon humeur, se garda bien d'y faire attention, et ne s'inquiéta que de répondre aux douces avances de ma bonne Marie, qui n'épargnait rien pour empêcher qu'on s'aperçût de ma bouderie ridicule. Aussi réussit-elle à plaire à lady Austen et à lui inspirer un vif attachement dès cette première entrevue. Lady Austen, de son côté, si bien encouragée par la maîtresse de la maison, montra peu à peu tant d'esprit et de grâce, que le sauvage honteux finit par se décider et par prendre part à une causerie qui devint charmante. Nous passâmes ainsi deux heures bien courtes ; et quoiqu'il fît un admirable clair de lune, je ne pus m'empêcher d'offrir mon bras aux deux sœurs, pour les reconduire à Clifton. Pendant la route, l'entretien de la table à thé fut continué avec la même verve des deux parts, et nous ne nous séparâmes qu'après être convenus d'une réunion prochaine.

Le lendemain, en effet, nous sommes allés, ma bonne Marie et moi, rendre à ces dames leur visite. Lady Austen nous a ravis par ses ingénieux propos. Rien de plus facile et de plus piquant que sa causerie ; de l'esprit et du bon sens, un grand usage du monde et un naturel qui fait paraître spontanées ses pensées les plus réfléchies. Elle a décidément fait ma conquête, et cela en s'occupant bien moins de moi que de mistress Morley. Je défierais un cœur de marbre de résister au charme de sa bienveillance. Sa gaieté est si communicative ! Elle a l'art de vous mettre de moitié dans chaque anecdote qu'elle vous raconte en vous donnant l'occasion de l'interrompre par quelque saillie ou par quelque moralité qui ressort de son récit. Il faut dire qu'elle a longtemps habité la France ; mais elle est revenue en Angleterre, toujours Anglaise de cœur ; elle a vécu dans le plus grand monde, mais elle n'en aime que davantage la campagne, la retraite, un petit cercle d'amis. Enfin elle a conçu pour nous tant d'amitié, que, ce matin, en revenant nous imposer la dette d'une seconde visite, elle a manifesté le désir de se fixer près de nous. Nous en serions si enchantés, que nous n'avons pas osé discré-

tement l'y engager beaucoup; mais elle a trouvé tout de suite sa future résidence, et cela presque dans la maison même où nous habitons. Quel bonheur si elle persiste! Jusqu'ici rien ne semble y faire obstacle. Nous avons un second corps de logis, vaste bâtiment que nous abandonnions au jardinier, à sa femme, à ses enfants et à une légion de rats. Elle prétend expulser tout ce monde, rats compris, nous a-t-elle répondu, quand nous avons essayé de lui faire peur de ces premiers occupants. Elle fera réparer cette grande masure, elle écrira à Londres pour qu'on lui envoie de quoi la meubler. Je croyais entendre une fée nous préparer à ce prodige, et elle faisait une description si animée de la métamorphose architecturale qu'elle médite, que je m'attendais à voir tout à coup son palais s'élever à côté de notre humble maisonnette.

. . . . . .

Deux u s après.

Ce n'était pas une plaisanterie. Ce matin est venu une espèce de maçon-architecte pour examiner les lieux et prendre des mesures avec sa longue toise. Décidément la jeune veuve veut devenir notre voisine. Admirez donc cette rencontre providentielle! Comme notre retraite va s'embellir! et, il faut en convenir, nous avions un peu besoin de cette augmentation de société, ou plutôt de famille. Plus d'une fois je me suis dit que, si mistress Morley venait à tomber malade, les deux ou trois personnes de son sexe qu'elle connaît ici sont si loin, ou si absorbées par les soins de leur ménage et de leurs marmots, que je serais bien embarrassé et elle aussi. Il y a cependant quelque générosité à moi de n'être pas jaloux de cette sœur qui lui arrive, et qui, je ne puis me le dissimuler, nous a été bien plutôt conquise par la douce sympathie de mistress Morley que par l'humeur inégale de son malade. Mais je me sens très-disposé à être un peu moins quinteux pour mon compte; combien je me reprocherais de priver ma bonne Marie de cette compagne que le ciel lui envoie! J'espère bien contribuer à lui rendre ce séjour trop agréable pour qu'elle regrette une décision en apparence si soudaine. Et puis elle est si bonne qu'elle s'attachera d'autant plus à nous qu'elle verra que sa présence est une bénédiction

pour tous. Justement M. Newton part demain et sera absent plusieurs mois. Nous aurions été par trop isolés sans lady Austen dans notre grande maison, quoique le révérend M. Scott, qui vient suppléer son collègue, doive habiter le presbytère. Tout occupé des préparatifs de ce voyage, M. Newton avait fait peu d'attention encore à la jeune veuve, mais ce matin elle a séduit M. Newton comme nous. Elle a fait plus, en le forçant d'être aimable, et moi j'ai bien oublié cette double nature attribuée naguère par mon sens intérieur à notre pasteur, comme si le bon génie avait tenu le mauvais à distance, comme si le démon n'osait se montrer devant l'ange.

Il paraîtrait cependant qu'avec toute sa bonté l'ange ou le bon génie n'a eu des yeux si doux pour notre directeur spirituel qu'avec le léger effort d'une petite dissimulation ; car, lorsqu'il a été sorti, lady Austen n'a pu s'empêcher de nous demander avec un peu de malice si M. Newton était toujours d'aussi bonne composition avec les dames. Évidemment mistress Jones lui aura parlé de la sévérité de M. Newton, et c'est par complaisance pour nous qu'elle a mis tant de coquetterie à lui plaire.

QUELQUES JOURS APRÈS.

Ne croyez pas que lady Austen ne soit qu'aimable et enjouée; elle a une instruction qui égale presque celle de ma bonne Marie, quoique celle-ci soit douée peut-être d'un sens critique plus droit et plus sûr. Mais elle a aussi beaucoup lu, et sait par cœur nos meilleurs poëtes. Quand mistress Morley, faisant les honneurs de mes vers, m'a dénoncé à elle comme un auteur à qui il ne manque plus que d'être imprimé tout vif, elle a voulu être dans la confidence de mes rimes, et j'ai obtenu son approbation, quoiqu'elle ait trouvé mes sujets bien graves. Ma foi ! elle a un peu raison, et, malgré une belle défense de la moralité de la poésie, que ses observations ont provoquée chez mistress Morley, puisque j'ai deux muses, je chanterai tantôt sur un ton, tantôt sur l'autre. Déjà je suis presque en mesure de surprendre la dernière venue par une épître dans le goût de celles de mon ami Lloyd. Je n'aurai pas impunément fait partie du *Club de la Déraison* (1).

(1) Le *Non-Sense-Club* était une société de sept élèves sortis de Westminster-School, qui dînaient ensemble tous les jeudis. Robert

En attendant, les réparations du vieux bâtiment sont en train, et les maçons travaillent à leur aise, au son de la lyre, comme les maçons de Thèbes.

. . . . . .

A HUIT JOURS DE LA.

Quel charme exerce sur nous sœur Anne, c'est le nom familier que la bonne Marie et moi nous donnons à lady Austen? Jusqu'à ce qu'elle puisse s'installer à notre porte, nous n'avons pas assez de philosophie pour nous priver d'elle un seul jour. Elle était venue avant-hier nous visiter, malgré une pluie battante, et hier nous sommes allés la voir à Clifton, malgré les obstacles d'un chemin inondé, plein de boue et de flaques d'eau. Nous sommes arrivés chez mistress Jones dans un état à faire pitié, ou plutôt à exciter le rire. Dix fois le pied nous a glissé, et la bonne Marie a plongé jusque au-dessus de la cheville dans un trou perfide, où l'eau était recouverte d'une surface qu'à sa couleur il était permis de confondre avec la terre ferme. A quelques pas plus loin mon tour est venu, et j'ai pris mesure de ma taille au fond d'un fossé où ma chute a effrayé les dames grenouilles. Eh bien! toutes ces fatales aventures ne nous ont pas donné un seul moment d'humeur, et ce matin nous attendons sœur Anne debout, quoiqu'elle ait prédit qu'elle nous trouverait au lit avec un gros rhume pour le moins. Il y a mieux : j'ai mis en vers notre voyage, et, pour s'être moquée de nous hier, elle va être condamnée à chanter elle-même notre courage et nos exploits dans la boue. Je ne sais sur quel air, par exemple, mais elle le saura bientôt, car elle en a pour tous les rhythmes. Ma ballade dialoguée finit par cette sentence :

Sœur Anne, maintenant, prenez votre guitare
Et mettez-la d'accord pour nous chanter mes vers.
Je les ai variés avec un talent rare ;
Tâchez, à votre tour, de varier vos airs (1).

Lloyd, homme d'esprit et poëte facile dans le goût de Mathieu Prior, était membre de ce club. Une des premières pièces de poésie de Cowper avait été une épître à son ami Robert Lloyd.

(1) Cette promenade racontée en vers et dialoguée est une des plus

LE SURLENDEMAIN.

Mon *Odyssée* de Clifton a obtenu le plus grand succès. Sœur Anne s'est exécutée de la meilleure grâce du monde. Quelle fraîcheur dans sa voix, et quelle douceur dans son regard quand elle chante ! Cette femme est une vraie sirène, et elle renonce au monde où elle excitait une si vive admiration, pour se faire ermite avec nous ! Comment ne l'aimerions-nous pas? Quant à moi, je ne sais si je n'ai pas déjà autant d'attachement pour elle que pour ma bonne Marie. Je ne connais rien au-dessus de la tendre affection de celle-ci pour consoler un pauvre convalescent, pour changer la plus sombre tristesse en douce mélancolie ; mais, avec l'autre, l'esprit est entretenu dans une telle activité qu'elle prévient toute idée noire. J'espère ne plus les séparer dans ma reconnaissance. Comme cette triple amitié a tout à coup simplifié ma situation à l'égard de ma bonne Marie ! Plus rien d'équivoque aux yeux du monde, et cependant je puis me livrer plus librement que jamais aux charmantes distractions de notre intimité. Demain nous allons tous les trois assister à une fête rustique que donnent les propriétaires de Weston-Hall. Lady Austen les a connus sur le continent, et c'est elle, je pense, qui nous a valu une invitation ; la fête sera terminée par l'ascension d'un aérostat.

..... Notre excursion à Weston-Hall a été une partie délicieuse comme toutes celles qu'invente sœur Anne. Il ne tient qu'à nous de fréquenter le grand monde, de vivre de la vie de château. Weston-Hall appartient à la famille catholique des Throckmorton. Sir John et sa jeune lady nous ont parfaitement accueillis. Je ne sais quels honneurs m'attendent lorsque je serai poëte légalement reconnu au Parnasse ; poëte sur parole, j'ai accaparé déjà presque tous les honneurs de la fête, et ma vanité risquait fort de m'enlever dans une région plus élevée que celle où nous avons cessé d'apercevoir le ballon. L'ascension a été superbe, et je suivais cette voiture aérienne en imagination avec les ailes de la Muse, lorsqu'elle est tout à coup retombée... vide hélas... En

comiques compositions de Cowper. Elle avait paru dans un *Magazine;* mais on avait négligé jusqu'ici de l'insérer dans le recueil de ses œuvres.

sera-t-il de même de ma gloire future? Je reçois ce matin une lettre de Johnson, le fameux libraire de Londres, qui consent à servir de parrain à mes vers.

Mais je reviens au ballon ou plutôt à nos hôtes de Weston-Hall, qui nous ont forcés de déjeuner avec eux, et qui nous auraient retenus à dîner, si nous n'avions été attendus à Clifton, par mistress Jones. Sir John et lady Throckmorton sont d'une affabilité qui leur gagne tout d'abord les cœurs. Leur château est une résidence princière : on ne peut en faire mieux les honneurs. Leur religion mise hors la loi les condamne à vivre ainsi en ermites, et quelques zélés dévots de la paroisse sont encore assez intolérants pour les outrager quelquefois. Ce n'est pas comme cela que j'entends la charité protestante, et je me suis trouvé tout à fait à mon aise avec le chapelain du baronnet auprès de qui j'étais placé à table; il est vrai que nous n'avons pas parlé culte, mais seulement morale, et la sienne est excellente. Lady Austen nous avait bien dit que nous serions contents du père Lewis. C'est un prêtre respectable.

Lorsque nous avons pris congé de sir John, il nous a gracieusement offert une clef de la petite porte de son parc, et nous pourrons désormais nous y promener toutes les fois qu'il nous plaira et tant qu'il nous plaira. Je suis très-sensible à cette faveur. Je me propose d'aller rêver sous ces arbres séculaires, et d'y achever quelques vers que Johnson me demande pour que mon volume soit d'une taille raisonnable.

Dix jours après.

Enfin sœur Anne occupe son petit palais, et nous pouvons nous voir, non plus tous les jours, mais toutes les heures, le soir comme le matin, tantôt chez elle, tantôt chez ma bonne Marie, ou plutôt les deux maisons n'en font qu'une, et la serre est le salon commun des deux ménages. Que nous sommes bien tous ensemble !... Quand nous nous sommes perdus de vue entre les repas, qu'il est charmant d'avoir chacun à faire l'histoire des incidents de sa journée ! Je crois, après tout, que de nous trois c'est moi qui suis le plus heureux : au premier aspect, tous les désavantages semblent de mon côté : seul contre deux, et un homme contre deux dames, si nous faisions la guerre, j'aurais à

combattre le nombre et la ruse; mais nous sommes en pleine paix, ou bien c'est moi qui suis tour à tour l'arbitre et le juge de toutes les petites querelles, le confident de tous les moyens de réconciliation qu'inspire aussitôt l'ennui d'une bouderie. Et, alors, comme je suis fier de mon rôle de conciliateur! comme il est doux de tenir dans mes mains ces deux mains qui se cherchent! Au reste, il m'est difficile de savoir qui a tort ou raison, car, le plus souvent, ces bouderies et ces réconciliations ne sont qu'un jeu qui fait rire à mes dépens, si je me laisse prendre à une fausse alarme. Je crois vraiment que mes deux amies n'ont qu'une pensée, celle de m'occuper d'elles, et cela non par coquetterie, mais par une charité ingénieuse qui veut prévenir le plus longtemps possible ces retours sur moi-même, si funestes naguère au calme de mon âme. Sans doute ma bonne Marie n'aura accepté cette nouvelle amitié qu'à la condition que sœur Anne la seconderait dans son inépuisable affection pour son solitaire. Aussi j'aimerais trop sœur Anne si je ne savais que je dois à Marie ces attentions qui me sont prodiguées par l'amie la plus récente comme par l'amie la plus ancienne. Et ici je remarque un des avantages de l'amitié sur l'amour. En amour on ne peut être que deux; tout nouveau venu importune, ou excite bientôt une fatale jalousie; l'amitié n'est pas si exclusive, elle est plus sociable et ne s'alarme pas si aisément. Je ne saurais dire, quant à moi, quelle est celle de mes deux compagnes qui m'est plus chère que l'autre; Marie est plus sérieuse, sœur Anne plus enjouée; mais l'opposition de leurs caractères les unit plus étroitement entre elles et les rend deux fois plus aimables à mes yeux. Voilà comme j'eusse aimé votre sœur Henriette et vous, Théodora, l'aînée et la cadette, si avec celle-ci j'avais sagement su m'en tenir à l'amitié.

Je reviens souvent là-dessus : dans ma vie paisible, mais non monotone, je vous assure, les événements sont rares, les sentiments sont tout. Avec mes deux gardes-malade, titre qu'elles prennent pour me railler de ma santé depuis quelques mois si bien rétablie; avec mes deux gardes-malade, dis-je, le temps se passe en promenades ou en causeries; seul, je continue mon bonheur en l'analysant, ou je mets à profit les inspirations poétiques que je lui dois. Je m'exerce depuis quelques jours à faire des vers sans rime, c'est l'avis de sœur Anne, et je lui en sai

gré; dans ce nouveau rhythme je trouve un rajeunissement de ma verve, des idées plus nettes, plus franches, des expressions plus pittoresques, un tour plus varié dans la phrase, et même une harmonie particulière. Milton n'est-il pas souvent plus harmonieux que Pope? J'ai encore à sœur Anne l'obligation d'un titre qui vous fera rire lorsque vous saurez que je prétends y coudre quatre ou cinq mille vers. « Je veux bien vous faire des *vers blancs,* lui disais-je, mais donnez-moi un sujet?—Un sujet, me répondit-elle, prenez le premier venu, le *Sofa,* par exemple; » et j'ai pris le *Sofa.* Si j'osais retracer tous mes rêves sur ce meuble et toutes nos causeries? mais j'écris désormais pour le public, et le public ne doit pas être introduit dans le sanctuaire mystérieux de l'amitié. A vous seule, Théodora, le droit de lire dans les secrètes pensées de votre William; à vous seule seront adressées les variantes du poëme, à vous seule la clef des passages qui paraîtront obscurs aux critiques.

A propos des critiques, le moment approche où ces messieurs vont me traîner à leur tribunal. Chaque jour je corrige une épreuve qui m'arrive de Londres, et que je renvoie quelquefois bien raturée. Ce matin, cependant, mes deux muses se sont trouvées d'accord pour me faire conserver une tirade dont je n'étais content qu'à demi, et sœur Anne, allant détacher une branche à mon plus beau myrte, m'en a couronné de sa jolie main blanche. Jugez si je suis préparé aux bourrades de nos Revues et de nos Magazines. J'en ai d'avance la sueur froide, et il y a des moments où je me repens d'avoir cru à mon génie. En tous cas, ceux qui m'attaqueront peuvent s'attendre à me voir bien défendu: mes deux complices protestent d'avance contre tout jugement qui ne me placerait pas au premier rang. Par prudence, toutefois, j'ai pieusement serré ma couronne de ce matin; si c'est la seule qui décore mon front, elle ne m'en sera que plus précieuse.

J'écrivais hier à mon frère homonyme William Morley, et sous l'influence du myrte dont une tendre main m'avait couronné, je me comparais à Hercule et à Samson. Voyez si je suis fier de ma force et de mes travaux (1). La comparaison n'a pas paru

(1) « Le matin, je me promène avec une de ces deux dames, et l'après-midi je dévide du fil. Ainsi faisait Hercule, ainsi probablement

mauvaise à ces dames, qui m'occupent tour à tour à dévider leurs écheveaux de fil. Je ne sais pas de plaisir plus charmant que celui de prêter ainsi ses bras à deux princesses industrieuses, qui, tout en faisant leurs pelotons, vous racontent quelque bonne histoire comme celle qui m'a tant amusé hier que toute la nuit j'en ai rêvé et que ce matin j'en ai fait une ballade. C'était sœur Anne qui était la narratrice, et j'aurais écrit un chef-d'œuvre si j'avais pu conserver, dans mes rimes burlesques, la moitié des traits piquants de son récit. Je vous envoie la magnifique ballade de John Gilpin :*

JOHN GILPIN (1).

John Gilpin était un marchand très-connu et en crédit : il était, de plus, capitaine dans la milice de la fameuse ville de Londres.

L'épouse de John Gilpin dit à son cher époux : —Quoique mariés depuis vingt ennuyeuses années, nous n'avons pas encore eu un jour de vacances.

Samson, ainsi fais-je. Si ces deux héros vivaient, je les défierais à cet exercice, et je ne doute pas de ma victoire. Quant à tuer des lions et autres amusements de ce genre qui les charmaient tant... je serais leur très-humble serviteur. » (Lettre à M. Unwin, 19 janvier 1783.)

(1) Il serait difficile de citer dans la littérature anglaise une ballade plus populaire. La gravure s'en est emparée bien souvent, et la figure du pauvre Mazeppa bourgeois de Londres est un type connu comme celle de Falstaff. Nous aurions pu traduire en vers cette ballade comique,

John Gilpin était un drapier
En grand crédit dans son quartier :
Il était de plus capitaine
Dans la brave milice urbaine, etc.

quoique la facilité même de cette prose rimée ait ses bornes ; mais nous avons craint que les lecteurs de la *Revue* ne trouvassent pas cette poésie assez littéraire. Dans le recueil des vers généralement sérieux de Cowper, le contraste aide beaucoup à l'effet d'une pièce semblable.

C'est demain l'anniversaire de notre mariage; je veux que nous allions à l'auberge de la Cloche, à Edmonton, dans une voiture à deux chevaux.

Ma sœur et son enfant, moi et les trois nôtres, nous remplirons la voiture; vous nous suivrez donc à cheval.

Gilpin répondit : — Je n'admire qu'une femme au monde et c'est vous, ma très-chérie ; ce que vous désirez se fera.

Je suis un bon marchand drapier, comme personne ne l'ignore, et mon bon ami le mercier me prêtera son cheval.

— C'est bien parlé, dit mistress Gilpin, et comme le vin est cher, nous porterons du nôtre qui est à la fois clair et bon.

John Gilpin embrassa sa tendre épouse, enchanté de voir qu'elle était économe jusque dans une partie de plaisir.

Le lendemain matin, la voiture fut amenée, mais M. Gilpin ne voulut pas qu'elle vînt jusqu'à la porte de la boutique, de peur qu'on ne l'accusât de fierté.

La voiture s'arrêta trois portes plus loin, où toute la famille alla monter ; six personnes estimables en train de s'amuser !

Le fouet claque, les roues tournent ; jamais on ne vit plus joyeuse compagnie ; les pavés s'ébranlent comme si le quartier de Cheapside était en révolution.

John Gilpin, le pied à l'étrier, saisit la crinière de sa monture et se hisse en selle, mais il redescend aussitôt.

Car à peine était-il sur ses arçons, pour commencer son voyage, il tourne la tête et aperçoit trois chalands qui entraient dans sa boutique.

Il descendit donc, car quelque chagrin que lui causât une perte de temps, il savait bien qu'une perte d'argent lui en ferait éprouver davantage.

Les chalands ne furent pas faciles à contenter; enfin ils étaient partis, quand Betty descendit en courant les escaliers et cria : —Monsieur, on a oublié le vin !

— Bon Dieu ! dit Gilpin. Allons, apporte-le-moi, avec mon baudrier dans lequel je porte ma fidèle épée quand je vais commander l'exercice.

Or, mistress Gilpin (la prudente ménagère) avait trouvé deux bouteilles de grès pour y mettre en sûreté la liqueur dont elle aimait à arroser ses repas.

Ces bouteilles avaient une anse à travers laquelle Gilpin passa la courroie de son baudrier, de façon que les deux bouteilles, pendant de chaque côté, se faisaient équilibre.

Puis sur le tout, pour être équipé de pied en cap, il jeta fièrement son long manteau rouge, bien propre et bien brossé.

Le voilà remonté sur son agile courier, allant au pas avec prudence et précaution sur les pavés de la Cité.

Mais lorsqu'elle trouva un chemin plus doux pour ses quatre pieds bien ferrés, la bête hennissante commença à trotter, ce qui secoua un peu le cavalier en selle.

— Doucement, doucement! criait John ; mais John criait en vain. Bientôt le trot du cheval devint un galop en dépit de la bride et du mors.

De sorte que se baissant, comme doit faire le cavalier qui ne peut se tenir droit, il saisit la crinière à deux mains et s'y cramponna de toutes ses force.

Le cheval, qui n'avait jamais été manié ainsi, ne savait plus quelle espèce de chose il portait sur son dos.

Il redouble de vitesse ; pauvre Gilpin, gare à ton cou; adieu ton chapeau et ta perruque ; tu ne te doutais guère, en partant, que tu allais courir de ce train-là.

Le vent se lève, le manteau se gonfle, et flotte bruyamment comme une bannière jusqu'à ce que, les boutons cédant, il s'envole.

Alors les passants purent voir les deux bouteilles de grès qui pendaient de chaque épaule de Gilpin, comme nous l'avons dit ou chanté.

Les chiens aboient, les enfants poussent des cris ; toutes les fenêtres s'ouvrent, et chacun de s'écrier de toute la force de ses poumons : Bravo, bravo!

Gilpin allait toujours... Le brave Gilpin !... Le bruit se répandit bientôt que c'était un pari : « Voyez le lest du jockey ! C'est un pari de mille livres sterling. »

C'était merveille de voir, à son approche, les gardiens des barrières s'empresser de les ouvrir toutes grandes.

Or, pendant qu'il chevauchait ainsi la tête basse, couvert de sueur, les deux bouteilles se rencontrent sur son dos, se choquent et se brisent.

Le vin coule sur la route, chose piteuse à voir! Les flancs du coursier fumaient comme une pièce de rôti bardée de lard.

Mais Gilpin semblait toujours porter son lest suspendu à son baudrier; tout le monde remarquait les bouteilles de grès.

Ce fut ainsi qu'il traversa bravement le joyeux Islington et qu'il parvint jusqu'à Edmonton plus gai encore.

A Edmonton, sa chère moitié aperçut, du balcon de l'auberge, son tendre époux, et s'étonna de le voir arriver ainsi au galop.

— Arrête, arrête, John Gilpin! Voici la maison. Arrêtez, lui cria-t-on d'une commune voix: le dîner attend et nous sommes fatigués! — Je le suis aussi, se dit Gilpin.

Mais le coursier n'avait nulle envie de s'arrêter là... Pourquoi donc? Parce que son maître avait une maison à Ware, dix milles plus loin.

Il continue donc de voler, rapide comme une flèche lancée par le bras d'un vigoureux archer. Il vole, vole, ce qui me conduit au milieu de mon récit.

Gilpin était hors d'haleine, emporté ainsi contre son gré; ce ne fut qu'à la porte de son ami le mercier que le coursier s'arrêta.

Le mercier, fort étonné de voir son voisin en pareil équipage, ôte sa pipe de sa bouche, court à sa grille et lui dit:

— Qu'y a-t-il donc de nouveau? Qu'y a-t-il donc de nouveau?

Parlez, parlez donc, et apprenez-moi pourquoi vous venez ici sans chapeau et sans perruque? Que venez-vous faire enfin?

Or, Gilpin avait un tour d'esprit plaisant et il aimait à rire dans l'occasion; il répondit gaiement:

— Je suis venu parce que votre cheval a voulu venir, et si cela ne tenait qu'à moi, mon chapeau et ma perruque seraient bientôt ici... Mais ils sont restés en route.

Le mercier, charmé de voir son voisin en belle humeur, ne lui répliqua rien, mais il rentra dans sa maison;

D'où il sortit de nouveau avec un chapeau et une perruque; une perruque à grandes boucles, un chapeau pas trop usé; une bonne perruque et un bon chapeau, vraiment.!

Il les tenait à la main, et à son tour il voulut aussi se montrer capable d'improviser une répartie: Ma tête, dit-il, est deux

fois aussi grosse que la vôtre; vous êtes donc sûr que cette perruque et ce chapeau vous iront.

Mais laissez-moi essuyer la crotte qui vous salit le visage; venez vous asseoir et manger, car vous devez avoir faim.

— C'est l'anniversaire de mon mariage, répondit John. Que dirait le monde si ma femme dînait à Edmonton et moi à Ware?

Se retournant donc vers son cheval, Gilpin continua : — J'ai hâte de dîner, je suis venu ici pour ton plaisir, tu vas revenir sur tes pas pour le mien.

Ah! malheureux discours et vaine bravade, qui vont lui coûter cher! Il parlait encore qu'un âne se mit à braire d'une voix forte et claire.

Là-dessus, le cheval de rebrousser comme s'il eût entendu un lion rugir et de galoper aussi rapidement que tout à l'heure.

Voilà Gilpin emporté, et adieu la perruque et le chapeau de Gilpin; il les perdit plus vite encore que la première fois. Pourquoi? Parce que perruque et chapeau étaient trop larges pour sa tête.

Or, mistress Gilpin, en voyant s'éloigner son mari au grand galop sur le chemin, avait tiré une demi-couronne de sa bourse, et avait dit au jeune garçon qui les avait conduits à l'auberge de la Cloche. — Voilà pour toi si tu ramènes mon mari sain et sauf.

Le jeune garçon était monté à cheval et il rencontra bientôt John qui revenait; il voulut l'arrêter et saisir la bride de sa monture;

Mais, l'ayant manquée à son grand regret, il ne fit qu'effrayer encore plus le cheval déjà effrayé qui courut plus vite encore.

Gilpin vole, vole, et le jeune postillon le suit de près, son cheval étant ravi de n'avoir plus à traîner après lui la voiture.

Six messieurs, sur la route, voyant ainsi courir Gilpin avec un postillon à ses trousses, se mirent à crier : Au secours!

Arrêtez, arrêtez! au voleur! au voleur! — C'est à qui criera le plus fort, et tous les passants répètent : Au secours, arrêtez, au voleur!

Mais les barrières s'ouvrent encore, les gardiens persuadés toujours que Gilpin courait pour quelque gageure.

C'en était une, et il la gagna en arrivant le premier à la ville, ne s'arrêtant qu'à l'endroit où il était monté à cheval le matin et où il mit pied à terre.

Quant à nous, chantons : Vive longtemps le roi et vive Gilpin ! Puissé-je être présent lorsqu'il remontera à cheval pour aller dîner à la campagne !

AMÉDÉE PICHOT.

(*La suite au prochain numéro.*)

L'ACADÉMIE ROYALE

DE MUSIQUE (1).

MUSIQUE DE L'EMPEREUR.

Grand Concert français et italien.

17 Février 1806.

	Ouverture des *Deux Jumeaux*,	de GUGLIELMI.
N° 1.	Air de *Roméo et Juliette*, Par Mme DURET.	de ZINGARELLI.
2.	Air des *Horaces*, Par M. CRESCENTINI.	de CIMAROSA.
3.	Air détaché, Par Mme BARILLI.	de CRESCENTINI.
4.	Duo de *Cléopâtre*, Par Mme BARILLI et M. CRESCENTINI.	de MAZOLINI.
5.	Air détaché avec chœur, Par M. LAYS.	de JADIN.
6.	Duo des *Cantatrices villageoises*, Par Mme et M. BARILLI.	de FIORAVANTI.
7.	Grand finale de *Théodore à Venise*,	de PAISIELLO.

(1) Voyez la livraison de février 1838, édit. de la Société Typographique Belge.

Ballet.

N° 1. Polonaise. Mmes Clotilde, Saulnier, Bigottini.
MM. Vestris, St-Amand, Beaulieu.
2. Cosaque. La petite Hullin, Beaupré.
3. Pas de trois. Mmes Clotilde, Gardel, M. Vestris.
4. Pas de deux. Mlle Duport, M. Duport.
5. Quatuor concertant pour harpe, cor, flûte et violoncelle.
Exécutants : MM. Dalvimare, Duvernoy, Tulou, Duport.
Danse : Mmes Gardel, Millière.
MM. Vestris, Beaulieu.
6. Pas de cinq. Mmes Chevigny, Delisle, Coulon, Bigottini, Marillier.
7. Danse générale.

Mmes Gardel.	MM. Duport.
Clotilde.	Vestris.
Chevigny.	Saint-Amand.
Saulnier.	Branchu.
Duport.	Petit.
Delisle.	Beaupré.
Millière.	Beaulieu.
Hullin.	Henry.
Bigottini.	
Vestris.	

On sera surpris de trouver ici reproduit avec fidélité le programme d'une des soirées du palais impérial des Tuileries. Pourquoi nous donner cette pièce? Que peut-elle offrir de remarquable, d'intéressant? Beaucoup d'autres se sont fait la même question quand on le leur a présenté dans la salle des maréchaux, après que cette innocente composition eut produit un effet magique, une explosion subite que son auteur n'avait point prévus, et qui faillirent le terrasser. Ce programme est devenu le plus curieux des autographes; les plis dont il est encore froissé, meurtri, navré, lui ont été imprimés par une main puissante, une main de fer. Certes, une main qui brisait les sceptres et les couronnes devait cruellement chiffonner les programmes.

M. Grégoire, ce joyeux et leste vieillard qui vient presque tous

les soirs prendre place à l'orchestre de l'Opéra, M. Grégoire, qui a vu les premières représentations des tragédies lyriques de Gluck, de Piccini, de Sacchini, de Spontini, d'Auber, de Rossini, de Meyerbeer, était secrétaire de la musique de la chapelle et de la chambre de l'empereur Napoléon. Il a rempli les mêmes fonctions après la restauration. La révolution de 1830 l'a privé de sa chapelle; mais si le roi des Français n'entend plus la messe (en musique), il a du moins conservé sa chambre, où M. Grégoire introduit encore des compagnies de virtuoses. M. Grégoire a beaucoup vu, beaucoup entendu; il a beaucoup retenu. Ce patriarche de la musique a conservé des notes, des pièces très-curieuses, et j'ai droit plus qu'un autre de lui en faire mes compliments. Le programme ci-dessus transcrit est du nombre; je voulais vous en conter l'histoire; j'aime mieux lui laisser ce soin et copier son récit, comme j'ai copié son affiche.

« Pendant tout le règne de Bonaparte, j'étais chargé de faire les programmes des concerts donnés à la cour. Un quart d'heure avant le concert, j'en remettais des copies au grand chambellan, qui les présentait à l'empereur, à l'impératrice, dès qu'ils avaient pris leur place.

» Le 17 février 1806, neuf cents invitations furent envoyées pour un grand concert suivi d'un ballet, dont l'exécution devait avoir lieu dans la salle des maréchaux.

» Le programme est présenté comme à l'ordinaire, le concert commence. L'empereur se met à lire le menu des plaisirs promis à son oreille, à ses yeux. Il en avait à peine regardé les premières lignes qu'il paraît agité, troublé. L'impatience qu'il éprouvait se manifestait par un balancement de droite à gauche, comme l'ours blanc dans sa loge. Ses yeux brillaient, lançaient des éclairs fulminants; ses mains serraient les bras de son fauteuil doré. On pense bien qu'il n'écouta point l'ouverture de Guglielmi. D'une voix forte, brève et sévère, il appelle Duroc, grand maréchal du palais, et lui parle à l'oreille. Le maréchal traverse la salle, il vient droit à moi, qui étais placé à gauche du piano; M. Rigel, assis devant le clavier, avait à sa droite Le Sueur. La pantomime de Napoléon, l'appel de Duroc, le mot à l'oreille, l'ambassade improvisée, rien n'avait échappé au regard des assistants. Tous les yeux s'arrêtèrent sur moi, sur le

grand maréchal, qui venait me porter l'antienne. Fort sèchement il me dit : *L'empereur m'envoie à vous pour vous inviter à ne plus faire, à l'avenir, de l'esprit dans vos programmes.*

» Je reste abasourdi ; j'entends à merveille son discours, mais je m'efforce en vain de le comprendre.

» Pendant les intervalles de silence qui suivaient l'exécution des morceaux de musique, chacun me demande ce que c'est et de quoi il s'agit. Je réponds à tous : *Je m'y perds, je n'y comprends rien, absolument rien.*

» Je n'étais pas du tout à mon aise ; je m'attendais à être remercié le soir même. Ce congé paraissait être le dénouement le plus heureux qu'il me fût permis d'espérer.

» Le concert me semblait d'une longueur démesurée, et le ballet interminable. Jamais les accents délicieux de Crescentini, de Mme Barilli, n'avaient trouvé un auditeur plus distrait et plus préoccupé ; les prodiges de Vestris et de ses compagnons me plaisaient encore moins, j'aurais envoyé au diable leurs entrechats et leurs pirouettes. Napoléon ne s'amusait pas davantage, et ce n'était pas une consolation pour moi.

» Comme tout doit finir, et qu'il est un terme à l'agonie d'un malheureux, le concert et le ballet achevés, l'empereur se lève, rentre dans ses appartements, va trôner dans les salles de réception, et laisse le programme sur son fauteuil. En trois sauts je franchis l'espace et m'empare de la pièce maudite. Je la lis avec empressement, je la relis ensuite quatre fois en comptant les mots, les syllabes, et tout haut, afin de la collationner de l'œil et de l'oreille. Je n'y trouve rien qui puisse motiver en aucune manière le courroux impérial. Je me mets à la torture pour y découvrir le moindre trait spirituel, malin, et ne suis pas plus heureux. Pour m'en assurer mieux encore, je livre le programme à Le Sueur, à Kreutzer, à MM. Baillot, Rigel, et à beaucoup d'autres musiciens de la cour. Chacun me dit que c'est très-bien, que l'on n'y trouve rien de blâmable, rien du tout qui ait pu m'attirer une telle incartade, un pareil coup de boutoir au milieu d'une aussi brillante assemblée.

» On m'adresse mille plaisanteries ; chacun veut s'amuser à mes dépens ; les propos les plus extravagants, la gaieté, la folie de mes amis, ne peuvent me tirer de ma stupeur. L'un me disait

qu'il fallait envoyer un cartel à Bonaparte, et le confier à ce même Duroc, porteur de contrainte, aux fins de l'appeler au bois de Boulogne pour vider ce différend l'épée à la main. L'autre m'engageait à lever sur-le-champ quatorze armées pour avoir raison d'une attaque aussi vive qu'elle était injuste, intempestive. Un troisième proposait un duel au canon à bout portant. Absorbé par mes tristes pensées, les yeux cloués sur mon programme, innocent ou coupable, mais certes fort malencontreux, je gardais un morne silence, et n'avais pas du tout envie de rire des facéties et joyeusetés de ces messieurs.

» Tout à coup un trait de lumière vient scintiller sur le miroir de mon imaginative. Je m'écrie : C'est cela, je l'ai trouvé ! je l'ai trouvé ! C'est la maudite enfilade d'étoiles, ce firmament en abrégé, que j'ai eu la sottise de dessiner curieusement au-dessous du titre, au lieu de tracer une simple ligne de séparation, comme j'ai fait jusqu'à ce jour.

» Un rang de treize étoiles ! treize ! nombre funeste, s'il faut en croire Mlle Lenormand, sibylle impériale. Treize étoiles ! dont celle du milieu est grande, tandis que ses compagnes vont *diminuendo*, pour s'éteindre, en quelque sorte à l'un et à l'autre bout ! *Gregorio maledetto ! l'hai fata per Bacco, e tu la pagherai.*

» Alors, d'un ton piteux, je dis aux rieurs : — Comment un homme de génie, un homme d'esprit et de sens, a-t-il pu croire que moi, secrétaire de sa musique, j'aie voulu faire le petit Daniel, lui prédire son avenir, et lui donner une leçon? Que moi, Grégoire, j'aie pu avoir la prétention, la folie, je ne dis pas le courage, de lui parler par signes et de mettre sous les yeux du triomphateur ce discours : Pendant sept années, ton étoile est arrivée par gradations à son plus grand degré de force, d'éclat, de prospérité. Les destins ont parlé, c'en est fait; la voilà arrêtée, elle ira décroissant pendant six années encore, et s'éteindra.

» Après cette explication de l'oracle, après la paraphrase du trait spirituel et malin que Bonaparte daignait m'attribuer d'une manière beaucoup trop libérale, me forçant à faire de l'esprit quand je n'y songeais pas du tout, mon auditoire changea de langage. On se récria sur la liberté grande que j'avais prise, sur l'inconvenance de la leçon, sur ma témérité dont je serais puni

sévèrement. Ces admonestations amicales ajoutaient encore à mon inquiétude, et j'attendais à chaque instant mon brevet d'exemption, de réforme, sans avoir réglé ma solde de retraite. Cependant, trois, quatre, huit jours défilèrent, lentement, il est vrai, mais ils ne passèrent pas moins sans nouvelle fâcheuse pour moi.

» Ces délais expirés, je pensai que l'empereur avait oublié sa colère, ou que des affaires beaucoup plus importantes l'emportaient loin du tourbillon de mes étoiles. Il avait d'autres chiens à fouetter. »

J'ai reproduit le programme du 17 février 1806 pour vous conter l'aventure de mon compatriote et ami Grégoire. Cette pièce curieuse peut donner lieu à quelques observations. On remarquera sans doute que tous les titres de pièces italiennes y sont mis en français. Vous y voyez figurer *le Cantatrice villane, Gli Orazi*, etc., que l'on a soin de traduire, d'après l'ordre du maître, en écrivant *les Cantatrices villageoises, les Horaces,* etc. Napoléon savait pourtant l'italien, il le savait très-bien, mais il voulait que tout fût français à la cour de l'empereur des Français.

Les noms des hommes y sont mis après les noms des femmes, et l'on y lit même *madame et monsieur Barilli*, étiquette d'une galanterie exquise et digne d'une véritable cour d'amour. Le mari cède le pas à sa femme, c'est Mme Barilli qui donne la main à son mari pour l'amener sur l'estrade, afin de chanter un duo devant Leurs Majestés Impériales et Royales.

Troisième observation : Les danseurs ont un rôle bien secondaire dans le ballet où les danseuses abondent. Napoléon, qui appelait les hommes par mille, centaines de mille et même par millions, afin de les enrégimenter dans ses armées, se plaisait à se priver de leur secours pour le service de ses ballets.

J'aurais dû vous donner plus tôt l'aventure du concert aux étoiles, et la placer en son lieu, mais je l'ai connue trop tard. Permettez-moi cette transposition et veuillez bien rattraper avec moi l'an 1811.

Le Triomphe du mois de Mars, ou le Berceau d'Achille, opéra-ballet, tableau allégorique en un acte, paroles de M. Dupaty, musique de Kreutzer. Cet ouvrage de circonstance parut le 27 mars 1811, après la naissance du roi de Rome.

Sophocle, opéra en trois actes, paroles de Morel, musique de Fiocchi, tomba très-lourdement le 16 avril. L'année suivante, on essaie de le reproduire avec un acte de moins; il retombe avec plus de légèreté.

Le 12 juin, reprise solennelle d'*Armide;* Nourrit, Lays, Dérivis, Mme Branchu, rendent à ce bel ouvrage tout son éclat. La musique faible, triviale et décolorée des Kreutzer, des Persuis, des Fiocchi, avait préparé cette nouvelle victoire à Gluck.

L'Enlèvement des Sabines, ballet en trois actes, de Milon, musique de Berton, réussit complétement. Berton avait introduit dans ce ballet de notables fragments de ses opéras. Le finale de *Montano* y produisit un effet excellent dans une scène d'escalade nocturne, lorsque les Sabins viennent surprendre les Romains dans leur camp.

Le dimanche 4 novembre 1810, l'empereur tint sur les fonts baptismaux de la chapelle, à Fontainebleau, vingt-quatre garçons, dont la plupart avaient huit ou dix ans. Ces filleuls appartenaient aux premières familles de la cour. On exécuta, à la messe, le psaume *Laudate, pueri, dominum,* de Le Sueur. L'empereur voulut régaler, le soir, ces nouveaux chrétiens, des plaisirs du spectacle; il leur fit réserver des loges pour la première représentation des *Sabines*, qui eut lieu sur le théâtre du château. Les danseurs et les danseuses de l'Opéra avaient été conduits par carrossées, de Paris à Fontainebleau, la nuit. Derrière les voitures on avait attaché, avec des cordes, les coffres, les ballots, renfermant les costumes; des voleurs adroits profitèrent des ombres de la nuit pour couper les cordes, et s'emparèrent de la moitié des toges, des tuniques, des plumes, des voiles, qui devaient habiller les Romains et les Sabins. L'alarme fut grande au château, parmi les personnes qui dirigeaient le spectacle; mais avec de l'argent on fait beaucoup de choses en peu de temps. Les magasins de drap, de serge et de calicot, de Fontainebleau, fournirent les étoffes, que le costumier du théâtre taillait sur-le-champ; et distribuait à mesure aux couturières que l'on avait mises en réquisition. Sabins et Romains, tout fut habillé avant l'heure du spectacle.

Méhul, qui tant de fois avait triomphé à l'Opéra-Comique, en donnant à ce théâtre des ouvrages de l'ordre le plus relevé, succombe une troisième fois à l'Académie impériale; *les Amazones,*

opéra en trois actes, paroles de M. Jouy, ne sont représentées que neuf fois en quatre mois.

L'Enfant prodigue, ballet en trois actes, de Gardel, musique de Berton, vient au secours de l'Académie impériale ; la danse comble le déficit des recettes, causé par les échecs du drame lyrique. La mise en scène de *l'Enfant prodigue* est fort bien ; Vestris joue le rôle principal avec une grande supériorité de talent. J'ai déjà dit que Napoléon choisit le sujet de ce ballet sur plusieurs livrets que Gardel lui soumit. Le chorégraphe voulait faire passer enfin son *Guillaume Tell*, mais l'empereur préféra *l'Enfant prodigue :* il avait ses raisons ; Napoléon redoutait les souvenirs de liberté, même en pantomime.

Je dois enregistrer ici la chute d'*OEnone*, opéra en deux actes, paroles de Lebailli, musique de feu Kalkbrenner, terminée par son fils, Chrétien Kalkbrenner, le fameux pianiste. 26 mai 1812.

Voici venir une grand machine, cinq actes de M. Baour-Lormian, musique de Persuis, *Jérusalem délivrée*, que l'on promettait depuis plus d'un an aux amateurs. Quel assommoir! on bâillait à dire d'experts à *Jérusalem délivrée*, mais la mise en scène de cet opéra présentait un attrait au public ; la musique était du chef d'orchestre de l'Académie impériale, homme adroit en intrigues, et *Jérusalem délivrée*, bien soutenue par l'administration, eut encore un succès assez honorable. 15 septembre 1812.

Echo et Narcisse était déjà tombé deux fois du temps de Gluck, il tomba une troisième, le 20 octobre 1812. Berton avait fait quelques changements à la partition.

Encore un pastiche : *le Laboureur Chinois*, opéra en un acte, musique de Haydn, Mozart, etc., paroles de Morel, le faiseur de l'époque. Les fragments empruntés à des maîtres illustres auraient sans doute soutenu cette partition ; *le Laboureur Chinois* dut la plus grande part de son succès à la coiffure de Mlle Hymm, fort jolie femme, devenue alors Mme Albert. Elle jouait le rôle de Nida ; ses beaux cheveux relevés à la chinoise avec des épingles d'or, à perles d'or pendantes, sa figure entièrement découverte et que cet ajustement étrange rendait plus gracieuse encore, produisirent un effet magique sur le public. Les applaudissements éclatèrent au moment où Mme Albert entra sur la scène ; on rendit hommage à l'actrice avant qu'elle eût dit un

seul mot. Les autres virtuoses de l'Opéra voulurent essayer aussi de ce moyen de succès, et sans avoir égard à la qualité des personnages qu'elles représentaient, méprisant toutes les convenances théâtrales, on vit Psyché, Vénus, Iphigénie, Antigone, paraître en habit grec, coiffées à la chinoise, à grand renfort de longues épingles d'or, à perles d'or. Elles s'aperçurent bientôt qu'elles faisaient de l'esprit, de l'anachronisme, en pure perte; cet ajustement était périlleux, il ne convenait pas à toutes les figures; le public n'applaudissait qu'une seule Chinoise, Mme Albert.

Mlle Le Rochois parut un jour dans le rôle de Thétis avec une cravate jetée autour du cou, négligemment attachée. Cette fantaisie lui valut un succès d'enthousiasme, de frénésie. C'etait en 1692, après la victoire de Steinkerque; les princes n'avaient pas eu le temps d'achever leur toilette au moment de la bataille, la mode voulut que tous les ajustements des hommes et des femmes eussent un air négligé. Mlle Le Rochois, donnant la cravate à la Steinkerque à Thétis, fut admirée, fêtée, applaudie. C'était un trait d'esprit, on ne parlait point alors de patriotisme.

Le 6 avril 1813, Leurs Majestés Impériales et Royales assistent à la première représentation des *Abencerrages*, opéra en trois actes, paroles de M. Jouy, musique de M. Cherubini. Napoléon part le lendemain pour aller à l'encontre des Russes et de leurs alliés, qu'il trouva à Bautzen, à Lutzen. *Les Abencerrages* n'eurent qu'un succès d'estime; cet ouvrage renfermait pourtant de très-beaux chœurs, des morceaux de musique du premier mérite, parmi lesquels je signalerai l'ouverture, la scène d'Almanzor, *Suspendez à ces murs,* et les airs *Enfin j'ai vu naître l'aurore*, *Poursuis tes belles destinées.*

L'auteur de *la Caravane,* de *Panurge,* de *Colinette à la cour*, et d'un grand nombre d'opéras-comiques, Grétry termine sa longue et brillante carrière; il meurt le 24 septembre 1813. Les funérailles de ce musicien présentent une pompe, un luxe de deuil, un éclat jusqu'alors sans exemple, en France, pour les obsèques d'un artiste. Promené dans Paris, le corps du défunt fait une longue station devant le théâtre de l'Académie impériale de Musique, on l'arrête aussi devant la salle Feydeau. Ces lieux, témoins des nombreux triomphes de Grétry, portaient le deuil du compositeur spirituel et fécond; de lugubres draperies voi-

laient l'entrée de ces théâtres, où l'on voyait la compagnie entière des acteurs, vêtus en noir, attendre le défunt au passage et le saluer d'une oraison funèbre et de plusieurs chants de deuil empruntés à ses opéras. Le cortége, où figuraient toutes les illustrations de l'époque, défilait au son d'une musique pleine de douceur et de mélancolie ; chacun tenait en main des palmes, des branches de cyprès. C'est ainsi que Grétry fut conduit à son dernier asile. Le soir, on représente *Zémire et Azor ;* le trio *Laissez-moi la pleurer* produit un effet merveilleux; on couronne le buste de l'auteur, dont le public vient d'entendre une fois encore les chants mélodieux. Tous ses confrères, musiciens et littérateurs, siégent aux balcons, en habit noir, et la cérémonie commencée sur le boulevart Italien, continuée à l'église, au cimetière, s'achève au théâtre.

Il est beau de finir ainsi, d'être conduit à la tombe par un peuple entier. Ce deuil national pour l'artiste dont on admirait les ouvrages, dont le chœur reproduisait les mélodies en faisant entendre ses plaintes, était solennel et touchant. Mais hélas ! cette douleur publique, ce faste de funérailles, cet appareil théâtral, n'étaient qu'un spectacle d'un genre nouveau, que le gouvernement offrait aux Parisiens alarmés, pour éloigner et distraire pendant quelques jours leur attention trop vivement portée sur l'expédition de Russie. Des malheurs inouïs, la destruction de notre plus belle armée, devaient bientôt frapper de stupeur ceux que l'on amusait avec un farce lugubre, une parade sentimentale. Les théâtres lyriques suivirent cet exemple et surent exploiter à leur tour cette tristesse officielle, donnant de nombreuses représentations en l'honneur de Grétry; l'accompagnement du grand deuil obligé produisit d'admirables recettes.

Milcent et Fontenelle s'étaient déjà fait connaître par *Hécube*, et pourtant l'Académie impériale consentit à représenter *Médée et Jason*, des mêmes auteurs. « Laissons-là *Médée*, et jasons, » dit un plaisant du parterre; c'est ce que l'on avait de mieux à faire, je suivrai son exemple.

Levasseur débute dans la *Caravane*, véhicule ordinaire dans lequel on lançait les chanteurs, les danseurs, que l'on voulait présenter au public pour la première fois. Levasseur, élève du Conservatoire, se fait applaudir dans le rôle du pacha. 5 octobre 1813.

Le talent de Mme Branchu ne peut faire réussir *Phèdre*, que

l'on remet en scène le 2 novembre. L'opéra de Lemoine est abandonné après la seconde représentation.

Les armées ennemies s'approchaient et menaçaient Paris; *l'Oriflamme*, pièce de circonstance destinée à ranimer l'esprit public, fut improvisée par MM. Étienne et Baour-Lormian, et représentée le 1er février 1814. La musique de cet acte était de Méhul, Paër, Berton et Kreutzer.

Alcibiade solitaire, opéra en deux actes, de Cuvelier et A. Piccinni, paraît le 8 mars et s'éclipse aussitôt.

Le 29 mars, *Iphigénie en Aulide, Paul et Virginie*, sont joués au bruit du canon. Paris est assiégé le 30, les Russes et les Prussiens entrent le lendemain dans notre capitale. Le 1er avril, on avait affiché *le Triomphe de Trajan;* l'empereur de Russie et le roi de Prusse, qui devaient assister à cette représentation, firent changer le spectacle, et demandèrent *la Vestale.*

Napoléon s'était fait mettre en scène; Lainez le représentait sous le nom et les habits de l'empereur Trajan, qui triomphait et pardonnait sur le théâtre de l'Académie de Musique, au grand contentement des claqueurs de l'époque. Les poëtes du moderne César, exploitant sa manie, lui avaient ménagé des triomphes quotidiens, des pompes dramatiques dans lesquelles il paradait et trônait par procuration. Ce *Triomphe de Trajan* était annoncé, l'affiche de l'Opéra le promettait aux souverains alliés le jour de leur entrée à Paris; ils préférèrent *la Vestale.* Ceux qui voulaient trouver une intention maligne et politique dans ce changement de spectacle avaient deux fois tort. Il eût été bien plus piquant pour les rois étrangers d'assister à ce triomphe théâtral au moment même où le véritable Trajan donnait sa démission. Les Hollandais ne faisaient-ils pas représenter les prologues de Quinault pour célébrer les défaites de Louis XIV, et montrer la vanité des amphigouriques éloges donnés *au plus grand roi du monde ?* L'empereur de Russie et le roi de Prusse ne songèrent nullement à Bonaparte; ils demandèrent que l'on substituât *la Vestale* au *Triomphe de Trajan*, parce que l'œuvre de Spontini leur plaisait beaucoup, et que *Trajan* devait les faire crever d'ennui. Dans une ville ennemie, on doit se méfier de tout; *timeo Danaos.* Ces monarques prudents avaient pu se tenir à l'abri du canon, la même circonspection était nécessaire à l'égard de la musique de Persuis.

Le 5 avril, l'Opéra reprend son ancien titre et redevient l'Académie royale de Musique.

Louis XVIII fait son entrée solennelle à l'Opéra le 17 mai 1814; il assiste à la représentation d*OE'dipe à Colone* et d'un nouveau divertissement de Gardel et Persuis, ballet de circonstance, ayant pour titre *le Retour des Lis.*

Pélage, ou le Roi et la Paix, opéra en deux actes de MM. Jouy et Spontini, pièce relative aux événements de l'époque, paraît le 25 août.

L'Académie royale de Musique passe dans les attributions du ministère de la maison du roi; Picard en est toujours le directeur.

Louis XVIII voulut entendre encore les mélodies très-surannées qui l'avaient charmé pendant sa jeunesse; on reprit *Castor et Pollux*, de Rameau. Le retour de l'empereur, échappé de l'île d'Elbe, arrêta les représentations de cet opéra.

L'Épreuve villageoise, ballet en deux actes, calqué sur l'opéra-comique de Grétry qui porte le même titre, réussit le 4 avril 1815. Persuis arrange la musique de cet œuvre chorégraphique de Milon.

Kreutzer continue à produire de pitoyables compositions que son crédit fait arriver sur la scène en dépit du public. Il est vrai que ce même public désappointé se permet de siffler *la Princesse de Babylone*, opéra en trois actes, dont Vigée avait rimé le livret.

Le 30 juin, l'affiche annonçait *Alceste* et *l'Épreuve villageoise;* l'Académie, redevenue impériale, n'ouvrit point ses portes. Paris était assiégé pour la seconde fois. Ce théâtre ne reprit le cours de ses représentations que le 9 juillet suivant, avec le titre d'Académie royale qu'il n'a plus quitté.

Le 14 juillet, Louis XVIII, l'empereur de Russie, le roi de Prusse, assistent au spectacle qui se composait d'*Iphigénie en Aulide* et de *la Dansomanie.*

L'Heureux Retour, petit ballet de circonstance, improvisé par Gardel et Milon, est reçu avec enthousiasme le 25.

Le 2 novembre, l'Opéra donne, au bénéfice des habitants de Soissons, victimes des malheurs de la guerre, une représentation extraordinaire. Mme Catalani, directrice du Théâtre-Italien, y figure avec sa compagnie chantante. Elle joue le rôle de Ma-

rietta dans *la Caccia d'Enrico IV*. *L'Épreuve villageoise*, *l'Heureux Retour*, complètent le spectacle.

On remet en scène *Renaud*, de Sacchini; cet opéra ne produit qu'un médiocre effet, bien qu'il soit soutenu par le talent de Mme Branchu. Mlle Bigottini fait sa rentrée dans le ballet de *Nina* le même jour 16 novembre. J'assistais à cette représentation en amateur provincial, la musique n'était encore pour moi qu'un amusement; je l'aimais avec une ardeur de jeune homme; ce feu s'est bien ralenti depuis qu'il m'a pris la fantaisie de l'épouser. L'idée d'écrire sur la musique me vint en écoutant l'œuvre de Sacchini. Le lendemain, je fis mon premier feuilleton, et le portai à Salgues, directeur de je ne sais quel journal; les articles de Salgues sur la musique me paraissaient contenir un peu moins de sottises que ceux de ses confrères, je lui donnai la préférence. Ce directeur trouva-t-il mon opuscule mauvais? Lui sembla-t-il trop bon? Ce littérateur était-il assez ignorant pour ne pouvoir porter un jugement sur cet essai? Je ne puis résoudre aucune de ces questions. Le fait est que mon article ne parut point. Deux autres feuilletons remis à mon compatriote Martainville restèrent dans un oubli complet. Dire qu'on n'en voulait pas pour deux liards, serait d'une intolérable présomption; on n'en voulait pas pour rien, on n'en eût pas voulu si j'avais offert d'en payer l'impression.

Flore et Zéphire, ballet mythologique, anacréontique, soporifique, en deux actes, paraît le 12 décembre : auteurs, Didelot, Tenua.

Mlle Grassari débute dans le rôle d'Antigone, selon les us et coutumes du temps et du pays. Mlle Grassari était une belle femme qui gouvernait mal une bonne voix. 13 février 1816.

Cette année 1816 s'ouvre par deux succès admirables : *le Carnaval de Venise*, ballet plein de gaieté, de tableaux gracieux, d'une originalité piquante; *le Rossignol*, opéra d'une platitude jusqu'alors sans exemple, ordure musicale, prodige de bêtise, que l'on croirait infaisable si l'expérience ne prouvait qu'on a pu le fabriquer. Les Iroquois, les crétins même auraient sifflé l'insipide ramage d'un tel rossignol; les Parisiens en ont été ravis, enchantés. Je dois en convenir à leur honte; plus une faute est grave, et plus il importe d'en faire l'aveu franchement si l'on veut en obtenir le pardon. *Le Rossignol* a été fabriqué,

le jury de l'Académie royale de Musique a trouvé cette partition digne d'être chantée, et le public s'est montré tout aussi stupide que les académiciens assemblés pour apprécier l'œuvre grotesque. Comme eux il a fourré son nez dans le fumier de Lebrun; comme eux il a flairé le baume avec satisfaction. Voilà des faits patents, certains, accusateurs, il est vrai, mais que je me vois forcé de consigner ici.

Quel directeur gouvernait alors l'Opéra? Sous quel règne s'est commis ce forfait musical? Je suis encore obligé de répondre, et de nommer Choron. Si j'accuse cet habile musicien, c'est pour le disculper aussitôt. Choron était sous les ordres de M. Papillon de La Ferté; Choron ne pouvait rien empêcher, rien commander, il n'avait pas même le titre de directeur. Choron était régisseur et Persuis inspecteur de la musique. Choron méprisait souverainement les fadaises, les pauvretés ignobles du *Rossignol;* mais il n'avait pas une grande vénération pour les œuvres de notre époque. Enfoncé dans la musique du moyen âge, dont il avait une parfaite connaissance, il se tenait bloqué dans cette période où son admiration fanatique se concentrait. Mozart, Cimarosa, Cherubini, Beethoven même, étaient pour lui des infiniment petits qu'il n'avait pas encore aperçus. Musicien d'un zèle à toute épreuve, praticien laborieux, sacrifiant ses intérêts, sa fortune au bien de l'art, Choron a poussé dans la carrière une infinité d'élèves qu'il avait rendus lecteurs intrépides. Plusieurs sont devenus de bons chanteurs; leur intelligence, leurs dispositions naturelles les ont formés; d'autres ont acquis un talent d'instrumentiste ou de compositeur que Choron ne pouvait leur donner puisqu'il n'était ni compositeur, ni chanteur, ni pianiste, ni symphoniste. Son école était une véritable psallette où l'on solfiait avec persévérance, où l'on grasséyait à dire d'experts, en suivant l'exemple du maître. Sergent instructeur, ferme sur sa doctrine, il apprenait l'exercice à ses soldats : son armée était nombreuse, un héros en est sorti.

Les Dieux rivaux ou les Fêtes de Cythère, tel est le titre un peu suranné d'un opéra-ballet improvisé pour le mariage du duc de Berri. Dieulefoi, Briffaut, en avaient fait le livret, mis en musique par Spontini, Persuis, Kreutzer, Berton. 21 juin 1816.

Mme Paradol débute dans *Alceste;* cette actrice abandonne

ensuite la tragédie chantée pour la tragédie parlée, et passe à la Comédie-Française.

Nathalie ou la Famille russe, opéra en trois actes, œuvre glaciale et narcotique, tombe le 30 juillet. Paroles de Guy, musique de Reicha.

Les Sauvages de la Mer du Sud, ballet en un acte de Milon, musique de M. Lefèbvre, ne figurèrent pas longtemps sur la scène.

Delrieu arrange en tragédie *Artaxerse,* opéra de Métastase, que l'on représente à la Comédie-Française. Pour tirer d'un même sac deux moutures, Delrieu, poursuivant le cours de ses arrangements, retranche deux actes à sa tragédie pour la transmuter en livret d'opéra. Ce nouveau travail n'a point vu la lumière. Je dois en dire autant d'une *Judith* écrite par le même auteur. Delrieu lisait cette tragédie lyrique devant le jury de l'Académie royale; deux actes avaient défilé; au troisième acte, le poëte ramenait Judith triomphante dans les murs de Béthulie. Le peuple d'Israël chantait hosanna! victoire! Judith, postée sur l'avant-scène, célébrait la gloire de l'Éternel. Sur le point d'orgue de cette cavatine *con cori,* la vieille suivante tirait du sac la tête du général ennemi, Judith saisissait par les cheveux l'horrible trophée, et les transports de gaieté, de jubilation, éclataient avec plus de vigueur et de verve; les Béthuliens dansaient autour de ce fragment d'Holopherne.

Révoltés par l'exhibition indiquée, les membres du jury font un point d'orgue à leur tour, arrêtent l'audacieux auteur : « Ah! monsieur Delrieu, c'est affreux, intolérable; il est des choses qu'il ne faut point montrer au public assemblé pour se divertir. Crébillon a voilé la tête de Cicéron; De Belloy présente le cœur de Coucy dans un vase fermé; vous voyez pourtant que l'on a blâmé hautement leur témérité. Se peut-il que vous vouliez enchérir encore sur ces tragiques en offrant aux yeux épouvantés de l'assistance une tête coupée, une tête sanglante? — Là, là, là, calmez-vous! calmez-vous! bien entendu que nous aurons une tête de carton. » Le singulier amendement de l'orateur ne fit point admettre l'opéra nouveau.

Roger de Sicile, opéra en trois actes, de Guy, musique de M. Berton, n'obtient qu'un médiocre succès. 4 mars 1817.

Spontini se préparait à la mise en scène d'*Olympie,* il de-

manda que Persuis prît les rênes de l'Académie royale de Musique. Le ministère de la maison du roi, directeur suprême de ce théâtre, choisit Persuis pour régisseur du personnel. Choron lui céda sa place et reçut la commission de voyager dans les départements pour chercher, choisir des jeunes gens doués d'une belle voix, et former l'école de chant qu'il établit sur le boulevart du Mont-Parnasse.

L'Opéra donnait alors ses représentations le dimanche, le mardi, le vendredi. Le 5 mai 1817, cet ordre est changé; le lundi, le mercredi, sont substitués au dimanche, au mardi; le vendredi conserve ses droits que la faveur particulière du public a depuis longtemps consacrés.

Spontini renverse de fond en comble l'édifice de *Fernand Cortez;* cet opéra, revu et corrigé, reparaît le 28 mai 1817, avec une grande pompe de spectacle; les chevaux de Franconi lui prêtent un utile secours. Ces intéressants quadrupèdes remettent en route le char de Cortez qui s'était embourbé d'abord. *Fernand Cortez* n'avait eu que vingt-quatre représentations dans sa nouveauté. Chose singulière! la seconde édition de cet ouvrage ne valait point la première, et pourtant le succès s'annonça plus franchement : *Fernand Cortez* prit avec honneur sa place au répertoire.

Le 6 juin 1817, premier pas de Mme Montessu, dont on admire la grâce, la vivacité, l'agilité pétulante dans *la Caravane.* La débutante y danse un pas de deux avec Mlle Fanny Bias.

M. Paër écrit des variations pour l'orchestre sur l'air *Vive Henri-Quatre.* Cet ouvrage remarquable, sous le rapport du travail harmonique, du goût, de l'effet, est applaudi avec transport à une représentation de *Fernand Cortez* donnée par ordre le 5 septembre.

Les Fiancés de Caserte, ballet en un acte de Gardel et Milon, musique de Gustave Dugazon, sont reçus froidement le 17 septembre.

L'Académie royale fait de nobles efforts pour renouveler le succès des *Danaïdes*, Spontini compose une bacchanale que l'on ajoute à cet opéra de Salieri. Mme Branchu se signale dans le rôle d'Hypermnestre; Lainez, Dérivis sont très-applaudis en représentant Lyncée et Danaüs. Désaugiers donne au théâtre de

la Porte Saint-Martin une parodie charmante et d'une gaieté folle de cette sanglante tragédie. *Les Petites Danaïdes* obtiennent bientôt la préférence sur leurs aînées, Potier fait fureur dans le personnage grotesque de l'autre Danaüs, le père Sournois. Les décorations du théâtre des boulevards l'emportent sur les peintures de la noble Académie. Tout le monde se souvient des horreurs magnifiques du Tartare où les petites Danaïdes expiaient leurs forfaits.

Le ténor Lecomte débute avec succès par le rôle de Renaud dans *Armide*, le 7 novembre 1817.

Zéloïde ou les Fleurs enchantées, opéra en deux actes de M. Etienne, musique du même Lebrun qui a commis la partition du *Rossignol*, tombe avec assez de décence. « Le public est bien capricieux; comment se fait-il que *Zéloïde* ait si peu de succès? — Ah ! mon ami, la fortune du *Rossignol* est trop merveilleuse pour espérer qu'elle se renouvelle. D'ailleurs un homme ne peut faire qu'un *chef-d'œuvre* en sa vie. » La réponse est du pauvre musicien Lebrun; il était de bonne foi du moins. Il n'avait pas tort, ce n'est pas lui que je blâme, tout être bien ou mal constitué peut faire de la musique détestable ; mais à quoi servent les jurys, les directions, les administrations du personnel, du matériel, du spirituel, d'un théâtre, s'ils sont assez stupides pour approuver de pareilles turpitudes.

Proserpine, ballet en deux actes de M. Gardel, musique de M. Schneitzoëffer, réussit complétement le 18 février 1818. Le même musicien se signale bientôt après en donnant avec M. Albert un ballet en deux actes ayant pour titre *Claire et Melctal*.

Zirphile et Fleur de Myrthe, fadaise en deux actes, paroles de M. Jouy, musique de Catel, se traîne pendant douze représentations.

Voici venir encore *la Caravane ;* toutes les fois qu'elle montre le bec de ses chameaux, c'est pour amener quelque débutant. Cette fois elle fait coup double. et le marchand Husca nous présente deux jolies femmes; l'une chante, l'autre danse. Le pacha les accueille avec transport, et le public fait chorus. Ces virtuoses qui viennent prendre rang parmi les académiciennes, sont Mlle Sainville et Mlle Noblet. 23 septembre 1818.

La Servante justifiée, ballet fort amusant, réussit à mer-

veille. Les auteurs sont Gardel et Kreutzer. 30 septembre.

Lays, qui avait chanté l'amour, le vin, les belles, dans *Roger de Sicile* et vingt pièces du même genre, fabriquées pour contenter la fantaisie de ce vieux troubadeur, recommence ses fredaines ; il chante le rôle principal, rôle de ménestrel, il n'en voulait pas d'autre, dans *les Jeux floraux,* opéra en trois actes de M. Bouilly. La gaieté mélancolique de Lays, la froideur glaciale du livret, firent disparaître de la scène un ouvrage dont la partition était fort remarquable. M. Léopold Aimon, musicien de savoir, de talent, d'imagination surtout, chose si rare aujourd'hui, n'a pu produire depuis lors ses compositions sur un théâtre digne de les exécuter.

Le danseur comique Beaupré, dont la verve spirituelle avait tant de fois égayé le public, prend sa retraite. Il fait ses adieux en jouant fort bien un rôle de comédie, celui de Crispin, dans *Crispin rival de son maître.* 15 décembre 1818.

Persuis avait cédé le bâton de mesure à Rodolphe Kreutzer, en 1815 : ce maître le remit à M. Habeneck, deux ans plus tard.

Alexis Dupont fait entendre sa belle voix de ténor et prend place à l'Académie royale de Musique, en 1818. Chollet, qui depuis a pris un rang si distingué, Chollet, le premier de nos chanteurs comiques, figurait parmi les virtuoses de notre grand théâtre; il y tenait la partie de ténor dans les chœurs : Boulard, Sallard, y chantaient la basse. Ces choristes se sont montrés ensuite dans les premiers rôles à Paris et dans les départements.

Eloy, Albert Bonet, Despéramons, Henrard, Begrez, Brice, Trévaux, ténors; Prévost, Pouilley, basses, avaient fait leurs premières armes sur la même scène, à cette époque.

On remarqua parmi les actrices qui n'arrivèrent point à la possession du premier emploi, Mmes Pelet, Granier, E. Benoît, Cazot, Paulin, Paradol, Percillée, Keiffer, Caroline Lépy, Tellier, Quiney, dont on a depuis applaudi la belle voix de contralte dans les concerts. Ce genre de voix était alors négligé à l'Opéra. Mme Quiney s'efforçait de chanter les rôles de la grande vestale, de la Haine, écrits pour le soprane.

Albert, Paul, Ferdinand, Mlles Bigottini, Fanny Bias, étaient les premiers sujets de la danse. Ils avaient pour remplaçants

Montjoie, Coulon, Barré ; Mmes A. Gosselin, Marinette, Aimée, Noblet, Copère, Elie, Vigneron, Paul-Montessu. Leurs doubles étaient Mérante, Montessu, Capelle, Eugène ; Mmes Gaillet, Bertin, V. Hullin, Brocard, Aurélie, Buron, Aumer.

Le succès des *Danaïdes* fit remettre en scène *Tarare,* opéra du même musicien. Le livret de Beaumarchais, réduit en trois actes, le prologue supprimé, remirent à flot cette composition que le public accueillit avec assez de faveur. 3 février 1819.

Mlle Clotilde se retire et joue, pour la dernière fois, le rôle de Calypso dans le ballet de *Télémaque.* 19 avril.

Damoreau, élève du Conservatoire, débute avec succès ; il chante la partie de Polynice dans *OEdipe à Colone.*

Un jeune homme qui donnait de belles espérances, Noyrigat, paraît dans *la Vestale,* il s'y fait applaudir dans le rôle de Cinna. Ce chanteur est mort en Hollande quelques années après son début.

Spontini, devenu tout-puissant par le succès immense de *la Vestale,* tenait alors en ses mains les destinées de l'Académie royale de Musique. Ce musicien travaillait peu ; dans l'espace de douze ans, écoulés depuis le succès de *la Vestale,* il n'avait produit que *Fernand Cortez.*

> Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
> Polissez-le sans cesse et le repolissez,
> Ajoutez rarement, et souvent effacez.

Telle était la devise de Spontini. *La Vestale* avait été faite et refaite, revue et corrigée par Cherubini, Rey et beaucoup d'autres, quand elle parut sur la scène. *Fernand Cortez,* démoli, reconstruit, n'était pas trop bon après tant de labeurs; il tenait son rang au répertoire avec assez d'honneur, quand *Olympie* fut annoncée avec pompe, et mise en scène avec l'appareil le plus brillant, le plus formidable que l'Académie eût encore déployé. Spontini, l'auteur de *la Vestale*, avait sensiblement faibli dans *Fernand Cortez; Olympie* vint marquer sa décadence d'une telle manière que les admirateurs les plus passionnés de *la Vestale* et de *Cortez* furent contraints d'abandonner l'œuvre soporifique, et de la laisser tomber dans l'oubli après la douzième représentation. Les parties d'orchestre d'*Olympie* ne pouvaient

tenir sur les pupitres tant elles étaient volumineuses ; il fallut poser de nouvelles tablettes d'une largeur qui permît aux symphonistes de tourner le feuillet sans faire tomber à terre l'énorme cahier. Les frais de copie de cet opéra s'élevèrent à 15,000 francs, et cependant il ne s'agissait que d'une œuvre en trois actes. Mais ces trois actes faits, défaits et reconstruits plusieurs fois pendant les répétitions, chargés de fragments ajoutés, figurant toujours à côté des parties supprimées, on se gardait bien de les supprimer dans la crainte qu'un remords de conscience de l'auteur ne vînt prescrire de les remettre en lumière, ces trois actes s'étaient gonflés d'une manière vraiment prodigieuse. La partie du grand-prêtre, chantée par Dérivis, a été conservée comme une curiosité; il faut la voir pour croire qu'un rôle puisse acquérir des formes aussi colossales.

Briffaut et Dieulafoi arrangèrent en livret la tragédie de Voltaire que Guillard avait déjà taillée pour l'usage du musicien Kalkbrenner. *Olympie*, tombée à la Comédie-Française, est tombée deux fois encore à l'Académie royale de Musique, sous les aupices de Kalkbrenner et de Spontini. Je pense qu'après de telles épreuves on voudra bien la laisser à terre, et ne plus troubler son repos.

Depuis longtemps une maladie lente et douloureuse toumentait le directeur Persuis; il meurt le 22 décembre 1819. Né à Metz, en 1769, où son père était maître de musique de la cathédrale, Louis-Luc l'Oiseau de Persuis y reçut la première éducation musicale. Bon praticien, compositeur dépourvu de génie, et d'un talent plus que médiocre, Persuis fut peu regretté. Son caractère, aigri sans doute par les souffrances qu'il éprouva pendant les dernières années de sa vie, éloignait de lui tous ceux qui n'étaient point placés sous sa dépendance. Soit amour-propre ou besoin de dominer, il ne souffrit jamais que les musiciens fissent exécuter leurs ouvrages sans qu'il les eût revus, corrigés, tripotés à son gré. Il taillait, rognait, coupait, biffait d'une main hardie. Malheur à qui ne voulait point se soumettre aux volontés du sabreur de partitions! Malheur à qui refusait les secours du maître officieux et résistait à sa volonté de fer! Son ouvrage restait dans les cartons, ou s'il en sortait par ordre supérieur, sa représentation était privée des moyens de succès et de mise en scène que le directeur avait à sa disposition. Si l'ou-

vrage mutilé de sa main réussissait, Persuis chantait victoire et s'en attribuait le bon résultat ; s'il tombait, il disait que ses soins et ses peines n'avaient pu le sauver, tellement il était mal bâti. Les auteurs, mis au supplice pendant le cours des répétitions, avaient une opinion tout à fait différente.

Cette manie de faire des changements, d'arranger, de corriger, le tourmentait au point qu'elle l'entraîna dans une bévue dont il ne s'aperçut pas, mais que tous les musiciens de l'Opéra signalèrent. Il avait apporté d'Allemagne *les Croisés,* oratorio de Stadler, qu'il fit exécuter aux concerts de la semaine sainte. Il exaltait cette composition comme un des chefs-d'œuvre du genre. *Les Croisés* devaient être placés au même rang que *la Création*, de Haydn ; toute l'Allemagne était en extase devant ce prodige ; les Français, à leur tour, allaient en jouir. A la première répétition, Persuis trouva qu'il fallait changer quelque chose dans certaines parties de l'oratorio. A la deuxième épreuve, il fit des coupures et des corrections. Aux répétitions suivantes il marqua de nouveaux changements, il refit tout ce qui ne lui plaisait pas. Enfin, quand l'ouvrage fut livré au public, il était défiguré au point qu'il fit le *fiasco* le plus complet. L'impitoyable tripoteur ne pouvait pas rejeter la faute sur les exécutants : c'est lui qui les dirigeait.

Mme Catalani avait obtenu, en 1816, le privilége de l'Opéra Italien pour neuf ans. Cette cantatrice gouverna si bien son théâtre qu'elle fut obligée de le fermer en 1818. L'administration de l'Opéra-Italien fut alors réunie à celle de l'Académie royale, et M. Paër conserva les fonctions de directeur de la musique dont il était chargé. L'intérieur du théâtre Louvois fut entièrement reconstruit, et la nouvelle troupe italienne, où figuraient Garcia, Pellegrini, Barilli, Bordogni, Mmes Mainvieille-Fodor, Ronzi-de-Begnis, Cinti, débuta le 20 mars, dans cette salle, par *I Fuorusciti,* de Paër. Bien que les chanteurs italiens soient, dès ce jour, gouvernés par le directeur de l'Académie royale de Musique, je ne parlerai point ici de leurs faits et gestes ; je signale cette prise de possession pour indiquer ensuite l'époque où le Théâtre-Italien reconquit son indépendance.

Lavigne avait quitté brusquement l'Opéra ; cet acteur s'éloignait avec l'espoir qu'on l'y rappellerait à de meilleures condi-

tions. Dans son humeur gasconne, il pensait que nul acteur n'oserait entreprendre de chanter après lui les rôles de Cortez et d'Achille. Le héros fugitif parcourut les départements; fatigué de ces courses, de sa pérégrination de troubadour, il voulut rentrer à l'Académie royale qui lui ouvrit ses portes, quand Achille eut montré plus de modestie dans son caractère et dans ses prétentions. Lavigne reparut avec succès, le public l'accueillit d'une manière très-flatteuse; on applaudit Achille. Lavigne choisit, pour sa rentrée, un rôle que ses rivaux n'avaient point joué pendant son absence. « Le public a retrouvé son Achille, il ne voudra point renoncer à l'un de ses opéras favoris, *Iphigénie en Aulide,* qu'on lui a rendu, grâce à moi. Aucun ténor n'a osé se charger de ce rôle pendant mon absence; mon retour frappe de terreur tous ceux qui pourraient me le disputer, c'est le moment de ressaisir mon empire sur la direction; je puis la mettre dans un grand embarras, et l'amener à des concessions, à cette dure capitulation que je n'ai pu faire signer jusqu'à ce jour. *Iphigénie* est affichée pour ce soir, 5 mai; quatre heures de relevée viennent de sonner; Achille rentre dans sa tente, il refuse le combat annoncé; bien mieux! Achille indisposé va se mettre au lit, après avoir notifié sa maladie à l'état-major de l'Opéra. » Tel était à peu près le discours que Lavigne s'adressait à lui-même. Il exécuta ce plan de campagne. Le directeur était sur le point de changer son spectacle, quand le jeune Lecomte, qui n'avait encore joué que des rôles d'amoureux d'une expression douce et tendre, se présente vaillamment, remplace Lavigne, et remporte une victoire signalée. Le public l'applaudit avec enthousiasme, le directeur lui sait gré d'un tel service, et l'orchestre, charmé d'avoir entendu chanter un rôle que les autres criaient, envoya des ambassadeurs à Lecomte; une députation de six musiciens eut la mission expresse d'aller le complimenter dans sa loge.

Dabadie, élève du Conservatoire, débute avec succès dans *la Vestale,* par le rôle de Cinna. 12 décembre 1819.

« Mlle Ollivier, jeune et jolie chanteuse des chœurs, ayant une belle voix, ne reçoit que 500 francs par an. Elle est évidemment trop fraîche pour prétendre aux 1,500 francs, maximum des appointements de choriste. Elle a trouvé un amant qui lui donne 50 francs par mois. Mlle Olivier veut quitter le théâtre

elle s'y décide; n'a-t-elle pas tort, et les gens raisonnables ne doivent-ils pas blâmer un semblable caprice? Autrefois les filles des chœurs et les figurantes méprisaient le modique produit d'une place qu'elles considéraient comme l'enseigne de leur magasin. Elles tenaient singulièrement à cette enseigne; elles savaient en apprécier l'importance. Le traitement de ces dames fut augmenté pendant la révolution. Quand l'immoralité ne connut plus de bornes, quand elle était à l'ordre du jour, on remarqua d'une manière positive que les mœurs s'épuraient au théâtre. Depuis le rétablissement de l'ordre, les administrateurs ont diminué le traitement des figurantes, des choristes; ils les ont ainsi réduites à la nécessité de recourir à l'autre industrie, de revenir aux anciens usages de l'Opéra. Ce système a quelque chose de vicieux dans l'intérêt des plaisirs du public. Une jeune femme qui a des talents et des attraits ne reçoit que de trop faibles appointements; c'est un premier malheur que d'autres doivent accompagner. Elle ne saurait prétendre aux rôles que les matrones, les doyennes, tiennent en leur pouvoir. Cette jeune femme devra donc attendre sa majorité, sa maturité, sa caducité même, pour jouer les rôles de l'Amour, de Psyché, de Vénus, d'Iphigénie, d'Antigone, de Julia, etc. Il est vrai que dans sa vieillesse elle pourra prendre une revanche en opprimant à son tour les jeunes aspirantes; mais le public est toujours dupe de ces sortes de satisfaction. »

Cette note, que je trouve consignée dans un volume contenant des pièces administratives, m'a paru digne de figurer ici. J'aime beaucoup la naïveté du rédacteur trouvant que les manœuvres galantes des demoiselles de l'Opéra ont quelque chose de vicieux dans l'intérêt.... des plaisirs du public. O lubrique morale!

CASTIL-BLAZE.

FOUCHÉ A ROME.

C'était à la fin de 1813. Les glorieuses et inutiles victoires de Lützen, Wurschen et Bautzen n'avaient produit que l'armistice félon de Plesswitz et la chambre ardente de Prague, où, sous le nom d'un congrès qui ne fut jamais réuni, la France et Napoléon avaient été condamnés. Le père de Marie Louise, au lieu de mettre, ainsi qu'il l'avait promis, ses quatre cent mille hommes dans la balance française, les avait jetés dans celle de la coalition. Il avait ainsi prononcé lui-même l'arrêt de son gendre et de son petit-fils. Vainement de nouveaux miracles de génie et de gloire militaires décimeront bientôt, sous les aigles irritées de Napoléon, l'hydre de la coalition qui renaîtra de ses blessures; vainement ils retarderont noblement, dans le cœur de la France, la chute du grand empire, tandis que sa nationalité, à défaut de son intégrité, sera reconnue et pourra être sauvée à Châtillon! Placé à son extrémité méridionale, entre le royaume d'Italie, qui menaçait l'Autriche, et le royaume de Naples, qui menaçait la France, l'État romain, n'ayant environ que deux mille hommes de troupes, le fort Saint-Ange, une quarantaine de tours maritimes sans garnison et une légion de gendarmerie à opposer aux débarquements britanniques et aux insurrections intérieures, ne présentait aux autorités françaises qu'une hospitalité douteuse. Mais la France était encore protégée par le souvenir de la première gloire de Napoléon, que l'Italie gardait toujours. Il s'agissait seulement de réunir, contre l'Autriche, les deux drapeaux de famille qui flottaient sur les tours de Milan et de Naples, de reprendre, avec les cent vingt mille hommes que le roi Joachim et le prince Eugène pouvaient mettre en marche, la route de Vienne, si bien connue d'eux, et d'opérer, sur le flanc gauche de la coalition, une puissante diversion qui eût forcément détaché l'Autriche de ses

nouveaux alliés. Rien n'était plus facile. C'était le devoir de Joachim et d'Eugène; c'était le salut de la patrie !

En conséquence, les cours de Milan et de Naples entretenaient une correspondance fort active. Les aides de camp du vice-roi, porteurs des lettres d'union les plus pressantes, traversaient Rome, attendaient chez moi leurs relais, me donnaient, en allant, les plus vives espérances et me rapportaient de Naples des nouvelles moins rassurantes. Ces négociations, qui n'auraient dû être que des relations de bonne harmonie pour la conservation du foyer commun, avaient été constamment aplanies par le vice-roi. Ce prince se plaçait, lui et sa bonne armée de cinquante mille hommes, sous les ordres du roi de Naples, et d'après ces démarches loyales et patriotiques, dont j'avais la preuve presque chaque jour, soit par mes correspondances, soit par les entretiens de ses officiers, Rome, je lui dois cette justice, ne doutait point que l'armée napolitaine ne se mît promptement en mouvement pour se réunir à l'armée italienne et porter enfin la guerre au sein des États héréditaires de la maison d'Autriche. Rome se rappelait qu'un mois plus tôt, Joachim revenant de la retraite de Leipsig, incognito, sans s'arrêter dans ses murs, avait dit aux gendarmes de Velletri : *Vous allez me voir bientôt repasser ici avec soixante-dix mille hommes, et nous jetterons les Autrichiens dans la mer.* Je me rappelais bien aussi ce propos guerrier du beau-frère de Napoléon, dont le capitaine de gendarmerie m'avait informé le même jour. Mais comme lord Bentinck, qui gouvernait la Sicile, avait à résidence un envoyé à Naples, où l'empereur d'Autriche avait également accrédité le comte de Neipperg, le futur époux de Marie-Louise, j'étais loin de partager l'opinion favorable des bons esprits de Rome, dont aucun ne faillit à cette grande épreuve des fidélités, moins sans doute par attachement pour la France, que par conviction. L'union du vice-roi et du roi Joachim leur paraissait commandée par tant d'intérêts et par une si urgente nécessité, que malgré les forfanteries, et les proclamations napolitaines appelant l'Italie entière à l'indépendance sous l'égide de Murat, ils se refusaient à attribuer ses grands mouvements militaires à tout autre motif qu'à des ordres reçus de Napoléon lui-même.

L'excellent général Miollis, gouverneur des États romains, bon

Français de la vieille roche, vieux soldat républicain dont l'entier dévouement à l'empereur data de ses adversités, se refusait également, malgré l'évidence, à admettre de la part du roi Joachim, d'autres sentiments que ceux qui l'animaient lui-même, de sorte que sa correspondance avec l'empereur et le ministre de la guerre, totalement silencieuse sur le chapitre des inquiétudes que je recevais de Naples, était toute confiante sur celui des espérances qu'il tenait de sa propre loyauté ; ce qui produisait un embarras réel à Paris, à la réception de nos dépêches si différentes pour le fonds, sans causer un seul moment, entre le gouverneur et moi, le moindre refroidissement. Comme il était aussi sûr de mon dévouement à l'empereur, que j'étais certain du sien, il n'attribuait qu'à l'excès de ce sentiment mes assertions contre la fidélité du roi de Naples. Toutefois le malaise public se trahissait fréquemment par les funestes nouvelles du théâtre de la guerre, que ne réparaient pas encore les bulletins victorieux de Napoléon, et par les craintes malheureusement plus sérieuses que répandaient les lettres des prêtres romains résidant à Vienne. La correspondance du clergé effaçait par sa rapidité celle de nos estafettes, qui, partant de Naples et passant par Rome, portaient nos lettres à Paris en sept jours et le quinzième rapportaient les réponses. Je n'ai jamais su comment les prêtres s'y prenaient ; mais vingt fois j'ai eu par eux des nouvelles de la France un jour avant l'estafette. Quant à celles qu'ils recevaient de Vienne, il est très-certain que c'était moi qui les donnais à Paris, avant que le gouvernement en eût connaissance et quelle que fût leur gravité : j'eus le chagrin de faire ainsi connaître à l'empereur, malgré les espérances qu'il nourrissait toujours sur les bons sentiments de son beau-père, que l'ultimatum fatal de sa destruction avait été de nouveau prononcé à Vienne, dans le mois de novembre! Les prêtres ne m'ont jamais trompé, et comme la chute de Napoléon, par cette immense bascule européenne dont il était à lui seul le contrepoids, devait nécessairement faire remonter le pape sur la chaire de saint Pierre, les confidences, toutes gratuites, qu'ils me faisaient, se voyant au moment de leur victoire, n'étaient pas sans générosité. Elles prenaient, je dois le dire à leur éloge, la forme bienveillante d'un avis sur nos dangers.

Nous étions au plus mal en effet. Le prêtre Battaglia, comme

pour soutenir l'honneur de son nom, commandait dans la Sabine une insurrection armée. Le roi Joachim, et je place à regret ce nom à côté de celui du prêtre, s'était emparé d'Ancône et menaçait Bologne avec ses bataillons armés par nos arsenaux, et ses affidés annonçaient la prochaine occupation de Rome par S. M. en personne, quand, le 28 novembre, le célèbre Fouché, duc d'Otrante, gouverneur d'Illyrie, apparut tout à coup dans cette ville à la multitude des Français, comme une espérance, à laquelle se rattachèrent les crédulités et les peurs vulgaires; au clergé, comme un véritable antechrist, annonçant la fin de notre domination. L'oratorien renégat, disaient les prêtres, le mitrailleur révolutionnaire, le Séjan impérial, chassé de l'Illyrie par l'armée autrichienne, ne pouvait arriver à Rome que pour être le dernier fléau de ses habitants. A nous autres enfin, aux autorités premières, il apparut comme l'un de ces instruments à toutes fins, que Napoléon, voulant l'éloigner de Paris pendant qu'il allait défendre le territoire national, nous envoyait, pour un but inconnu, dans une situation toute désespérée. Quant à moi, cette arrivée si inattendue me fit l'effet de l'apparition d'un spectre, à qui Fouché ressemblait si fort. Il me semblait être l'avant-coureur, ou devoir être l'artisan de quelque calamité, échappée, ainsi que son apparition, à toutes nos prévisions. Des circonstances aussi graves que celles où nous nous trouvions, sur un sol qui tremblait sous nos pas, entre l'invasion de l'Autriche et la trahison de Naples, ne pouvaient être conjurées, ni par l'intrigue, ni par cet arlequinisme politique, dont Fouché égayait à Paris les salons de son ministère. Il y avait déjà un Pasquin à Rome; ce n'était pas le moment d'en introduire un autre, surtout de notre nation, car autour de nous s'agitait un public qui pouvait, à la fin, prendre au sérieux sa propre gaieté et changer ses sarcasmes en poignards. L'impudence de Fouché m'était connue, et j'avais raison de la craindre comme la provocation d'un nouveau péril. Beaucoup de ceux qui avaient tué le général Duphot en 97 vivaient encore, et ils pouvaient avec bien plus de raison s'armer contre l'empire français, qui tombait de tous côtés, qu'ils ne l'avaient fait contre la république, alors que, sous Bonaparte jeune et heureux, elle subjuguait l'Europe et Rome elle-même. Je m'attendais donc, de la part du duc d'Otrante, à la révélation d'une mission

spéciale tout au moins relative à l'évacuation de l'État romain. En effet, il en avait une, qui devait en être le prélude prochain.

En sa qualité de duc, de sénateur, d'ancien ministre, de gouverneur général de l'Illyrie, Fouché était de fait le plus grand personnage qui fût alors à Rome; car le général Miollis n'avait que le titre de lieutenant du gouverneur général, dont le choix était resté caché dans la pensée de l'empereur. Il reçut donc les visites de ce haut fonctionnaire, de l'intendant général des finances, du directeur général de la police, du préfet de Rome, et de l'intendant du trésor. Les trois premières autorités formaient le gouvernement des États romains; il n'y manquait qu'un chef d'état-major général, dont Napoléon avait très-sagement fait l'économie, ainsi que du gouverneur en titre, comme d'un luxe peu en rapport avec la faiblesse de nos forces militaires. J'avais vu souvent à Paris le duc d'Otrante, et en le revoyant à Rome je ne pus m'empêcher de rire, me rappelant qu'étant à dîner à Auteuil, chez Mme de Brienne, avec lui et la princesse de Vaudémont, celle-ci, en sortant de table, le mena devant une des glaces du salon, et lui prenant familièrement le menton, s'écria : *Mon Dieu! mon petit Fouché, comme vous avez l'air d'une fouine!* Le soir, je retournai chez le duc d'Otrante, pour lui faire part du désir qu'avait le comte Cavalli, premier président de la cour impériale, de lui faire une visite solennelle à la tête de la magistrature. Il me répondit qu'il les recevrait le lendemain matin, à dix heures. « Vous viendrez plus tôt, ajouta-t-il, et après la visite nous déjeunerons. » Puis, passant lestement et sans transition à un interrogatoire vif et saccadé sur les personnes et sur les choses du pays, comme je me renfermais dans une sorte de réserve, qui répondait mal à celle qu'il n'observait pas lui-même : « Je suis gouverneur général de Rome, me dit-il, vous le savez bien. — Oui, je sais que vous avez été nommé en 1810; mais le décret n'a pas eu son exécution, et vous étiez gouverneur en Illyrie. — Je le suis encore, puisque le décret n'a pas été rapporté. — Je vous assure que le général Miollis ne s'en doute nullement. » Et il riait de ce sourire narquois, qui lui donnait cette ressemblance si bien trouvée par Mme de Vaudémont. « De fait, reprit-il avec une sorte d'assurance, le bonhomme Miollis n'est que lieutenant du gouverneur général des États romains; par conséquent il est sous

mes ordres, ainsi que vous. — Je ne demande pas mieux ; et lui aussi, sans doute, ne serait pas fâché, en de telles circonstances, de décliner la responsabilité. Mais, monsieur le duc, vous n'êtes pas homme à être venu ici sans un petit bout de décret. — Un décret ! l'empereur a bien le temps de songer à ces misères-là. Il ne fait que des ordres du jour et des sénatus-consulte. D'ailleurs, il sait bien que ce qu'on a été une fois, on l'est toujours. Par exemple, est-ce que vous croyez que je ne suis pas encore son ministre? — Vous êtes précisément ici, monseigneur, sur le terrain des *in petto*, et je vous crois ; mais alors faites-nous connaître votre position à Rome, elle décidera la nôtre. Je veux dire, repris-je avec un accent tant soit peu diplomatique, la position des habitants. » Je voyais qu'il était temps de donner le change à un texte qu'il ne pouvait plus soutenir, et, comme on fait en pareil cas ; je vins à son secours par les généralités. Il s'en empara bien vite. « Les habitants ! qu'est-ce que cela leur fait? — Beaucoup apparemment, car votre présence ici les occupe exclusivement. Enfin, ils voudraient savoir pourquoi vous êtes venu. — Ils sont donc bien curieux, vos Romains? — Oui, et très-observateurs. — Malgré cela, je ne les crois pas encore aussi malins que vous et moi. — Plus que vous ne le croyez ; je les connais depuis trois ans. — Et cependant vous les menez à la baguette. — Jamais cela n'est arrivé, même quand ils étaient chez nous, tandis qu'à présent ils savent tous que nous sommes chez eux. — Mais, excepté votre abbé Battaglia, ils ne bougent pas. — Ils attendent. — Parce qu'ils craignent. — Non, parce qu'ils espèrent : et ils seront tranquilles dans Rome jusqu'au dernier moment. Moi, qui ai le ministère terrible, je continue, comme l'année dernière, à me promener seul, la nuit, du côté de Trastevere. — Je vous en fais mon compliment. N'est-ce pas là que sont les anciens Romains? — A ce qu'ils disent. — Moi, je ne m'y fierais pas. — Eh bien ! si Votre Excellence a plus de confiance dans les nouveaux, je lui propose de l'accompagner dans une heure, au clair de lune, au Colysée. C'est classique à Rome. — Au Colysée, la nuit ! sous ses arcades à perte de vue, à je ne sais combien d'étages ! J'ai vu cela en passant ce matin ; c'est à peine si j'y retournerais en plein jour. Diable ! directeur, comme vous y allez ; me mener la nuit dans ces ruines ! — A Paris, je traversais

bien la nuit, seul, à pied, le Carrousel et la place Louis XV. — Vous êtes plus courageux que moi; je n'y étais pas tranquille dans ma voiture. — Je suis bien fâché que vous vous priviez d'un des plus beaux spectacles de Rome, le Colysée au clair de lune. Vous y entendriez des Allemands chanter des strophes mélancoliques. — Des Allemands! Il ne manquerait plus que cela; j'en ai encore plein les oreilles. J'aime mieux me coucher. A demain, directeur général, à neuf heures et demie. Nous bavarderons avant l'arrivée de la cour. »

Le lendemain, j'étais chez le duc à l'heure convenue, en grande tenue, pour la présentation solennelle que je devais lui faire, et je lui annonçai la visite de la magistrature pour dix heures précises. Il était venu à Rome avec toute sa famille dont il ne se séparait jamais; la paternité était sa vertu, sa seule vertu. Ce n'était pas assez, pour un homme d'État, d'être un excellent père de famille. Il ne s'était réservé, dans l'hôtel, qu'un médiocre appartement composé d'une petite antichambre, d'un petit salon et d'une chambre à coucher.

Ce fut dans l'antichambre que je le trouvai. Rien ne peut peindre le costume matinal du duc d'Otrante. En le voyant revêtu de sa chemise de nuit, à travers laquelle se faisait jour un gilet de flanelle, qui enchâssait largement son cou décharné, et d'un pantalon de molleton jauni, dont les pieds se perdaient dans des pantoufles verdâtres et éraillées, et au-dessus de tout cela voyant rayonner son visage de vieux albinos, je ne pouvais reconnaître cet homme qui avait remué la France, fait marcher en Belgique, en 1809, le maréchal Bernadotte avec une armée; qui, l'année suivante, poursuivant ses essais sur le pouvoir impérial, avait, à l'insu de l'empereur, envoyé un négociateur à Londres, etc. Jamais je n'avais vu l'homme de si près. Cette confidence, je l'avoue, me fut pénible. Le reste était à l'avenant : son bonnet de coton était sur la cheminée, à côté d'un morceau de savonnette, dont la boîte rouge figurait près d'une cuvette. Lui-même il repassait, sur un mauvais cuir, un vilain rasoir qui sentait son oratorien, et il allait tondre sa barbe rare et du même teint que son visage, devant un petit miroir accroché à la fenêtre. Il était impossible de voir rien de plus ignoblement laid que ce grand personnage, préludant ainsi à sa toilette, au moment où il attendait la première cour du gouver-

nement général des États romains. « Ah ! bonjour, directeur. — Avez-vous bien dormi, monseigneur ? — Pas trop, vos diables d'Allemands qui chantent au Colysée, votre clair de lune, tout cela m'est revenu. » Et il repassait toujours son rasoir. Les trois quarts sonnèrent. J'avais dans la tête un autre cauchemar, la visite magistrale. Lui, il n'avait pas l'air d'y songer. Sur l'observation que je lui fis que sa toilette était peu avancée et que la cour impériale serait chez lui dans un quart d'heure, il me répondit, en promenant son morceau de savon autour de sa figure : « Si elle vient, il ne faut pas la faire attendre. » Et enfin quand il eut mis autant de temps à se savonner qu'il en avait mis à repasser son rasoir, il commença son opération. Il avait la moitié d'une joue débarbouillée par le rasoir, quand dix heures sonnèrent ; j'étais au supplice ; l'autre joue était intacte. On frappe à la porte. « Entrez, dit-il, en entamant la joue écumante de savon, entrez, » et dans l'espoir que ce n'était qu'un simple visiteur, j'ouvris la porte, mais c'était bien le premier président Cavalli, avec une majesté toute sénatoriale et son flegme piémontais ; c'étaient le procureur général impérial Legonidec, les présidents de chambre, les juges, enfin toute la dynastie judiciaire en grand costume. Le premier président s'adressa naturellement à moi pour savoir si Son Excellence était en disposition de recevoir la cour. Il avait pris, d'instinct, pour le frotteur, cet homme en chemise, qui se rasait à la fenêtre, et qui aurait bien pu me charger de faire attendre la cour dans son salon. Mais Fouché, avec ce cynisme vulgaire qui le caractérisait : « Le duc d'Otrante, messieurs, c'est moi, — et sans leur dire un mot d'excuse, sur le négligé de son costume, le rasoir d'une main, la moitié du visage couvert de savon, il ajouta : Je suis bien aise de vous voir. — Les autres en étaient très fâchés, et le surcroît de gravité qui se peignit tout à coup sur la figure du premier président me prouva qu'il prenait cette réception comme une injure personnelle à lui et à la cour impériale. — Nous sommes désespérés, monseigneur, lui dit-il, d'être arrivés dans un mauvais moment, et de vous gêner au milieu d'une occupation où toute visite peut paraître importune. — Vous ne me gênez nullement, j'aime mieux vous voir que de vous faire attendre, — et sans s'embarasser de la situation de la cour et de la sienne : — Eh bien ! qu'est-ce

que c'est, premier président? le directeur général de la police vient de me dire que vous étiez en querelle avec le préfet, parce qu'il veut vous prendre votre palais de justice pour y mettre sa préfecture. Bah! c'est une bagatelle. Il ne manque pas de lo caux à Rome pour y transporter vos tribunaux. — Cavalli, qui goûta peu cette observation, lui répondit que le palais de justice avait été consacré, par les anciens Romains, à son usage actuel, et qu'il avait conservé le nom de cette antique destination, celui de *Monte Citorio,* par abréviation pour *Citatorio.* — Ah! oui, j'entends bien, le mont où l'on citait les accusés? — Précisément. — Eh bien, le préfet y citera les conscrits, ça ne fait rien. Tout le monde a besoin de l'administration. — Et de la justice aussi — Sans doute, mais la préfecture, c'est plus journalier, et elle est placée hors des besoins communs, sur le Quirinal. C'était bon quand le pape était dans son palais, il avait son monde près de lui. Comment appelez-vous cela? — La Sa gra Consulta. — Eh bien, oui, il avait sa consulte sous la main. D'ailleurs, pourquoi êtes-vous embarrassés pour un local? il y en a à choisir à Rome. — C'est ce que nous disons à M. le préfet. — J'entends bien, mais lui, il n'entend pas de cette oreille là; il est le magistrat de la ville. — Et moi du pays, dit sèchement le Piémontais. — Tenez, c'est se disputer pour des mots. Savez-vous ce que vous avez à faire? Le voici. Il y a auprès de Rome une vieille église de Saint-Paul, qui est une forêt de colonnes; il faut des colonnes au temple de la justice. Eh bien! prenez-moi toutes ces colonnes-là, placez-les au milieu d'une de vos grandes places, et voilà un temple de justice tout fait, bien plus beau que votre mont citateur. N'est-ce pas, directeur général? — Je répondis en riant: — J'en parlerai au préfet et à monsignore Atanasio. — Qu'est-que c'est que ce monsignore? — C'est le pro-vice-gérant, qui remplace le pape. » Pendant ce petit aparté, la cour, muette, saluait et se retirait. Une heure après, l'anedote courait la ville, et la ville disait: *È un arlechino questo duca.* Fouché avait fait quelques pas pour reconduire la cour, mais la porte s'était déjà refermée. « Ils n'ont pas l'air trop contents de mon palais de justice, directeur, me dit-il en se lavant la figure. — Pas trop, et vous allez vous en laver les mains. — C'est vrai: que diable vont-ils se disputer pour leur mont citateur? — Vous ne savez pas ce que c'est que *la chiac-*

chera di Roma? — Non, qu'est-ce encore? — C'est ce que vous appelez à Paris le bavardage des salons, des cafés, des boutiques. Eh bien, à Rome, c'est bien pire qu'à Paris; ici on est rieur de race, de tempérament, bien plus qu'en France, et on a l'habitude de plaisanter tout haut sur tout le monde. — Il faut empêcher cela, directeur, c'est votre affaire. — Si je voulais l'empêcher, on se moquerait de moi; si j'y parvenais, je ne saurais rien; les Romains font ma police gratis. Et, tenez, si vous voulez me faire l'honneur de venir ce soir chez moi, vous vous en assurerez par vous-même? — Ce soir, c'est trop tôt, après la visite de la cour. — Ah! je ne réponds pas que, dans le même salon où nous serions, il n'y eût un coin où on n'en parlât. — Raison de plus pour attendre.

Le duc s'était habillé, et nous allâmes dans la salle à manger où la famille s'était réunie. On se mit à table. Il avait sa fille à sa droite, charmante personne; il me plaça à sa gauche. Toutes les places étaient occupées par la gouvernante, qui avait un peu l'air d'une maîtresse de maison, deux de ses fils, un ou deux secrétaires. Une place restait vide, celle vis-à-vis la sienne. « Où est M. le comte, dit-il d'une voix forte. Qu'on aille l'appeler. — Qui est le comte que vous attendez? lui dis-je. — Le comte d'Otrante. — Ah! c'est juste. » Le comte d'Otrante arriva, tout désolé; il venait de perdre sa montre. Il l'avait cherchée partout: c'était la cause de son retard. « On m'a volé ma montre, dit-il. — On a volé la montre de mon fils; directeur, il faut faire arrêter tous les gens de l'hôtel. — Il s'agit d'abord de savoir si votre fils est sorti de sa chambre avec sa montre, et où il a été. — J'ai été, dit-il, en certain lieu. — Si elle y est tombée, dis-je. — Non, non dit le duc, on l'a volée, c'est sûr: faites arrêter tous les gens de la maison. — Je vais faire appeler le maître, qui est un fort honnête homme et qui répond de ses serviteurs. » Le maître vint et répondit d'eux en effet. « Il faut que la montre de mon fils se retrouve, dit le duc en fureur. » Je fis signe à l'aubergiste de sortir. « Vous croyez cet homme? reprit-il. — Oui, sans doute, je le connais depuis trois ans, et n'ai jamais eu de plainte sur sa maison; les étrangers s'en sont loués constamment. — Oh! si Pâques était ici! vous vous rappelez ce Patagon, qui était l'assesseur de mon juge de paix, à l'entresol, dans l'escalier du ministère. — Non, je ne l'ai jamais vu. — Eh bien!

cet homme-là me terminait tout de suite toutes mes petites affaires. Je faisais arrêter un monsieur, on le menait chez mon juge de paix; celui-ci l'interrogeait; l'autre ne voulait rien avouer. Le juge de paix m'envoyait un petit mot; je descendais, j'appelais Pâques et je lui disais : « Donnez la main à monsieur : » L'autre donnait sa main avec confiance. « Tenez-la bien, » disais-je à Pâques. Alors je renouvelais la question sur laquelle il s'obstinait à rester silencieux; et comme il persistait, je faisais signe à Pâques, qui la lui serrait soudain comme dans un étau, et l'autre avouait. — Mais cela s'appelait jadis la question. — Le nom ne fait rien à la chose. L'homme avouait et j'avais mon affaire. Vous avez vu cet honnête aubergiste, eh bien ! si j'avais emmené Pâques avec moi, M. le comte aurait déjà sa montre. — Je procéderai autrement. Le commissaire de police de cet arrondissement me donnera un rapport détaillé sur chaque serviteur de cet hôtel, le maître et sa famille, et je le mettrai sous vos yeux. Je pense, toutefois, d'après ce que nous a dit monsieur votre fils, qu'il serait plus sûr de faire certaines recherches, dont il est peu agréable de parler à table. — A mes frais. — Sans doute. — Bien que, ajoutai-je en riant, ils pussent à la rigueur être pris sur ceux de la police secrète. »

Ainsi se passa le déjeuner. Je n'étais pas sorti de la maison, que cette nouvelle anecdote doublait déjà celle de la cour impériale, et Dieu sait avec quels commentaires. Le duc d'Otrante donna une bonne matinée aux faiseurs de caquets de la ville. L'épisode de Pâques n'y fut point oublié. Un valet de la maison, qui servait à table, et qui comprenait le français, alla bien vite raconter toute l'aventure aux oisifs de la place d'Espagne, où logeait la famille d'Otrante. C'était débuter à Rome sous de fâcheux auspices.

Fouché disait toujours tout ce qu'il voulait dire; mais il n'était pas, à beaucoup près, toujours bien inspiré. Depuis longtemps il affectait une grande impunité de langage, même dans son propre salon; il appelait cela mettre tout le monde à son aise. Il n'y avait que lui seul qui s'y mît. On se gardait bien de l'imiter. Il y avait trop de contre-polices, et lui il se sentait invulnérable. Depuis l'épisode de la montre du comte d'Otrante, le *questionneur* Pâques et son maître ont toujours été pour moi inséparables. La princesse de Vaudémont avait bien raison. La

fouine a l'air doux, même un peu rieur, et pourtant c'est une bête cruelle. Et de là, en me reportant aux cruautés du proconsul de Lyon, qui continua dans cette ville la moisson sanglante de Collot-d'Herbois, passant ensuite aux salons dorés de son ministère, puis le retrouvant le *Pâques* de Napoléon aux cent-jours, plus tard le ministre de Louis XVIII, je fus curieux de lire ce que Buffon avait dit de la fouine. Le voici : « La fouine a la physionomie très-fine, l'œil vif, le saut léger, les membres souples, le corps flexible, tous les mouvements très-prestes. Elle saute et bondit plus qu'elle ne marche.... Elle s'apprivoise à un certain point, mais elle ne s'attache pas.... »

Le lendemain, le duc d'Otrante me dit qu'il allait à Naples *pour faire marcher Murat.*—Si vous y allez, il marchera encore moins. Il ne voudra pas avoir l'air d'y être forcé. — Bah ! bah ! je lui dirai quatre mots et il fera ce que je voudrai. — Vous le trouverez bien entouré. — Ah ! oui, de ses ministres. Ils veulent de l'indépendance pour leur pays. Ils en sont encore là. C'est mon fort à moi, je leur en dirai là-dessus plus qu'ils n'en savent. J'ai encore dans ma tête tous nos discours de la convention sur ce chapitre-là. Oh ! je leur en donnerai plus qu'ils n'en voudront; j'en sais plus long qu'eux, ils le verront. Je les mènerai tous, avec leur roi, par le bout du nez. — Vous ne connaissez pas les Italiens. Il ne faudrait pas leur dire ce que vous nous disiez dans votre salon de la police : vous passez pour vous moquer de tout le monde. Il le savent et seront en garde contre vos discours. Et puis, indépendamment des nationaux, vous trouverez encore certains étrangers.—Est-ce que c'est bien vrai ? Le bon homme Miollis n'y croit pas; mais cela ne prouve rien. Je ne pense pas, au reste, que Murat me fasse dîner avec eux.—Non, sans doute; mais ils l'auront vu avant le dîner et ils le reverront après. — A mon arrivée, ces gens-là disparaîtront ; je dirai à Murat de les chasser. — Il s'en gardera bien ; il craint d'être chassé par eux. Il y a environ deux ans que cela dure. — Oui, il est vrai que Murat quitta un peu brusqnement la retraite de Russie; mais, depuis, il est allé se battre comme un soldat à l'armée de l'empereur. — Il s'est battu comme il se bat toujours ; c'est le plus beau sabre de l'armée. C'est là son élément; il n'en devrait jamais sortir, mais il a aussi un peu brusqué la retraite de Leipsig. — C'est vrai. — Et il a traversé Rome incognito sans s'arrêter.

— Comment! il n'a pas vu Miollis? — Personne, et ce n'est qu'à Velletri qu'il a dit aux gendarmes qu'il allait repasser bientôt avec soixante mille hommes pour jeter les Autrichiens dans la mer. — C'est aussi ce qu'il fera. — Dieu le veuille! — Si l'empereur m'avait seulement chargé de lui remettre un beau sabre de bataille et de lui dire: Je compte sur toi, Murat baiserait le sabre en pleurant et il partirait de suite pour rejoindre le vice-roi. N'importe, je m'en charge. Je serai demain à Naples, et, d'aujourd'hui en huit, Joachim passera ici avec tout son monde.

Six jours après, le duc d'Otrante était de retour. — Je vous l'avais bien dit, directeur, le roi sera ici lundi. Tout est arrangé. Ses bagages sont en route. Je l'ai trouvé ce qu'il est, toujours prêt à se faire tuer pour l'empereur. — Je sais que les bagages du roi arrivent demain; mais le roi? — Je vous dis qu'il sera ici lundi (c'était un vendredi que le duc d'Otrante était revenu). —Tant mieux, lui dis-je; mais je ne le croirai que quand je l'aurai vu. — Il faut que vous soyez bien entêté; je vous dis que le roi m'a dit de l'attendre ici, lundi prochain. — Vous avez dîné mercredi chez le roi, monsieur le duc? — Oui, c'est vrai. — Et après le dîner, une fois rentré dans le salon, vous avez eu une longue conversation, dans l'une des fenêtres, avec le duc de Campochiaro, ministre de la police, et avec M. Zurlo, ministre de l'intérieur, et surtout avec celui-ci, qui n'est pas, dit-on, aussi facile à manier. — C'est vrai. Qui vous a dit cela? — Mes voyageurs gratuits, qui étaient aussi dans le salon, apparemment, car moi je n'y étais pas. — Oh! oui, j'ai coulé à fond toutes les questions de ce *Zurlo;* c'est un vrai niais; il a voulu disputer avec moi; je l'ai bien vite réduit au silence. — Sans doute; mais pendant que vous battiez les ministres du roi dans une fenêtre, savez-vous ce que le roi disait, accoudé sur la cheminée? — Qu'est-ce qu'il disait? — Il disait: *Fouché a raté sa mission!...* — Ce n'est pas vrai, c'est impossible. — Cela est vrai, monseigneur. Au surplus, à lundi. — Oui, à lundi, On vous a fait un faux rapport; cela m'arrivait sans cesse. — Malheureusement j'ai des raisons qui m'obligent de croire celui-ci véritable.

Lundi arriva. Le roi ne venait pas; le duc d'Otrante était sur les épines: je ne le quittais pas. Tout Rome savait qu'il avait annoncé l'arrivée du roi pour ce jour-là. Les bagages de Murat

encombraient les routes; une partie de sa maison d'honneur, arrivée successivement, semblait l'annoncer à chaque instant. Toute la population était dans les rues avec une impatience de curiosité difficile à concevoir, quand on ne connaît pas les Italiens, et surtout ceux des Rome. Cinq mille hommes de troupes napolitaines étaient déjà logés chez les bourgeois. Les Romains désiraient la venue du roi, pour le s voir arriver d'abord, et ensuite partir avec ses soldats. Il n'y a pas d'antipathie comparable à celle qui existe entre les Napolitains et les Romains; les murs de la ville étaient couverts chaque nuit de ces deux mots: *Cafoni Napoletani! Cafoni* est une injure populaire à l'usage des Romains contre leurs voisins de Naples. Ce mot n'est pas italien, à moins qu'il ne vienne de *caffo,* dont *caffone* serait l'augmentatif, d'après l'usage de la langue; alors il signifierait, par une sanglante ironie, *très-incomparable, au-dessus de toute parité.* Je demandai à un habitant ce que ce mot exprimait réellement pour lui; alors il me répondit par une kyrielle de termes injurieux dont les plus doux étaient *lâche* et *infâme.* Fouché ne savait plus comment se conduire entre nous qui avions reçu ses confidences sur le succès de sa course à Naples, et entre les habitants que l'aventure de la cour impériale et celle de la montre de son fils n'avaient pas favorablement disposés en sa faveur, ce qui le rendait plus qu'inquiet. Les circonstances devenaient graves pour lui; sa présence à Rome était un hors-d'œuvre, et il s'exagérait peut-être aussi l'attention dont il se croyait entouré. En homme d'esprit, il se tira d'affaire aux yeux du public par une contremine qui dérouta l'opinion de la multitude, la seule qui, avec raison, devait l'occuper; car, pour nous, il ne pouvait nous craindre. Il fit donc bonne contenance pendant trois jours encore, temps calculé pour envoyer un courrier au roi et en recevoir une réponse. Celle-ci lui arriva de fait, et il ne m'en confia pas le contenu; mais, à la réception de cette lettre, qu'il dit être du roi, il annonça que le départ de Sa Majesté était différé de quelques jours et qu'il avait pour instructions d'aller l'attendre à Florence. On s'arrangea pour le croire et surtout pour le faire croire, afin d'entourer son départ d'une sorte de sécurité morale. « Eh! bien, lui dis-je, monseigneur, vous allez à Florence et vous faites bien; mais vous savez aussi bien que moi, et mieux que moi, que vous ne reverrez plus, en

France du moins, Sa Majesté le roi de Naples. — C'est convenu, vous dis-je ; je vais l'attendre chez la grande-duchesse.

Fouché partit pour Florence.... Il revit Murat à Bologne... Je dirai plus tard quels furent leurs derniers rapports.... Mais je dois me hâter de révéler que ce qui n'était pour nous, à Rome, qu'une mystification, dont Fouché nous paraissait être la dupe et l'artisan, ou l'un de ces artifices qu'en désespoir de cause un fourbe, trompé dans son attente, jette à la curiosité qui l'obsède, couvrait la trame la plus machiavélique qui ait jamais été ourdie contre la France et contre Napoléon, et qui, l'année suivante, fut reprise avec la même impudence et le même succès par le même homme ! Voici donc l'explication de la double et ténébreuse intrigue dont l'Italie fut le théâtre et la France la victime.

Pendant son gouvernement d'Illyrie, le duc d'Otrante avait entretenu, avec M. de Metternich, une correspondance secrète et active, dont le thème était la perte de Napoléon. Lorsque, par suite des événements militaires, il dut abandonner l'Illyrie, Napoléon, ne voulant pas que cet homme, dont il se méfiait toujours depuis les affaires de la Belgique et de Londres en 1809 et 1810, complotât à Paris, pendant qu'il se battait pour la France, et justement alarmé d'ailleurs, par la correspondance du vice-roi et la mienne, de l'attitude plus que douteuse du roi de Naples, à qui il avait donné ordre de se joindre au prince Eugène, pour refouler l'invasion autrichienne ; Napoléon, dis-je, prescrivit au duc d'Otrante de se rendre à Naples, pour décider Joachim à rentrer franchement et sans délai dans la coalition de famille contre la coalition étrangère. Le duc d'Otrante s'était hâté d'accepter une mission, qu'il pouvait rendre si funeste à celui qui la lui donnait et si favorable aux intérêts de son correspondant de Vienne. Il était donc parti, et avec la lettre de Napoléon qui le chargeait de ramener Murat sous le drapeau de la défense française, et avec les instructions de Metternich, dans le but de rattacher ce prince à l'attaque européenne. Cette double mission ne pouvait être confiée à un homme plus capable de la remplir en raison de la duplicité de son esprit aventureux, de sa haine personnelle contre Napoléon et de sa passion invétérée pour toute conspiration. Entre Napoléon et Metternich, le choix ne pouvait être douteux pour Fouché. Il arriva donc à Naples, où le roi *seul* était encore incertain, mais en vingt-

quatre heures Fouché triompha de cette indécision, qui était malheureusement le défaut capital de Murat, toujours prêt à se faire tuer pour Napoléon, quand il le voyait, toujours prêt à se révolter contre lui dès qu'il en était éloigné. Fouché lui garantit, de la part de l'Autriche, deux choses qui le décidèrent : l'une était la conservation de sa couronne, l'autre la condamnation de Napoléon ! Ainsi, à Rome et à Naples, où la foule ignorait ce qui se passait derrière la toile, la mystification était double et complète, tant celle que proclamait Fouché sur la réunion actuelle de l'armée napolitaine à l'armée du vice-roi, que celle que Murat avait improvisée de son côté, en disant que Fouché *avait raté sa mission !* Quant à la supposition de l'ajournement du départ du roi, pour Rome et pour son armée, elle valait celle du rendez-vous donné par ce prince au duc d'Otrante, à Florence, *chez la grande-duchesse !* Il eût fallu une intelligence vraiement infernale pour deviner une perfidie aussi compliquée ! Le général Miollis, le préfet de Rome, les généraux et moi, nous eûmes donc l'honneur d'être complétement joués par le duc d'Otrante, qui sans doute riait bien autant de notre crédulité que du succès de sa trahison, et le loyal Miollis ne crut, lui, à la défection de Joachim, que le 19 janvier 1814, quand, par ordre de l'empereur, il alla noblement garder et défendre, dans le fort Saint-Ange, les pénates militaires du gouvernement de Rome.

Il était temps de leur donner cet asile.

« En effet, le 6 janvier 1814, le roi de Naples signe un armistice avec l'Angleterre : le 16, un traité d'alliance *offensif* et défensif avec l'Autriche ! En vertu de ce traité, trente mille Napolitains doivent marcher contre la France ! Ces étranges conventions, conseillées par les passions privées, par les haines implacables des obscurs amis de Murat, entraînent la perte de l'Italie, et vont devenir une des principales causes de la chute de l'empire français ; elles ferment au vice-roi la route de Vienne, qu'une bataille combinée avec le roi de Naples lui aurait infailliblement ouverte. » (*Hist. de Nap.*, t. IV, p. 185.)

Non, non ! Fouché n'avait pas *raté sa mission !* il la continua à Modène, où il alla, dit-il dans ses Mémoires, *conférer secrètement avec Murat.* « Il hésitait encore, ajoute-t-il, je lui communiquai mes nouvelles de Paris les plus récentes : déterminé par leur contenu, il me confia son projet de proclamation,

ou plutôt de déclaration de guerre, pour lequel *j'indiquai quelques changements* qu'il adopta. — « Soldats, aussi longtemps que j'ai pu croire que l'empereur Napoléon combattait pour la paix et le bonheur de la France, j'ai combattu à ses côtés; mais aujourd'hui il ne m'est plus permis de conserver aucune illusion. *L'empereur ne veut que la guerre.* » Or, dans ce moment, l'empereur quittait Paris, sa femme et son fils pour aller en Champagne défendre la capitale, le foyer commun de Murat et de Fouché. « *Je trahirais les intérêts de mon ancienne patrie,* ceux de mes États et les vôtres, si je ne *séparais pas sur-le-champ mes armes des siennes, pour les joindre à celles des puissances alliées, dont les intentions magnanimes* sont de rétablir la dignité des trônes et l'indépendance des nations... Soldats! il n'y a plus que deux bannières en Europe : sur l'une, vous lisez « Religion, morale, justice, modération, lois, paix et » bonheur! » Sur l'autre. « Persécutions, artifices, violences, » tyrannie, guerre et deuil dans toutes les familles. Choisis- » sez. » On voit que Murat ne pouvait appeler un meilleur collaborateur pour sa proclamation. Ce qui suit est un fait d'une autre espèce, qui montre le duc d'Otrante sous un nouvel aspect. C'est toujours lui qui parle :

« J'eus aussi à traiter, avec Murat, d'une affaire particulière qui touchait mes intérêts : j'avais à réclamer, comme gouverneur général des États romains, ensuite de l'Illyrie, un arriéré de traitement qui s'élevait à la somme de 170,000 francs. Le roi de Naples s'était emparé des États romains et des revenus publics; à ce titre il devait acquitter ma créances. Il en donna l'ordre. L'exécution souffrit quelques retards; néanmoins, avant de partir d'Italie, *je puis dire que je n'y avais pas fait la guerre à mes dépens.* »

Cette impudente facétie d'une insatiable avidité, prouve suffisamment l'imperturbable présence d'esprit qui ne cessa de caractériser Fouché dans toutes les phases de sa vie, au sein des prospérités et des adversités publiques, où constamment il se présentait comme héritier.

J. DE NORVINS,

ANCIEN DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA POLICE DANS LES ÉTATS ROMAINS.

LES

AMANTS MYSTIQUES,

OU

Amoureux, Poëte et Fou.

FRAGMENTS D'UN JOURNAL INÉDIT DE WILLIAM COWPER (1).

---

§ III.

TROIS JOURS APRÈS.

Nous avons profité de la clef du parc de Weston-Hall pour faire une partie toute champêtre, un dîner sur l'herbe dans un site délicieux appelé *le Désert*. Le laquais de lady Austen et mon aide-jardinier ont charrié nos provisions sur une brouette. Une planche posée en travers de cette voiture nous a servi de table, et, après le dîner, nous avons pris le thé dans l'ermitage même, petit pavillon en racines et tapissé de mousse. Là nous avions commencé nos éternelles causeries, et nous nous préparions à écouter encore une des drôles histoires que sœur Anne raconte si agréablement, lorsque nous avons aperçu le chapelain de sir

(1) Voyez la livraison du mois d'août 1838.

John qui se dirigeait de notre côté, mais qui s'est détourné discrètement pour nous laisser la pleine jouissance de notre privilége. Sœur Anne nous a proposé alors un récit moins gai, a-t-elle dit, mais d'un intérêt plus vif: c'était l'histoire du chapelain lui-même, dont on ferait une vraie tragédie ou un roman.

Le père Lewis était né dans la religion protestante; il devint amoureux de miss Ellen Throckmorton, tante du propriétaire actuel de Weston-Hall. La différence des religions était un obstacle à leur mariage, et aussi la différence d'opinions politiques. Lorsque le prétendant, Charles-Édouard, entreprit son expédition aventureuse de 1745, Lewis avait vingt ans; il n'hésita pas, en amant chevaleresque, à se jeter dans les rangs de l'armée jacobite, fit toute la campagne à côté du prince, et se signala sous ses yeux par plusieurs preuves de dévouement et de bravoure. Après Culloden, il le suivit en France, où les Throckmorton s'étaient eux-mêmes réfugiés, craignant la persécution du parti whig; quoique surveillés de près dans le Buckingham-Shire, il leur eût été impossible d'aller joindre, eux aussi, le prétendant en Écosse. Comme tous les exilés, ils attendaient avec anxiété des nouvelles de Charles-Édouard, qu'on savait s'être embarqué enfin sur un navire français que la fatalité attachée à sa race pouvait faire tomber aux mains des vainqueurs. Sir Georges Throckmorton, chef de la famille, était dans une résidence louée par lui aux environs de Saint-Germain, lorsqu'on lui annonce qu'un inconnu demande à lui parler de la part du prince: c'est Lewis qui entre. Il arrivait de Morlaix, où Charles-Édouard venait d'aborder, ayant échappé miraculeusement à la flotte britannique. Sir Georges ne reconnaît pas d'abord le jeune homme qui lui présente une lettre, qu'il ouvre avec respect en reconnaissant le cachet des Stuarts. Cette lettre ne contenait que ces mots: « Sir Georges, le gentilhomme anglais qui vous remettra ces lignes m'a sauvé deux fois la vie; deux fois il a été blessé sous notre drapeau. J'ai compté sur vous pour payer la dette que j'ai contractée avec lui. Dieu m'a conduit heureusement sur la terre de France; le porteur vous dira le reste. »

Sir Georges reconnaît alors celui à qui il refusa sa fille, et il fait entendre une exclamation de douleur au lieu de se féliciter

du salut de son prince. « N'ai-je point assez fait pour mériter la main d'Ellen? dit-il. Je vous ai quitté fils d'un whig et protestant, je reviens jacobite et catholique. » Lady Throckmorton entra en ce moment, attirée par le cri d'angoise de son mari, et bientôt le malheureux Lewis apprend que, le croyant mort à Culloden, sa maîtresse a renoncé au monde et a pris le voile. Quelle position pour un amant qui a sacrifié sa croyance à son amour ! quelles angoisses, quels remords!

A son arrivée à Paris, Charles-Édouard ne put ignorer cette romanesque aventure d'un des gentilshommes qui s'étaient dévoués à sa fortune. Au milieu de ses chagrins de prince vaincu, il trouva le temps de chercher un autre dénoûment à l'histoire de Lewis et en écrivit au roi Jacques III, son père, qui habitait Rome. Le roi Jacques en parla au pape, et le pape écrivit qu'il relevait la religieuse de ses vœux. Hélas ! dans cet intervalle, Lewis, qui ne savait pas qu'on s'occupait ainsi de lui, était parvenu à faire savoir à Ellen qu'il vivait encore et à obtenir d'elle une entrevue à la grille de son couvent, où il fit si bien valoir ses droits contre ceux de Dieu, qu'il la décida à se laisser enlever. Mais Dieu ne souffre pas qu'on se joue ainsi des serments qu'on lui a faits, même dans le désespoir : en voulant descendre par les murs du cloître. Ellen fit une chute si violente, qu'elle expira dans les bras de son amant. Apprenant, ce jour-là même, que le pape consentait à rendre Ellen à la vie séculière, Lewis fut saisi d'un remords qu'il ne put apaiser qu'en se rendant à Rome , où, après avoir obtenu le pardon du saint-père, il entra lui-même dans les ordres.

LE LUNDI DE LA SEMAINE SUIVANTE.

Un nuage a passé ces jours derniers sur notre solitude, et a troublé la sécurité de nos innocents plaisirs. Sous prétexte de nous annoncer son prochain retour, le révérend M. Newton écrit à mistress Morley que, depuis son absence, nous sommes devenus un sujet de scandale pour les fidèles de sa paroisse, et qu'il est temps, pour lui comme pour nous, que son retour nous ramène dans le droit chemin. Que veut-il dire? qui de nous veut-il accuser? Il fait allusion à nos visites à Weston-Hall, comme si nous allions trahir Dieu chez les Moabites. Pendant deux jours

ma bonne Marie a pleuré de cette lettre, dont quelques expressions lui semblent d'une obscurité menaçante; sœur Anne a perdu une partie de sa gaiété, et moi je n'ose leur dire sous quel pressentiment s'affaisse mon âme.

Encore agité de la lecture de cette lettre, je suis allé ce matin m'égarer seul sous les arbres de Weston-Hall; j'y ai rencontré, sans l'aborder, le vieux chapelain, dont la figure calme et douce contraste avec la sombre austérité de M. Newton. Ces deux prêtres du même Dieu, sinon du même culte, ont passé tous les deux par les épreuves des passions humaines. Pourquoi tant d'indulgence chez l'un? Pourquoi tant de sévérité chez l'autre ?

Le lendemain.

J'ai recommencé ce matin ma promenade d'hier, et j'ai été agréablement surpris de me voir devancé dans le pavillon rustique du Désert par lady Austen. A son attitude, à son air rêveur et distrait, au geste de sa main, qui se portait involontairement à ses yeux comme pour aller au-devant d'une larme, j'aurais facilement deviné qu'elle se livrait, elle aussi, à quelque triste préoccupation. Je m'assis sur le même banc, sans m'excuser de troubler sa solitude. Elle essaya de me regarder avec son sourire habituel; mais, pour la première fois, il me parut que ce sourire, qui va si bien à la finesse de ses traits, lui coûtait un effort.

— Vous pensez, lui dis-je, à notre bonne Marie, si affligée depuis deux jours?

— Sans doute, me répondit-elle. Mais, William, je vous avoue que vous me surprenez dans un moment d'égoïsme; c'est pour moi-même, surtout, que je me sens triste.

— Auriez-vous appris quelque nouvelle fâcheuse?

— Non, rien depuis cette lettre qui me prouve qu'il ne suffit pas d'oublier le monde pour obtenir de lui la réciprocité. Je sens que c'est moi, plus que vous ou Marie, qui dois m'alarmer : tout mon bonheur ici n'était qu'un songe; je me réveille.

— En vérité, repris-je, puisque cette lettre produit sur vous cet effet, je ne m'étonne plus de celui qu'elle produit sur moi, qui ne le cède pas à mes lièvres en timidité soupçonneuse, et qui

m'épouvante plus volontiers d'une chimère que d'un danger réel. Mais convenez-en, chère sœur Anne, si, comme moi, vous avez le privilége de rire de vos frayeurs, tout en y cédant, convenez-en.... nous sommes ici trois grands enfants.

— Je conviens, William, que je m'abandonne à une inquiétude vague, mais non sans cause, quoiqu'il me fût difficile de la définir; ou, plutôt, il est une réflexion bien naturelle que je ne puis m'empêcher de faire : c'est moi qui suis de trop dans notre amitié, aux yeux de certaines personnes, et il paraît que vous dépendez de l'opinion de ces personnes au point de prévoir qu'il faudra bien me sacrifier si elles l'exigent de vous.

— Quelle idée!

— J'en appelle à votre conscience.

— Ma conscience est fort méticuleuse, sans doute; mais je vous assure que je n'ai donné à personne au monde le droit de la tyranniser. Je me crois une force, c'est celle de résister à une calomnie, et de me justifier lorsque je sais n'avoir rien à me reprocher.

— Ah! mon cher William, vous ne savez pas sous quelle autorité vous' vous êtes placé : à moins de vous séparer tout à fait de la communion de votre pasteur spirituel, ignorez-vous que vous devez ne voir que par ses yeux, et ne vous juger vous-même que par ses sentiments? Si vous ne vous rendez pas à ses observations privées, il vous les répétera publiquement. Seriez-vous le premier qu'il aurait interpellé du haut de sa chaire, le premier qu'il aurait mis en scène dans un sermon, en pleine église?

Je frémis à ces mots, et ne sus que répondre d'abord, me rappelant une scène de ce genre qui s'était passée à Olney sous mes yeux; déjà, en imagination, je me voyais foudroyé par une apostrophe de M. Newton; à mon côté Marie, tremblante; Marie, la veuve d'un vénérable ministre et la mère d'un autre, dénoncée à tous comme un sujet de scandale?... Lady Austen ne se doutait pas du mal qu'elle me faisait, quels fantômes elle évoquait dans mon âme, quel gouffre elle ouvrait sous mes pas, gouffre infernal où le désespoir me criait : Viens, je suis ton seul refuge.

— Vous pourrez peut-être résister à un pareil scandale, continua-t-elle après un silence de quelques instants : votre raison

se révoltera contre cette tyrannie, puisque vous l'appelez ainsi, vous, William, qui êtes un homme; mais voudrez-vous y exposer notre bonne Marie, plus faible dans sa croyance, et qu'une sorte de terreur superstitieuse fascine lorsque son directeur spirituel fixe les yeux sur elle?... Moi-même je ne souffrirai pas qu'on m'accuse d'être venue ici vous détourner des sentiers de la sainteté; je me rendrai justice, je chercherai une autre retraite et des amis que ma profane gaieté ne compromettra pas.

L'ironie qui perçait dans ces dernières phrases me fit enfin relever la tête; je compris que je devenais ridicule aux yeux de la femme qui me voyait ainsi humilié sous la menace de M. Newton, comme un moine novice auquel son prieur peut infliger la discipline. Ma vanité l'emporta sur tout autre sentiment ; car après tout, si je doute si souvent de mon salut, c'est que ma religion appartient encore plus à l'imagination qu'à la vraie foi, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de faire de moi un de ses élus.

— En vérité, chère sœur, dis-je à lady Austen, vous allez un peu loin avec vos suppositions, et j'espère qu'avant peu de jours nous ne ferons que rire les uns et les autres de ces vaines terreurs, comme de la lettre de notre révérend pasteur, dont nous exagérons la colère, ou qui aura cru un peu légèrement quelques-uns de ces commérages que se permettent les bons chrétiens d'Olney comme ceux de toutes les petites villes. Ce n'est pas la première fois, croyez-le, que les caquets de l'envie et de la calomnie nous ont forcés de donner des explications ; heureusement, nous y avons toujours gagné une réputation meilleure auprès de ceux qui nous les ont demandées, à Marie ou à moi. Mais en supposant le pire, s'il s'agissait sérieusement cette fois de mettre notre bonne Marie à l'abri des insinuations affligeantes auxquelles l'a déjà exposée son dévouement pour moi, ce n'est pas vous qui seriez sacrifiée, chère sœur, et je m'éloignerais avant vous de cette retraite...

— Vous ! impossible, William, s'écria lady Austen ; Marie et vous, n'êtes-vous pas inséparables, quels que soient les motifs qui vous forcent à dissimuler le lien sacré qui vous unit?

— Que voulez-vous dire? lui demandai-je.

— N'êtes-vous pas mariés? reprit-elle ; j'ai respecté votre ré-

ticence même avec moi à cet égard, William; mais j'aime mieux manquer après tout à la discrétion qu'à la franchise.

Je vous laisse à penser, Théodora, ce que je devins à cette nouvelle attaque. Lady Austen, trompée comme tant d'autres sur la nature de ma liaison avec mistress Morley, vivait dans notre intimité, persuadée que nous avions un secret pour elle, et attendant tous les jours, depuis plusieurs mois, que nous lui fissions l'un ou l'autre cette dernière confidence?

Que pensait-elle donc de notre réserve, et pourquoi avoir évité si longtemps de nous faire part de ses soupçons?... Je ne pus lui cacher un peu de dépit, et lui demandai si, en conservant un mystère semblable dans le cœur, elle se serait crue en règle avec nous dans notre triple amitié. A son tour elle parut un peu confondue, quand je l'eus grondée d'abord, puis désabusée complétement. Mais cette explication inattendue n'en devint pas moins une diversion à nos inquiétudes puériles de tout à l'heure, et elle s'en empara pour écarter un sujet plus pénible. A cela, du moins, j'attribue ce qu'elle ne tarda pas à ajouter :

—Eh bien! William, dit-elle, devrais-je combler la mesure de mes torts sur cette matière délicate, permettez-moi de vous donner un conseil : à moins d'objections que je n'accepterai pas si elles ne sont invincibles, je vous avouerai que je suis plus portée à vous blâmer qu'à vous approuver de n'avoir pas conclu ce mariage ; il m'eût semblé, à moi, convenable, nécessaire même.

Je ne sais ce que j'allais répondre, et comment j'aurais soutenu cette nouvelle thèse ; mais nous fûmes interrompus dans notre tête-à-tête par le vieux chapelain, qui, cette fois, nous pria de ne pas lui en vouloir s'il franchissait le seuil de l'ermitage, car il avait reçu l'ordre de nous inviter à déjeuner au château. Nous refusâmes, lady Austen se rappelant qu'elle était attendue à Clifton, chez sa sœur, et moi ne voulant pas laisser mistress Morley seule toute la journée.

TROIS JOURS APRÈS.

Depuis notre conversation dans le pavillon du Désert, il règne une certaine réserve entre lady Austen et moi. Je croirais par moments qu'elle pense m'avoir blessé. Je devrais donc lui

dire qu'il n'en est rien ; mais elle semble éviter un tête-à-tête, et je prends patience en voyant qu'elle redouble d'attention pour ma bonne Marie. Je n'ai pas fait part à celle-ci de l'explication qu'il m'a fallu donner à lady Austen; je la sais plus susceptible que moi sur ce chapitre. Ces deux chères amies me laissent un peu plus seul que de coutume; mes livres et les muses profitent tour à tour de cet abandon relatif. En attendant, nous avons eu beau nous monter tous les trois la tête contre M. Newton, son prochain retour influe sur nos petites assemblées. Nous voilà devenus plus sérieux ou moins folâtres. Sœur Anne, depuis la lettre de Londres, n'a plus conté une seule de ses histoires gaies, elle n'a pas dit un seul de ces bons mots qui nous en inspiraient à notre tour. J'ai fait un effort en cette disette pour rédiger un plaidoyer et un jugement que je prétends faire insérer dans la nouvelle édition des procès célèbres (1).

CONTINUATION.

M. Newton arrive demain. J'avais accompagné ce soir lady Austen jusqu'à la porte par laquelle, en traversant le jardin, elle vient de sa maison dans la nôtre sans passer dans la rue. Avant d'entrer elle m'a dit :

— La soirée est belle; si je n'étais pas un peu poltronne, je ne me coucherais pas sans avoir fait une promenade sous l'allée de tilleuls.

Je ne pouvais éviter de lui offrir mon bras. Après quelques phrases sur la beauté de la lune, j'entamai le premier la conversation.

— J'espère, lui dis-je, que je ne suis pas jaloux de ma bonne Marie, car voilà huit jours que vous êtes tout à elle, sans que je m'en fâche.

— Et si c'est de vous que nous parlons, répondit lady Austen, auriez-vous à vous en plaindre?

— Peut-être. Ordinairement je ne suis pas de trop quand vous parlez de moi. Si vous me critiquez, je sais que c'est pour m'aguerrir et me préparer à mes futures tribulations d'auteur;

(1) Pièce badine dans laquelle Cowper raconte un procès entre le nez et les yeux, au sujet des lunettes.

par conséquent je fais bonne contenance. Si vous me louez, j'accepte l'éloge de bonne grâce, et sans fausse modestie.

— Comment donc? Vous entendez si bien la contradiction, William, reprit-elle, que je ne comprends pas que vous ayez tant de répugnance contre le mariage.

— Vraiment, repris-je, voulant lui prouver, en répondant à sa plaisanterie par une plaisanterie, que je ne lui gardais pas rancune; vraiment, madame, vous me ferez croire que ce qui vous paraît le plus cruel dans votre état de jeune veuve, c'est de n'avoir plus personne à contredire.

— Me croyez-vous trop vieille pour trouver un nouveau martyr si j'en cherchais un?

— Au contraire, madame, trop jeune peut-être, et avec une femme de votre âge le martyr pourrait bien craindre de s'engager dans une longue épreuve.

— J'en conclus qu'il faudra que j'attende la soixantaine pour me pourvoir d'un second mari. Heureusement on en trouve à tout âge, et tous les hommes ne sont pas aussi défiants que vous.

— C'est vous-même qui m'avez prévenu.

— C'était pour vous une charité inutile, mais je suis trop franche pour ne pas avertir celui qui voudrait s'exposer.

— Dites trop aimable pour que vous risquiez quelque chose à être si franche.

— Voilà qui devient plus galant que je ne voudrais, William; car j'aurais besoin qu'un ami me donnât un conseil sincère, et si vous êtes en train de me flatter, comment vous en croire capable?

— Est-ce à moi que vous pourriez demander sérieusement conseil sur le mariage? Suis-je compétent, moi, célibataire endurci?

— Vous me trouvez bien compétente pour juger vos vers, et, Dieu merci! je n'en fais pas.

— Remarquez que je ne suis pas tout à fait désintéressé dans la question, car j'aurais peine à être impartial à propos d'un mariage qui vous éloignerait de nous.

— Vous approuveriez donc l'union qui me fixerait dans le voisinage?

— Puisque vous convenez que je ne serais pas tout à fait

désintéressé dans la question, il me resterait encore une crainte. Un mari pourrait bien être jaloux d'une amitié aussi intime que la nôtre, ou croyez-vous que mistress Morley et moi nous ne serions pas un peu jaloux d'un mari?

— Peut-être plaisantez-vous encore, William; mais moi je ne plaisante plus. Il y a quelques jours, je vivais dans une folle confiance du lendemain, heureuse du présent et heureuse de l'avenir, toute à une amitié que je croyais trois fois indissoluble (pour rappeler une de vos expressions poétiques); vous savez ce qui est venu troubler ma sécurité, et depuis notre dernière conversation surtout, William, je me suis laissée naturellement aller à prévoir ce que j'appellerais mon exil d'Olney, puis à penser aux moyens de l'éluder. M'en blâmerez-vous?

Il me sembla que la voix de lady Austen s'altérait en prononçant ces paroles. Je levai les yeux vers ses yeux pour voir si elle ne pleurait pas, lorsque je sentis une larme rouler sur ma main, qui, dans un mouvement de tendresse, avait aussi cherché en même temps une de ses mains. Cette subite transition du retour de sa gaieté à une tristesse plus amère me navra le cœur.

— De quoi aurais-je la force de vous blâmer en ce moment? dis-je à lady Austen. Cependant nous avons tort, vous et moi, de jouer ainsi avec des suppositions dont vous voyez que nous ne pouvons soutenir la fausse gaieté.

— Je vous le répète, William, poursuivit-elle, quelque détour gai ou triste que j'aie pris pour y arriver, c'est un conseil, un conseil d'ami que je vous demande. Sans trahir un secret qui ne m'appartient pas, je puis vous dire qu'avant de vous connaître, j'avais déjà reçu des propositions qui m'ont été encore indirectement renouvelées ce matin. Je me suis rappelé une singulière prédiction qui me fut faite, et qui ne s'est réalisée encore qu'à moitié. Je n'avais que seize ans lorsque ma nourrice, une bonne Galloise superstitieuse, me conduisit chez une devineresse, qui, après avoir bien examiné les lignes de ma main, me prédit que j'étais destinée à contracter, à quinze ans de distance, deux mariages, dont le premier ferait de moi une lady et le second une femme heureuse. Cette prédiction ne laissa pas que de contribuer un peu à me faire accepter, sans trop de réflexion, le jeune Robert Austen, qui me fut présenté un mois après. Mais je n'ose me décider aussi légèrement une seconde fois.

— Vous offre-t-on encore une couronne?

— Une couronne de comtesse, William; mais ce n'est plus de ma vanité qu'il s'agit... c'est de mon cœur.

— Et bien! madame, en ce cas n'est-ce pas votre cœur seul qui peut être ici votre conseiller?

— Ah! William, reprit-elle, remarquez bien que je vous demande justement si je dois me livrer une seconde fois au premier venu sur la foi d'une prédiction faite en l'air, comme toutes les prédictions semblables, ou si, quoique la période des quinze ans soit bien près d'expirer, je dois attendre qu'une sympathie soudaine, une rencontre de roman... comme eût été la nôtre, par exemple, si je ne vous avais cru lié vous-même.... vienne m'avertir que la devineresse a bien gagné les deux shellings que je lui remis pour elle et pour ma nourrice. Mais il se fait tard, William, et la lune s'éclipse. Adieu jusqu'à une prochaine conférence sur le grave chapitre que je ne suis pas fâchée de vous laisser méditer....

Sans attendre d'autre réponse, elle me quitte, franchit sa porte entr'ouverte, et me laisse en effet méditer sur cet entretien, fort embarrassé, je vous assure, malgré la larme qui m'avait tant ému, de décider si elle avait parlé sérieusement. Seul avec mon imagination, je ne sais combien d'émotions imprévues sont venues me troubler et me tracassent encore en ce moment où j'ai pris la plume, espérant qu'ainsi je les définirais plus aisément. J'aime lady Austen comme mistress Morley, d'une amitié de frère... Eh bien! ce qu'elle m'a dit avec une espèce d'engouement et de tristesse, de coquetterie et de sentiment, excite en moi je ne sais quelle inquiétude grave, je ne sais quelle curiosité jalouse. Tantôt je l'accuse, tantôt je m'accuse moi-même. Je me défie de ce que j'ai entendu; je me demande si quelque mauvais esprit ne serait pas venu troubler les intentions si pures de lady Austen en même temps que les miennes. Je ne trouve plus la lettre de M. Newton si injuste; puis, tout à coup, c'est cette lettre qui m'irrite.... En un mot, je suis mécontent de tout le monde, plus mécontent de moi encore. Que signifie cette menace de mariage? Pourquoi cette ironie? pourquoi cette larme? Et puis ce dernier trait, digne des consultations de Sganarelle : *Elle n'est pas fâchée de me laisser méditer sur le grave conseil qu'elle me demande!* Est-ce bien

lady Austen qui s'est raillée de moi avec sa gaieté étourdie? Est-ce bien elle qui a pleuré?... Un de mes spectres se serait-il joué de mes mauvaises pensées? Oh! mon Dieu! mon Dieu! moi qui, dans mon orgueil, après avoir ramené mon frère à Dieu par une conviction factice, avais pensé un moment à lui succéder dans le ministère évangélique!

LE LENDEMAIN.

Je ne sais plus si je n'ai pas fait un songe, hier soir, dans le jardin, en croyant recevoir une confidence de lady Austen. Ce matin elle est venue déjeuner avec nous, et nous a déclaré que, pour nous laisser recevoir plus à notre aise M. Newton, elle ferait une courte absence et se rendrait à Londres. Lady Austen a toujours conservé un pied à terre. Elle est allée à Clifton, chez sa sœur, d'où elle partira directement pour ce voyage si soudainement résolu et exécuté.

M. Newton est arrivé le soir. J'avais répondu à sa lettre. Il paraît qu'il a accepté la justification qu'elle contenait, ou que lady Austen ayant deviné juste et s'étant sacrifiée pour nous trois, il n'en fallait pas davantage à notre pasteur. Il nous a épargné, du moins jusqu'ici, toute allusion pénible. Notre première entrevue a été amicale; ainsi mon hallucination, en sa présence, est revenue avec lui. Nous en voulons un peu à sœur Anne de nous *avoir délaissés*. Est-ce caprice ou délicatesse de conscience?

. . . . . .

Ce matin M. Newton nous a exprimé tout son chagrin. Le desservant de Weston, qui le remplaçait ici, ne lui a pas rendu son troupeau tel qu'il le lui avait confié; il a vu des visages se détourner à son approche. Je lui avais écrit qu'un prêtre inconnu, transformant en chapelle une grange où naguère un danseur de corde faisait ses exercices, protestait contre ses doctrines et attirait à lui des auditeurs. M. Newton tremble de voir bien des bancs vides à son premier sermon. Je ne sais s'il n'est pas plus irrité que découragé; mais alors il dissimule et ménage ceux qui pourraient être prêts à le quitter. Quant à moi j'avais résolu, dans la persuasion où je suis que l'heure de mon salut n'a pas sonné encore, de m'abstenir de toute participation au

service; mais je ferai un effort pour accompagner, dimanche, mistress Morley à l'église. Je ne veux pas avoir l'air de déserter au moment où tant d'autres désertent. M. Newton accuse son suppléant d'avoir relâché les liens de la discipline. « C'est un homme de bien, dit-il, mais trop conciliant. Pour fortifier les consciences faibles, il faut leur imposer un joug; pour les maintenir dans le vrai sentier, il ne faut pas leur lâcher les rênes. Les hommes sont naturellement ingrats; et si vous leur faites Dieu trop bon, ils le trahissent comme on trahit un trop bon prince dont on sait le pardon inépuisable. » Si M. Newton a un tort, c'est d'appliquer trop généralement ce système; mais, malheureusement, il dit vrai, si la population misérable de ce pays se conduit envers Dieu comme envers les hommes. La peur du magistrat et du constable, de la prison et du *Bridewell* (*maison de correction*), les retient bien plus que l'espérance et surtout que le souvenir des bienfaits. Le nouveau prédicateur est d'ailleurs un homme du peuple, et la canaille est enchantée ici d'humilier M. Newton qu'elle trouve trop gentleman et trop instruit, tandis que l'autre lui paraît admirable sous ses haillons et avec son mélange de termes grossiers et de phrases bibliques (1).

En l'état des choses, nous n'avons pas été trop grondés, quoique je soupçonne que M. Newton aura été plus sévère avec mistress Morley qu'avec moi. Celle-ci essuyait une larme, ce matin, lorsque je suis survenu dans le salon d'hiver où M. Newton m'avait précédé. Ma bonne Marie l'aura prié de ménager ma susceptibilité nerveuse. Voilà pourquoi nous n'avons eu que notre part des plaintes générales contre Olney, sans leçon particulière... Mais sœur Anne? Pourquoi nous a-t-elle ainsi abandonnés? Est-ce par peur de M. Newton? Est-ce sa dernière confidence qu'elle veut que j'aie le temps de méditer ou d'oublier? Patience, elle a promis de n'être absente que quatre jours. Je sens qu'elle nous fait faute. Si elle nous abandonnait tout à fait! S'il était vrai qu'elle fût venue ne faire auprès de nous qu'une retraite pour se préparer à rentrer dans le monde avec un second mari! Ce second mari, qui peut-il être? A l'une de

[1] Ainsi réussit le charbonnier-prédicateur, le fameux Huntington.

nos dernières visites au château de sir John Throckmorton, son frère Georges et un jeune Français ont été bien galants et bien attentifs pour elle? Lequel des deux? Mais si elle pense sérieusement à se remarier, est-ce moi qu'elle eût consulté? A-t-elle consulté aussi mistress Morley? Je l'ignore. Ce serait trahir son secret que d'aborder cette matière.

Je ne puis m'empêcher de prévoir que notre triple amitié tend à se dissoudre. Au fond du cœur ma bonne Marie et sœur Anne ont le même pressentiment; au fond du cœur, peut-être, nourrissent-elles déjà une défiance réciproque qui éclatera à la première occasion. Chacun compte sur moi pour son allié. Hélas! qu'est devenu le temps où, au lieu d'avoir à me partager entre elles, je pouvais si heureusement les confondre dans la même pensée, dans la même affection! elles ne faisaient qu'une pour moi, et le contraste de leurs caractères semblait disparaître, tant elles se prêtaient facilement, tour à tour, à oublier, l'une son humeur enjouée, l'autre son humeur sérieuse, pour s'attendrir ensemble de la même tristesse ou se distraire ensemble de la même gaieté. Me voilà déjà sommé d'exprimer une préférence. Quelle est celle qui exigera le plus? Lady Austen a parlé la première; demain je suis certain que mistress Morley parlera. Hélas! je commence à craindre que quelque orage ne trouble bientôt ces trois cœurs naguère si calmes si heureux dans leur tendre harmonie.

Hier j'étais à peine descendu dans le jardin, que j'ai aperçu lady Austen à sa fenêtre, et elle m'a fait un signe auquel je suis habitué à me rendre. Arrivé auprès d'elle, je l'ai trouvé émue :

— Mon cher William, m'a-t-elle dit, je ne puis différer plus longtemps une explication qui vous intéresse autant que moi, et que j'ai enfin le courage de désirer complète après l'avoir tant de fois commencée et interrompue sans me faire bien comprendre. Si notre amitié vous est toujours chère, il faut m'aider à la préserver du péril qui nous menace. Un mauvais génie cherche à nous désunir en semant autour de nous des préventions et peut-être même des calomnies que nous repoussons d'abord, mais dont il reste toujours, dans nos esprits, une sorte de mauvais levain. Sondez vos propres inquiétudes; voyez, combien de questions nous sommes forcées d'éluder, Marie et moi, pour être d'accord en votre présence. Eh bien! vous ab-

sent, nous avons déjà différé d'opinion sur des bagatelles et puis sur une affaire plus importante.

— Vous m'effrayez, dis-je à ces mots.

— Écoutez-moi jusqu'à la fin, mon ami, reprit-elle; je chéris trop mistress Morley pour ne pas être prête à lui faire toutes les concessions que je dois à son âge et surtout à ses vertus. Vous savez si je lui ai facilement sacrifié tous mes goûts, lorsque je croyais, en lui cédant, contribuer à son bonheur, au vôtre; femme du monde, j'ai aimé pour elle la solitude, et vous m'avez dit quelquefois que ma présence dans cette retraite vous la rendait plus chère. J'ai fait plus en respectant jusqu'ici des scrupules que j'aurais pu relever comme des petitesses propres à rétrécir l'esprit. Loin de moi encore aujourd'hui la pensée de chercher à faire parade d'une raison supérieure, au risque d'inquiéter une conscience pure. Mais vous, mon ami, consentirez-vous à abdiquer tout votre autorité d'homme? n'userez-vous pas du privilége que votre sexe vous donne dans notre amitié pour arracher notre amie à une domination qui tôt ou tard lui pèsera à elle-même? Souffrirez-vous qu'elle ne voie plus que par les yeux de M. Newton, comme une catholique ne voit que par ceux de son confesseur? Souffrirez-vous qu'elle le fasse juge de nos distractions les plus innocentes? Souffrirez-vous surtout qu'il vous remplace comme arbitre dans nos petits différends entre elle et moi?

— Vous voulez m'inquiéter, dis-je en souriant et avec l'intention de faire sentir à lady Austen qu'elle se laissait aller à une véritable aigreur, elle si aimable et si inoffensive ordinairement dans ses plaintes.

— Oh! reprit-elle, William, ne cherchez pas à plaisanter : vous devriez être plus alarmé, et vous le serez un jour, car votre tour viendra; mais, jusqu'à présent, je conviens que c'est moi seule qui suis menacée; c'est moi qu'on cherche à représenter comme une ennemie du salut de cette sainte maison; c'est moi qui cherche à vous dégoûter des pratiques dévotes, qui ai gagné votre muse à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, en vous excitant à chanter des sujets profanes; qui vous ai fait païen d'abord et qui finirai par vous faire papiste, en vous vantant les vertus de la famille Throckmorton...

— Vous savez, chère sœur, que toutes ces accusations ont été prévues et repoussées d'avance...

— Par vous...

— Mais notre bon Marie n'en a pas été moins blessée que moi.

— Oui, d'abord; mais je ne sais de quelle autre médisance pieuse on les a assaisonnées depuis ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles ont commencé à faire impression sur mistress Morley, et qu'avant peu je serai déclarée indigne d'une amitié ou j'avais placé tout le bonheur de ma vie.

— Vous savez bien, ma chère lady Austen, que vous n'êtes pas moins indispensable à notre bonheur que nous ne le sommes à celui de sœur Anne.

— Mon cher William, je ne me dissimule pas tous mes désavantages : je suis la dernière en date dans notre triple amitié ; sans moi vous étiez heureux, vous le serez encore sans moi. Je ne m'imposerai pas dès que je me verrai superflue ou négligée..... Je vois ce que vous allez dire, William, et je compterais sur vous pour me défendre. Mais croyez-vous que je vous exposerais à des tracasseries pénibles? Quels droits sont les miens? Je me rends justice : tout ce que je vous demande, si vous ne devez pas vous en tenir à de vaines protestations, c'est de m'avertir d'avance de la décision que vous prendrez lorsque vous serez sommé de choisir entre Marie et moi.

— Chère sœur, répondis-je, n'écoutant que ma sensibilité en voyant les larmes mouiller les yeux de lady Austen, croyez que cette sommation me causerait un tel chagrin qu'on ne me la fera pas.

— Eh bien! vous vous trompez, William, reprit-elle; je sais, moi, qu'on vous la fera, ne serait-ce que pour vous mettre à l'épreuve. Je le sais, voilà ce qui m'enhardit à vous la faire moi-même, mais moins dure qu'elle ne vous sera faite d'un autre côté; car je sais qu'on doit vous sommer de consentir à mon exil, et moi je me contenterais de vous demander qu'on me laissât auprès de vous sans réclamer l'exil de personne, certaine qu'à la longue on me rendra plus de justice....

— Je vous reconnais là, généreuse et tendre....

— Oh ! je ne veux pas que vous fassiez de comparaison fâcheuse à notre bonne Marie : livrée à elle-même, elle vaut mieux que moi. Ce n'est pas contre elle que votre secours, William, m'est nécessaire, mais contre ceux qui profiteront de sa faiblesse pour la rendre injuste envers vous comme envers

moi, si, pour lui épargner à elle des regrets, à vous, William, une lutte pénible, vous n'avez pas assez de confiance en moi pour m'armer d'un titre... ou même, ajouta lady Austen en se reprenant, de l'apparence d'un titre, que nous puissions opposer à ceux qui ne renonceront à nous séparer, mon ami, que s'ils nous savent réellement inséparables.

En rattachant à cette dernière phrase la conversation du jardin, que j'avais quelquefois depuis regardée comme un de mes rêves, je pouvais dispenser lady Austen de s'expliquer plus clairement; et je dois vous faire un aveu, Théodora, vous pour qui mes sentiments sont placés comme dans un sanctuaire inviolable, au-dessus de toutes les émotions que mon cœur peut encore ressentir..... le détour de lady Austen me fit éprouver en ce moment une émotion qui me révéla que l'amitié d'un homme pour une femme jeune, aimable, belle, participe toujours un peu d'un sentiment plus passionné. Mais de quelle amertume cette émotion fut suivie presque aussitôt quand je réfléchis au refus dont j'allais affliger celle qui réclamait cette espèce de protection officielle! Singulière situation que la mienne! Sous peine d'allumer dans le cœur d'une amie aussi dévouée un irréconciliable dépit, j'étais réduit à employer avec elle un langage plus tendre que jamais, afin de me faire pardonner de ne pas tomber à ses pieds dans un transport de reconnaissance et d'amour. Répéter ce que je répondis sous l'impression de mon trouble serait à peu près impossible : je ne retrouverais pas deux fois les mêmes mots.

— Hélas! ajoutai-je quand je crus lui avoir prouvé que je n'étais pas indigne qu'une femme comme elle me sacrifiât sa liberté; hélas! vous ignorez à qui vous voudriez associer votre sort pour la vie. Chrétien et croyant, mais repoussé de Dieu par une horrible prédestination, je traverse ce monde comme un contumace de l'enfer, tournant sans cesse la tête de peur d'être poursuivi par un démon chargé de river ma chaîne; créature intelligente et sensée, je ne jouis de ma raison que par un répit provisoire et attendant toujours le moment où j'irai reprendre ma loge dans la maison des fous. Quel lien légal ai-je le droit de contracter, quand une première atteinte de démence m'a rejeté dans la classe des mineurs! Mais, chère et généreuse amie, j'ai besoin de vous effrayer de votre générosité imprudente; je vous

quitte pour aller vous chercher le récit que j'ai fait de quelques-unes des tortures morales et physiques dont le retour peut à tout instant l'emporter sur les efforts de ma réflexion.

Vous connaissez, Théodora, le mémoire que j'ai écrit à Saint-Albans ; c'est le même que j'ai fait remettre à lady Austen, en y joignant un billet pour lui dire que je ne la reverrais que quand elle l'aurait lu (1). Elle ne m'a renvoyé que ce matin le manuscrit accompagné de cette réponse :

« Je frémis encore des affreux détails que je viens de lire, William, quoique je les connusse en partie ; car sachez que, lorsque je vous ai quittée dernièrement, ce fut pour aller consulter à Saint-Albans le docteur C... sur ce que j'en avais appris indirectement ou par vos demi-confidences. Eh bien ! plus que jamais je persiste dans une opinion que le docteur n'a nullement combattue ; vous remerciez le ciel de vous avoir ouvert les yeux aux bienfaits de sa grâce par cette cruelle épreuve. Loin de moi la pensée de ne pas partager votre pieuse reconnaissance, et je pense la porter plus loin que vous-même en n'y mêlant pas cette défiance de la bonté divine, qui vous empêche de croire que cette grâce soit suffisante pour vous protéger désormais. Ah ! mon ami, pouvez-vous bien accuser Dieu de vous avoir rejeté de son sein ? pouvez-vous douter à ce point de son infinie miséricorde ? Mais enfin que votre maladie, comme tant d'autres, ait été un accident ou le fruit d'un germe fatal né avec vous, faisant partie de vous-même, qui devait se développer nécessairement tôt ou tard, que ce germe puisse renaître encore ou qu'il soit à jamais éteint, il ressort de votre propre récit que vous l'avez provoquée et irritée par une fausse application de cette piété dont l'abus pourrait devenir un nouveau poison pour vous. Dans les habitudes étroites qu'on cherche à vous imposer, William, votre génie étouffera, comme un aiglon dans la cage d'un passereau; votre noble piété même risque à la longue de s'y transformer en puérile dévotion. Au nom de la dignité de votre sexe, au nom de votre vocation de poëte, écoutez une femme qui serait plus fière de partager votre nom que de

(1) Nous avons fondu ce récit dans les Mémoires de la jeunesse de Cowper, qu'on lira dans la troisième partie de cette histoire biographique.

porter une couronne de duchesse; c'est la gloire que j'aime en vous. Je puis vous parler la première sans violer la pudeur de mon sexe. Dieu ne vous a pas donné ce génie pour vous condamner à le laisser chaperonner par un prêtre fanatique. Aucune loi divine ou humaine ne vous défend d'être un homme et un grand poëte; quant aux scrupules de votre délicatesse, vous ne seriez coupable que d'avoir surpris l'amie qui voudrait associer son sort au vôtre. Moi, j'ai mesuré mes forces, et ne crains pas de m'exposer à tout ce que votre imagination suppose de plus funeste. Je ne sais aucun devoir qui pût effrayer mon dévouement pour celui qui m'a quelquefois appelée sa muse, et que j'appellerais avec orgueil mon époux.

» ANNA. »

LE SOIR DU MÊME JOUR.

— Théodora, voici ma réplique à la lettre que je vous ai envoyée sans en garder copie; cette réplique m'a coûté; un poëte n'est pas flatté impunément par l'enthousiasme flatteur d'une femme telle que lady Austen; mais, hélas! quel que soit le tumulte qu'elle ait excité dans mon cœur, ses deux rivales l'ont emporté. Je ne sais si ma seule reconnaissance pour mistress Morley eût été la plus forte; mais ce dévouement à un poëte, dont le nom commence à être connu, pouvait-il me faire oublier le dévouement non moins tendre de Théodora à l'étudiant obscur qui, d'un mot, aurait enlevé une fille à son père? Pardonnez, Théodora, si j'ai trahi quelques-uns de nos secrets. Pouvais-je trop faire pour conserver au moins l'amitié de celle qui réclamait en vain un sentiment plus tendre? Il n'est pas de vertu sans combat; et afin d'être plus sûr de mon amour, il m'a fallu, j'en conviens, rassembler tous nos communs souvenirs et les opposer à toutes les séductions de cette passion nouvelle. Depuis longtemps je m'étais promis de retracer pour moi-même et pour vous les événements de la première moitié de ma vie. Je viens de réaliser ce projet pour pouvoir écrire ces lignes à lady Austen :

« Chère Anna, ce n'est plus entre vous et notre bonne Marie que j'hésite ; lisez, et vous verrez que si désormais j'étais forcé

de préférer son amitié à la vôtre, ce serait parce qu'avec vous je craindrais d'être infidèle à une autre amie qui seule pourrait, je l'avoue, être jalouse aujourd'hui. Lisez, chère Anna, et ne me punissez pas d'avoir aimé une autre que vous, lorsque je ne vous connaissais pas encore. »

AMÉDÉE PICHOT.

ÉTUDES HISTORIQUES.

II.

LE BLASON.

Parmi les caractères extérieurs qui ont signalé en tout pays et en tout temps la présence de la noblesse, il faut placer au premier rang le blason. D'abord, il sert à constater l'existence de la noblesse ; ensuite, il sert à la distinguer de la bourgeoisie. Nous avons donc un double intérêt à esquisser l'histoire du blason : premièrement, en suivant les traces qu'il a laissées dans les livres des anciens, dans Homère, dans Moïse, dans Eschyle, dans Euripide, dans Virgile, dans Pline, nous montrerons qu'il y avait chez les Hébreux, chez les Grecs et chez les Romains, une classe de gentilshommes, comme dans toute l'Europe du moyen âge ; secondement, en constatant que les armoiries ont toujours servi à marquer l'origine, l'identité et la tradition des familles nobles, elles nous aideront à maintenir la démarcation profonde que nous avons établie entre les races esclaves et les races libres.

A vrai dire, il y a même un troisième avantage pour nos idées à faire l'histoire du blason : elle fera voir que tous les peuples se développent suivant un petit nombre de lois, fort simples et partout les mêmes ; qu'un œil attentif peut apercevoir clairement, sous les diversités apparentes des lois et des usages, ce que Vico appelle « la nature commune des nations ; » et qu'il n'y a la plupart du temps aucune différence notable entre l'histoire ancienne et l'histoire moderne, si ce n'est que l'une contient le

plus et que l'autre contient le moins ; que l'une montre l'aurore des choses, et que l'autre montre le couchant.

L'histoire du blason, conçue au point de vue de nos idées, n'est pas sans de graves difficultés. Selon nous, en effet, le blason est un fait de tous les pays et de tous les temps. Selon la science actuelle, au contraire, le blason est un fait propre à l'Occident, à l'Europe même, et ne remonte pas plus haut que les premières années du XIe siècle. Il y a donc thèse à débattre, autant qu'histoire à faire.

En outre, le blason est aujourd'hui, en France, une matière assez peu entendue. La révolution, et l'esprit de faux libéralisme qu'elle a traîné après elle, ont jeté une telle défaveur sur toutes les choses qui tenaient, de près ou de loin, à notre ancienne monarchie, qu'on a dédaigné généralement de s'en instruire, comme si la science était jacobite ou puritaine, plastronnée de fleurs de lis, ou morionnée d'un bonnet rouge. Nous sommes donc aujourd'hui beaucoup moins forts en blason que ne l'étaient, il y a soixante ans, les laquais et les cochers des maisons titrées. Dans l'ancien régime, les valets étaient obligés de connaître assez bien les armoiries et les livrées, afin de savoir, par la ville, à quelles voitures celle de leur maître devait céder le pas. Beaucoup de familles étaient fort rigoureuses sur cette partie de la hiérarchie nobiliaire, et les domestiques s'exposaient à être battus dans la rue, s'ils faisaient trop, et chassés au logis, s'ils ne faisaient pas assez. Nous connaissons aujourd'hui des gentilshommes très-bien prouvés qui ne seraient pas, à cet égard, aussi experts que les laquais de leurs grands-pères, et il y a à Paris plus d'une voiture armoriée, dont les maîtres seraient fort en peine de lire le blason.

Nous allons donc être forcé, avant d'entrer en matière, et pour aborder avec fruit l'histoire du blason des anciens, d'exposer quelques notions superficielles sur le blason des modernes ; pas assez pour soulever aucune question ; mais assez pour mettre le lecteur le plus étranger à la science héraldique à même de connaître le but du blason, d'en suivre les développements et d'en comprendre la langue.

La science du blason est la même chose que la science des armoiries, et l'on sait que les armoiries, ce sont ces figures que certaines personnes font peindre sur les panneaux de leur voi-

ture, ou graver sur leurs cachets. En général, les armoiries sont pour celui qui les porte un signe de noblesse.

Il y a toujours deux parties très-distinctes dans les armoiries ; premièrement, le fond sur lequel les figures sont peintes ou gravées; secondement, ces figures elles-mêmes. En langue de blason, le fond prend le nom de « champ », et les figures celui de « signes ».

Le champ est toujours d'une certaine couleur, et le signe d'une autre. On comprend très-bien, du reste, qu'un champ et un signe de même couleur ne se distingueraient pas. Toutes les couleurs n'entrent pas dans le blason; on n'y admet que le rouge, le bleu, le vert et le noir. Quelques maîtres en blason y joignent le pourpre; mais cette couleur n'est pas admise sans contestation. A ces quatre couleurs on ajoute d'abord deux métaux, l'or, qui est jaune, et l'argent, qui est blanc; ensuite, deux fourrures, qui sont l'hermine et le vair. Dans les pays d'Europe autres que la France et l'Angleterre, les quatre couleurs du blason sont appelées ainsi que nous avons dit; mais en France et en Angleterre, elles portent d'autres noms. Le rouge s'appelle « gueules », le bleu « azur », le vert « synople », et le noir « sable ». Nous discuterons plus bas les causes de ces diverses dénominations.

Nous avons dit que le fond des armoiries prenait, en langue de blason, le nom de champ ; il s'appelle encore « écu », parce qu'il a la forme de cette ancienne arme défensive. Un écu est donc toujours couvert ou de l'une des quatre couleurs que nous avons mentionnées, ou de l'un des deux métaux, ou de l'une des deux fourrures. Maintenant vient le signe, qui est peint ou gravé sur cet écu. Les couleurs, pour les signes, sont les mêmes que pour le champ. Il y en a pourtant une de plus pour les signes, qui est la couleur naturelle, autrement dite « de carnation ». Cela signifie qu'il y a de certaines armoiries sur lesquelles tel ou tel objet animé est peint avec sa couleur naturelle. Par exemple, dens les armoiries de la ville de Trèves, dont le champ est d'argent, ou blanc, il y a un Saint-Pierre « de carnation », habillé d'azur, ou de bleu, avec un manteau de gueules, ou rouge, tenant à la main droite une clé d'or, ou jaune, et sous le bras gauche un livre de même.

La première de toutes les règles du blason, c'est que, si le

champ est couvert d'une couleur ou d'une fourrure, le signe soit couvert d'un métal ; et réciproquement, si le champ est couvert d'un métal, que le signe soit couvert d'une couleur ou d'une fourrure; cette règle se résume ainsi : il ne faut mettre ni métal sur métal, ni couleur sur couleur. Nous dirons plus bas le fondement de cette loi héraldique. Faire le contraire de cette loi, c'est violer complétement la syntaxe du blason, et commettre une faute aussi monstrueuse que si l'on disait, en latin *amo Deus* au lieu d'*amo Deum*. Les armes dans lesquelles on trouve couleur sur couleur, ou métal sur métal, sont en général des armes fausses. Nous disons en général, parce qu'il y a quelques armoiries qui sont ainsi, pour des causes particulières et connues, en dehors des règles du blason. Par exemple, Godefroi de Bouillon et, après lui, tous les rois de Jérusalem, avaient pour armoiries, un champ d'argent chargé d'une croix potencée d'or, cantonnée de quatre croisettes de même. Par exemple encore, les Michaeli de Venise, qui avaient eu des doges dans leur famille, au temps des croisades, avaient dans leur écu ce qu'on appelle des « fasces » d'argent, et sur ces fasces des besants d'or. Du reste, il n'y avait dans toute l'Europe que trois ou quatre écussons pareils; on les nommait « armes à enquérir » ; ce qui voulait dire qu'ils sortaient des règles, et qu'on devait s'enquérir de leur origine. Nous la rechercherons plus bas.

On a vu que le champ ne pouvait jamais être couvert que de cinq couleurs au plus, de deux métaux et de deux fourrures. On a vu encore que les signes placés dans le champ, ne pouvaient être couverts que du même nombre de fourrures, de métaux et de couleurs. Si les éléments du blason se bornaient à cela, ses combinaisons ne seraient pas très-nombreuses; mais si l'on songe que l'écu se divisait en plusieurs parties, diversement nommées, et que sur chacune de ces parties pouvait être placé, en manière de signe, et dans une position variable, l'un des êtres infinis de la création, on comprend que la langue du blason ait été la plus étendue, la plus riche, la plus difficile de toutes. C'est en effet une langue, et une langue rigoureuse et magnifique, que le blason, ayant sa syntaxe, sa grammaire, son orthographe. Les armoiries constituent un idiome hiéroglyphique, comme celui qui est buriné sur les faces de l'aiguille de Cléopâtre; et l'art du blason consiste à écrire et à lire dans cet

idiome. Nous allons ajouter à ceci quelques notions rapides et superficielles, relativement à la lecture de la langue héraldique, et puis nous passerons, après ce préliminaire, à l'histoire du blason des anciens.

Dans l'écu, la partie supérieure s'appelle « chef », et la partie inférieure « pointe ». Les signes placés sur l'écu sont, premièrement, toutes les pièces d'une armure de bataille; secondement tous les animaux et tous les végétaux, depuis le lion jusqu'à la fourmi, et depuis le chêne jusqu'au trèfle. En général, les animaux sont toujours tournés de gauche à droite. On met encore sur les écus tous les signes de la religion : la croix est surtout fréquemment employée. Il y a enfin quelques signes particuliers, comme la « bande », la « barre » et la « fasce », dont il convient de dire deux mots. La bande est une façon de ruban placé sur l'écu, en diagonale, de droite à gauche : placé en diagonale, de gauche à droite, c'est la barre; placé horizontalement, vers le milieu de l'écu, c'est la fasce.

Lire l'écriture héraldique, cela s'appelle « blasonner ». Pour blasonner des armoiries, il faut d'abord nommer le champ, et puis le signe et sa couleur, en se servant de cette formule : « Telle maison porte de.... » Par exemple, la maison de France, depuis Charles VI, porte d'azur à trois fleurs de lis d'or; ou bien, la maison de Montmorency porte d'or à la croix de gueules, cantonnée de seize alérions d'azur. Nous entrerons, plus bas, dans le détail des règles nécessaires à l'intelligence et à la lecture des écussons compliqués ; et nous passons outre, après ces notions générales et préliminaires, à l'histoire du blason des anciens.

Le blason des anciens est, en général, une partie essentielle et intégrante de leur costume et de leur bagage militaire. Il se peint le plus souvent sur leurs boucliers et sur leurs drapeaux ; on le trouve encore fréquemment sculpté à la proue de leurs navires et gravé sur leurs cachets ; mais nous ne connaissons aucun fait qui puisse porter à conclure qu'ils l'employaient, comme c'était l'usage au moyen âge, dans l'architecture, dans les meubles, dans les bijoux et dans les vêtements. Nous ne faisons une exception que pour un passage d'Ezéchiel, sur leque nous reviendrons plus bas, et pour cet ornement de la chaussure des nobles romains qu'on appelait « lunules. »

C'est donc principalement dans le costume militaire des anciens, disons-nous, que se trouvent les traces les plus nombreuses et les plus profondes de leur blason. Dans Homère, il y a trois exemples d'armes évidemment blasonnées; ce sont les armes de Pandare, celles d'Agamemnon et celles d'Achille. Par le mot armes il faut entendre, chez les anciens, la cuirasse, toutes les fois que le bouclier n'est pas spécialement désigné. Les armes de Pandare, dit Homère au cinquième livre de l'*Iliade,* étaient « de plusieurs couleurs. » Ce serait d'ailleurs une erreur de penser que cette désignation fût, dans le poëte, une épithète oiseuse et explétive ; les armures de couleur et de plusieurs couleurs se retrouveront plus bas, chez les Romains et au moyen âge. Le blason du roi des rois, Agamemnon, était sur son bouclier ; ce bouclier, de forme ronde, comme les rondaches adoptées en Europe au XVIe siècle, avait sur son champ quarante-deux cercles: dix de ce qu'Homère nomme du métal noir, douze d'or et vingt d'étain. C'étaient des cercles concentriques, semblables, à ce que les hérauts d'armes du XIVe siècle ont appelé « vires». Ainsi, la maison de Virieu portait de gueules à trois vires d'argent. Au centre de ces quarante-deux cercles se trouvaient trois couleuvres ou guivres d'azur, ployées en arc-en-ciel et posées sur un nuage.

Le bouclier d'Achille, décrit fort au long dans le dix-huitième livre de l'*Iliade,* veut être considéré à part. Ce bouclier et celui d'Hercule, qui a fourni à Hésiode le sujet d'un poëme, ont ceci de propre et de spécial, qu'ils sont les deux seuls de l'antiquité qui s'écartent tout à fait des habitudes héraldiques des anciens, et qu'au lieu des emblèmes et des devises ordinaires aux héros, ils contiennent des cosmogonies complètes.

D'abord, de ce que le bouclier d'Achille et celui d'Hercule contiennent une grande allégorie poétique, ou plutôt une légende de théologie, car Homère et Hésiode sont les deux plus grands théologiens du paganisme, il n'en faudrait pas conclure que les boucliers des autres héros fussent également des fantaisies symboliques plutôt que du véritable blason : l'admirable bouclier de Charles-Quint, sculpté par Benvenuto Cellini ; celui de Ferdinand le Catholique, celui de Ximénès, qui appartiennent à l'époque la plus rigoureuse et la plus savante du blason moderne, n'en sont pas moins des compositions d'artiste plutôt que des

compositions de héraut. Il faut remarquer qu'Hercule et Achille étaient bâtards, et par conséquent qu'ils ne pouvaient pas avoir des armes de famille ; et que leurs boucliers, ayant été faits par un dieu, sortaient tout à fait de la tradition de l'art terrestre. Nous devons en dire autant du bouclier d'Énée, décrit par Virgile au huitième livre de *l'Énéide*. A l'imitation d'Homère, Virgile a fait, dans son bouclier, de la théologie et non pas du blason; on verra d'ailleurs qu'il est d'un savoir héraldique très-profond, à l'occasion des autres héros de son poëme.

Après Homère, les grands blasonniers de l'antiquité grecque, ce sont les tragiques. Eschyle et Euripide, qui ont traité l'un et l'autre l'histoire du siége de Thèbes, ont placé dans leurs tragédies tous les éléments d'un traité d'art héraldique ; il y a entre Homère et eux, à cet égard, toute la distance qui sépare les chroniqueurs latins du xe siècle des romanciers du xiiie. Ainsi, Homère et Ermold le Noir énoncent le blason, Eschyle et Adenès le formulent.

Dans *les Sept Chefs devant Thèbes*, Eschyle suppose qu'Étéocle et le Chœur sont sur les remparts, au moment où un espion vient de reconnaître l'armée de Polynice. Étéocle lui demande quels sont les guerriers qu'il aperçoit à la tête des divers corps de troupes, et l'espion les lui nomme en désignant leurs armoiries. A la porte Proétide est Tydée; on voit sur son bouclier le ciel éclairé d'étoiles et la lune dans son plein. A la porte d'Electre est Capanée; il a pour blason un homme nu portant un flambeau allumé, et pour devise : « Je brûlerai la ville. » A la porte Neïtide est Étéoclus ; il porte sur son bouclier un soldat escaladant une tour, et pour devise ces mots, qui paraissent sortir de sa bouche : « Mars ne m'arrêterait pas. » A la porte de Minerve-Oncée est Hippomédon ; ses armoiries sont un géant Typhée vomissant des flammes et entouré de couleuvres ou guivres, enlacées en forme de cercle. A la porte du tombeau d'Amphion est l'Arcadien Parthénopée; on voit sur son bouclier un sphynx cloué par quatre clous, et tenant dans ses griffes le corps d'un Thébain. A la porte Homoloïde est le devin Amphiaraüs : Eschyle fait cette remarque fort curieuse, que le bouclier du prophète n'avait point d'emblème. Nous verrons qu'Euripide confirme ce fait de son côté. A la septième porte, qu'Eschyle ne nomme pas, est Polynice. Euripide dit qu'il était à la porte

Crénée, près du tombeau des sept filles de Niobé. Son blason, récemment trouvé, dit le poëte, est fort beau ; c'était un guerrier d'or, qu'une femme conduisait par la main. Dans la devise, qui sortait probablement de la bouche de cette femme, comme celle d'Etéoclus, étaient ces mots : « Je suis la justice ; je ramènerai cet homme et je lui rendrai, avec sa patrie, l'héritage de ses pères. »

Pendant que l'espion fait ce dénombrement, Étéocle répond à chaque strophe par une autre strophe, dans laquelle il nomme le guerrier qu'il oppose à chaque chef. De ces sept guerriers, un seul, Hyperbius, opposé à Hippomédon, a des armoiries ; c'est un Jupiter assis, tenant la foudre à la main.

Euripide a changé, dans *les Phéniciennes*, tout l'ordre du récit d'Eschyle. Il place et nomme les guerriers différemment, et il leur donne d'autres armoiries : sur quel fondement ? nous l'ignorons. Ainsi, pour nous borner à ces deux exemples, il place à la porte Homoloïde, Tydée, qu'Eschyle a placé à la porte Proétide ; et à la porte Neïtide, Parthénopée, qu'Eschyle a placé à la porte du tombeau d'Amphion. En outre, Euripide nomme les portes Crénée et Ogygienne, et le chef Adraste, qu'Eschyle ne désigne pas.

Le dénombrement d'Euripide est presque fait en deux fois. Au commencement de la pièce, Antigone et un vieillard montent sur une tour du palais d'Œdipe, et, Antigone lui ayant demandé les noms des chefs, le vieillard lui répond : J'ai observé avec soin leurs emblèmes quand je suis allé vers votre frère, et je les reconnaîtrai facilement. Il lui désigne en effet Hippomédon, Tydée, Parthénopée, Adraste, Polynice, Amphiaraüs et Capanée ; il ne donne le blason que d'un seul, de Tydée : « C'était, dit le vieillard, un bouclier de couleur variée, avec Mars étolien. »

Vers le milieu de la pièce, Euripide reprend le même dénombrement et devient plus explicite. Cette fois, c'est un vieillard descendant de la Cadmée, qui était la citadelle de Thèbes, et qui vient raconter à Jocaste les préparatifs du combat. A la porte Neïtide était Parthénopée ; il avait sur son bouclier une Atalante perçant de ses flèches le sanglier d'Étolie. A la porte Proétide était le devin Amphiaraüs : son bouclier, dit Eschyle, n'avait pas d'emblème. A la porte Ogygienne était Hippomédon ;

il avait un Argus sur son bouclier, ainsi qu'on le vérifia après le combat. A la porte Homoloïde était Tydée : Euripide, oubliant qu'il lui a déjà donné pour blason un Mars étolien, lui donne maintenant un lion aux crins hérissés ; il ajoute qu'il tenait un flambeau dans sa main droite pour incendier la ville ; et si l'on songe qu'Eschyle a donné pour armes à Capanée un homme nu, tenant un flambeau allumé, il est peut-être plausible de supposer qu'il y a ici quelque confusion dans le texte. A la porte Crénée était Polynice ; il avait pour armoiries les cavales Potniades, tournant circulairement autour du centre du bouclier. A la porte d'Électre était Capanée; on voyait sur son bouclier un géant qui portait une ville sur ses épaules. Enfin à la porte Hebdome ou septième, était Adraste; il avait pour blason cent couleuvres, ou guivres, tenant dans leurs gueules les enfants de Cadmus. C'étaient à peu près les armes des ducs de Milan, qui portaient d'argent, à la guivre d'azur, dévorant un enfant issant de gueules.

Les témoignages qu'on peut recueillir relativement au blason, dans les divers auteurs grecs contemporains des derniers tragiques, concourent tous au même but. Philostrate, dans la vie de Thémistocle, dit que les rois de Perse avaient pour armoiries un aigle d'or sur un bouclier. Quand nous traiterons, un peu plus bas, du blason considéré dans les enseignes de guerre, nous trouverons ce fait confirmé par deux passages de Xénophon. Il résulte, d'ailleurs, d'un passage des *Helléniques*, que les Sicyoniens portaient la lettre S sur leurs boucliers; et Xénophon raconte, un peu plus loin, que les cavaliers thébains y portaient une massue. Le texte du passage prouve, du reste, que ces massues étaient peintes.

Les traces qu'a laissées le blason dans la littérature romaine sont innombrables ; elles abondent dans Virgile, dans Suétone, dans Sénèque le tragique, dans Plutarque et dans Pline. Virgile, surtout, qui était si savant dans les antiquités religieuses et militaires de l'Italie, a parsemé *l'Énéide* de détails héraldiques, dont la plupart ont échappé aux traducteurs, gens d'ordinaire bons latinistes et médiocres historiens. Il y a ainsi plusieurs passages dont nous hasarderons plus bas une interprétation nouvelle, conçue au point de vue de la science des armoiries.

Ceux qui ont conservé quelque familiarité avec Virgile, se

rappelleront un vers du neuvième livre de *l'Énéide*, le quatre cent quarante-huitième, dans lequel le poëte dit du guerrier Hélénor, qu'il n'avait qu'une épée nue et un vulgaire bouclier blanc :

Ense levis nudo, *parma*que inglorius *alba*.

Ce vers contient plus qu'un fait, il contient un principe ; il prouve que les guerriers de la primitive Italie ne mettaient sur leurs boucliers que le blason de leurs familles ; et c'est ce qui fait qu'Hélénor, qui est bâtard et fils d'une esclave du roi de Méonie, n'a qu'une épée toute nue, sans dessins héraldiques sur la lame ou sur la poignée, et un bouclier blanc, où il n'y avait aucun emblème. C'est avec l'idée générale qui résulte de ce personnage que tous les vers de *l'Énéide*, relatifs au blason, doivent être interprétés.

Au deuxième livre, lorsqu'Énée et quelques chefs troyens, réunis au palais d'Anchise pendant le sac de la ville, se décident à s'ouvrir un passage l'épée à la main, et qu'ils ont déjà égorgé la troupe d'Androgée, Corèbe leur propose, pour tromper l'ennemi, de changer leurs boucliers et de se revêtir des insignes des Grecs. Au troisième livre, lorsque Énée aborde en Épire, et monte à la ville de Buthrote, où régnait Hélénus, Andromaque, qui l'avait épousé après la mort de Pyrrhus, faisait un sacrifice aux mânes d'Hector, et s'évanouit dès qu'elle reconnut les *armes* des Troyens. Nous montrerons plus bas, à l'occasion des enseignes de guerre, que, dans Virgile, le mot *arma* doit être entendu, en beaucoup de cas, et notamment dans le dernier, dans le sens d'armoiries. Au onzième livre, Virgile dit des Amazones qu'elles avaient des armes peintes de diverses couleurs, et analogues par conséquent à celles de Pandare, dans Homère, et à celles de Tydée, dans Euripide. Mais l'un des passages les plus caractéristiques de Virgile, se trouve au septième livre. Le poëte parle du bel Aventinus, fils d'Hercule, et il dit « qu'il portait sur son bouclier le blason de son père, une hydre, entourée de cent guivres. » C'était évidemment un souvenir de la victoire remportée par Hercule sur l'hydre de Lerne, comme Mendès Sylva raconte, dans sa description de la principauté de Catalogne, que les quatre pals de

gueules sur champ d'or de la maison d'Aragon, étaient la marque des quatre doigts ensanglantés du roi Charles le Chauve posés sur l'épaule de Geoffroy le Velu, comte de Barcelonne, en témoignage d'estime pour sa bravoure, dans une bataille contre les Normands.

Pline, au chapitre IV du trente-cinquième livre de ses histoires, parlant d'Appius Claudius, consul l'an 259 de Rome, qui avait introduit parmi les Romains l'usage des panoplies consacrées dans les temples, ou appendues dans les grandes salles des maisons, dit que les guerriers qui combattaient au siége de Troie avaient des emblèmes peints sur leurs boucliers. Nous sommes, certes, loin de conclure du témoignage de Pline que le fait qu'il rapporte fût vrai ; Pline était beaucoup trop éloigné des événements du siége de Troie, pour en pouvoir parler avec certitude; mais cela prouve qu'il y avait en Italie, du temps de Pline, une vieille tradition qui faisait remonter l'usage des armoiries peintes sur les boucliers jusqu'aux Troyens, et qui établit par conséquent deux choses, premièrement que cet usage existait encore à cette époque, secondement qu'il était fort ancien. Du reste, Pline ajoute que c'était une habitude des Carthaginois de peindre et de graver des emblèmes sur les armes; et que Marius, vengeur des Scipions en Espagne, prit dans une bataille le bouclier d'Asdrubal, qui était ainsi blasonné, et qui resta cloué au haut des portes du Capitole, jusqu'à l'époque de son incendie. Appien, dans l'histoire de la guerre de Sicile, dit que Sextus Pompée, après une victoire remportée sur Auguste, se fit appeler fils de Neptune, et changea la couleur de son bouclier.

Après les boucliers et les armures, les enseignes de guerre et les pennons sont, de tout l'attirail militaire des anciens, ce qui porte les empreintes les plus reconnaissables et les moins équivoques de leur blason. Par enseignes, nous entendons, non-seulement les drapeaux habituels des armées, mais encore ceux qui étaient en usage dans la marine, lesquels méritent une attention toute spéciale dans l'histoire héraldique de l'antiquité.

Si nous n'avons rien trouvé dans les livres de Moïse qui se rapportât à des armoiries gravées ou peintes sur des boucliers, d'un autre côté ils offrent des témoignages précis relatifs au blason brodé ou peint sur des enseignes. Ainsi, au deuxième

chapitre des *Nombres,* il est dit que les Israëlites campaient autour du tabernacle, chacun sous ses drapeaux et ses enseignes, selon les familles et les maisons. Il y avait donc, parmi les Israëlites, des drapeaux communs aux familles, lesquels étaient modifiés en quelque point pour distinguer les maisons. Les choses avaient tout à fait lieu ainsi, au moyen-âge; la famille royale de France, par exemple, portait, comme on sait, d'azur à trois fleurs de lis d'or, et toutes les branches collatérales portaient les mêmes armes, modifiées par quelque signe particulier. Cette addition faite par les branches cadettes pour se distinguer de la branche aînée, portait le nom de « brisure. » La maison d'Orléans portait les armes de France, au lambel à trois pendants d'argent, pour brisure. La maison d'Orléans-Angoulême *brisait* avec le lambel d'Orléans, chargé de trois croissants de gueules; la maison d'Anjou, avec une bordure de gueules; la maison d'Artois, brisait avec le lambel de gueules, chargé de neuf châteaux d'or, et la maison de Bourbon, avec le bâton péri en bande de gueules. Il y a, au neuvième chapitre d'Ézéchiel, un passage qui nous paraît se rapporter évidemment au blason. Il y est parlé, aux versets deuxième et onzième, d'une espèce de héraut, vêtu d'une robe de lin, sur le dos de laquelle étaient placées des tablettes brodées. Était-ce un serviteur, revêtu de quelque casaque aux armes de l'autorité royale, ou municipale, comme nos anciennes livrées du Louvre ou de l'hôtel de ville? Nous serions fort disposé à le penser.

Homère ne contient aucun témoignage qui soit relatif aux enseignes blasonnées; et les premiers qui se rencontrent pour l'histoire héraldique des Grecs, sont dans les tragiques. Dans *les Suppliantes* d'Eschyle, Danaüs s'écrie qu'il aperçoit et reconnaît à leurs enseignes les vaisseaux des Égyptiens, qui le poursuivent. Dans l'*Antigone* de Sophocle, le Chœur chante une antistrophe, de laquelle il résulte que les Thébains avaient un dragon sur leurs enseignes. C'était probablement le dragon de Cadmus, fondateur de Thèbes. Dans l'*Iphigénie en Aulide* d'Euripide, la troisième strophe du premier chœur dit expressément que les vaisseaux des Béotiens avaient sur leurs drapeaux Cadmus tenant dans sa main une guivre d'or; ce qui confirme évidemment le passage de Sophocle dont nous venons de parler.

Il semblerait résulter de quelques passages de Jérémie, rela-

tifs à Babylone, que les Assyriens avaient une colombe sur leurs enseignes. Deux vers de Tibulle, de la septième élégie du deuxième livre, n'ont point de sens, s'ils ne confirment pas ce fait. Du reste, les anciens philologues disent que le nom de la reine Sémiramis signifiait colombe.

Les rois de Perse avaient pour drapeau militaire un aigle d'or, aux ailes éployées, porté au bout d'une pique. Xénophon le dit très-nettement au chapitre X du premier livre de l'*Anabase,* et le répète au Ier du septième livre de la *Cyropédie.* Il ajoute en cet endroit que les rois de Perse avaient encore cet étendard de son temps.

Virgile est rempli de témoignages curieux, et en général fort peu compris des traducteurs, sur le blason des enseignes; et, à cet égard, nous ferons remarquer, comme nous le disions plus haut, que le mot *arma* doit être regardé fort souvent, dans *l'Énéide,* comme l'équivalant du mot français *armes* ou *armoiries.* Ce sens nous paraît impérieusement indiqué par des passages où des objets désignés par le mot *arma* ne sont pas des armes. Par exemple, au troisième livre, Andromaque donne en présent à Énée le casque et l'aigrette de Pyrrhus, et Virgile les appelle *arma.* Au sixième livre, dans les funérailles du trompette Misène, ses compagnons placent sur son tombeau une rame et un clairon, qui étaient ses armes, *arma,* dit le poëte. Un peu plus loin, l'ombre du pilote Palinure raconte à Énée sa chute dans la mer, et elle ajoute que son seul souci, après que le gouvernail eut été arraché de ses gonds, fut de songer que le navire se trouvait privé de ses armes, toujours *arma.* Or, une aigrette, un clairon et un gouvernail ne sont ni des armes offensives, ni des armes défensives; voilà donc trois cas dans lesquels le mot *arma* ne signifie pas instrument de guerre; en voici d'autres maintenant où il signifie évidemment armoiries.

Au livre premier, Énée, jeté par la tempête sur la côte de Carthage, monte sur un rocher pour chercher sur la mer le reste de sa flotte. Il regarde au loin, dit Virgile, s'il ne reconnaîtra point le vaisseau de Capys, ou les *armes* de Caïcus, plantées sur sa poupe. Les traducteurs, qui ne sont préoccupés que de grammaire, ont tous traduit *arma Caici* par armes de Caïcus, et ont passé outre. Mais il était cependant facile de remarquer qu'Énée, monté sur un rocher, et cherchant des yeux, à travers l'obscu-

rité qui couvre toujours la mer, pendant et après la tempête, n'aurait pas pu reconnaître, à quelque distance, une arme de Caïcus, épée, pique, ou javelot, à supposer, ce que ne dit aucun ancien, qu'il eût été d'usage de planter des épées ou des javelots sur la poupe des navires. Il est donc évident que les armes de Caïcus, dont parle Virgile, c'était un étendard d'une couleur particulière, ou orné d'un signe spécial, qui pût faire distinguer la birème de Caïcus de celle de Capys ou de celle d'Anthée. C'est dans le même sens qu'il faut entendre un autre vers du dixième livre de *l'Énéide,* dans lequel Junon irritée se demande à quoi lui a servi « de planter des armes à la poupe des vaisseaux de Turnus? » On trouve, du reste, dans Suétone deux passages qui fortifient cette explication, et qui la rendent même tout à fait positive. Le premier est dans la vie de Caligula. Le chroniqueur raconte que l'empereur apporta lui-même à Rome, par le Tibre, les cendres de sa mère, dans une birème sur la poupe de laquelle il avait fait planter un drapeau. Les mots dans la phrase de Suétone, sont les mêmes que dans la phrase de Virgile ; il y a seulement *drapeau* pour *armes,* parce que l'un allait au poëte et l'autre au prosateur. Le second passage, qui complète et élucide ce commentaire, est dans la vie d'Auguste. Suétone dit que l'empereur, après une bataille navale remportée sur les côtes de Sicile par Marcus Agrippa, donna à cet amiral une enseigne d'azur. Cette enseigne devint donc, par la suite, le drapeau du navire monté par Marcus Agrippa, durant ses courses en mer, et un poëte eût pu l'appeler « armes d'Agrippa, » comme Virgile l'avait fait de l'enseigne de Caïcus.

Il y a deux autres passages de Virgile qui ne peuvent être bien interprétés, à notre avis, qu'au point de vue du blason. Le premier est au sixième livre. Virgile raconte qu'Énée éleva un tombeau à Déiphobe, et qu'il y plaça son nom et « ses armes. » Servius, dans son commentaire sur ce passage, ajoute ces mots : « c'est-à-dire ses armes peintes ; ce qui prouve d'ailleurs que les Romains avaient des armes ainsi peintes au IVe siècle. » Et André Tiraqueau, au sixième chapitre de son *Traité de la noblesse,* ajoute lui-même ces mots au commentaire de Servius : « Ce qui doit s'entendre de ses armoiries. » Le second passage est au premier livre de *l'Énéide.* Il est dit de Carthage, séjour favori de Junon, que la déesse y avait « son char et ses armes. » Nous

devons avouer que Servius ne paraît pas croire que ces armes de Junon fussent autre chose que des armes véritables; cependant nous sommes persuadé que cet hémistiche doit être compris dans le même sens que celui qui précède, et que les « armes » de Junon étaient, comme les « armes » de Déiphobe, de véritables armoiries.

Il paraît, par un grand nombre de témoignages, qu'indépendamment des enseignes blasonnées que les anciens plaçaient à la poupe de leurs vaisseaux, ils y joignaient encore des armoiries sculptées. Dans la deuxième antistrophe du premier chœur d'*Iphigénie en Aulide,* Euripide parle de la flotte des Athéniens qui allaient au siége de Troie, et dont chaque vaisseau portait pour symbole une statue de Minerve, dans un char attelé de coursiers ailés; et dans la deuxième strophe du même chœur, il dit que les vaisseaux des Myrmidons avaient à leur poupe les statues des Néréides, ce qui distinguait l'armée d'Achille. Trois vers de Virgile du neuvième livre de *l'Énéide,* servent de commentaire au tragique grec. Dans le premier, il est dit que le vaisseau d'Énée s'était mis à la tête de la flotte alliée, ayant à ses rostres « les lions de Phrygie. » Dans le second. Massicus, l'amiral, fend les eaux de « son tigre d'airain .» Le tigre était donc le blason des Étrusques, comme le lion celui des Phrygiens. Dans le troisième vers, le poëte parle d'Abas, dont le navire portait un « Apollon d'or » à sa poupe.

Il nous reste enfin à considérer le blason des anciens dans les sceaux et dans les ornements de la toilette.

L'histoire prouve que l'usage de signer les lettres avec un nom, a été en général fort tardif, chez tous les peuples, et qu'on a partout commencé par les signer avec un sceau. Nous expliquerons la raison de cet usage quand nous traiterons de l'histoire des noms propres, en faisant voir que les noms eussent été, dès l'origine de tous les peuples, des moyens fort incertains de constater l'identité des gens, parce qu'ils n'étaient pas héréditaires.

Il y a dans Homère un exemple fort curieux de l'emploi des sceaux. C'est au septième livre de l'*Iliade,* quand neuf héros grecs tirent au sort, pour combattre Hector. Chacun d'eux, dit le poëte, signa *un sort,* et le jeta dans un casque. Hector agita le casque, et l'on tira *un sort,* qu'un héraut alla présenter succes-

sivement aux neufs prétendants. Un détail qui prouve que *ce sort* était une empreinte de cachet, c'est que les huit premiers Grecs auxquels on le présenta, dit Homère, ne le reconnurent point, et déclarèrent que ce n'était pas le leur ; Ajax le reconnut et l'accepta. Il est évident que si le *sort* avait été un nom écrit, et non pas une empreinte de cachet, chaque Grec, en lisant que ce n'était pas son nom, aurait lu que c'était le nom d'Ajax.

L'usage des sceaux est très-fréquent dans les tragiques. Dans *les Trachiniennes*, de Sophocle, Déjanire envoie par Lichas une tunique à Hercule, en lui disant : « Il reconnaîtra aisément que le présent vient de moi, car j'y ai mis mon sceau. » Dans l'*Hippolyte* d'Euripide, Thésée s'écrie en recevant une lettre de Phèdre : « Que l'empreinte de son anneau réveille en moi de doux souvenirs ! » Il ajoute : « Ouvrons l'enveloppe, » ce qui prouve que les lettres des anciens étaient des lettres closes, et non point des lettres patentes, avec un sceau pendant. Dans l'*Iphigénie en Aulide*, Agamemnon écrit à Clytemnestre de ne point amener sa fille, et il dit au messager : « Conserve avec soin le sceau que j'ai mis sur cette lettre, cet indice te suffira. » Flavius Joseph raconte, au chapitre V du douzième livre de son Histoire des Juifs, qu'un roi de Sparte, du nom d'Arias, écrivit aux juifs, sous le pontificat d'Onias, pour leur rappeler qu'ils étaient frères, puisque certains titres prouvaient que les Lacédémoniens descendaient d'Abraham. Cette lettre était écrite sur une feuille carrée, et scellée d'un cachet où était représenté un aigle tenant un serpent dans ses serres.

L'usage de signer les lettres avec un nom, était déjà établi à Rome, du temps de Tibère, comme le prouve un passage de Suétone, où il est dit que l'empereur se qualifiait d'*Auguste*, surnom héréditaire dans sa famille, lorsqu'il écrivait à des rois ; cependant l'usage des sceaux, qui y était fort ancien, s'y conserva sous les empereurs. Ces sceaux étaient habituellement fixés dans le chaton d'une bague ; un passage du septième livre des *Saturnales* de Macrobe prouve que ces bagues à cachet n'étaient point considérées comme un ornement par les anciens Romains, mais qu'elles étaient expressément portées pour servir à signer les lettres, et qu'il n'y avait qu'une classe déterminée de personnes qui pût en avoir.

Habituellement, lorsque les anciens prenaient un sceau, ils le

composaient d'après un événement notable survenu dans leur famille. Clément Alexandrin raconte, dans son livre de *la Pédagogie,* que Laodice, femme d'Antiochus, ayant fait un rêve dans lequel elle crut concevoir d'Apollon, et recevoir de lui une bague sur le chaton de laquelle était gravée une ancre, son fils Séleucus porta une ancre sur son cachet. Dans la vie de Marius, Plutarque rapporte un autre trait analogue. Il dit que Sylla se fit faire un sceau, sur lequel il était représenté recevant Jugurtha vivant des mains du roi Bocchus, son beau-père, et que depuis il s'en servit toujours pour signer ses lettres. L'empereur Auguste, au rapport de Suétone, signa successivement ses lettres de trois cachets différents. D'abord, il avait un sceau sur lequel se voyait un sphynx; ensuite, il se servit du portrait d'Alexandre le Grand ; enfin, il n'employa plus que le sien propre, qu'il avait fait graver par Dioscoride, et dont l'usage resta à ses successeurs.

Nous croyons devoir renvoyer au chapitre où nous traiterons du costume civil et militaire de la noblesse quelques détails d'ornementation, qui pourraient se rapporter néanmoins aux armoiries, comme la lunule et la bulle d'or. Nous terminerons ce que nous avions à dire du blason privé des anciens par deux faits, qui prouvent bien que les armes héraldiques étaient en beaucoup de cas chez eux, comme elles l'ont toujours été au moyen âge, un signe héréditaire destiné à consacrer la tradition des familles.

Ovide raconte, au septième livre des *Métamorphoses*, Plutarque, dans la vie de Thésée, et Sénèque au troisième acte d'*Hippolyte*, qu'Egée roi d'Athènes, ayant reçu un étranger à sa table, celui-ci tira son poignard, pour couper les viandes, et que le roi ayant aperçu les emblèmes qui étaient gravés sur le manche du poignard, avait sur-le-champ reconnu son fils Hippolyte, qu'il avait eu d'Ethra, fille de Pithée, roi de Trezène. Dans la vie de Caligula, Suétone rapporte que l'empereur, par un sentiment de jalousie à l'égard des anciennes familles nobles de Rome, ôta aux Torquati le collier héréditaire, défendit aux Cincinnati de garder les cheveux longs et bouclés, et abolit le surnom de Grand dans la famille des Pompéiens. Enfin, Silius Italicus mentionne, au cinquième livre de *l'Argonautique*, un noble Corvinus qui portait un corbeau sur son casque, en mé-

moire du secours dont un de ces oiseaux avait été à l'un de ses aïeux dans une bataille.

Voilà, rapidement esquissée, une histoire du blason privé des anciens ; nous n'avons encore à traiter que ce qui touche les armoiries publiques des Romains, ou, pour parler plus exactement, les armoiries employées dans les armées romaines, ainsi que ce qui touche les *factions* du cirque. Après avoir raconté le blason des anciens, il nous restera à le juger, et à faire voir en quoi il se rapproche et en quoi il s'éloigne de l'art héraldique des gentilhommes du moyen âge.

A. Granier de Cassagnac.

LES AMOURS

D'UN

ROSSIGNOL ET D'UNE ROSE.

La nuit était sombre. Un épais rideau de nuages, posé sur les montagnes qui entourent l'étroite vallée de Saint-Gervais, lui dérobait la vue du ciel et les clartés de la lune. L'horloge des bains avait, en sonnant onze heures, donné depuis quelque temps déjà le signal de la retraite, et les baigneurs, retirés dans leurs chambres, allaient se reposer de leurs fatigues ou de leurs plaisirs. Moi seul je me promenais dans la cour, en songeant aux mystérieuses douleurs du poëte Ulric. De temps en temps je m'arrêtais pour regarder les ombres rapides qui passaient sur les rideaux blancs des fenêtres, ou pour écouter les paroles entrecoupées de rires, ou les chants étouffés qui sortaient des portes entr'ouvertes; et je m'étonnais que quelqu'un pût penser au mouvement ou à la joie, pendant qu'Ulric était immobile et triste.

Peu à peu les portes se fermèrent, les bruits se turent, les lumières s'éteignirent. Je n'entendis plus que le murmure de la brise dans les sapins, et les gémissements du torrent au milieu des roches; et, dans la vallée déserte, je ne distinguai plus que la lueur pâle d'une lampe à travers les vides d'une persienne, et devant la lampe, une grande silhouette noire.

Pourquoi cette veille silencieuse? Pourquoi ne pas dormir jeune homme? Pourquoi donc ô poëte, ne pas livrer ta chevelure à la fraiche haleine de la nuit? Pourquoi ne pas ouvrir ton âme à la rosée bienfaisante des heures ténébreuses?

Je continuai quelque temps ma promenade solitaire, espérant voir la silhouette se lever ou la lampe s'éteindre. Rien ne bougea.

Vaincu par mon inquiétude, je montai l'escalier, je traversai à pas légers la longue galerie de sapin sur laquelle donnait la chambre d'Ulric et je frappai doucement à sa porte.

Ce fut lui qui vint m'ouvrir. Sa figure était pâle et douloureusement calme. Il me serra la main et me fit signe de m'asseoir.

— Non lui dis-je. Tout dort ; la vallée est silencieuse, le ciel nébuleux, l'air doux et parfumé. Venez, nous marcherons ensemble.

— Je le voudrais ; mais je ne le puis. Je suis de garde cette nuit.

Et comme je le considérais étonné, il ajouta en souriant amèrement :

— Marie est malade.

— Malade !

— Cela vous surprend parce que vous l'avez vue, il y a quelques heures, alerte et gaie comme les autres. Mais, nous sommes comme cela, très-fiers ; quand nous souffrons, nous ne le disons pas, et si c'était un autre que vous, je lui répondrais que je ne veux pas sortir, parce que je travaille.

Nous nous regardâmes quelque temps en silence.

— Pauvre Ulric ! m'écriai-je tout à coup.

— Pauvre Marie ! me répondit-il.

Et me prenant par la main, il me fit entrer dans une autre chambre qui attenait à la sienne ; puis, sans rien dire, il baissa la tête et me laissa tout entier au spectacle mélancolique que j'avais devant les yeux.

Marie dormait habillée sur son lit. A voir, aux lueurs tremblantes d'une bougie, ce corps si frêle perdu dans les plis d'une ample mousseline, cette jeune tête déjà ravagée par le mal, et pourtant si sereine encore, ces deux mains, si blanches, noyées dans les flots noirs d'une chevelure dénouée, on eût dit d'une vierge martyre reposant dans son tombeau.

A mon tour je baissai la tête, et quand, à un soupir d'Ulric, je la relevai vers lui, deux grosses larmes me roulaient le long des joues.

Il me regarda fixement, passa tout à coup son bras sous le mien et m'entraîna hors de la chambre.

— Sortons, me dit-il.

— Où allons-nous?

— A la cascade.

Nous passâmes le petit pont de planches jeté au fond de la vallée, sur le torrent, et nous commençâmes à gravir le sentier escarpé qui serpente au flanc de la montagne. La cascade, encaissée dans d'énormes blocs de rochers bruns, couronnée à son faîte et appuyée à ses flancs d'un impénétrable bois de pins et de mélèzes, précipite en grondant son onde sauvage qui bondit, rebondit, hurle comme une lionne blessée, et broie dans sa colère le sable et les pierres de son antre.

Par l'obscurité profonde qui régnait, à l'heure solennelle de minuit, au milieu du silence universel de la nature, cette masse blanchâtre tombant sans cesse d'une source invisible dans un gouffre sans fond, semblait un désespoir immense, se nourrissant et se dévorant lui-même, et ce bruit continu, la plainte éternelle d'une éternelle douleur.

— O désolation! s'écria Ulric, la nuit est triste comme mon âme, et mon âme est triste jusqu'à la mort. Pourquoi la nature gémit-elle avec moi? Pourquoi la montagne vient-elle mêler sa plainte à mes sanglots? Faut-il, hélas! que le deuil soit partout au-dehors de moi comme il est partout au-dedans?

En ce moment, un nuage, chassé, par la brise, disparut derrière les sommets du Varens, et un rayon de lune tomba mollement sur la vallée, comme un regard caressant.

Je vis mon compagnon lever les yeux vers l'astre, comme pour le remercier de son apparition.

— Salut à toi, dit-il, à toi qui as dissipé ces lugubres ténèbres! Salut, rayon de lumière!

— Salut, dis-je à mon tour, rayon d'espérance!

— Il n'est point d'espérance pour moi. Le jour peut succéder à la nuit, le calme à l'orage, mais la joie ne saurait plus trouver de place dans mon cœur. Le désespoir le remplit tout entier; il n'en sortira qu'avec ma vie.

— Ne blasphémez pas, Ulric; Dieu est grand et bon.

— Je ne l'accuse pas, ami; je sais qu'il a fait l'homme pour être heureux, comme la nature pour être belle, et c'est aux hommes que je m'en prends de ma souffrance.

— Les peines du cœur sont semblables aux torrents de la montagne; elles se calment en se partageant. Déposez dans mes

mains fraternelles la moitié de votre fardeau, et vous serez allégé.

Il secoua la tête sans me répondre, et je continuai :

— Qui vous afflige? Un outrage, une injustice, ou une trahison? A-t-on insulté à la mémoire de votre mère? S'est-on ri de votre amitié ou de votre amour? Vous a-t-on banni comme Dante, ou maudit comme Byron ?

— Si ce n'était que tout cela ! répondit-il avec un accent fier et sauvage.

J'allais enfin lui parler de sa femme... Tout à coup il se dressa d'un bond.

— J'ai entendu un cri, me dit-il.

— Celui d'un oiseau de nuit, sans doute.

— Un cri d'agonie... C'est elle !

Et nous partîmes en courant.

Marie dormait toujours aussi tranquillement qu'auparavant, mais plus pâle et plus affaissée.

— Je ne sais ce qui va arriver, me dit Ulric, mais je crains un malheur. Comme il faut que quelqu'un sache ce que nous avons souffert, et pourquoi nous aurons succombé, prenez ceci.

Il me mit entre les mains un manuscrit qu'il tira de son secrétaire, et ajouta :

— Emportez-le et lisez-le attentivement pour vous en souvenir au jour nécessaire. Allez.

Je m'enfermai dans ma chambre, j'ouvris le manuscrit et je lus ce qui suit :

HISTOIRE DES AMOURS D'UN ROSSIGNOL ET D'UNE ROSE.

Dans un délicieux jardin du pays d'occident, une jeune rose, l'honneur de sa tige, voyait croître chaque jour son bonheur avec sa beauté. Chaque jour, pour s'en faire aimer, le soleil l'échauffait de ses plus doux rayons; chaque nuit, la rosée la baignait de ses larmes les plus pures; et, à toute heure, la brise la caressait de ses plus molles haleines.

Mais elle n'aimait ni le soleil, ni la rosée, ni la brise; insouciante et joyeuse, elle jouissait de la journée présente sans regret de la veille et sans désir du lendemain, laissant dor-

mir l'amour au fond de son âme, et les parfums au fond de son calice.

Cependant, des contrées les plus chaudes de l'Orient, où il était né, un rossignol était parti au loin, poussé par une vague inquiétude et une immense curiosité. Il avait quitté, pour des plages inconnues et pour un avenir incertain, le bosquet de jasmins qui l'avait couvert de son feuillage et embaumé de ses fleurs, le nid mystérieux où il avait dormi sous l'aile de sa mère, et l'amour de sa famille, et les jeux de ses compagnons, et l'arbre sur lequel il avait essayé ses ailes, et l'écho qui avait répété ses premières chansons.

Et il courait le monde, regardant, écoutant, rêvant, chantant, ne s'attachant à rien, ne s'arrêtant nulle part.

Vers la fin d'un beau jour, il arriva, fatigué de la route et découragé par la solitude, dans le jardin où était la rose, et alla tristement se poser sur la branche d'un sycomore, qui lui rappelait les champs de la patrie. Au moment où, plein d'une mélancolique sympathie, il allait dire à son frère d'exil son ennui de la terre étrangère, la brise capricieuse vint se jouer autour de lui, apportant sur ses ailes les parfums qu'elle avait enlevés à la reine du jardin.

Le rossignol tourna la tête et aperçut tout à coup la rose qui se balançait mollement sur sa tige, comme pour saluer le soleil couchant qui la dorait de son dernier rayon.

Et le rossignol aima la rose.

Il resta d'abord fasciné ; ses yeux se fermèrent, sa voix s'éteignit, son cœur se serra, et sa vie, un instant suspendue, tourbillonna dans un vertige. Puis, quand il fut revenu à lui, quand, les yeux rouverts, il se fut bien assuré que cette fleur, au milieu de ce jardin, n'était pas une apparition céleste dans un songe bienheureux, il prit soudain son vol vers elle, abandonnant le pauvre sycomore qui frémit tristement sur son espérance déçue.

Alors il se mit à voltiger autour d'elle, admirant la grâce de son port, l'éclat voilé de ses couleurs, la divine élégance de ses formes aériennes, la délicatesse infinie de ses pétales transparents, noyant son regard dans sa beauté.

Et, quand la brise revint éveiller et secouer devant lui les parfums paresseusement endormis dans le sein de la bien-aimée,

il se laissa aller à une ivresse profonde dans laquelle s'engloutirent à la fois ses souvenirs, ses douleurs, ses désirs et sa raison. Il oublia tout, sa patrie, sa mère, le monde ; il ne vit plus qu'un être, la rose ; il ne pensa plus qu'à une seule chose, se faire aimer de la rose.

La rose remarqua à peine qu'il y avait près d'elle un oiseau, faible de corps, pauvre de plumage et privé de voix, car le rossignol n'avait pas dérogé à sa fière habitude de se taire le jour, au milieu du bruit confus des chanteurs vulgaires; et, le crépuscule tombé, elle ferma peu à peu son calice et s'endormit joyeuse et insouciante comme les autres soirs.

Mais quand la nuit eut étendu sur les choses visibles un impénétable manteau de ténèbres, et que le sommeil eut étouffé dans son sein tous les bruits de la nature, le rossignol, roi du silence et de l'ombre, sentit que l'heure était venue, et commença de chanter.

D'abord il préluda par des sons vagues et capricieux, jetés comme au hasard de toutes les parties de sa voix merveilleuse, avec la négligence habile d'un musicien qui essaye à la fois son instrument et sa force pour éveiller la curiosité et commander l'attention. Puis il se tut un instant comme pour se recueillir.

A ces accents inouïs le jardin s'éveilla. Les brins d'herbes qui s'étaient couchés pour dormir, relevèrent, pour écouter, leurs têtes effilées ; les fleurs, entr'ouvrant leurs calices, laissèrent, pour cette fois, leurs pistils délicats s'exposer au frais de la nuit ; les arbres secouèrent leurs grandes chevelures, et les oiseaux, reconnaissant en sursaut leur maître, tremblèrent d'admiration et d'envie.

La rose, éveillée comme les autres, regretta son tranquille sommeil, murmurant contre le maladroit qui l'avait interrompu, et, forcée de l'entendre, s'y prépara avec une nonchalante résignation.

Elle n'attendit pas longtemps.

La même voix s'éleva dans l'air, grave et plaintive, faisant vibrer lentement la mélancolie de ses notes les plus basses, et parcourant, sur quelques tons seulement, tous les degrés de la douleur, depuis le tremblement sourd du regret jusqu'au morne déchirement du désespoir, elle alla tomber sur un long soupir qui sembla le dernier adieu d'un mourant.

L'écho n'avait pas répété le dernier son, les auditeurs n'avaient pas encore soulevé l'émotion qui les oppressait, que déjà la voix s'était perdue, comme un éclair, dans les cieux. Au chant d'ineffable douleur avait succédé, sans intervalle ni transition un chant de folle joie. Ce fut une mélodie bizarre, éparse et fougueuse, courant çà et là dans la plaine, comme une cavale échappée, bondissant de pointe en pointe, roulant d'abîme en abîme, montant, descendant, se perdant elle-même et se rejoignant sans cesse, impossible à fuir comme à rencontrer ; — un feu roulant de notes petillantes, — une éclatante orgie de cris désordonnés, de sifflements sauvages et de rires insensés ; — une gamme infinie, allant d'une extrémité à l'autre et se renouant comme un cercle ; — un sublime chaos d'harmonieuses dissonances.

Puis tout à coup la voix s'apaisa, et, comme une mer irritée qui, le vent calmé, vient caresser d'un flot tranquille la plage qu'elle avait battue de ses vagues furieuses, entonna doucement un hymne d'amour et de bonheur. La fauvette y retrouva sa gazouillante canzonnette, la colombe son roucoulement voluptueux, le merle ses accents passionnés, et les oiseaux pleurèrent de s'entendre tous surpasser en même temps. Tout ce que la prière a d'éloquence, tout ce que l'extase a de ravissements, tout ce qu'ont d'ivresse l'espérance et l'amour heureux de délices, le merveilleux chanteur l'avait fait passer en quelques instants dans l'âme de ses auditeurs, qui, longtemps après qu'il eut fini, l'écoutaient encore avec un frémissement d'enthousiasme.

La rose avait entendu comme les autres ; peu à peu elle avait relevé sa tête penchée, élargi ses pétales, ouvert ses pores, et savouré de tous ses sens la musique divine. Elle avait pleuré aux accents de cette désolation profonde ; elle s'était laissée emporter au vol fantasque de cette éblouissante folie ; elle s'était enivrée à cette coupe magique qui débordait de mélodie et d'amour.

Et quand, une heure après, le rossignol fit le tour du jardin pour voir qui dormait et qui veillait dans le silence, il ne trouva d'éveillée que la rose, qui tremblait sur sa tige, toute palpitante encore et à demi pâmée d'émotion.

Et, sans le connaître, la rose aima le rossignol.

Celui-ci, certain de n'être plus entendu que d'elle seule,

se remit à chanter, de sa voix infatigable, un nouveau chant qui ne s'adressait qu'à elle, un chant plus beau que tous les autres, où il lui raconta sa vie, son amour, ses désirs et ses espérances.

Quand le jour parut, la rose chercha des yeux son vainqueur parmi tous les oiseaux qui voltigeaient autour d'elle, et ne le trouva pas. Déjà elle commençait à craindre qu'après l'avoir séduite, il ne se fût envolé loin d'elle, quand le rossignol, s'approchant doucement, lui demanda son nom. Au premier son de sa voix, la rose le reconnut et lui dit en frémissant :

— Mon nom est Gul.

— O Gul, je t'aime.

— Et le tien ?

— Bulbul.

— Je t'aime, ô Bulbul !

Et les deux amants confondirent leurs âmes dans un long baiser.

Ils furent tirés de leur extase par un grand bruit d'ailes, et virent un esprit qui planait au-dessus d'eux.

— Me connaissez-vous ? dit l'esprit d'une voix sévère.

— Non, dit le rossignol.

— Moi, je vous connais, dit la rose ; vous êtes le génie auquel est confiée la garde de ce jardin. C'est à vous qu'appartiennent ici tout droit et tout pouvoir, et votre volonté est la loi de nos existences.

— C'est bien. Et tu connais les coutumes du jardin ?

— Toutes.

— Quand un oiseau et une fleur s'aiment et qu'ils veulent être l'un à l'autre, tu sais ce qu'ils doivent faire ?

— Oui.

— Et toi, étranger ?

— Moi, dit le rossignol, je sais que, dans mon pays, nous aimons comme il nous plaît et faisons comme il nous convient ; notre vie est simple comme l'onde et libre comme l'air.

— Ici toute chose a sa règle et toute action sa loi. Quand deux êtres veulent être l'un à l'autre et savourer ensemble les douceurs de l'amour, il faut qu'ils jurent de rester éternellement unis et qu'ils se laissent accoupler par moi à une chaîne indestructible, quoique invisible. Veux-tu te soumettre à nos usages?

— Je ne veux pas renoncer à la liberté.

— Alors quitte à l'instant ces lieux et n'y reviens plus.

Le rossignol ouvrit lentement les ailes en jetant à la rose un regard de désespoir, et commença de s'élever dans les airs. La rose pâlit et laissa tomber sa tête mourante. Le rossignol s'arrêta en planant.

— Pars, dit le génie.

— Jamais, dit le rossignol en se précipitant vers la rose. Lève ta tête, ô Gul, et regarde ton amant qui revient à toi pour toujours. Je sens que la moitié de ma vie est en toi, ma bien-aimée, et loin de toi je ne respirerais plus qu'à moitié. Que m'importe maintenant la liberté? La liberté est bonne aux malheureux et aux inconstants; elle est inutile aux heureux et aux fidèles. Vivre avec toi toujours, c'est être éternellement heureux : et qui peut se plaindre de l'éternité du bonheur?

— O Bulbul, sois béni, dit la rose. Tu viens de me rappeler à l'existence : toi parti, je mourais.

— Ainsi, reprit l'implacable génie, vous jurez de rester éternellement unis?

— Nous le jurons, dit vivement la rose.

— Je le jure, répéta plus gravement le rossignol.

— Et vous consentez à porter ensemble la chaîne indestructible?

— Nous y consentons.

A peine eurent-ils achevé ces mots, qu'ils se sentirent accouplés à un lien invisible et insonore. Ils levèrent les yeux pour voir encore une fois le puissant génie dont la volonté s'accomplissait si vite. Il avait déjà disparu.

Cette journée et les suivantes s'écoulèrent pour les deux amants avec une charmante rapidité. Tout leur était bonheur.

Aux premières lueurs de l'aube, ils buvaient ensemble les larmes que la rosée jalouse avait laissé tomber dans le sein de la fleur bien-aimée; ils se balançaient ensemble au souffle de la brise qui venait interrompre leur voluptueux sommeil de la nuit pour les convier aux actives jouissances du jour; ils saluaient ensemble le soleil levant qui revenait chaque matin leur rappeler les délices de la veille et leur présager celles du lendemain. Durant le jour, ils regardaient les nuages passer à l'horizon, tantôt lentement, comme des navires qui cherchent leur route,

tantôt avec une rapidité furieuse, comme des fantômes poursuivis par la colère divine, et leurs grandes ombres qui se promenaient sur les campagnes, y traçant mille formes fantastiques, chassant et fuyant tour à tour la lumière, diaprant la terre de leurs taches mobiles. Ils suivaient des yeux les troupes d'oiseaux voyageurs qui traversaient le ciel en poussant des cris sauvages, et le rossignol s'étonnait avec joie de ne plus sentir bouillonner en lui le désir des courses lointaines. C'étaient aussi les grands troupeaux, dont ils admiraient la marche cadencée dans les plaines ou le puissant repos; ou bien encore les vastes ondulations des forêts se courbant sous l'effort des vents. Parfois un simple brin d'herbe suffisait à leur contemplation. Cette vie si humble et si tranquille, cette douce verdure, cette grâce de port, cette mollesse de mouvement les plongeaient ensemble dans une nonchalante et délicieuse rêverie qui se terminait toujours par un baiser. Vue au travers de leur amour, toute chose leur paraissait belle, tout être heureux. Quelquefois l'orage venait bien déranger leur facile existence; quelquefois le tonnerre les épouvantait de ses horribles mugissements, et la pluie les pénétrait de ses froides ondées; mais ils n'en étaient que plus empressés à saluer le retour du beau temps, et plus amoureux peut-être, en voyant que chacun n'avait eu peur et n'avait souffert que pour l'autre.

Le rossignol ne chantait plus et remerciait presque le génie de la chaîne qu'il lui avait donnée.

Cependant le temps s'avançait, et peu à peu les amants s'accoutumèrent à leur bonheur. Leur union avait toujours son charme, mais elle n'avait plus sa nouveauté. A l'ivresse de la première possession, succéda bientôt un sentiment aussi doux, mais plus calme. La passion faisait insensiblement place à la tendresse, comme les rayons brûlants du soleil aux lueurs délicates de la lune. D'abord cette transition fut tout intérieure, et rien ne fut changé dans les rapports, ou du moins bien peu de chose. Le rossignol, qui était toujours resté près de sa Gul bien-aimée, se mit bien à voler un peu autour d'elle, mais sans s'éloigner seulement de la longueur d'un roseau. Pourtant, quand la rose qui dormait — chose étrange! — en plein jour, s'éveilla au bruit des ailes, elle fut saisie d'une vague terreur en voyant son cher Bulbul si loin d'elle. Heureusement Bulbul,

qui ne la quittait pas des yeux, remarquant qu'elle pâlissait, se hâta d'accourir et de la rassurer.

Plusieurs jours se passèrent ainsi. On se disait toujours les mêmes douceurs, on se faisait toujours les mêmes caresses, et le changement intérieur se déguisait à merveille sous la parfaite uniformité de l'extérieur. A la fin cependant, quelques symptômes vinrent accuser cette situation.

Un soir, la rose s'était endormie avant l'heure accoutumée. La lune jetait ses pâles clartés sur le jardin silencieux. L'air était tiède et immobile. Le rossignol, cédant peu à peu aux charmes d'une soirée magnifique, se prit à rêver aux nuits de son pays. Il se rappela l'azur profond de son ciel étincelant du feu d'innombrables étoiles, et le bruissement infini de la mer sur le sable retentissant du rivage. Et après les nuits les jours : il revit les vastes champs inondés de la lumière ardente du soleil, et les croupes blanches des montagnes se découpant sur les horizons bleus, et les grandes masses noires des forêts vierges dominant au loin les plaines jaunes de maïs. Et dans ces immensités, il retrouva près d'un élégant palmier, sur les bords d'une fontaine murmurante, un petit bosquet de jasmins où se jouait une famille de rossignols, sa famille, hélas ! Là était sa mère qui l'avait nourri, et qu'il ne verrait pas mourir, et ses frères qui grandissaient sans lui et n'apprenaient pas à l'aimer. Le pauvre Bulbul sentit le mal du pays lui venir, et, se rappelant, dans sa douleur, le sycomore qu'il avait abandonné dans ses transports d'amour, prit brusquement son vol vers lui et alla se poser sur une de ses branches. L'arbre transplanté accueillit son compatriote avec de doux frémissements, et sembla l'inviter à lui parler de leur commune patrie. Le rossignol ne se fit pas prier, et, élevant tout à coup la voix dans le silence de la nuit, se mit à chanter les ennuis de l'exil et les tourments de l'absence. Le jardin tout entier l'écouta avec la même admiration que la première fois. Seule, la rose, qui s'était éveillée à ces accents bien connus, ne les entendit que pour souffrir. Elle trouva bien, comme les autres, la voix du rossignol aussi mélodieuse qu'autrefois, et ses modulations aussi pures, mais elle comprit que le cœur de Bulbul n'était plus aussi plein. Puisqu'il avait besoin de chanter, c'était qu'aimer ne lui suffisait plus; puisqu'il regrettait les vastes horizons de sa patrie, c'était qu'il se sentait

à l'étroit dans leur petit jardin. Et elle se prit à pleurer.

Le rossignol chanta longtemps. Longtemps pleura la rose.

Le lendemain matin, en s'éveillant, Bulbul trouva Gul pâle et fatiguée. Il n'en fit rien paraître, mais il se dit à lui-même : « Elle est moins belle aujourd'hui qu'elle n'était hier. » Et par une transition naturelle : « Et si demain elle allait être moins belle qu'aujourd'hui ! Si elle allait se flétrir ! »

Tout le jour ils furent tristes. L'un craignait d'arriver à moins aimer; l'autre se croyait déjà moins aimée.

Plusieurs jours et plusieurs nuits se passèrent de même, les choses s'aggravant cependant par leur continuité. — Un matin, le rossignol, après avoir considéré la rose qui était encore plus pâle et plus abattue que de coutume, s'avisa de regarder tour à tour les divers couples du jardin, unis, comme eux, par la chaîne indestructible : il vit partout les fleurs étiolées et flétries avant l'âge, les oiseaux ennuyés, taciturnes et sombres. Au contraire, toutes les fleurs libres s'épanouissaient gaiement au soleil, resplendissantes de vie et de fraîcheur, et les libres oiseaux remplissaient à la fois le feuillage de leurs turbulents ébats et l'air de leurs joyeuses chansons.

— Chère Gul, dit-il à sa compagne, remarquez-vous la différence qui existe entre les couples unis du jardin et ses autres habitants?

— Quelle différence? demanda timidement la rose, qui ne la voyait que trop bien.

— Ne les trouvez-vous pas moins beaux? et ne vous semblent-ils pas moins heureux?

— Si, hélas ! répondit la pauvre fleur qui ne savait pas mentir.

— Et savez-vous pourquoi?

— Sans doute parce qu'ils ne s'aiment pas.

— Ce n'est pas cela. C'est parce qu'ils ne sont pas libres.

La rose baissa tristement la tête sans répondre. Le rossignol avait dit trop vrai. C'était la liberté qui manquait aux autres couples pour être heureux; et à eux aussi, hélas ! manquait la liberté.

Ce n'était pas que la rose regrettât la sienne. La liberté, pour elle, c'était l'insouciance. Élevée dans son petit jardin, elle n'avait rien vu au delà de son horizon, et rien désiré au delà de

son enceinte. Tous ses jours s'étaient écoulés dans le calme et l'immobilité. Dormir la nuit, se chauffer le jour aux rayons du soleil, entendre la brise et voir le ciel, c'étaient là tous ses besoins. Elle passait sa vie à se sentir vivre, sans s'inquiéter d'autre chose, et, du jour où elle avait connu l'amour, son existence avait été complète.

Mais pour le rossignol, c'était bien différent. Accoutumé, dès l'enfance, au mouvement et à l'activité, il avait contracté une profonde et continuelle inquiétude. Le présent n'était pour lui que le chemin de l'avenir. Il semblait, en un mot, né pour le désir comme la rose pour la jouissance. Aussi aimait-il avant tout la liberté. La liberté pour lui, c'était la capricieuse volée au travers des plaines, et la course emportée sur l'aile des vents, c'était le doux repos sous une roche inconnue, c'étaient les folâtres ébats parmi les branches des arbres, c'était la poursuite des fuyantes harmonies, la surprise des parfums cachés, et l'éternelle recherche des choses nouvelles.

Dès qu'il eut prononcé et entendu ce mot de liberté, toute sa vie d'autrefois lui revint à la pensée; et, avec ce souvenir, arrivèrent mille regrets et mille désirs.

Il resta tout le jour silencieux et morne, à côté de la rose silencieuse et pleurante. Le soir, la fleur épuisée s'endormit, et l'oiseau, exalté par la contrainte, se mit à chanter, avec un sauvage enthousiasme, les délices de la liberté. Peu à peu il s'enivra de son chant, et s'irritant lui-même par la colère de ses accents, fit éclater son âme en harmonieux délires.

Dans un instant où il s'arrêtait pour reprendre haleine, il entendit tout à coup au milieu du profond silence de la nuit, une voix pareille à la sienne qui répétait joyeusement sa chanson, et semblait l'inviter à un fraternel voyage. Alors, oubliant tout, il s'élança à pleine aile vers son ami inconnu. Mais à peine s'était-il envolé, qu'une violente secousse le jeta sans mouvement à côté de la rose.

Celle-ci avait été réveillée en sursaut par le contre-coup de la chaîne qui la liait au rossignol, et elle entendit le cri déchirant qu'il poussa en tombant. Elle se pencha sur lui, pleine d'épouvante et de désespoir, et chercha à le ranimer par ses caresses et ses baisers. Quand elle le vit revenir à lui, elle oublia tout ce qu'elle avait souffert, et sentit son cœur se remplir d'une ineffa-

ble joie. En cet instant, il n'eût tenu qu'au rossignol de faire renaître d'un mot pour tous deux le bonheur passé. Je ne sais quelle misérable fatalité l'en empêcha.

Lorsqu'en revenant à lui il aperçut la rose penchée mollement sur lui et toute palpitante encore d'amour et de terreur, son premier mouvement fut la reconnaissance, et sa première pensée fut de la lui prouver par un baiser. Il se mit à la regarder tendrement; elle attendit avec une profonde anxiété. En ce moment, le rossignol libre qui avait répété tout à l'heure le chant de son frère captif, lui jeta de bien loin un adieu mélancolique. Le son en avait été si faible que l'écho même ne l'entendit pas. Mais Bulbul l'avait entendu. Il poussa un soupir désolé, et se détourna lentement de la rose. Celle-ci perdit alors tout espoir et murmura péniblement ces mots :

— Vous avez voulu me quitter, Bulbul ?

—Et vous, Gul, répondit le rossignol, vous m'avez retenu de force.

Quand cette parole eut été dite, c'en fut fait pour eux de l'amour et du bonheur. Tous deux blessés, l'un dans sa liberté, l'autre dans son plus légitime orgueil, trouvèrent également odieuse la chaîne qui les attachait l'un à l'autre. Leur douleur fut égale, mais la manifestation en fut différente. Le rossignol devint emporté, fantasque et amer. Il chantait parfois son ennui avec une ironie si colère et si âpre qu'il faisait pâlir sur leurs tiges toutes les jeunes fleurs du jardin. La rose, au contraire, resta calme et douce, et couva en silence sa désolation. En la voyant chaque jour pâlir et s'étioler, elle naguère si fraîche et si belle, les jeunes oiseaux frémissaient de douleur et n'osaient plus s'abandonner à l'amour.

— Qui donc sera heureux, se disaient-ils, si Gul n'est pas heureuse ?

Et ils passaient ainsi tous leurs jours dans la tristesse, n'espérant rien et ne sachant que désirer.

Un jour, cependant, le rossignol sembla se ranimer. Ses yeux, qu'il tenait presque constamment fermés, se rouvrirent au jour et brillèrent de leur ancien éclat; ses ailes s'agitèrent bruyamment, et sa voix, qu'il semblait même avoir perdue, lui revint tout à coup. La nuit tombée, il se remit à chanter comme dans les premiers jours, et, comme alors, chose bizarre! il chanta l'amour.

La rose reconnut ces accents chéris et crut voir luire un dernier éclair de bonheur. Tant que le rossignol chanta, elle s'enivra des plus douces rêveries, et, quand il eut cessé, elle s'endormit, bercée par les plus heureux songes.

Hélas ! son réveil fut aussi triste que son sommeil avait été joyeux. Elle vit bien le rossignol s'agiter comme la veille, en proie à la même exaltation, mais elle reconnut bien vite qu'elle n'en était pas la cause. Il tenait ses yeux sans cesse fixés sur une petite paquerette qui brillait au milieu d'une prairie voisine, et sans cesse il s'élançait vers elle de toute la longueur de sa chaîne invisible, en poussant des cris de désir et de rage. A cette vue, la pauvre Gul ne se posséda plus.

— Pourquoi, dit-elle au rossignol, regardez-vous toujours cette paquerette ?

— Parce qu'elle me plaît, répondit-il.

— Et pourquoi peut-elle vous plaire ? Par sa beauté ? Mais ne suis-je pas cent fois plus belle ? Par son parfum ? Mais à peine exhale-t-elle une odeur agreste et timide, tandis que moi, d'un seul mouvement de mes pétales, j'embaume le jardin tout entier. Est-ce par sa jeunesse ? Mais elle était née au printemps, et moi, je ne suis éclose qu'aux rayons de l'été. Dites, qu'a-t-elle pour vous plaire ?

— Je ne sais, mais je l'aime.

— Vous l'aimez ! Et moi ?

— Vous ; je vous hais.

Tous les ressentiments de la fierté outragée, tous les tourments de la jalousie, toutes les angoisses du désespoir s'emparèrent à la fois du cœur de l'infortunée Gul. Elle sentit du premier coup qu'elle en mourrait, et cette pensée fut sa seule consolation. Mais, arrivée là, elle résolut de finir dignement, et s'adressant au rossignol :

— Je ne veux pas vous retenir de force, dit-elle. Je répudie votre amour, je vous rends votre serment. Partez, vous êtes libre.

Le rossignol hésita un instant, étonné de ce calme et de cette fermeté. Puis il reprit :

— Tout ne dépend pas de votre volonté. J'ai promis au génie.

— Appelez-le.

Averti par la voix puissante de l'oiseau, le génie arriva.

— Que me voulez-vous, leur demanda-t-il durement.

— Le rossignol et moi, répondit la rose, nous ne voulons plus vivre ensemble, et nous vous prions de rompre la chaîne invisible qui nous unit.

— Impossible, dit le génie.

— Pourquoi ?

— Parce que...

— Mais nous ne nous aimons plus, dit la rose.

— Tant pis.

— Mais si vous nous forcez à rester ensemble, dit le rossignol, nous mourrons.

— Mourez, leur répondit-il en s'envolant.

La rose remplit trop bien la prédiction du rossignol. En peu de jours elle tomba dans un état de langueur désespéré ; ses couleurs se ternirent tout à fait, ses feuilles la quittèrent une à une, et sa tête, d'heure en heure plus penchée vers la terre, sembla chercher une tombe. Elle ne proféra pas une plainte, ne versa pas une larme, et se mit à mourir aussi tranquillement qu'elle avait vécu.

Quand le moment suprême fut arrivé, le rossignol qui avait suivi avec une douleur toujours croissante les progrès de son mal, se sentit saisi d'une horrible désolation.

— O Gul, s'écria-t-il en éclatant en sanglots, c'est moi qui t'ai tuée ! toi, tu m'as donné le bonheur, et moi, je t'ai donné la mort. O misérable ! misérable que je suis ! pourquoi me suis-je rencontré avec toi ? pourquoi suis-je venu troubler cette vie si douce et si pure ? sans moi tu aurais vécu heureuse, ma rose chérie. Et pourtant je t'aimais ! je n'ai jamais aimé que toi. Je ne sais quel horrible vertige m'a poussé à te torturer, mais je t'aimais. Reviens, oh ! reviens à la vie, et tu verras si je t'aime. Reviens ! pour être heureuse. Reviens ! pour que moi je ne meurs pas en proie aux remords et au désespoir.

— Merci, lui répondit-elle en relevant doucement sa tête pâlie, merci de tes doux chants ; mais ils ne serviront qu'à adoucir ma dernière heure. Elle est venue, je le vois bien : n'aie pas de remords ; ce n'est pas ta faute, si j'ai souffert ; c'est celle de cette terre malheureuse : si tu n'avais pas été forcé de m'aimer, tu m'aurais toujours aimée, je le sens, mon Bulbul ; ce n'est pas le cœur qui t'a manqué, c'est la liberté. N'aie pas de

désespoir; nous nous reverrons dans un monde meilleur, où les âmes ne seront pas enchaînées. Adieu. Je meurs en t'aimant.

Et se penchant avec un divin sourire sur le corps de son ami, elle expira.

En ce moment, le génie passa au-dessus avec un grand bruit d'ailes.

— Tu es libre, cria-t-il au rossignol.

— Merci, répondit celui-ci.

Il ne versa pas une larme, donna à la rose un baiser, s'éleva en droite ligne au-dessus d'elle, les ailes ouvertes, jusqu'à une très-grande hauteur; puis, les fermant tout à coup, il se laissa tomber mort à côté de sa compagne.

Quand j'eus terminé la lecture de ce récit, un terrible pressentiment me saisit. Je courus, le cahier à la main, vers la chambre d'Ulric; en me voyant, il sourit amèrement, et me dit :

— La rose est morte, mon frère.

— Et le rossignol?

— Demain.

FÉLICIEN MALEFILLE.

TOPOGRAPHIE

DE LA BOURSE.

La Bourse est un palais que se partagent trois puissances, l'agiotage, le commerce et la magistrature consulaire; mais elles ont été fort inégalement favorisées dans la répartition qu'on leur a faite de cette splendide demeure, et il ne semble pas que le partage ait eu lieu en raison des mérites de chacune d'elles. On a pris, pour les classer, le contrepied de ce qui aurait été, si la morale seule décidait de la hiérarchie en ce monde, et si les plus dignes étaient toujours les mieux logés. Le tribunal consulaire, avec tous les services qui en dépendent, a été relégué dans les étages supérieurs, dans les combles et les mansardes de l'édifice, combles et mansardes d'un palais, à vrai dire, que la justice d'institution royale serait fière d'habiter, et qui perdent seulement par la comparaison du voisinage. Quant à l'agiotage, ce souverain de l'époque, dont la dynastie anonyme est la seule pour qui l'hérédité et la perpétuité n'aient pas été de vains mots, on a vu, en 1823, les autorités municipales de Paris aller le prendre par la main dans le hangar de planches vermoulues de la rue Feydeau, où s'étaient négociés les plus grandes spéculations de notre temps, et l'introduire solennellement dans son nouvel asile imité du Parthénon. Depuis lors les portes du temple s'ouvrent pour lui, chaque jour, à une heure après midi; il s'y précipite, il en emplit la vaste nef, les bas-côtés revêtus de marbre; il assiége de ses flots agités avec un murmure inexprimable tous les abords du parquet, sanctuaire réservé à soixante élus, qui ne sont pourtant pas de la tribu de Lévi. Hélas! la tribu de Lévi et toutes les autres tribus d'Israël confondues sont généralement vouées à un courtage

occulte, au courtage *marron*, dans les *ténèbres extérieures* de la coulisse.

A trois heures et demie, les spéculateurs sur la rente, sur les actions industrielles et sur toutes les autres valeurs de crédit, sont avertis d'interrompre leurs marchés, ou d'aller au moins dresser leur tente ailleurs. Il faut qu'ils cèdent la place au commerce plus positif et plus réel, qui s'exerce sur les produits du travail, à ce qu'on appelle, en un mot *le commerce des marchandises*, le commerce proprement dit. Celui-ci n'entre à la Bourse, dont il a payé la construction en grande partie par sa contribution additionnelle aux patentes, qu'après que l'agiotage en est sorti. Il y vient respirer une atmosphère échauffée par la foule des joueurs qui l'ont précédé, avaler la poussière qu'ont soulevée autour d'eux MM. les agents de change avec leur clientèle, et se faire mettre ensuite à la porte par les gardiens, après que l'horloge a sonné cinq heures. C'est le commerce qui ferme la marche, et c'est derrière lui qu'on ferme les grilles, dès qu'on l'a poussé dehors par les épaules.

Nous ne prétendons pas nous insurger ici contre l'ordre établi, et, en observateur indifférent, nous prendrons les faits comme ils se trouvent. Peu soucieux de rectifier le classement des trois principaux locataires de la Bourse, d'après leur utilité sociale, nous suivrons la routine, mesurant le degré d'attention qui leur est dû d'après la place qu'ils tiennent et le bruit qu'ils font. Du tribunal consulaire, pas un mot pour aujourd'hui; peut-être y reviendrons-nous une autre fois. Mais la grande affaire pour le public qu'on introduit à la Bourse, c'est d'y chercher le point de vue grotesque de toutes choses, et il n'y a guère que notre spirituel collaborateur Jules Janin pour trouver à rire et à faire rire, dans sa verve inépuisable, aux dépens des honnêtes agréés qui ont osé lui contester le génie dramatique. Du commerce et de ses modestes conciliabules dans le palais qu'on veut bien lui abandonner, entre quatre et cinq heures, nous dirons ce qu'il est indispensable d'en savoir; mais il faudra d'abord que nous en ayons fini avec l'agiotage. Nous l'avouons, l'agiotage a toutes nos préférences, et il les mérite; il donne au public, six jours par semaine, un spectacle toujours le même, toujours nouveau pour quiconque est initié aux mystères, et gratuit, au moins pour ceux qui se contentent du

spectacle et n'y veulent pas prendre un rôle. C'est bien ainsi que nous l'entendons, et c'est le conseil qu'il faut donner à tout le monde; car, dans cette immense représentation, qui a mille dénouements par heure, on paye, et quelquefois très-chèrement, la fantaisie d'être un acteur du dernier rang. Une douzaine de chefs d'emploi ramassent tout ce que les petits jouent et perdent à contresens. Or, n'est pas chef d'emploi qui veut; la première condition pour cela, c'est d'avoir un ou deux millions, et, pour entrer en jeu, ni le bon sens naturel, ni l'esprit, ni les plus profonds calculs, ni les révélations ministérielles, même en des temps de crise, ne valent cette garantie de succès, un ou deux millions.

Venez donc et regardez, vous qui n'avez pas deux millions; mais qu'il vous suffise de regarder comme nous et avec nous. Voici un itinéraire, voici une topographie. Si vous voulez pénétrer plus avant dans l'initiation que nous vous offrons à dessein bien incomplète, il vous faudra lire et méditer le livre *des Fonds publics français et étrangers,* par Jacques Bresson, ou mieux encore, le *Manuel de la Bourse,* par Lamst, qui est à sa dixième édition. Mais, ce pas une fois franchi, nous vous avertissons avec douleur que vous ne vous arrêterez pas facilement en si beau chemin. On s'aperçoit bien vite, à moins d'avoir déjà une longue et sévère familiarité avec les études théoriques en finances, que la lecture de ces petits ouvrages élémentaires ne suffit pas; le commun des lecteurs, en admettant qu'il comprenne toujours ce qu'il lit en ce genre, ne garde pas dans sa mémoire une idée juste et fidèle de ces mots du grimoire : *Opérations à découvert, reports, arbitrages, marchés fermes, marchés libres, primes, liquidation, réponse des primes, prime contre prime;* il oublie même ce que c'est que les *primes pour recevoir,* s'il n'a éclairé et fortifié sa théorie par un peu de pratique. Mais la transition de l'une à l'autre est glissante et périlleuse. Que de gens après avoir, dans leurs premières visites à la Bourse, risqué un jeu modeste, par simple curiosité, pour étudier de plus près ce monde singulier et son ingénieux mécanisme, se sont trouvés entraînés dans le torrent et ont tout quitté, emplois, dignités, études chéries, rêve d'ambition, pour la fortune, qui les délaisse à son tour! Malheur au néophyte qui gagne sur son premier coup de dé!

Ce n'est donc pas le mécanisme du jeu des fonds publics qu'on trouvera expliqué ici; nous n'avons pour cela ni l'espace, ni le loisir, ni la volonté. Nous n'essaierons de reproduire que la physionomie extérieure des habitants de la Bourse.

Si la Bourse n'existait pas, nous ne dirons pas que l'agiotage l'inventerait; il ferait mieux, il s'en passerait. Tous les jours il en fournit la preuve par ses libres spéculations en plein air ou au café, avant que la Bourse ne lui soit ouverte et après qu'elle a cessé de l'être. Partout où deux *coulissiers* peuvent se rencontrer face à face et échanger quelques paroles sacramentelles, que le public ébahi prendrait volontiers pour des symboles maçonniques; partout où il y a assez de place pour que deux personnes puissent se parler à l'oreille, il est facile, d'autres diraient il est naturel, qu'une combinaison de jeu se forme, presque aussi prompte et aussi insaisissable que la pensée.

Cela nous donne, observons-le en passant, la juste mesure de l'esprit pratique qui inspire, de temps à autre, ces formidables propositions sous lesquelles on rêve d'écraser les *marchés à terme*. Il faut croire que ceux auxquels il vient de ces idées impraticables ne se sont jamais fait cette objection bien simple : « Les marchés à terme sont des paris; il n'y a pas de matière qui s'y prête plus naturellement que la rente et les autres valeurs de crédit, soumises par la force des choses, et indépendamment de toute influence de jeu, à des hausses et à des baisses continuelles. Le seul moyen d'étouffer dans leur germe les transactions de cette nature, ce serait d'empêcher les parieurs d'être de bonne foi; mais cela dépend d'eux uniquement, et les lois n'y peuvent rien. » — Il faut croire surtout que les hommes honorables, mais peu éclairés, qui ont tant présumé de la puissance des lois contre de tels abus, ne se sont jamais promenés, pendant les trois ou quatre heures qui suivent l'heure du dîner, devant le perron de Tortoni; ils auraient vu avec quelle facilité se négocient 50,000 francs de rente, *fin du mois*, ou *fin prochain*, à la lueur équivoque de la lanterne des journaux du soir, entre une vingtaine de spéculateurs ou de courtiers marrons qu'on croirait seulement préoccupés des affaires de Belgique ou de Suisse, au milieu d'un nuage de fumée de tabac. Il suffit d'avoir pénétré ce qui se passe dans ces conciliabules, et l'on ne demandera plus à la loi ce qu'elle ne peut don-

ner, la répression du jeu; on se contentera de savoir qu'il y a un lieu, et c'est le parquet de la Bourse, où le jeu est du moins régularisé et environné de nombreuses garanties. Une loi coërcitive, en supposant qu'elle fût efficace à un certain degré, n'aurait jamais d'action que sur les opérations du parquet, c'est-à-dire qu'elle paralyserait celles-là précisément qui méritent le mieux d'être tolérées. Les soixante agents de change, auxquels les affaires au comptant ne peuvent suffire pour payer les intérêts des soixante millions enfouis dans leurs charges, seraient réduits bien souvent à enjamber la balustrade qui les sépare de la région indépendante où le jeu bravera toujours les lois les plus sévères; alors tout ne serait plus, à la Bourse et au dehors, qu'une immense coulisse.

Au moins, dans l'état actuel des choses, on peut reconnaître où commence la coulisse et où elle finit; on sait à quoi s'en tenir et de quel côté on doit se diriger, chacun selon son penchant, ses ressources financières, ou son esprit plus ou moins aventureux.

La coulisse change de place plusieurs fois en un jour; cette mobilité ne nuit point à ses opérations, car elle spécule volontiers en marchant; elle est comme ces troupes légères qui agissent sur les ailes d'une armée, et ne ralentissent pas leur feu, à travers toutes les évolutions rapides qu'elles exécutent. Le premier poste où s'établit la coulisse, en commençant sa journée, c'est le café, c'est l'enceinte treillagée, c'est surtout le trottoir bitumé de Tortoni. Cette petite bourse de Tortoni, comme on l'appelle, n'étant point soumise à une discipline invariable, n'a pas non plus d'heure fixe pour se réunir. Dans les jours d'agitation politique et d'événements imprévus, on voit arriver à ce rendez-vous, dès dix heures du matin, quelques-uns des coryphées du courtage marron; ils ont hâte de remplir des *ordres* déjà obtenus, ou bien ils viennent chercher ceux qui ne peuvent leur manquer. Autour de ces hommes vraiment chargés de plus d'affaires qu'ils n'en peuvent conclure, il se forme bien vite des groupes de coulissiers de seconde et de troisième classe; tout le monde accourt, tout le monde veut paraître occupé dans ces moments de crise; les plus humbles se disent bonjour à l'oreille, comme s'ils avaient à se communiquer une négociation mystérieusement recommandée. Si le charlatanisme

était exilé du reste du monde, il devrait se retrouver sur cet étroit parallélogramme d'*asphalte-Seyssel* qui s'étend de la rue Taitbout à la rue Laffitte.

En de pareils jours, les agents de change eux-mêmes affluent, quoiqu'ils n'aient pas là de courtage à gagner, et qu'ils se résignent tous à attendre l'ouverture de la grande Bourse, pour agir au nom de leurs clients. Mais ils veulent avec raison étudier le mouvement, dès son origine, le suivre dans ses vicissitudes et arriver de concert avec lui jusqu'au parquet, pour n'en être pas surpris. Quand ce ne serait de leur part que simple curiosité, leur empressement est aisé à concevoir; rien ne peut leur être indifférent, de ce qui touche au jeu des fonds publics. Combien doit être plus vif l'empressement de ceux qui s'y intéressent pour leur compte personnel! Ces jours-là, Tortoni, si renommé pour ses déjeuners et la rapidité de son service, compte bien plus de convives qu'à l'ordinaire; les tables sont envahies par les agents de change, mais non pas généralement par les coulissiers, qui ne déjeunent guère, les uns parce qu'ils n'ont pas le temps, les autres par une excellente habitude de tempérance. Les salons du premier étage sont transformés ainsi, pour l'usage à peu près exclusif des agents patentés et de leurs associés, en un second parquet, où ils se maintiennent séparés du quartier général des marrons, presque aussi religieusement qu'au parquet de la grande Bourse. Cependant il ne manque pas de gens qui descendent et remontent, apportant des nouvelles d'en bas. Et alors s'engage, pour l'édification de tous ces reclus causant gaiement et buvant frais, le colloque si bref et si connu des boursiers : — *Comment est-on là? — Quatre-vingt, soixante-quinze* (le 3 pour 100, bien entendu, et le 3 pour 100 *fin du mois*, ne vous y trompez pas, car nous ne sommes pas encore à la bourse officielle, où s'établit le cours du comptant). Puis, la conversation continue, toujours avec le même intérêt.— *Et le cinq? — Cent onze cinquante, offert; trente, demandé.*

Avant d'aller plus loin, et c'est, du reste, toute la partie de l'entretien que j'ai à reproduire, le surplus étant trop confidentiel, je demande grâce pour les chiffres qu'il m'a plu de poser au hasard.

Les conjectures critiques, si fâcheuses pour l'État, si favorables au jeu, passent avec rapidité, et l'agiotage fait bien de

les saisir au vol. Le plus souvent notre politique n'enfante pas en trois mois un seul événement sérieux sur lequel la spéculation ait prise, si acérés que soient ses ongles. Or, le quiétisme est le plus mortel ennemi de la Bourse; il n'y a rien à faire pour elle sans les accidents d'une politique agitée. Privée de cet aliment, la tribu des joueurs, si active quand il faut agir, se garde bien d'être matinale hors de propos; c'est à peine si, en passant vers midi sur le boulevard de Coblentz, vous apercevez quelques rares coulissiers fidèles à leur poste et cherchant à glaner. Insensiblement le groupe s'accroît d'un petit nombre de nouveaux arrivants, parmi lesquels la corporation des agents de change titulaires est répresentée tout au plus par une douzaine d'associés et de commis désœuvrés, qui viennent là, en attendant l'ouverture du parquet, fumer en famille les excellents cigares de contrebande, dont les élégants de la Bourse sont toujours amplement pourvus. Vers une heure, la coulisse de Tortoni se met en marche pour aller se fondre dans la grande Bourse, qui est au moment de commencer sa séance officielle. Alors le boulevard, les rues Saint-Marc, Richelieu, Feydeau, la rue Neuve-Vivienne, tous les abords du palais de la Bourse, se remplissent de figures qu'on croit avoir vues partout et dont on ne saurait dire les noms. Ces figures paraissent déjà un peu plus préoccupées, et toutes se dirigent vers le même point, vers le temple grec où, quelle que soit la torpeur des événements et du jeu, elles sont assurées d'employer, tant bien que mal, les deux heures les plus actives de toute leur journée.

Pendant ce temps, il se passe, sous la colonnade qui abrite la principale entrée de la Bourse, une scène d'un caractère différent, et l'on y peut remarquer déjà une population tout à fait distincte de celle que nous venons de décrire. Ici arrêtons-nous une minute, et, avant de pénétrer dans l'intérieur du temple avec les castes diverses qui le visitent journellement, prenons le temps de nous orienter un peu en inspectant le dehors.

La Bourse oppose à peu près exactement aux quatre points cardinaux ses quatre faces régulières, enfermées dans une enceinte continue de colonnes majestueuses. Le côté du nord a pour vis-à-vis cette belle ligne de maisons neuves où l'on trouve le Lloyd français, la nouvelle banque de *l'Omnium,* toutes les assurances sur la vie, contre l'incendie, contre les risques ma-

ritimes, et, à l'extrémité, l'hôtel de MM. les commissaires-priseurs. Il faut savoir gré à ceux-ci de leur modestie, qui veut bien se contenter d'un hôtel, et qui n'a pas craint de l'installer dans le voisinage écrasant de la Bourse. Il est vrai que MM. les commissaires-priseurs sont là dans une admirable situation pour recueillir les victimes qui tombent sur le champ de bataille voisin et pour vendre le dernier coffre-fort vide, le dernier débris de vaisselle plate et l'avant-dernier matelas que le joueur ruiné voudrait en vain sauver du naufrage : en sortant de Charybde, ne doit-on pas rencontrer Scylla?

Au midi, la Bourse regarde cette section de la rue des Filles-Saint-Thomas qui est limitée par les rues Viviennes et Notre-Dame-des-Victoires. C'est dans cette partie de l'édifice qu'on a ménagé aux coutiers de commerce et d'assurance le cabinet qu'ils viennent occuper entre trois et cinq heures ; cabinet modeste, dont les humbles proportions paraîtraient bien suffisantes, si l'on n'avait non loin de là, pour terme de comparaison, le grandiose salon où les agents de change vont reposer, de temps à autre, leurs voix et leurs jambes fatiguées de provoquer le courtage ou de l'attendre au parquet.

La Bourse, à l'est, est cotoyée par cette partie de la rue Notre-Dame-des-Victoires, qui s'élargit chaque jour aux dépens des maisons, et va néanmoins encore se rétrécir et se contourner devant l'hôtel des commissaires-priseurs pour atteindre de là péniblement la rue Montmartre. C'est dans ce côté de la Bourse qu'on a ouvert aux agents de change le lieu de repos dont nous parlions tout à l'heure. On a tourné ce salon à l'est ; ce n'est pas que les membres du parquet, comme on pourrait le supposer, soient de ceux qui n'adorent que le soleil levant ; il y a confusion de toutes les croyances et de tous les cultes à la Bourse, et l'on y connaît des races de joueurs opiniâtres, les *baissiers*, qui n'ont jamais encensé que le soleil couchant. Or, les agents de change, tenus de s'assouplir à toutes les influences diverses qui bourdonnent autour d'eux, n'en subissent aucune exclusivement. Le courtage est athée, on peut le dire de lui plus justement que de la loi. Le cabinet des agents de change a donc été placé à l'est, tout simplement parce que, de ce côté, on jouit d'une aimable fraîcheur en été et d'une agréable et moyenne température en hiver.

L'entrée principale de la Bourse est à l'ouest ; elle regarde le théâtre de l'Opéra-Comique et les riches bagatelles de Susse. A cette entrée se pressent, avant une heure, des spéculateurs qui jamais n'ont gravi les degrés de Tortoni, et qui, des quartiers les plus excentriques de la capitale, arrivent directement à la grande Bourse sans avoir passé par la station intermédiaire du boulevart de Coblentz. Ce sont des gens qui composent une caste à part dans la nation des joueurs, une famille de boursiers toute particulière ; on les nomme les *spéculateurs au comptant*. Vous êtes surpris de voir ces deux mots accouplés, et il vous semble qu'ils jurent de se trouver ensemble. Point du tout : le jeu sait prendre tant de formes. Et, en vérité, celle qu'affectionnent les *spéculateurs au comptant* est la plus simple comme la plus prudente. Ils se mettent à la piste de trois ou quatre fonds de prédilection, parmi lesquels a figuré longtemps en première ligne l'emprunt des Cortès, puis la dette active, *unum et idem ;* ils saisissent, autant qu'ils peuvent, et le plus souvent avec une sagacité dont on les croirait peu capables, le moment précis où le fonds étant au plus bas, ne peut plus avoir d'autre chance que la hausse, surtout si Espartero veut bien venir en aide à leur prévision par une démonstration militaire ; ils achètent donc 10 piastres, 25 piastres de rente, et se risquent même au delà, selon la vivacité de leurs espérances. Puis, aussitôt que la hausse leur a permis de réaliser quelques bénéfices, ils ne manquent pas de replacer leur capital, jusqu'à une nouvelle baisse, dans un de ces fonds qui ne varient jamais (telles sont les *obligations romaines*, aussi immuables que la papauté), et s'en retournent, heureux, vendre par les rues, de vieux habits et de vieux galons, ou des parapluies. La spéculation n'est pour beaucoup d'entre eux qu'une industrie accessoire, un délassement laborieux au milieu de leur journée, si occupée d'ordinaire à mille petits métiers ; enfin un moyen de faire produire à leurs économies de gros intérêts, par le procédé le plus efficace, s'il n'est le plus sûr, c'est-à-dire par l'accroissement du capital. Les actions industrielles ont été pour eux une mine féconde, quand elles n'ont pas été un abîme. Mais, en général, ils ont été assez réservés, et ce n'est pas sur eux que sont tombées les grandes pertes, lors de la débâcle universelle. Ils achetaient deux *Dez-Maurel*, quatre *Savon-*

nerie de l'Ourcq, et après une hausse de 15 ou 20 francs par action, ils se tenaient pour contents et vendaient. A la Bourse comme dans toutes les autres positions de leur vie, ils ont atteint leur but s'ils ont gagné une bonne journée.

Ces gens-là arrivent les premiers au rendez-vous de chaque jour; cela doit être, cela est ainsi partout, c'est la populace de la Bourse. D'ailleurs, ils n'y peuvent occuper qu'une place, celle où l'on crie *le cours du comptant* pour la rente, et où les variations du *comptant*, pour toutes les valeurs, sont signalées, constatées sur-le-champ avec le plus de fidélité et de précision. Or, les spéculateurs de ce genre sont nombreux, et il faut bien qu'ils se disputent le prix de la course s'ils ne veulent pas être relégués trop loin de la circonférence du parquet.

Suivons-les dans l'enceinte de la Bourse, à une heure, quand les portes s'ouvrent à leur impatience. Je veux profiter de ce que nous y sommes seuls avec eux et de ce que rien encore n'est commencé pour vous piloter à l'intérieur, comme tout à l'heure je l'ai fait au dehors, et vous marquer les zones distinctes où vont venir se classer les diverses populations.

Il faut franchir un premier vestibule, où l'on vous fera quitter votre canne, comme dans tous les premiers vestibules de tous les palais du monde, si vous ne savez faire l'éclopé, comme moi et plusieurs autres dont on admire universellement le naturel quand nous entrons en boitant dans ce temple de la Fortune. Suivez-moi d'un pas inégal, vous voilà dans une espèce de seconde antichambre, qui est déjà la Bourse même, et toutefois vous n'y verrez guère que des amateurs qui viennent là parcourir les journaux.

Inclinez un peu à gauche, passez sous les arcades qui dessinent leur courbe élégante au-dessus de votre tête, vous êtes en pleine Bourse, et vous croyez entendre les premiers murmures de la marée montante. Avant de vous mêler à cette mer qui grossit peu à peu, observez quelques points autour de vous, ils doivent vous servir de signes de reconnaissance pour vous retrouver dans le pêle-mêle où vous allez vous confondre. Ce sont des noms de villes commerçantes, ou manufacturieres, ou maritimes, qui brillent en lettres d'or dans un médaillon en pierre sculptée, au-dessus de chaque pilier formant l'intervalle des arcades.

En entrant par l'arcade du milieu (et il y en a cinq dans cette face occidentale de la grande salle de la Bourse), vous avez, derrière vous et au-dessus de votre tête, une des deux horloges qui mesurent à l'agiotage, chaque jour, son règne légal de deux heures; puis, à droite de l'horloge, les villes de Nantes et de Bordeaux, à gauche Rouen et le Hâvre.

Si de ce point vous vous dirigez vers le fond de la salle, en suivant la série de piliers et d'arcades placés entre la grande nef de la Bourse et le bas-côté de droite, vous comptez huit piliers successifs, que dominent ces huit villes : Lisbonne, Cadix, Barcelone, Gênes, Milan, Livourne, Trieste, Naples. Dans la région placée sous l'invocation de Lisbonne, de Cadix et de Barcelone, et limitée, dans l'autre sens, par les villes françaises que nous avons déjà nommées, on voit errer quelquefois des Espagnols au maintien grave, préoccupés visiblement des continuelles vicissitudes de la guerre civile beaucoup plus que des chances du jeu; ils affectionnent cette partie presque déserte de la Bourse, qu'on nomme en effet le *quartier espagnol*, et se promènent à une distance respectueuse du parquet, comme s'ils voulaient ensevelir dans l'obscurité la honte de leurs finances.

Le parquet touche au fond de la salle, et de là il s'étend jusqu'au milieu, à peu près vers la hauteur du pilier de Milan, dont nous venons de décrire la position. Il nous reste à dire quelle ville du bas-côté de gauche marque, avec la ville de Milan, le parallèle en quelque sorte où s'arrête la longitude la plus occidentale du parquet. C'est environ la cinquième ville, en partant toujours de l'entrée principale, c'est Hambourg. Voici l'ordre des villes qui donnent leurs noms aux huit piliers de gauche : en entrant, Londres d'abord, sous laquelle a élu domicile un banquier fort connu et non moins habile, qui a conquis l'honorable privilége, non pas d'être *le premier baron juif* (ce rôle était déjà pris), mais de faire admettre pour la première fois, par son élection exceptionnelle, le nom d'Israël dans le livre d'or d'une législature française. Après Londres, viennent successivement Amsterdam, Bâle, Francfort, Hambourg déjà citée comme point essentiel de reconnaissance, Leipsick, Vienne, Pétersbourg.

Enfin, les quatre piliers du fond de la salle, qui séparent le

parquet du cabinet des agents de change, sont sous les auspices de Lille et de Strasbourg, vers la gauche; de Lyon et de Marseille, vers la droite.

On comprend maintenant quelle est la situation du parquet. Ce qu'on nomme le parquet forme un assez grand espace enfermé par une balustrade circulaire. Au milieu est un autre cercle concentrique, élevé sur une estrade et qu'on appelle la corbeille. C'est autour de la corbeille que les agents se rangent côte à côte pour échanger entre eux leurs *offres* et leurs *demandes*. Il est généralement sous-entendu que tout marché que l'on propose dans cette conversation confuse du petit cercle, est une opération à terme, et il n'est pas nécessaire de commencer par une explication formelle à cet égard. On dit : *J'ai du cinq. Qui veut du cinq?* Ou bien : *Je prends quinze cent* (de rente 3 p. 100, bien entendu). Si l'on n'ajoute rien de plus, il est clair qu'on ne parle pas d'une transaction au comptant, mais *fin du mois*, ou *fin prochain*, *à prime* ou *ferme*, ce qu'on est tenu d'expliquer ensuite. Les spéculations à terme sont celles que l'on conclut hardiment, autour de la corbeille, avec publicité entière et à haute voix. A vrai dire, on ne met pas autre chose dans ce *corbillon;* c'est une convention du jeu de bourse. S'il s'agit, au contraire, d'une vente au comptant, les deux agents qui la traitent se retirent, le plus souvent, à quelques pas de la corbeille, et concluent leur marché à voix basse, j'ai presque dit mystérieusement, comme s'ils commettaient une mauvaise action. Tant il est vrai que les affaires de jeu sont le pain quotidien de la Bourse et que le *comptant* n'est qu'un accessoire.

Au parquet se rattachent, par le fait, quatre coulisses, que nous appellerons plutôt couloirs, de peur qu'on ne les confonde avec cette fameuse *coulisse*, le domaine du jeu par excellence. Ce sont quatre barrières doubles à claires voies, assez analogues à celles qu'on dresse aux abords d'un théâtre, un jour de première représentation. Les quatre couloirs se dirigeant vers les quatre lignes du parallélogramme de la Bourse, forment ensemble une croix dont la corbeille est le point-milieu : on dirait, en la regardant des galeries d'en haut, une croix latine qui marque le plan d'une église moderne. Chaque couloir sert d'avenue aux associés et commis d'agents de change et leur

permet de s'approcher du parquet sans être gênés par la foule; cependant tous n'y trouvent pas place, et le plus grand nombre se répartit pêle-mêle avec le public sur les points intermédiaires de la balustrade du parquet entre deux avenues.

Le couloir qui fait face à l'entrée principale de la Bourse livre passage, plus qu'aucun autre, aux ordres du *comptant*. Aussi est-il encombré de ces petits spéculateurs dont nous avons parlé. Les uns, immobiles comme des statues, semblent avoir pour unique destination de prolonger l'avenue du parquet de ce côté, en formant une double haie, qui, dans certains jours solennels, atteint presque au vestibule de la salle. Le reste s'entasse à droite du même couloir, se colle aux barreaux du parquet, dans le voisinage du *poteau-affiche,* ou l'administration de l'amortissement annonce quotidiennement la somme de ses rachats réguliers. Les derniers venus pressent les premiers; les rangs s'épaississent, se serrent, et tout cela forme une masse compacte où l'on ne cesse de jaser, de déraisonner sur la chose publique, où l'on se demande à chaque minute le cours du comptant et où surtout l'azote domine.

Portons-nous vite d'un autre côté, il nous suffit de savoir en quel lieu va d'ordinaire s'abattre cet essaim de spéculateurs que nous avons vu s'agiter aux portes encore fermées. Voici que l'horloge a sonné une heure et demie et que la cloche a délié la langue aux titulaires du parquet, lesquels, avant le signal, ne peuvent pas établir un cours et ne voudraient pas conclure une affaire pour des clients. A cette heure, que proclame la cloche, les vrais joueurs sont arrivés; ils effacent, ils font oublier les chétifs brocanteurs au comptant; ils pullulent dans tous les coins de la salle; leur domaine est partout. Cependant une zone leur est particulièrement affectée, où règne le jeu sans distraction et sans partage, où le nom du *comptant* n'est pas même connu; cette zone est la COULISSE. Il convient d'en définir les limites avec exactitude, pour prévenir l'inexpérience qui pourrait s'y égarer involontairement. Quiconque porte là ses pas est saisi de vertige, et n'en sort guère sans avoir vendu ou acheté à terme 1,500 francs de rente 3 pour 100; heureux encore s'il en est quitte pour cette légère punition disciplinaire!

La *coulisse* donc, sachez-le bien tous, commence entre le sixième et le septième pilier du bas-côté gauche, entre Leipsick

et Vienne, à l'endroit où débouche celui des quatre couloirs du parquet, qui se dirige du même côté. Là vous n'êtes encore que sur les confins; vous pouvez rigoureusement passer pour un homme grave qui vient faire un placement de bon père de famille en payant un courtage légal aux agents patentés. Mais si vous osez pénétrer au delà, vous trouvez la *coulisse* dans toute sa nudité; elle est encadrée par l'équerre que forment ces quatre villes, Vienne, Pétersbourg, Lille et Strasbourg, et si une fois on vous voit dans ces parages, vous risquez fort d'être proclamé coulissier. Quel si grand malheur y aura-t-il là pour votre renommée de vertu et de bon goût? Aucun, si l'on était raisonnable. On peut compter, dans la *coulisse*, trois ou quatre hommes très-distingués (le monde est si mêlé à la Bourse, comme dans toute maison de jeu!). Et quant aux gens honnêtes à qui vous pourriez confier toute votre fortune, ils y sont fort nombreux; car songez que la probité, qui est un bon calcul en tout lieu et en toute chose, est dans la *coulisse* une nécessité absolue pour celui qui veut positivement vivre de ce métier. Un *marron* n'y obtient pas beaucoup d'ordres à remplir, s'il n'a une excellente réputation; toute la confiance qu'on peut lui accorder est fondée sur sa parole, et même il faut qu'il réponde lui seul de la bonne foi des autres *marrons* avec lesquels il négocie. Il n'y a pas là, comme au arquet, des cautionnements individuels, des charges valant près d'un million, et toute une puissante compagnie, responsable à un certain degré pour chacun de ses membres. Soyez sûr que si un coulissier gagne 100,000 francs de courtage par an ou 200,000, comme M. X, M.* et M. ***, ce doit être un homme réputé vertueux entre tous les hommes d'argent, ou qui du moins a évalué parfaitement les bénéfices de la vertu. Permis à vous de penser, après cela, que la vertu a fait, cette fois encore, une bizarre élection de domicile, et qu'en la cherchant dans ces parages, on risque parfois de se tromper de porte. En effet, le danger qu'on court dans la *coulisse,* c'est d'être obligé d'y choisir avec un soin scrupuleux l'exécuteur des ordres que l'on veut donner; on ne mettrait pas la main sur le premier venu avec la certitude de se faire solder ses *différences* en liquidation si l'on gagne. Il ne manque pas de coulissiers qui ne présentent, pour garanties, ni un cautionnement, ni une charge transmis-

sible, ni une corporation derrière eux, on sait cela d'avance, ni la sûreté de leur parole, et pourtant ils trouvent à jouer et à faire jouer sur cette première mise! Voilà pourquoi le parquet inspirera toujours plus de confiance, en général, que la *coulisse*. Deux agents de change en valent deux autres, à peu de chose près, pour la sécurité des transactions qui leur sont confiées, et l'on peut prendre parmi eux au hasard. C'est une des raisons, j'imagine, qui font que le parquet s'estime si supérieur à la *coulisse*, et la dédaigne sans trop de réserve.

Cependant, la *coulisse*, à en juger par la distribution matérielle des rangs et des places à la Bourse, est bien voisine du parquet, elle y touche, elle n'en est séparée que par une barrière à claire-voie, à travers laquelle s'échangent des communications faciles et amicales. La *coulisse* rend beaucoup de services au parquet; en voici un exemple entre mille. Des agents de change font des spéculations pour leur compte, cela s'est vu; ils achètent, je le suppose, des rentes *fin du mois*, en plein parquet, et se mettent à la hausse fièrement, même avec quelque fracas. En même temps, ils vendent dans la *coulisse* trois fois plus de rentes qu'ils n'en achètent, mais avec mystère, par l'entremise du *marron* le plus discret. Arrive le jour de la liquidation pour cette opération en partie double qui vous semble peut-être embarrassante. Alors, comme la *coulisse* n'a pas de cours officiel, point de cote reconnue, et qu'elle est tenue de liquider ses affaires d'après le cours moyen du parquet à la dernière bourse du mois, les agents de change, qui étaient ostensiblement à la hausse, renoncent tout d'un coup à leur idée, confessent humblement leur erreur, et par la vente au parquet de toutes les rentes qu'ils y avaient achetées, produisent un cours moyen en baisse, favorable à leurs secrètes combinaisons dont un seul coulissier avait reçu la confidence. Ils perdent ici au grand jour, ils gagnent là-bas dans les ténèbres; mais ce sont des ténèbres visibles alors pour tout le monde, et l'on est sûr que les joueurs ont tout prévu pour établir, à leur avantage, la balance de ces profits et pertes.

Il y a des ressources inépuisables dans la *coulisse*. N'a-t-on pas dit que les banquiers, soumissionnaires d'un des grands chemins de fer récemment concédés, avaient voulu s'appuyer sur elle pour écouler leurs actions avec primes? Voici comment

l'opération se serait consommée, si la publicité n'y avait mis obstacle. Déjà les promesses d'actions de cette compagnie se négociaient dans la *coulisse* à 65 fr. de prime environ, pour un capital nominal de 500 fr. Dans cet état de choses, la compagnie annonce qu'elle recevra, à bureau ouvert, des souscriptions auxquelles elle fera droit, moyennant une prime de 50 fr. seulement. Cependant celle de 65 fr. se maintenait dans la *coulisse,* malgré cette annonce d'une apparente générosité. On se demanda quels étaient les niais qui consentaient à payer 65 fr. ce qui leur était offert pour 50. Mais les niais étaient, à ce qu'il parait ceux qui *passaient au bureau,* trop dociles à cette invitation ordinaire : « *Allons, messieurs, faites-vous servir !* » On a cru découvrir, non sans quelque apparence de raison, que la compagnie rachetait elle-même le peu de promesses d'actions qui s'offraient, dans la *coulisse,* à 65 fr. et qu'elle soutenait ainsi le cours de sa marchandise, pour rendre plus acceptable sa prime régulière et publique de 50 fr. Admettons, ce qui est exagéré, que la compagnie eût été dans la nécessité de racheter à ce taux plus élevé *toutes* les actions proposées aux souscripteurs bénévoles : cela réduisait à 35 fr. le bénéfice des banquiers chargés de recueillir le fonds social, bénéfice plus que satisfaisant, puisqu'il devait se multiplier par quatre-vingt mille actions. Cette manœuvre, vraie ou fausse, a été signalée comme possible tout au moins ; or, on sait, à la Bourse, que tout ce qui est possible devient probable. Ne demandez plus, après ce nouvel exemple, à quoi est bonne la publicité.

Ce serait nous écarter de notre but que d'énumérer tous les usages auxquels on peut faire servir la *coulisse ;* ce ne serait plus de la topographie.

Dans cette section de la balustrade du parquet, comprise entre le couloir de gauche, limite de la *coulisse,* et le couloir du *comptant,* on rencontre une classe de spéculateurs raisonnables, paisibles ; ils ont devant eux un certain nombre d'associés d'agents de change, pleins de sens et d'expérience, quelques-uns d'un esprit très-fin, qui ne leur épargnent pas les conseils désintéressés et de bonne foi. Vers cette région l'on joue dans l'occasion, l'on achète au comptant, mais on doit vraisemblablement employer le ministère des agents de change plus volontiers que celui du *marronage,* dont on est trop éloigné ; car, à la Bourse,

une simple claire-voie, quand ce n'est pas celle du parquet, est une frontière qui crée deux mondes presque étrangers l'un à l'autre plus sûrement que s'ils étaient séparés par une chaîne de montagnes ou par la mer Atlantique. La sage population dont nous nous occupons en ce moment, participe, dans sa conduite, de ses deux voisinages de gauche et de droite : du jeu de la *coulisse,* avec plus de réserve et de convenance; des opérations du *comptant,* avec plus de largeur et en se proposant un plus long avenir pour une réalisation plus avantageuse de leurs affaires. Telles sont ses mœurs et ses habitudes, autant qu'on en peut juger par sa physionomie. Nous convenons qu'il est difficile, en toute chose, de former des catégories précises et que les exceptions viennent bien vite rompre l'uniformité des divisions trop systématiques; mais, en tenant compte des caractères généraux plus que des variétés, c'est là, nous le croyons, que se trouve le *juste-milieu* de la Bourse, *juste-milieu* purement financier, il faut l'entendre ainsi.

Maintenant, s'il vous plaît, tournons adroitement la position du *comptant*, dont nous avons tout dit, et nous voilà au couloir de droite, qui débouche entre le sixième et le septième pilier, entre Livourne et Trieste. Là c'est encore quelque chose comme le *juste-milieu*, mais plus confus, et un peu altéré dans son type par la proximité des sectateurs du *comptant,* qui tendent à déverser leur trop plein sur la droite. Ce n'est pas à dire, pour cela, qu'il se fasse, par le couloir de ce côté, plus d'opérations au comptant, ou moins de jeu que dans la région du véritable *juste-milieu;* nous ne savons au vrai ce qui en est. Mais ce qui nous frappe, ce qui saute aux yeux, c'est l'inélégance des manières, la tenue négligée, l'air plus sauvage et presque provincial des habitants de ce canton, qui emplissent le couloir de droite et ses abords, entre Trieste et Livourne. On dirait des gens qui oublient de se faire raser, et prennent peu de soin de leur personne, parce qu'ils se savent logés dans un quartier écarté, nullement *fashionable,* où l'on ne regarde pas de très-près à ces frivoles détails, la grande affaire des hommes du monde. Les commis et associés, dans le couloir de droite, passent des ordres, et voilà tout; ils se tiennent pour quittes envers eux-mêmes et le public. Ils subissent, au moins sous ce rapport extérieur, l'influence de leur trop proche voisin, le

comptant, qui est bien ce qu'on peut voir de plus rustique. Le couloir de droite est donc, à la Bourse, ce que la rue Saint-Denis est à Paris ; et, dans les jours de solitude, c'est le Marais, ou l'île Saint-Louis.

Il est à observer que, sauf de rares exceptions, la distinction des manières et du langage, les habitudes de vie élégante deviennent plus sensibles à mesure qu'on se rapproche de la région du jeu ; elles sont en raison directe du carré des distances qui nous séparent du *comptant.* Cela s'explique par des causes bien naturelles. Pour jouer et échapper aux écueils du jeu, c'est-à-dire pour pouvoir avec assurance provoquer ou attendre le cours qu'on a en vue et qui toujours arrive, tôt ou tard, il faut se sentir appuyé par une arrière-garde de capitaux superflus; peut être encore faut-il, pour entrer dans la spéculation hardiment, un peu de jeunesse, ou du moins quelque reste de vivacité juvénile. Tout cela se concilie merveilleusement avec l'élégance et la rend nécessaire. *Gaudet equis canibusque ;* c'est le portrait du jeune homme dans Horace.

La réaction du jeu sur la tenue extérieure des habitués de la Bourse est si incontestable, que, même dans cette double rangée de spectateurs assis sur les banquettes des bas-côtés, il y a une différence bien visible pour un observateur consciencieux. A droite, sous la lourde influence du *comptant,* dès que les assistants sont accroupis ils dorment : ce qui ne les empêchera pas, en rentrant chez eux, de dire qu'ils sont allés à la Bourse pour savoir des nouvelles. A gauche, règne un peu plus d'animation, sans qu'il nous soit plus facile de dire quel motif sérieux peut retenir, chaque jour, pendant deux heures, les mêmes personnages adossés à cette froide muraille de marbre. En hiver, au moins, leur assiduité a sa raison suffisante, comme on dit en logique : ceux de droite viennent pour se chauffer et dormir, ceux de gauche pour se chauffer.

On a pu remarquer une lacune dans cette reconnaissance que nous venons de faire des divers cantons de la Bourse; il y en a un dont nous n'avons rien dit, c'est celui qui est au fond, sur la droite, en face de la *coulisse,* et que limite un équerre formé par les villes de Trieste et de Naples, de Marseille et de Lyon. On appelait, il y a quelques années, et on appelle peut-être encore, par habitude, cette espèce d'impasse *le coin des légiti-*

mistes. En effet, cet incorrigible parti s'était rendu justice en choisissant un coin pour y bouder, un cul-de-sac pour s'y enfermer sans retour et s'agiter sur place. C'était comme un emblème de sa situation dans le pays. Toutefois, au temps des émeutes, quand une spéculation systématique à la baisse pouvait se défendre par des arguments plausibles, ce canton de la Bourse fit un peu de bruit et eut sans doute quelque fâcheuse influence sur le cours des effets publics. Mais, aujourd'hui, les légitimistes n'y viennent plus, ou s'ils y viennent en petit nombre, ils se taisent et n'agissent point : leur fidélité chevaleresque à une vieille croyance ne va pas jusqu'à se ruiner, pour l'amour de la branche aînée, en jouant à la baisse contre la révolution de juillet. Aussi, *le coin des légitimistes* a perdu son caractère distinctif ; ce n'est plus qu'une agréable retraite, où quelques hommes d'esprit, de loisir et de fortune, ont trouvé qu'il était de bon goût de se réfugier. On peut y être seul, s'isoler des ennuyeux et des bavards, et l'on y respire un peu plus librement que dans le reste de la Bourse. D'ailleurs, on est là adossé au couloir du fond, où se promènent les associés et les commis des plus habiles spéculateurs du parquet ; un tel voisinage, s'il est rarement utile, ne nuit jamais.

Vous êtes curieux de savoir où peuvent trouver place les grands banquiers, dans cette salle où les rangs vous semblent déjà si remplis. D'abord, il faut savoir que ces puissances ne daignent pas souvent honorer la Bourse de leur présence ; elles l'exploitent, mais ne s'y montrent guère. Cependant, quand les hauts barons de la finance veulent bien paraître un moment parmi leurs vassaux, ils vont se grouper, comme un essaim de frelons, aux piliers du bas-côté gauche, toujours dans la ligne qui tend directement vers le centre du jeu ; ils se donnent rendez-vous sous Londres, Amsterdam, Bâle et Francfort, mais ne dépassent pas cette limite. Ils regardent de loin la *coulisse*, où des mains dévouées jettent pour eux les dés, trop souvent pipés, grâce au confidences qu'ils savent si bien arracher à la politique. Le prince des banquiers vient deux fois par an, tout au plus montrer son visage à son peuple, qui s'en réjouit ; il se pose alors, au milieu de la nef, pour y recevoir l'encens et les salutations qui lui sont dus comme au grand lévite de la synagogue.

J'aurais voulu vous faire jouir de tout ce spectacle du haut des galeries, et vous montrer la Bourse *à vol d'oiseau* (1). Mais il est temps que le coup de cloche de trois heures et demie renvoie ces vendeurs du temple, hélas! pour en appeler d'autres. Dès que ce signal est donné, tout le parquet fait silence avec un scrupule vraiment méritoire. La *coulisse* continue pendant quelque temps ses opérations; elle est au-dessus de toutes les lois; mais enfin elle consent d'elle-même à se disperser, avec l'assurance de se rencontrer le soir devant Tortoni, si les nécessités de la chose publique réclament son concours.

Le commerce de marchandises, qui vient ensuite, vous est déjà connu par ce que nous en avons dit; et, nous devons en faire l'aveu, il nous est difficile d'en dire beaucoup plus. Ces honnêtes commerçants font leurs affaires à voix basse, par petits groupes que rassemble le lien étroit de chaque industrie spéciale : Ici le savon, là les huiles, un peu plus loin le sucre. Ils sont impénétrables; et ceux-là même qui jouent leur fortune, l'avenir de leurs paisibles et simples familles, dans des opérations à terme sur les 36 (prononcez *trois-six,* c'est le nom marchand de l'alcool à 36 degrés); ceux-la, dis-je, combinent leur jeu en sournois, et se ruinent avec mystère. Seulement, le jour où l'un d'eux dépose son bilan, ou se pend dans sa cave, on entend dire pour la première fois de lui, dans le quartier des Lombards : — Il jouait sur les *trois-six*.

Au demeurant, la plupart de ces marchands que vous voyez à

(1) D'autant mieux que c'est le seul moyen de saisir à peu près ce que disent entre eux les agents de change au parquet, et d'entendre parfaitement ce que proclame le crieur du comptant. Hélas! nous avons vu déjà mourir un crieur dans la force de l'âge pour avoir trop crié de sa voix de tête la plus aiguë le cours du 5 et du 3 pour 100. Il suffisait seul à ses rudes fonctions de chaque jour. On lui a donné deux remplaçants, que vous apercevez en dedans de la balustrade du parquet, à l'ombre du *poteau-affiche* de l'amortissement. Ceux-ci proclament, mais avec modération, ce qu'on leur dit de proclamer; ils s'occupent surtout de transcrire continuellement les variations des cours de chaque valeur sur des cotes plus ou moins exactes, qu'ils transmettent à un grand nombre d'abonnés. Cette petite marchandise est pour eux la matière d'une assez abondante spéculation, toujours heureuse et toujours sûre.

la Bourse ont traité leurs affaires, le matin, par l'entremise des courtiers et par eux-mêmes, et l'on ne saurait dire ce qu'ils viennent faire là, entre quatre et cinq heures. En y pensant beaucoup, on découvre que leur principal but est de gagner de l'appétit par une course lointaine, et de perdre, pendant quelques instants, la vue du comptoir et du ménage ce qui est encore un gain tout net. Que voulez-vous? ces travailleurs assidus, ces castors sédentaires de l'industrie, n'ont pas, comme messieurs les agents de change, pour se distraire et s'isoler des soucis de la famille, la promenade au bois avant dîner, l'Opéra au sortir de table, le Jockey-Club et le reste. Ils sont réduits, pendant six laborieux jours de la semaine, à ne se reposer des affaires réelles que par le simulacre des affaires et par une conversation prolongée entre amis sous les galeries de la Bourse. ***

HISTOIRE

D'UN IN-DIX-HUIT

ET

D'UNE PIÈCE DE TRENTE SOUS.

La plus mince aventure galante m'a toujours intéressé ; mais j'aime par-dessus tout ces rencontres dans les rues, les chemins et les auberges, où le hasard prend la moitié de la peine, et ne réclame de vous que la présence d'esprit nécessaire pour le seconder dans les services qu'il veut bien vous rendre. Si la nature m'avait permis de me choisir une faculté, je lui aurais demandé le génie du fameux Casanova, qui marchait par le monde, le front haut, regardant son destin dans le blanc des yeux, et ne livrant à la mauvaise fortune que ce qu'il n'était pas humainement possible de lui enlever. Il y a bien peu d'hommes qui ne se disent pas quelquefois en se mettant au lit : « Je possèderais aujourd'hui ce que je désire si j'avais agi de telle façon, si j'avais fait telle réponse à laquelle je n'ai pas songé dans le moment opportun. » Heureux le sot qui ne connaît pas le mécontentement de soi-même ! Plus heureux celui qui n'a jamais éprouvé ce trouble insurmontable, cette oppression cruelle qui vous accablent au moment d'agir et laissent après eux le regret désespérant de l'occasion perdue !

L'histoire qu'on va lire me fut contée dans un divan public, un soir de la semaine dernière, entre deux tasses de thé. Le héros est un mien confrère en littérature qui vit assez solitaire-

ment. Je dirai son aventure comme je l'ai entendue, c'est-à-dire à la première personne, à cause de l'aisance que le *moi* donne au récit. C'est donc mon jeune confrère qui va parler :

« Il était environ dix heures du matin lorsque j'entrai chez mon libraire, qui demeure sur le quai des Grands-Augustins. J'étais dans un de ces jours de désœuvrement et d'ennui où l'on ne se sent de cœur à rien, et dont on laisse au hasard le soin de faire ce qu'il voudra. Le libraire présidait dans une arrière-cour à l'emballage d'une production éclose de la veille, dont il expédiait des exemplaires en province. Le premier commis, en manche de chemise et coiffé d'un bonnet à la Louis XI, écrivait sur son registre, tandis que je feuilletais des in-octavo. Des brochures étalées sur le devant de la boutique offraient aux regards des passants leurs ornements typographiques. Dans un moment où je me penchais au-dessus de la montre pour atteindre une de ces brochures, une jeune dame qui s'était arrêtée sur le trottoir, écarta son voile pour regarder les titres des ouvrages nouveaux, et son visage se trouva si près du mien, que j'eus le loisir d'en examiner tous les détails à travers les vitres. Ce visage n'était pas régulièrement beau, mais d'une rondeur parfaite. Les yeux étaient grands et recouverts d'une rangée de cils noirs si extraordinairement longs qu'ils semblaient vous menacer. Il y avait dans le front et le rapprochement des sourcils quelque chose de réfléchi d'un charme inexprimable, et qui formait un contraste singulier avec la bouche dont les coins, retroussés et entourés de fossettes, annonçaient que la dame n'était pas ennemie du rire. On reconnaissait aisément dans cette physionomie les signes bien marqués des deux instincts opposés de la femme, le désir et la résistance; mais on voyait aussi à la décence des poses, à la simplicité de la mise, que le dernier de ces instincts était devenu plus puissant que l'autre par les habitudes d'une vie honnête.

Avant que j'eusse achevé mes observations, la jeune dame entra dans le magasin et s'approcha du premier commis :

— Monsieur, lui dit-elle, quel est le prix de ce petit volume qui a pour titre : *Duprez, vie artistique et anecdotique de ce chanteur?*

— Nous le vendons trois francs cinquante centimes, madame.

— Je ne croyais pas que ce fût aussi cher.

— Nous ne pouvons pas le donner à moins, madame. Encore est-ce parce que nous en sommes éditeurs que nous n'en demandons pas davantage, car les marchands de nouveautés le vendent quatre francs.

— C'est beaucoup plus que je ne puis y mettre.

— Cependant, madame, la brochure est imprimée avec soin, comme vous le voyez; elle est ornée d'un portrait lithographié; le papier en est fort convenable.

— Je ne dis pas le contraire, monsieur, mais je ne puis pas l'acheter.

La dame avait déjà fait un pas vers la sortie, lorsque je me plaçai devant elle :

— Madame, lui dis-je, n'y a-t-il pas d'indiscrétion à vous demander quelle somme vous aviez dessein de consacrer à cette emplette?

Elle m'adressa un regard où je lus la surprise que lui inspirait ma hardiesse et la crainte que je n'eusse l'intention de tourner son économie en ridicule. Cependant il paraît qu'elle revint de son appréhension, car elle me répondit :

— J'achèterais cette brochure si elle ne coûtait que trente ou quarante sous.

— Eh bien! madame, je puis vous la procurer pour ce prix-là.

— Comment cela, monsieur?

— J'en possède un exemplaire que j'ai lu et dont je n'ai plus besoin; je m'en déferai volontiers à moitié prix. Si le marché vous convient, il suffira que vous me laissiez votre adresse; je vous enverrai ce petit livre aujourd'hui, et vous remettrez trente sous au porteur.

Un sourire fin anima les lèvres de la jeune dame, et les fossettes de ses joues se marquèrent de façon à lui donner une expression qui ressemblait à de la malice; mais elle abaissa en même temps ses paupières armées de leurs cils menaçants, et je vis bien que, si le badinage ne lui déplaisait point, elle était aussi retenue par une extrême prudence.

— Monsieur, dit-elle après un instant d'hésitation, le marché me conviendrait si nous pouvions le terminer ici même et à présent; mais s'il faut vous dire mon nom et mon adresse pour une affaire de trente sous, cela n'en vaut pas la peine, et je préfère y renoncer.

— Le retard ne sera pas long, madame; je ne prendrai que le temps d'aller chez moi; vous aurez ce que vous désirez avant une heure.

— Ce n'est pas un retard que je crains, monsieur, mais une indiscrétion : vous m'apporteriez le volume vous-même, et voilà ce que je ne puis permettre.

— Il est vrai, madame, que j'éprouverai le désir de vous revoir sitôt que vous allez être partie. Je vous aurais certainement porté le livre moi-même. J'ai peine à deviner pourquoi vous vous opposez à une démarche toute simple. On est exposé tous les jours à faire de nouvelles connaissances, dans Paris, et je gagerais bien que parmi les gens que vous voyez il y en a qui ne valent pas mieux que moi.

— Ce n'est rien, monsieur, que de faire une connaissance nouvelle; mais ce qui importe, c'est qu'elle se fasse d'une manière convenable. Les femmes ont à rendre compte de leurs moindres actions.

Dans ce moment le libraire venait d'entrer et s'était placé près de moi.

— Monsieur, lui dis-je, vous êtes le chef d'un établissement considérable, avantageusement connu dans le commerce, et de plus, électeur juré et patenté; veuillez me servir de garant auprès de madame, et lui apprendre mes noms et qualités.

— C'est inutile, interrompit la dame d'un ton sec.

Elle se dirigeait déjà vers la porte.

— De grâce, repris-je, encore un mot, madame. Puisqu'il faut renoncer au plaisir de faire votre connaissance, vous ne refuserez pas du moins de conclure notre marché ici-même et à présent, comme vous le disiez tout à l'heure. Voici le petit volume que vous désirez. Je l'ai dans ma poche.

En effet, je tirai la brochure de mon habit.

— Vous voyez, dis-je en reprenant le ton du badinage, qu'il n'y manque rien. Les pages en sont coupées; c'est pour cela que je consens à supporter un rabais aussi considérable. Il y a une tache d'encre sur la couverture; mais cela vaut bien encore trente sous. C'est le juste prix. Je le fais pour avoir votre pratique. Allons, madame, donnez-moi vos trente sous; ils me porteront bonheur.

Une fois que la dame reconnut qu'elle n'avait plus à redouter

les conséquences de cette rencontre, elle se prêta de bonne grâce à la plaisanterie. Elle ôta son gant pour tirer sa bourse de son sac, ce qui était pure coquetterie, car elle pouvait bien prendre son argent sans cela; aussi n'osa-t-elle pas se fâcher lorsque je baisai le bout de ses doigts en recevant les trente sous qu'elle me présentait :

— Bénie soit la main qui m'étrenne ! dis-je, en mettant la pièce dans mon gilet. Cet amulette ne me quittera plus.

La dame serra le livre dans son sac et me fit un demi-salut. Je vis deux yeux noirs pleins de douceur, une taille mince qui se dessinait sur le jour de la porte, un pied furtif sur les marches, une ombre, et puis rien.

— Ceci prouve, dit le libraire, en posant un doigt sur ma manche, qu'un petit roman in-18, à bon marché, aurait des chances de s'écouler à un grand nombre d'exemplaires. Écrivez-moi cela, je vous en donnerai un bon prix. Nous le vendrons quarante sous, cinquante sous, trois francs.....

— Au diable les in-18 ! m'écriai-je, en saisissant mon chapeau, vous me faites perdre un temps précieux.

Je m'élançai à la poursuite de la dame. Après avoir parcouru le quai des Grands-Augustins dans toute sa longueur, je revins sur mes pas, et je cherchai dans les rues adjacentes, sans pouvoir la rejoindre. Enfin, je rentrai chez moi de fort mauvaise humeur.

J'avais autrefois un excellent ami, maître de forges, d'un caractère posé, qui me disait un jour, en me montrant une jolie personne : « Voilà une dame à qui j'aurais quelque chance de plaire, et j'ai bien de la peine à me défendre de l'aimer; mais je n'ai pas le temps d'être amoureux dans ce moment, parce que mes capitaux sont engagés dans une affaire en liquidation, et que je suis obligé de surveiller mes intérêts. » Je me souviens que je répondis à cet ami : Si j'étais à votre place, je parlerais de la manière inverse, et je dirais : J'ai des capitaux à surveiller qui réclameraient tous mes soins, mais je suis amoureux et forcé de négliger mes intérêts. » Cependant sitôt que l'image de la dame inconnue me revint à l'esprit, je me fis un raisonnement aussi sage que celui de mon ami le maître de forges, et je voulus établir le compte de mes sentiments avec la régularité d'une balance en partie double.

— Il ne faut pas, me disais-je, que je devienne amoureux d'une femme que je ne connais point, et que je ne reverrai peut-être jamais. Il ne faut pas que je prenne en aversion le silence de mon cabinet et mes occupations habituelles. Je sais bien que, si l'impression laissée par cette petite dame est profonde, il va me venir demain le désir de la revoir, car les blessures de l'amour sont comme celles que l'on reçoit dans une bataille, on n'en sent la gravité que le lendemain; mais j'ai des travaux à terminer, des visites à faire, un service à rendre, un autre à demander; je n'ai décidément pas le temps de penser à cette jeune dame. D'ailleurs, comment la retrouver dans cette vaste fourmilière de Paris? Un vieux recors y perdrait peut-être son latin; si j'en venais à bout, après deux mois d'une vie insupportable, sous quel prétexte me présenter chez elle? Allons! c'est une chose convenue; je l'efface entièrement de ma mémoire.

En raisonnant ainsi, je me préparais à sortir. C'était l'heure des spectacles et des promenades; je gagnai les boulevarts, et j'eus soin de regarder, par simple passe-temps, les femmes dont la tournure offrait quelque ressemblance avec celle de mon inconnue.

— Elle est bien plus jolie que cela, disais-je à chaque nouveau visage.

Et pourtant il passait de charmantes personnes devant l'escalier de Tortoni, où je m'étais arrêté.

Je crois que j'aurais fait un excellent juge d'instruction, car on ne m'a jamais écrit une lettre anonyme sans que j'en aie deviné l'auteur à force de conjecturer sur l'écriture, le papier, le timbre, ou le signe alphabétique du bureau de poste; ce fut donc par l'instinct naturel qui me fait rechercher la solution de tout ce qui est problème, que je m'amusai à étudier les circonstances de la rencontre du matin, pour en tirer les inductions les plus vraisemblables, et régler les démarches que j'aurais à faire si je voulais retrouver la dame inconnue. Puisqu'elle avait acheté la biographie de Duprez, elle avait sans doute une grande admiration pour le talent de ce chanteur. La musique était évidement son goût dominant, l'Opéra son théâtre de prédilection. Elle n'avait pu consacrer que trente sous à l'emplette de la brochure, il était donc clair que sa modique fortune ne

lui permettait pas d'avoir une loge à l'Académie royale de Musique, mais elle y venait souvent, et il était inutile de regarder aux premières loges. C'était au secondes de côté que je pouvais la retrouver.

Au milieu de ces réflexions, je levai les yeux sur une affiche de spectacle, et je vis qu'on jouait ce soir-là *Guillaume-Tell*. Quelques minutes seulement s'étaient écoulées, et j'étais assis à l'orchestre de l'Opéra, promenant ma lorgnette sur toutes les places d'un prix modéré. Après le second acte, ayant acquis la certitude que mon inconnue n'était pas dans la salle, je sortis, persuadé que la chaleur m'incommodait.

— Puisque j'ai commencé mes recherches disais-je, il faut aller jusqu'au bout. C'est uniquement une affaire d'amour-propre. L'Opéra n'est pas le seul endroit où l'on fasse de la musique. L'entrée aux concerts publics ne coûte pas fort cher; la jeune dame doit en être une habituée.

On jouait précisément une symphonie de Beethoven dans un de ces concerts. J'y courus immédiatement. Je n'abandonnai pas la place sans avoir regardé toutes les femmes, maudit la mode affreuse des chapeaux, qui rend leurs têtes informes et leurs figures invisibles de profil.

Pour n'avoir pas réussi à la première tentative, je ne pouvais pas encore accuser le hasard de mauvaise volonté; mais je m'irritai contre lui en apprenant le lendemain que Duprez s'absentait pour un mois. Ce contre-temps me piqua au jeu. Au milieu des conjectures et des supputations revenait souvent le souvenir dangereux des charmes de l'inconnue. Je voyais incessamment son regard doux et sa main blanche. Le désir et l'espérance s'animaient l'un l'autre. En essayant de me distraire, je parcourais un soir les *Mille et une nuits;* je rêvais à ses génies complaisants que les conteurs orientaux mettent au service de leurs personnages, et qui transportent de jeunes princesses endormies au bout du monde avec la rapidité de la pensée. Que n'aurais-je pas donné pour tenir un instant la lampe d'Aladin! Hélas! si seulement la pièce de trente sous déposée dans mon gilet eût été un talisman! S'il eût donc suffi de la frotter, comme l'anneau merveilleux, pour voir apparaître la jeune dame avec son sourire malin, ses fossettes et ses longs cils noirs! Je ne lui aurais pas demandé les trésors du prodigue

Aboul-Kasem, ni l'héritage du calife Haaroun; mais je l'aurais appelée souvent. Ces beaux rêves creux m'apprirent à n'en pouvoir douter, que j'étais amoureux.

Cependant, après quinze jours perdus en recherches inutiles, je résolus de mettre un terme à ma folie.

— Le remède est simple et agréable, pensai-je; il se trouvera dans la compagnie des femmes. Laissons mon inconnue courir où son destin l'entraîne, et songeons à profiter des chances de bonheur que le hasard à mises à ma portée. Il faut endosser mon plus bel habit et chercher fortune dans le cercle de mes connaissances.

Je me souvins alors qu'avant la rencontre chez le libraire j'étais fort assidu auprès d'une dame riche et élégante. La comtesse de V. n'était pas de la première jeunesse : elle avouait de bonne grâce trente ans, de peur qu'on ne lui en donnât davantage; mais elle savait admirablement tirer parti d'une beauté qui commençait à se déflorer. Elle était franchement et ouvertement coquette, impitoyable pour les rivales, redoutable aux innocents et médisante avec bonhomie. J'avais négligé entièrement mes devoirs d'homme du monde pendant mes quinze jours de folie; mais la comtesse avait trop de savoir-vivre pour m'en faire un reproche. Lorsque j'entrai dans son salon, il était encore de bonne heure, et je la trouvai seule. Elle déposa sur la table un livre qu'elle tenait à la main et m'épargna des excuses qui auraient pu m'embarrasser en me disant :

— La campagne est fort belle, vous avez dû vous y amuser beaucoup?

— Je m'y plais infiniment toutes les fois que j'y vais, répondis-je afin de ne pas mentir.

Et il ne fut pas autrement question de mon absence. Malgré tant d'obligeance, j'éprouvais une contrainte qui ne m'était pas ordinaire; j'avais en face de moi deux yeux sagaces qui m'intimidaient. La conversation fut languissante.

— Que lisiez-vous donc là? dis-je après une pose assez longue.

— Je parcourais une biographie de Duprez.

Le rouge me monta au visage tandis que je portais la main sur le petit volume; je tressaillis en voyant sur la couverture une tache d'encre. J'ouvris le livre précipitamment. Jugez de ma surprise lorsque je trouvai les maculatures que j'avais faites

pour marquer certaines pages ! Plus de doutes ; c'était bien l'exemplaire de mon inconnue. Je tombais par miracle sur ses traces, après avoir renoncé à les trouver : il y avait assurément là dedans une prédestination. Je sentis que je devais adresser mes questions à la comtesse avec une prudence diplomatique ; mais je ne doute pas que mon émotion ne m'ait trahi dès le premier mot.

— Qui vous a prêté ce livre ? dis-je avec un violent battement de cœur.

La comtesse me regarda d'un air étonné.

— C'est une dame répondit-elle.

— Quel est son nom ?

— C'est une petite personne bien intéressante et qui n'est pas heureuse.

— Comment l'appelez-vous ?

— Elle est veuve, et son mari n'avait pas de fortune, de sorte qu'elle en est réduite à utiliser ses talents pour vivre.

Il n'y avait pas moyen de savoir le nom ; je me rejetai sur autre chose.

— Vous la voyez souvent ? demandai-je.

— Très-rarement au contraire. Elle est, comme vous, un peu sauvage et ne va guère dans le monde. Ses occupations d'ailleurs et sa position ne le permettent pas.

— Que fait-elle donc ?

— Elle donne des leçons de chant. C'est une excellente musicienne.

— Vous savez que j'adore la musique. Je désirerais entendre cette dame.

— Elle ne chante jamais qu'avec ses élèves.

— Enfin je suis curieux de savoir si vous refuserez de me faire connaître cette dame et de me présenter à elle.

— Je vous le refuserai peut-être, si j'y vois pour elle un danger ; mais dites-moi donc comment il se fait que vous reconnaissiez ce livre et que vous ne sachiez pas cependant le nom de celle qui me l'a prêté ?

J'aurais été fort en peine d'inventer une explication qui eût la moindre vraisemblance ; je préférai raconter ma rencontre comme elle avait eu lieu. Je m'efforçai seulement de cacher l'amour que mon inconnue m'avait inspiré, en donnant pour de la

curiosité le désir que je témoignais de la revoir ; mais sans doute la comtesse ne fut pas ma dupe, car elle interrompit mon récit pour s'écrier en riant :

— Il n'y a rien de tel que de montrer aux hommes l'intention de les fuir, pour s'en faire poursuivre à outrance. C'est la réserve de cette petite personne qui vous a mis dans l'état de fermentation où vous voilà. Croyez-moi ; restez sur cette impression : ma protégée perdrait beaucoup dans votre esprit, si vous veniez à la connaître.

— Pourquoi donc, bon Dieu ?

— Parce que vous l'avez évidemment habillée de mille perfections et que personne n'est sans défauts. Voulez-vous que je vous désabuse d'un mot ?

— Ce serait difficile.

— Écoutez : je vous dirai seulement les vrais motifs de son refus obstiné de vous recevoir. La pauvre petite demeure dans une rue affreuse, au fond d'une cour où il y a des charrons, au faîte d'un escalier assez malpropre, au bout d'un corridor fort noir.

— Ah ! que me font la maison et l'escalier !

— Son appartement est sombre, son mobilier chétif. Elle vous aurait offert un fauteuil vermoulu, et vous auriez fait une tache à votre genou, en lui déclarant votre amour sur un carreau peint à la détrempe.

— Plût au ciel que j'y eusse dans ce moment les deux genoux, et qu'elle m'écoutât favorablement !

— Elle ne sort de ce séjour enchanteur que pour donner ses leçons. Elle va cependant quelquefois à l'amphithéâtre de l'Opéra pour ses quarante sous.

— Il est clair, répondis-je avec impatience, qu'on ne mérite pas un regard lorsqu'on n'a pas comme vous sa loge aux Italiens.

La comtesse éclata de rire de ma colère.

— Allez, monsieur ! me dit-elle ensuite sérieusement, je vois bien que vous aimez cette femme.

— Eh bien ! oui, madame ; je l'aime, je ne m'en cache plus ; je l'aime, et ce ne sont pas vos tristes sarcasmes qui m'en empêcheront. Je ne vous demande pas de me servir ; je saurai bien la retrouver malgré vous.

— A dieu ne plaise que je me mêle de cette affaire ! cette petite créature est d'âge à se gouverner elle-même, et s'il lui plaît de faire une sottise, j'espère bien n'y être pour rien, je vous assure. Elle n'aura d'ailleurs plus besoin de ma protection, si j'en crois l'intérêt extrême que vous lui portez.

— Si j'étais assez heureux pour lui rendre quelque service, je le ferais du moins avec délicatesse, et je n'irais pas la railler sur son peu de fortune.

— Voilà de l'aigreur, monsieur ! vous êtes fort amoureux. Afin de vous prouver que je n'ai pas l'intention de m'opposer à votre bonheur, je consens à compléter les renseignements que je vous ai déjà donnés sur cette dame, et je vous garantis d'avance que vous n'aurez pas de peine à les utiliser. Vous saurez donc que votre belle est une cervelle exaltée, qu'une pensée met aisément à l'envers. Elle fait parade d'une grande sensibilité, d'un goût profond pour les arts, cela excuse bien des petits accidents ; elle a déjà placé sur le compte de son amour pour la musique, de légers faux pas qu'on blâmerait plus sévèrement dans une femme ordinaire. Pour peu que vous sachiez souffler dans un hautbois, ou frotter avec du crin une corde de Naples, vous trouverez immédiatement le chemin de ce tendre cœur. J'ai de fortes raisons de croire que dans ce moment elle est passablement occupée de Duprez. Elle ne parle que du rôle d'Arnold et du second acte de *la Muette*.

— Il est fâcheux, interrompis-je avec indignation, que ce langage soit en contradiction avec celui que vous teniez d'abord sur cette jeune dame.

— Vous ne voyez pas que je m'amuse à vous tourmenter ? ne croyez rien de ces méchancetés : c'est au contraire une beauté farouche, que le sentiment de sa position rend inabordable.

— Décidément, madame, vous me martyrisez à plaisir.

— Il faut bien que je me donne ce divertissement pour me payer du service que je vais vous rendre. Venez ici demain, à trois heures ; vous y verrez votre belle. Je vous présenterai, je vous fournirai les moyens de vous introduire chez elle ; mais attendez-vous à des railleries impitoyables si vous échouez.

En quittant la comtesse, j'étais bouleversé par ses propos étranges et contradictoires sur mon inconnue. Quoiqu'elle m'eût assuré que ce n'étaient que des plaisanteries, l'amour est si

prompt à prendre l'alarme, que j'avais peine à me persuader que toutes ces malices n'étaient qu'inventions. Dans le cas où il eût été vrai que la dame se laissait volontiers égarer par son enthousiasme pour les arts, j'étais forcé de convenir que tous mes moyens de séduction se réduisaient à peu de chose, n'ayant soufflé de ma vie dans aucun instrument et n'ayant jamais chanté que pour rire. J'eus bientôt fait d'acquérir la certitude que je n'avais rien à espérer de la musique, en entonnant l'air : *O Mathilde! idole de mon âme!* de façon à prouver que le chant n'était pas ma vocation.

La nuit se passa en grande partie dans la préparation à l'entrevue du lendemain. Je me remplis la tête d'une foule de phrases qui ne pouvaient me servir à rien; la comtesse aurait ri de bon cœur si elle avait vu mon agitation. Le jour et l'heure arrivés, je me mis en chemin en appelant à moi toute ma présence d'esprit, et je sentis au moment où on m'annonça, que je n'étais pas trop déconcerté.

Mon inconnue était assise auprès de la comtesse; c'était bien la dame du quai des Grands-Augustins. Elle se leva pour sortir dès que je parus.

— Restez un instant, lui dit la comtesse. Monsieur arrive encore à temps pour faire une connaissance qu'il aura le regret de ne pouvoir cultiver; nous avons parlé ensemble de vos talents, et je lui ai promis de vous le présenter.

La comtesse déclina mon nom, et se tournant de mon côté pour cacher à la jeune dame un sourire ironique, elle ajouta :

— Je vous annonce avec douleur que madame va partir dans quelques heures pour les bains de Dieppe. De là, elle se rendra auprès de sa famille qui habite au fond de la Bretagne; nous ne savons pas quand elle reviendra, c'est une véritable perte pour moi. Allons! ma chère, dit-elle à la dame; embrassons-nous encore, et promettez-moi de m'écrire avec exactitude.

Elles s'embrassèrent et se tinrent cent propos de femmes, pendant lesquels je faisais une pauvre contenance, et puis la voyageuse sortit sans me regarder.

— Ce n'est pas ma faute, me dit la comtesse, si le hasard se moque de vous. J'espérais m'amuser longtemps de cette affaire; mais il ne me reste plus qu'à voir une dernière scène dont vous me devez le spectacle.

— Quelle scène? demandai-je.

— Une belle scène de désespoir amoureux. Je ne veux pas la perdre. Vous ne sortirez pas d'ici que vous n'ayez au moins arraché quelques poignées de vos cheveux. Tenez, voici un vieux vase du Japon dont je suis ennuyée; je vous permets de le briser avec fureur, si cela peut vous soulager, mais épargnez mes tasses neuves.

— Nous verrons cela plus tard, dis-je en m'efforçant de cacher mon dépit. J'ai encore plus d'une ressource. Dieppe n'est pas au bout du monde, j'y veux aller; je partirai ce soir; peut-être dans la même voiture que la dame. Je m'attacherai à ses pas; je la suivrai partout, et je vous prouverai qu'il ne suffit pas d'un contre-temps pour rebuter un homme qui a de la volonté.

— Fort bien, monsieur; mais n'oubliez pas que j'attends de vous un récit complet de la fin de cette histoire. »

Ici le narrateur s'arrêta pour se verser une tasse de thé. Après cinq minutes de silence, voyant qu'il se mettait à parler des nouvelles du jour :

— Permettez, lui dis-je; moi aussi j'attends la fin de l'histoire. Vous ne pouvez me laisser au point le plus intéressant; si le reste est une confidence, il faut me la faire.

— Je voulais en demeurer là, répondit-il, parce que la suite ne me fait pas honneur : vous connaissez la paresse, cette passion terrible qui nous paye de tout ce qu'elle nous enlève? On n'exécute pas dans ce monde la moitié des choses qu'on projette. Je différai mon voyage de jour en jour; finalement je restai; je craignis le persiflage de la comtesse, et je ne suis plus retourné chez elle.

Il me semble pourtant avoir entendu dire que vous aviez quitté Paris le mois passé.

— Oui, pour une partie de chasse de plusieurs jours.

— Et la pièce de trente sous?

— J'en ai justement acheté hier une dizaine de cigarres. Il m'en reste encore deux; nous allons les fumer ensemble.

J'étais persuadé que le conteur m'avait caché le dénouement de son aventure. Je le cherchai plusieurs fois dans le divan public où il venait habituellement, mais je ne le rencontrai plus. Enfin je l'aperçus, il y a trois jours, dans une loge de rez-de-

chaussée d'un petit théâtre, en tête à tête avec une dame dont le signalement me parut conforme à celui qu'il m'avait donné de sa belle inconnue. A la sortie du spectacle, je me plaçai derrière lui, et je fredonnai à son oreille le chant d'Arnold : *O Mathilde !* etc.

Il se tourna vers moi en fronçant les sourcils et me jeta un regard suppliant. J'étais trop discret pour achever la chanson ; mais je savais à quoi m'en tenir.

PAUL DE MUSSET.

ÉTUDES HISTORIQUES.

III.

LE BLASON.

Les emblèmes employés dans la langue du blason portaient, en latin le nom d'*insignia*, qui voulaient dire proprement : « signe distinctif. » Il n'y a donc pas l'incompatibilité qu'on pourrait croire, au premier abord, entre la destination générale du blason, qui est de servir à constater l'identité et à maintenir la tradition des familles nobles, et son application à la panoplie militaire. Flavius Végèce dit expressément, au deuxième livre de son traité sur la guerre, que les mêmes emblèmes servaient à tous les soldats d'une cohorte, d'où l'on voit que la cohorte pouvait être considérée comme une espèce de famille, dont tous les membres étaient pareillement armoriés. Du reste, y eût-il, dans l'histoire du blason, quelques périodes durant lesquelles il semble se soustraire à ses fonctions habituelles et se détourner de son but, le blason des armées romaines n'en serait pas moins un fragment fort précieux des origines héraldiques, d'abord en ce qu'il est l'anneau par lequel se lient l'une à l'autre l'antiquité et le moyen âge, ensuite parce qu'il renferme à peu près tous les éléments avec lesquels se constitue, plus savamment, il est vrai, vers la fin du XIe siècle, la science des armoiries.

Le blason des armées romaines repose sur des témoignages curieux, et qui valent la peine d'être déduits et discutés. Le premier, le plus positif, le plus concluant de ces témoignages,

parce qu'il est exprimé en termes généraux et théoriques, c'est celui de Végèce. Le comte Flavius Végèce René, qui vivait à Constantinople, sous l'empereur Valentinien II, a résumé, dans son ouvrage en cinq livres *de Re militari,* les ouvrages précédents de Caton, d'Auguste, de Trajan, d'Adrien et de Frontin. Il avait, par conséquent, sous les yeux, en écrivant, l'état passé et l'état présent des armées romaines, depuis près de cinq cents ans. Or il dit expressément, au chapitre XVIII du deuxième livre, que chaque cohorte avait autrefois des emblèmes différents peints sur ses boucliers, ainsi, ajoute-t-il, que cela se pratiquait encore de son temps. Il ajoute que ces emblèmes avaient pour but de donner aux soldats la facilité de se reconnaître dans les mêlées; explication après coup, qui est toute du chef de l'historien, et que chacun est libre d'apprécier à sa manière. Du reste, ces emblèmes peints étaient placés à la surface extérieure des boucliers; à la surface intérieure étaient écrits les noms des soldats qui les portaient. Maintenant se présente la question de savoir quels étaient ces emblèmes.

Deux savants, l'un du milieu du XVe siècle, l'autre du commencement du XVIe, répondent à cette question. Le premier est Gian Piero Valeriano, surnommé Pierius; l'autre est Guido Pancirolo.

Gian Piero Valeriano, surnommé Pierius par son précepteur Marco Antonio Sabelli, était de Bellune. Il composa en latin un long traité divisé en cinquante-huit livres, sur les hiéroglyphes des Égyptiens et des autres peuples, et le dédia, livre par livre, à diverses personnes, notamment au cardinal Bernardino Maffæi, aux seigneurs Achille et Mario Maffæi, ses frères, à Jacques Sadolet, à Paul Jove, évêque de Nocera, et à très-illustre dame Victoire d'Avala, marquise de Pesquaire. Or, parmi les hiéroglyphes dont Piérius donne l'explication, il mentionne en plusieurs endroits, notamment au quinzième, au dix-neuvième et au quarantième livre, les armoiries d'un assez grand nombre de cohortes des légions romaines. Voici maintenant sur quelles autorités il se fonde.

Pierius dit au seigneur Achille Maffæi, gentilhomme romain, en lui dédiant le quinzième livre de ses hiéroglyphes, qu'il a tiré une bonne partie de ses documents des manuscrits qui appartenaient à son très-honoré grand-père, secrétaire du pape

Paul II, et qui étaient encore dans les archives de la maison de Maffæi. Un peu plus loin, au seizième chapitre du même livre, il rappelle à ce même Achille Maffæi, en lui parlant d'un dragon d'or en champ de pourpre, qui formait le blason de la cohorte des *Dragonaires,* qu'il peut vérifier ce qu'il lui en dit dans les manuscrits qui se trouvent dans ses archives, lesquels ont été composés du temps de l'empereur Théodose, ou même plus anciennement, et contiennent en détail l'ordre et les armoiries de la milice romaine. Il revient sur ces manuscrits au chapitre XXVIII du dix-neuvième livre, et au chapitre VII du quarantième.

La première conséquence de tout ceci, c'est qu'il existait à Rome, dans les archives des Maffæi, sous le pape Paul II, c'est-à-dire de 1464 à 1471, plusieurs manuscrits, qui passaient pour remonter au moins à Théodose, c'est à dire à l'année 369, et qui contenaient dans le plus grand détail, très-visiblement peintes, avec leurs signes et leurs couleurs, les armoiries d'environ soixante compagnies de l'infanterie et de la cavalerie romaines, à supposer que Pierius ait reproduit les manuscrits dans leur entier, ce qui nous paraît peu probable.

Ces manuscrits des Maffæi, dont l'existence et le contenu ne peuvent être mis en doute, étaient-ils authentiques? Il y a quelques raisons qui nous paraissent établir l'affirmative d'une manière irrévocable.

Premièrement, Piérius, qui était, à le juger sur son livre, un de ces savants si remarquables, comme le XVe et le XVIe siècle en produisaient, et comme le nôtre n'en produit plus, a cru, après examen, que ces manuscrits étaient romains, et dataient du milieu du IVe siècle. Ajoutons que les Maffæi, depuis le secrétaire de Paul II, jusqu'à Achille et Mario, c'est à dire depuis le grand-père jusqu'aux petits-fils, les avaient également jugés pour tels; ajoutons encore qu'il résulte de la dédicace du quinzième livre, que ces manuscrits avaient été vus, dit Piérius, par quelques docteurs contemporains, et que si quelques-uns en avaient contesté l'explication symbolique, personne n'en avait contesté l'authenticité; ajoutons enfin que l'ouvrage de Piérius est dédié aux érudits les plus éminents qu'ait jamais produits l'Italie, aux Sadolet, à Paul Jove, au cardinal Guy Ascanio Sforza, à Lolio Taurello, chancelier de Cosme de Médicis, à

Cornelio Musœo, évêque de Bitonte, à Jean Grimani, patriarche d'Aquilée, à François Robertel et à Bernardino Tomitano, professeurs à l'université de Padoue.

Secondement, comme aucun auteur ayant écrit sur l'art militaire des Romains, ni Végèce, ni Ælien, ni Polybe, ni Julius Hyginus, ni Frontin, ni Flavius Joseph, n'ont donné le détail précis et complet de leurs légions et les noms de leurs cohortes, et que ce détail se trouve dans les manuscrits Maffæi, ils feraient supposer dans leur auteur, s'ils étaient apocryphes, une érudition impossible à concevoir avant le XVe siècle. En effet, ce n'est qu'à partir de cette époque, c'est-à-dire à partir du moment où l'imprimerie a mis les savants en communication, a introduit la critique dans le texte des ouvrages, a fait rechercher et vulgariser les chronologies et les livres historiques, que les universités ont pu véritablement fonder l'érudition, et donner naissance à cette prodigieuse famille de savants qui ont traduit toute l'antiquité, et qui ont rempli, sous le titre de jurisconsultes, le XVe et le XVIe siècle.

Troisièmement, de deux choses l'une : ou les manuscrits Maffæi sont antérieurs au XIe siècle, époque à laquelle tous les écrivains notables en matière de blason, Duchesne, Fauchet, Du Tillet, les frères de Sainte-Marthe, Ménestrier, font remonter la science des armoiries ; ou ils lui sont postérieurs. S'ils lui sont antérieurs, les savants que nous venons de nommer se sont trompés, et l'art héraldique est plus ancien qu'ils ne le pensent ; s'ils lui sont postérieurs, les écussons des manuscrits Maffæi devraient être blasonnés comme on a blasonné depuis le XIe siècle, ce qui n'est pas.

Les savants ne contestent pas précisément qu'il n'y ait eu, avant le XIe siècle, de certaines images placées sur les boucliers et sur les enseignes, mais ils nient qu'il y ait eu champs et signes coloriés. Or, les écussons des manuscrits Maffæi sont coloriés des couleurs ou métaux héraldiques, et les signes placés sur ces écussons sont coloriés pareillement.

Seulement, et ceci mérite grande attention, ces écussons ne ressemblent pas à ceux qu'on a portés en Europe, depuis le XIe siècle. D'abord, leur forme est ronde, et les rondaches n'ont paru en Europe qu'au commencement du XVIe siècle ; ensuite, la règle fondamentale du blason du XIe siècle, de ne mettre

jamais métal sur métal ou couleur sur couleur, est constamment violée; d'un autre côté, la division de l'écu en chef, en pointe, ou en quartiers, y est parfaitement inconnue; enfin, la plupart des pièces du blason moderne, dites nobles, la bande, la barre, la fasce, le pal, le chevron, ne s'y retrouvent nulle part. Les manuscrits Maffæi ne peuvent donc pas être postérieurs au XIe siècle, parce que le blason des écussons qui s'y trouvent peints n'a aucun des caractères distinctifs du blason qui s'est établi en Europe à cette époque.

L'authenticité des manuscrits romains cités et transcrits par Gian Piero Valeriano nous semble donc établie de la manière la plus triomphante et la plus irrésistible, par la forme des écussons qui s'y trouvent peints. Passons maintenant aux témoignages tirés de Guido Pancirolo.

Guido Pancirolo était de Reggio, où il naquit en 1523. Après des études profondes de latin, de grec et de jurisprudence, il fut nommé par le sénat de Venise second professeur des *Institutes* à l'université de Padoue. Charles-Emmanuel Ier, duc de Savoie, le fit venir à Turin, à force de libéralités, et Guido Pancirolo lui dédia l'un de ses principaux ouvrages, qui est le commentaire sur la *Notice des Dignités de l'empire d'Orient et de l'empire d'Occident*. Or, en plusieurs chapitres de ce commentaire, Pancirolo traite la même matière que Pierius, c'est-à-dire le blason des cohortes romaines. D'abord il rétablit ce blason, en quelques endroits, en reproduisant les passages des manuscrits Maffæi, cités par Pierius dans son livre des *Hiéroglyphes;* ensuite, il se sert lui-même d'un autre manuscrit analogue, qu'il désigne à plusieurs reprises sous le nom de manuscrit Orsini, notamment au chapitre 39 du commentaire sur la *Notitia Orientis*. Ce manuscrit Orsini paraît n'avoir pas été conforme sur tous les points aux manuscrits Maffæi, puisque Pancirolo s'en sert pour contrôler et pour modifier ces derniers.

Voici donc un autre manuscrit romain, contenant un blason antérieur de sept cents ans au blason du XIe siècle, et à moins de supposer qu'il y ait eu, vers l'an 1000, une fabrique de faux manuscrits, dans un but inconcevable, et, nous l'avons déjà montré, dans des conditions impossibles, on est bien forcé de croire à l'authenticité de documents aussi positifs et aussi

explicites, lesquels, du reste, sont en conformité parfaite avec les témoignages de Servius et de Végèce, que nous avons déjà mentionnés, et vers le temps desquels ils paraîtraient avoir été composés.

Nous insistons beaucoup sur ces manuscrits Maffæi et Orsini, non pas qu'ils ajoutent quelque chose au fond même des affirmations contenues dans les ouvrages de Pline, de Servius et de Végèce, et d'après lesquelles on est parfaitement autorisé à affirmer qu'il y avait chez les Romains un art des armoiries, admettant l'emploi simultané des couleurs et des signes, mais parce qu'ils sont en quelque sorte la mise en œuvre et les pièces à l'appui de ces témoignages. Ces trois auteurs avaient dit que les boucliers des Romains étaient peints; les manuscrits disent comment ils étaient peints; Végèce, Servius et Pline avaient parlé en termes généraux des couleurs héraldiques des Romains, les manuscrits Maffæi et Orsini les montrent.

En outre, c'est une chose importante pour nos idées que de pouvoir prouver, avec certitude et avec détail, que le blason n'est pas une invention moderne, et que les éléments s'en trouvent, déjà fort développés et tout en fleurs, dans l'histoire de la société antique. Nous avons déjà annoncé que, d'après nos convictions, la bourgeoisie et la noblesse étaient, non pas des faits appartenant à un peuple et à une époque, mais des faits contemporains de tout siècle, et nés des entrailles de toute nation; et il est tout simple que nous mettions en relief les considérations qui servent d'appui à nos principes.

Nous allons donner maintenant un aperçu rapide, mais suffisant, de ce blason romain; on verra, comme nous l'avons dit, qu'il possède un caractère original et qui lui est propre, mais que, du reste, il a servi de point de départ à la science héraldique du moyen âge.

Le nombre des cohortes dont Pierius indique le blason, d'après les manuscrits Maffæi, est d'environ soixante. Les boucliers sur lesquels ce blason est peint, sont ronds; il s'appelaient en latin *clypei*, par opposition aux *scuta*, qui étaient de forme rectangulaire, avec une pointe en bas, et qui ont servi de modèle aux boucliers de la chevalerie chrétienne. Les boucliers ronds étaient inconnus au moyen âge, et nous avons dit que l'usage ne s'en était introduit qu'au XVIe siècle.

Les Nouveaux Herculiens portaient un écu de saphir, bordé d'or; et au milieu du champ était un aigle d'or, perché sur une branche d'arbre. Pierius ajoute que l'or de la bordure de l'écu était fort pâle et fort effacé dans le manuscrit Maffæi; nous verrons plus bas que quelques maîtres en blason considérent la couleur pourpre comme la couleur de gueules altérée, et se fondent sur ce motif pour la rejeter du prisme héraldique. Les Herculiens furent ainsi nommés par Maximien.

Les Joviniens des vieilles bandes portaient un écu d'azur, avec un aigle éployé de pourpre; l'écu était compassé de deux cercles; l'un de gueules en dedans, l'autre d'or en dehors.

Les Joviniens des jeunes bandes portaient d'or, à l'aigle éployé d'azur et couronné de sable. L'écu était également compassé de deux cercles, l'un de gueules, l'autre de saphir; et l'aigle avait un petit bouclier rond en cœur. Ces Joviniens des jeunes et des vieilles bandes furent ainsi nommés par Dioclétien, qui se faisait appeler Jupiter; ils avaient leur camp en Illyrie.

Les Deuxièmes Théodosiens portaient un taureau d'or, au pied d'une montagne de synople, au sommet de laquelle était le buste d'un More, tenant d'une main une corde, et de l'autre un pileus.

Les Ménapiens des vieilles bandes portaient une guivre d'or, en champ de synople bordé de gueules et d'argent, et chargé en abîme d'un petit écu d'or.

Les Saguniens portaient d'azur compassé de gueules, à deux guivres de gueules en sautoir, ou en forme d'X.

Les Biauniens portaient d'azur, compassé d'or, avec un écu d'or en abîme, et sur le tout une guivre à face humaine d'azur, regardant en arrière.

Les Mercomans portaient d'argent, à l'écu d'or en abîme; et sur le tout, une demi-guivre tronçonnée d'or; entre le tronçon et la tête était une lune d'or.

Les Porte-Braies, ou *Braccati*, portaient de synople compassé de gueules, à deux couleuvres d'argent, enroulée en caducée autour d'une verge de même.

Toutes ces armoiries sont tirées des manuscrits Maffæi, citées par Pierius; en voici maintenant tirées du manuscrit Orsini, et citées par Pancirolo.

Les Archers Gaulois des jeunes bandes portaient d'azur, bordé de deux cercles, d'or en dedans et de gueules en dehors; au centre de l'écu est un globe de gueules enfermé dans un cercle d'argent, et supportant deux aigles, l'un à droite, l'autre à gauche. Entre les deux aigles est un cartouche contenant les effigies des empereurs d'Orient et d'Occident.

Les Archers Gaulois des vieilles bandes portaient les mêmes armes; seulement, le globe était enfermé dans deux cercles d'argent et de gueules, et le cartouche portait quelques mots à demi tracés, qui représentaient la loi.

Les Thraces portaient d'azur, au lion assenextré d'or, tenant la patte gauche élevée.

Les Septièmes Géminiens, créés par César dans les Gaules, et qui avaient leur quartier en Belgique, portaient d'or au globe d'argent, compassé de gueules et d'azur, et entouré de huit rameaux de chêne de synople.

Les Ascariens des vieilles bandes portaient d'argent à deux chaînes d'or placées en forme de croix, chargées en cœur d'un globe d'or.

Les Bructères portaient d'or, au génie ailé de pourpre, et l'écu bordé de trois cercles, celui du milieu d'azur, les deux autres de gueules.

Les Saguntiens portaient d'azur compassé de gueules, à deux gouvernails de pourpre passés en sautoir.

Les Vesontins portaient d'argent bordé d'azur, à quatre boucliers d'azur placés deux en pal et deux en fasce, chargé en cœur d'un globe écartulé de sable et de gueules.

Les Thébéiens portaient parti d'or et de gueules à la bordure de gueules, à un globe en cœur, parti de gueules et d'or.

Les Porte-Braies des vieilles bandes portaient d'azur à deux cornes d'or, issant d'un cippe en pal de même.

Les Celtes Vétérans portaient de gueules à deux dragons d'or issant d'un cippe en pal, et se regardant l'un l'autre.

Les Invincibles Vétérans portaient de gueules compassé de trois cercles, le premier d'argent, le deuxième d'or, le troisième de gueules, à une tête humaine affrontée de synople, portée sur un cippe en pal.

Les Augustéiens portaient d'argent bordé de gueules, à un chat assenextré et couché de synople.

Enfin, la cohorte dite « Deuxième Heureuse de Valens dans la Thébaïde, » portait d'argent à la croix de gueules, chargée en cœur d'un bouclier de même, portant à son centre un globe d'or.

Ainsi que nous le disions plus haut, voilà un blason véritable, avec ses émaux et ses signes ; blason symbolique et significatif, mais véritablement original, et comme des hérauts du xe ou du xie siècle ne l'auraient jamais pu inventer. Il n'est donc pas possible, quelque respect que l'on porte à des autorités scientifiques comme celles de Ménétrier, de Fauchet et des frères de Sainte-Marthe, de ne pas reconnaître, dans les armoiries de l'armée romaine, les éléments déjà très-développés des armoiries du moyen âge.

D'un autre côté, si l'on se reporte aux cérémonies des courses du cirque, ne retrouvera-t-on pas évidemment en elles les cérémonies des tournois, et les diverses couleurs adoptées par les *Factions* ne sont-elles pas les couleurs des Chevaliers et des Poursuivants d'armes ?

Nous autres modernes, encore tout éblouis des brillants carrousels du xvie siècle, nous n'avons aucune idée de la magnificence des courses des anciens. Il fallait pourtant que ce fût un spectacle d'une pompe bien triomphante et bien royale, pour que les équipages féeriques de Néron y disparussent parmi la foule des coureurs ordinaires. Ces jeux du cirque étaient, pour les Romains, une institution vénérable, mêlée à tous les souvenirs de la religion et des aïeux. Virgile les fait célébrer en Sicile, au cinquième livre de l'*Énéide,* en l'honneur des mânes d'Anchise, tant c'était une tradition antique, et qui remontait au berceau même de la nation. Il y a déjà quatre Factions dans ces jeux troyens de Virgile : l'une est commandée par Polite, petit-fils de Priam ; la seconde par Atys, souche des Atii du Latium ; la troisième par Iule ; la quatrième, foule sans nom, était formée de jeunes Siciliens, et montaient les chevaux du roi Aceste. Les Factions restèrent ainsi au nombre de quatre jusqu'aux empereurs ; l'une était la *factio alba,* ou les Blancs ; la seconde la *factio rosea,* ou les Rouges ; la troisième la *factio veneta,* ou les Bleus ; la quatrième la *factio prasina*, ou les Verts. Domitien y ajouta, dit Suétone, la *factio aurea,* ou les Jaunes, et la *factio purpurea,* ou les Violets. Là venaient lutter les chevaux

nourris dans les haras des empereurs ; les chevaux des haras d'Espagne, des haras de la Grèce, des haras de la Phrygie, des haras de la Cappadoce ; les chevaux que les empereurs Arcadius et Honorius nommèrent *Palmi* et *Hermogeniani,* dans une loi de 395, et ceux qu'on élevait dans ces célèbres pâturages d'Apamée de Syrie, où Seleucus Nicanor avait nourri autrefois, dit Strabon, cinq cents éléphants et trente mille cavales poulinières.

Les six couleurs adoptées par les factions du cirque, étaient donc les mêmes que celles qui servirent aux tournois ; il n'y eut que les noms de changés. La faction *alba* porta *d'argent ;* la faction *rosea* de *gueules ;* la faction *veneta d'azur*, la faction *prasina* de *synople ;* la faction *aurea* d'*or ;* et la faction *purpurea* de *pourpre.* Il n'y manque que le *sable,* ou le noir, qui était, dans l'origine, le vêtement des chevaliers en deuil, et les deux fourrures, l'hermine et le vair, deux productions du Nord, inconnues et impraticables sous le soleil de la grande Grèce et de l'Italie.

Naturellement, le blason romain dura autant que l'empire romain ; en Occident, il dut disparaître vers la fin du ve siècle ; en Orient, il se maria, vers le xie siècle, au nouveau blason des croisés, et l'un et l'autre sortirent de Constantinople le 29 mai 1453, le jour où Mahomet II y entra avec les Turcs. A vrai dire, il n'y a donc pas eu d'interruption dans la chaîne héraldique ; voilà pourquoi on suit le blason antique à la trace à travers le moyen âge. Dans un poëme d'Ermold le Noir, composé en l'année 815, un duc normand répond à l'envoyé de Louis le Débonnaire : « J'ai des boucliers coloriés, si vous en avez de blancs. » Dans la description du siége de Paris par les Normands, en 887, on parle de boucliers peints qui s'apercevaient du haut des tours. Dans la vie de Charlemagne et d'Aimoin, qui est à peu près de la même époque, il est dit qu'un comte Guy, qui commandait en Bretagne, fit hommage de la province à Charlemagne, qui revenait de sa campagne contre Vitikind, et lui remit les noms et « les armes » de tous ses chefs. Dans une ancienne édition de Joinville, antérieure à celle de Menard, il est dit que la maison de Couserans avait reçu ses armes de Charlemagne, lesquelles étaient d'or à la bordure de gueules.

Enfin arrive l'époque des croisades, et alors commence, il faut le dire, une ère nouvelle pour le blason.

En quoi les croisades peuvent-elles avoir influé sur le blason, et surtout en quoi peuvent-elles avoir contribué à lui créer un alphabet et à fixer sa langue? Nul ne saurait le dire. Il est certain que le blason se montre sous un aspect nouveau en même temps que paraissent les croisades, et comme, après tout, les armoiries sont un ornement militaire, on a été porté assez naturellement à conclure qu'il devait y avoir une liaison étroite entre l'art héraldique et les expéditions d'outre-mer. Il faut dire encore que ce fut à peu près à la même époque que les tournois, sorte de résurrection des jeux troyens et des *Factions* de l'ancienne Italie, s'organisèrent et devinrent fréquents parmi la noblesse de l'Europe ; et il est tout naturel de penser que le cérémonial qui en règle les détails contribua pour beaucoup à introduire une grande régularité dans l'idiome du blason. La création définitive des formules héraldiques durant le cours du XIe siècle, l'existence, dans la langue de ce temps, des termes principaux qui y furent employés, sont d'ailleurs un fait si visible et si avéré, que les savants en ces matières que nous avons déjà nommés sont unanimes pour considérer cette époque comme celle qui a produit le blason ; et tout en reconnaissant, comme eux, que la science des armoiries reçoit, durant le cours du XIe siècle, une forme jusqu'alors entièrement inconnue, nous ne voyons néanmoins qu'une rénovation là où ils voient une création.

Donc, avec le XIe siècle apparurent les nouvelles formules du blason ; les sceaux blasonnés les plus anciens ne dépassent point cette époque. Les chroniques latines, ou les romans parlant la langue héraldique, sont encore postérieurs à ce temps. Geoffroy comte d'Anjou, qui fut fait chevalier du Bain à Rouen par le roi d'Angleterre Henri Ier, dont il devint le gendre, portait, selon le moine de Marmoustier, des léopards d'or sur son bouclier. Or, ceci se passait un peu avant l'année 1130, déjà dans le XIIe siècle. Dans *li Romans de Berte aus grans piés,* d'Adenès, qui est de l'année 1260 à peu près, on lit au verset XLI une formule héraldique régulière et complète :

> Elle estoit du lignage au preus conte Glausur,
> Qui l'escu *portoit d'or à un lyon d'azur.*

On pense bien que le blason, qui devint alors une science

très-compliquée et très-profonde, ne trouva pas tout seul ou ne reçut pas du hasard ses signes et leurs combinaisons infinies, les divisions de l'écu et les diverses clés de son alphabet; il y avait évidemment des docteurs pour cette doctrine; ces docteurs, c'étaient les hérauts.

Un héraut était un officier militaire, attaché à la personne d'un seigneur souverain, ou au chef d'un Ordre de chevalerie; qui savait toute cette partie du droit des gens, admise dans les relations armées; qui demeurait inviolable en tout temps et en tout lieu, et qui, étant l'arbitre naturel, au nom de son maître, de toutes les difficultés de gentilhomme à gentilhomme qui se formulaient en coups d'épée, veillait à ce que toutes choses restassent strictement dans les formalités de la tradition

En général, ces hérauts portaient toujours les noms des provinces dont leurs maîtres étaient souverains. Ainsi, le héraut des ducs de Bretagne s'appelait Bretagne; le héraut des ducs de Normandie s'appelait Normandie; le héraut des ducs de Bourgogne s'appelait Bourgogne; le héraut des ducs de Savoie s'appelait Savoie. Il n'y avait que le héraut des rois de France qui fît exception; il s'appelait Mont-Joie.

Les divers ordres de chevalerie avaient aussi des hérauts qui en portaient les noms. Le héraut de l'Ordre de la Jarretière s'appelait Jarretière; le héraut de l'Ordre de la Toison-d'Or s'appelait Toison-d'Or; et on lit à l'article 27 des statuts de l'Ordre de Saint-Michel, institué par Louis XI en 1469 : « Il y aura un officier nommé le hérault Roy d'armes, appelé Mont-Saint-Michel, lequel sera homme prudent et de bonne renommée, sachant, et expert à l'office. » Il résulte de ce témoignage que les hérauts s'appelaient encore Rois d'armes.

Le premier devoir des hérauts, c'était donc d'être « experts à leur office. » Il paraît qu'ils le furent tous, car on leur doit les premiers livres qui aient été composés sur la science héraldique. A la tête de ces maîtres blasonniers, il faut placer le héraut Berry et le héraut Sicile; mais avant d'en venir à leurs ouvrages, il nous faut montrer rapidement, en suivant toujours la direction de nos principes historiques, que les hérauts ne sont pas plus que le blason un fait qui soit exclusivement propre au moyen âge.

Il est parlé de hérauts en onze endroits d'Homère; une fois

au premier livre de l'*Iliade*, une fois au deuxième, trois fois au troisième, une fois au septième, et puis au neuvième, au dixième, au douzième et au dix-septième ; enfin, il en est encore parlé au premier livre de l'*Odyssée*. Sept hérauts y sont nommés : Thaltibios, Eurybatès, Idaios, Odios, Eumédès, Thoatès et Épytidès. Thaltibios était le héraut d'Agamemnon, Eurybatès le héraut d'Ulysse, Odios le héraut de Nestor, Thoatès le héros de Menesthée Idaios le héraut de Priam, Épytidès le héraut d'Anchise, Eumédès le héraut d'Hector. Il paraît qu'indépendamment d'Eurybatès, Ulysse avait un second héraut qui était resté à Ithaque, pour le service du palais; car nous avons déjà dit qu'il en était parlé au premier livre de l'*Odyssée*. Faisons remarquer en outre que le héraut de Priam se nomme Idaios, c'est-à-dire « du mont Ida, » comme le héraut de la maison de Turin se nommait Savoie. Les tragiques grecs parlent aussi très-fréquemment de hérauts; mais comme les sujets de leurs drames sont tirés du siége de Thèbes ou du siége de Troie, ces hérauts sont les mêmes que ceux d'Homère. Revenons maintenant aux hérauts du moyen âges.

Le livre du héraut Berry, dont nous parlions plus haut, n'a pas encore été imprimé. C'est un manuscrit in-4° du fonds Colbert de la Bibliothèque du roi, coté sous le n° 9655, avec le titre inexact de : *Généalogie des rois de France*. En voici le commencement, qui fera connaître à la fois le livre et l'auteur.

« Je Gilles le Bonnier dit Berry premier héraut du très haut très excellent très puissant prince et très chrétien le roi Charles septième de son nom par la grâce de Dieu roi de France par lui nommé et créé héraut en l'an mil cccc. et vingt et depuis coronné et créé par icelui prince en son chastel de Méhun le jour de haulte feste de Noël et roy d'armes du pays et marche de Berry honneur et révérance avecques toute humble obéissance plaise sçavoir à vous seigueurs chevaliers et escuyers que pour ce que tous roys d'armes sont tenus de savoir au vray le blason des nobles armes que iceux seigneurs et nobles gens portent je me suis applicqué et applicque à mon povoir de savoir et mettre par escrit et en painture leurs dictes armes en ce présent livre pour ce que par les grands guerres et divisions qui ont esté moult louguement en ce royaume plusieurs jeunes nobles hommes se sont absentés et mis hors de leur hostel et

s'en sont allés les ungs en estrange pays les aultres en la guerre; et cependant les maisons et églises où pouvoient estre paintes leurs dictes armes par le long tempr que la guerre a duré sont du tout tombées et désollées par quoy les dessus dicts ne sçavent de présent quelles armes ils portent, or aussi par icelles guerres et divisions ont esté perdus et portés les livres que anciennement avoient esté faits par les roys d'armes hors de ce royaume parquoy ai entrepris au plaisir de Dieu de moy transporter ès lieux ou je saray les nobles par tout ce dit royaume et mettre leurs armes en ce dit livre et aussi leurs noms. »

Ce fragment du héraut Berry nous montre les Roys d'armes sous un jour tout entièrement nouveau. Il nous les fait voir tenant des registres dans lesquels étaient inscrites les familles nobles, avec leurs armes. Nons avons déjà montré que les anciens connaissaient ces registres, qui ont pris au moyen âge le nom d'Armoriaux; et quoique nous ayons déjà rapporté un passage de Plutarque à ce sujet, nons allons transcrire encore un fragment de Cornelius Nepos sur le chevalier Atticus : « Il avait dressé, dit-il une histoire de l'origine des familles illustres, dans laquelle on pouvait suivre toutes leurs descendances et alliances... A la prière de Marcus Brutus, il avait même mis à part, dans un livre, la maison Junia, la suivant depuis sa souche jusqu'à ce jour, et indiquant sur chaque membre, ses ancêtres, ses titres et l'époque où il les avait reçus. Il avait fait de même pour les Marcelli, à la prière de Marcellus Claudius, pour les Fabii et pour les Emilii, à la prière de Cornélius Scipion et de Fabius Maximus. » Ces hérauts se sont perpétués dans l'histoire de France jusqu'à la révolution française. Seulement, comme la royauté avait fini par remplacer les seigneuries, le héraut du roi avait fini par remplacer tous les autres. L'office de héraut fut érigé, sous Louis XIII, en office de conseiller-juge général d'armes, en faveur de noble homme Chevrier de Saint-Mauris, écuyer mâconnais. Cet office dura jusqu'en 1696. Louis XIV le remplaça par un office de grand maître général des armoiries et garde de l'armorial. Charles d'Hozier, gentilhomme provençal, en fut pourvu. En 1701, cet office fut supprimé à son tour, et l'on rétablit le juge d'armes, lequel disparut durant la célèbre nuit du 4 août, dans la personne de M. Chérin.

Le livre du héraut Sicile n'est pas, comme celui de Berry, un

simple registre ou armorial. C'est un traité en forme sur l'art héraldique. Sicile vivait et écrivait à peu près vers la même époque, c'est-à-dire durant la première moitié du xve siècle, ayant dédié son traité à Alphonse V d'Aragon, lequel régna de 1416 à 1458. En voici le débnt :

« Je Sicile héraut à très puissant roy Alphonse d'Aragon, de Sicile, de Valense, de Maillorque, de Corseigne et Sardine, comte de Barcelonne, etc., etc. Au présent et de long temps ayant domicile et ma résidence en Maboirie, ville de Mons en Hénaut, ai par plusieurs fois prétendu de tant enquérir, apprendre et sçavoir à l'aide de Dieu, de tous messeigneurs princes chevaliers et escuyers, et de tous mes frères, compagnons, roys d'armes et héraux que je peusse tant faire aucunnement par vray et raisonnable entendement, que si on me demandoit ou parloit de mon office, par quelque estat que ce fust à moi appartenant, du sçavoir ou du respondre, que j'y peusse respondre, par si bonne forme et manière qu'on fust de moy content, si ay-je à l'aide de Dieu et de tous messeigneurs et amis, fait et ordonné entre autres choses touchant le dit office, cestuy petit traité, pour apprendre à blasonner toutes armes selon les couleurs et leurs propriétés : et aussi la nouvelle manière de blasonner quant aux noms des couleurs et des métaux et celle de maintenant. »

Les paroles par lesquelles Sicile termine son avant-propos, ou, comme il dit son prologue, veulent être considérées. Quand il dit qu'il va écrire sur « la nouvelle manière de blasonner, » il formule, en deux mots, la théorie des faits dont ce chapitre est le développement ; il signale, il constate, il précise l'existence de deux blasons, l'un ancien, l'autre moderne ; et il montre clairement que c'était là aussi l'opinion des Rois d'armes ses prédécesseurs, dont il a étudié la science et pratiqué les exemples ; de telle sorte que la science historique d'à présent ne fait qu'établir, par des preuves, ce que les hérauts du xive siècle avaient avancé sur des pressentiments.

Le blason du moyen âge est nouveau, en effet si l'on considère ses règles ; il est ancien, si l'on considère ses éléments ; il est de tous les âges, si l'on considère son but. Du temps d'Agamemnon, comme du temps de Bayard, un gentilhomme portait, écrite sur son bouclier, son histoire ou l'histoire de sa famille ; seulement, vers le xie siècle, on a trouvé une certaine façon

nouvelle de combiner les caractères de cette histoire sur ce bouclier. Cette innovation est considérable sans doute ; mais elle ne constitue pas une création : inventer un alphabet, ce n'est pas inventer une langue.

La première chose dont les rois d'armes s'occupèrent, ce furent les couleurs. Ils en admirent unanimement quatre, avons-nous dit : le gueules, l'azur, le synople et le sable. La cinquième, qui était le pourpre, demeura un sujet perpétuel de querelle. Sicile dit que, de son temps, les uns la considéraient comme la première de toutes, les autres comme la dernière. Le Père Ménétrier la rejette, en se fondant sur ce que cette prétendue couleur n'est autre chose que le gueules affaibli et effacé par le temps. Ces quatre couleurs héraldiques portèrent le nom général d'émail.

Ménage, le Père Monet, ont beaucoup discuté sur l'origine du mot « gueules. » Ce qu'il y a de plus clair dans leurs diverses opinions, c'est qu'aucune d'elles n'est concluante, et que le mot gueules est entré dans la langue vers le commencement du XII siècle, et sans que personne puisse dire au juste d'où il est venu.

Il en est de même du mot « azur. » L'opinion générale est cependant qu'il vient d'un mot arabe, lequel serait passé chez les Grecs du Bas-Empire, où on le trouve sous la forme *lazourion*, notamment dans le commentaire d'Arethas sur l'Apocalypse.

En ce qui touche le « synople » Ménétrier affirme l'avoir lu, sous cette forme, dans un manuscrit de l'an 1400, sur les couleurs employées dans la peinture ; et il résulterait assez évidemment de ce témoignage que le synople aurait été une couleur composée dans la ville de Synope, ou, comme on disait au moyen âge, Synople, *Synopolis*, et aurait tiré son nom de cette circonstance, à peu près comme le bleu qu'on appelle bleu de Prusse.

Le héraut Sicile dit que la couleur « sable » signifiait la terre ; il ajoute que cette couleur est noire. Un passage de la chronique d'Olivier de la Marche sur la cour du duc de Bourgogne Philippe le Bon, dit expressément qu'il y avait des fourrures qu'on appelait « sables. » Ménétrier cite un vers de Philippe Mouskes, qui dit la même chose. D'autres érudits veulent que le sable soit noir, parce que la terre est généralement appelée noire dans les poëtes de l'antiquité.

Avec les quatres couleurs, les rois d'armes adoptèrent, comme

nous avons dit, deux métaux, l'or et l'argent; et deux fourrures, l'hermine et le vair. Le fond de ces deux fourrures, ou pannes, comme on disait au XIVe siècle, était d'argent, ou blanc; et les mouchetures qui les couvraient, de sable pour l'hermine, et d'azur pour le vair, avaient à peu près, dans le premier cas, la forme d'un fer de lance; dans le second le profil d'une clochette. On inventa enfin la contre-hermine et le contre-vair; c'étaient deux fourrures imaginaires dont le fond et les mouchetures étaient dans un ordre de couleurs inverse.

Les hérauts se sont fort escrimés sur la signification symbolique de ces couleurs, de ces métaux et de ces fourrures. Ce qu'ils disent est, du reste entièrement renouvelé des anciens, et il n'y a rien à ce sujet dans Sicile qu'on ne puisse trouver dans Pline, dans Virgile et dans Platon.

Après la couleur, le métal et la fourrure du champ, les Rois d'armes réglèrent ses divisions. Ils en admirent quatre générales, qui étaient le parti, le coupé, le tranché et le taillé, lesquelles s'opéraient au moyen d'une ligne qui partageait l'écu en deux moitiés égales, perpendiculairement pour le parti, horizontalement pour le coupé; en diagonale de droite à gauche pour le tranché, et en diagonale de gauche à droite pour le taillé.

Ces quatre premières divisions combinées en produisaient d'autres à l'infini; par exemple, le parti et le coupé produisaient l'écartelé. Plusieurs lignes perpendiculaires produisaient le pallé; plusieurs lignes horizontales produisaient le fascé; plusieurs lignes perpendiculaires et horizontales combinées produisaient l'échiqueté; plusieurs diagonales de tranché et de taillé combinées produisaient le lozangé.

Enfin, après les divisions de l'écu, venaient les signes qu'on y plaçait. Nous avons déjà dit que les signes du blason étaient innombrables, puisqu'ils admettaient tous les êtres, Dieu, les saints, l'homme, les animaux, la nature, les nuages. On les divisait néanmoins en deux grandes catégories, qui étaient les signes honorables et les signes moins honorables.

Les Rois d'armes appelaient signes honorables ceux qui remplissaient le tiers de l'écu. C'étaient : le chef, la fasce, le pal, la bande, la barre, le chevron, la croix, le sautoir, le pairle, le quartier, la bordure, l'orle, le trescheur, l'écu en abîme et le gousset.

Le chef était une bande occupant le haut de l'écu. Il représentait, disent les hérauts, la diadème des anciens rois.

La fasce, qui occupait le milieu de l'écu, horizontalement, représentait une écharpe.

Le pal était debout au milieu de l'écu, perpendiculairement, et représentait un pieu de bataille, ou bien encore un pieu de barrière.

La bande, qui coupait l'écu en diagonale, de droite à gauche, représentait une enseigne ou banderolle. Le mot *bandon*, signifiant bannière, se trouve dans les historiens grecs de la Byzantine, notamment dans Procope.

La barre est une espèce de pieu, coupant l'écu en diagonale de gauche à droite. Le mot *barra*, signifiait pieu mis au travers d'un passage, est très-fréquent dans la basse latinité. En général, la barre est un signe de bâtardise. A la fin du XVIe siècle, on confondait quelquefois encore la barre et la bande, témoin ce calembour qu'on fit sur Henri IV, en disant que sur le trône il avait mis *barre à bas;* ce qui signifiait qu'en prenant les armes de France, il avait quitté celles de cadet de Bourbon, où il y avait un bâton péri en bande.

Le sautoir a la figure de la bande et de la barre combinées. Les hérauts disent que c'est une espèce d'étrier ou de montoir, dont se servaient autrefois les chevaliers.

Il y avait en blason des croix en nombre infini; la croix pleine, la croix engrelée, la croix patée, la croix alesée, la croix potencée, la croix ancrée, la croix pommetée, la croix gringolée; et puis les croix formées avec toutes ces croix élémentaires, comme la croix cléchée, vidée et pommetée, etc. Le nombre des croix héraldiques montait à plus de cent. Néanmoins la croix pleine, la croix potencée, la croix ancrée et la croix recroisettée, étaient les plus employées. En général, la croix était un signe de croisade, comme les coquilles et le croissant.

Le chevron avait à peu près la forme d'une équerre, ayant le sommet de l'angle tourné vers le chef de l'écu. C'était, comme le sautoir, une pièce de lice.

Le pairle avait la forme d'un Y. Quelques hérauts y ont vu un pallium d'évêque.

Le quartier était un coin de l'écu, ordinairement le quart, à

l'angle de droite, du côté du chef. Le canton était un *quartier* plus petit.

La bordure était une façon de plate-bande, faisant le tour de l'écu.

L'orle était une bordure un peu rentrée, et qui ne touchait pas le bord. Ce mot est resté dans la langue sous la forme *ourlet*. C'est le latin *orula*.

Le trescheur était une bordure fleuronnée.

L'écu en abîme un petit écu placé au centre du grand.

Le gousset avait la forme d'un Y, comme le pairle, avec cette distinction que l'intervalle des deux branches était plein.

Ceci étant une histoire du blason, et non pas un traité méthodique de la matière, nous devons naturellement procéder par groupes, et non par faits. Nous avons donc moins à préciser les règles, qui sont pour quelques-uns, qu'à raconter les origines, qui sont pour tous.

En général, il y a peu d'armoiries dont l'origine et la signification précise soient connues. La plupart des maisons ont cherché à rattacher les leurs à des aventures étranges, romanesques et peu prouvées, et que les hérauts ont répandues sur des données qui n'existent plus. Ainsi, Godefroi de Bouillon changea sa croix de gueules en croix d'or, dit Sicile, par délibération expresse d'un conseil tenu après la prise de Jérusalem, pour marquer l'excellence de cette conquête. Les Michaëli de Venise portaient vingt-un besants d'or sur des fasces d'argent, dit Menestrier, parce qu'une doge, Domenico Michaëli, étant à la croisade, et l'argent ayant manqué, il fit faire des monnaies de cuir, en paya les troupes, et, au retour, remboursa ceux qui les portaient avec de la monnaie d'or.

Quelques armoiries ont été tirées de motifs de religion, comme celles de la célèbre maison Colonna, de Rome. Jean, cardinal, ayant été envoyé légat en terre sainte, en l'année 1200, en rapporta la colonne à laquelle avait été, dit-on, lié Jésus-Christ pendant sa flagellation. Ce fut de là qu'il tira le nom de Colonna, lequel est resté à sa famille, et qu'il prit pour armes une colonne d'argent en champ d'azur. Plus tard, les Colonna placèrent une couronne impériale sur cette colonne, lorsque Étienne Colonna eut couronné l'empereur Louis de Bavière; et depuis le XVIe siècle, ils ont ajouté quatorze guidons turcs à leur

écusson, en mémoire de la bataille de Lépante, où Marc-Antoine Colonna commandait les troupes du pape.

Mais une quantité considérable d'armoiries tirent leur origine de jeux de mots, de lazzis et de ressemblants de noms. Ces dernières, qui reproduisent avec des symboles le nom de ceux qui les portent, sont dites *armes parlantes*. Celles de Colonna sont de ce genre. C'est ainsi que les Orsini, autre puissante maison de Rome, portaient un ours. Les Lunati, d'Italie, portaient d'azur à trois croissants d'argent; les Créquy, d'or au créquier de gueules; la ville de Berne, de gueules à la bande d'or, chargée d'un ours passant en bande de sable, parce que *Ber* signifie ours en allemand; et les Barberini portaient d'azur à trois taons d'or, les taons s'appelant *barbarini* en italien.

Quelquefois les armoiries étaient un anagramme. La maison de Lorraine portait d'or à la bande de gueules, chargée de trois alérions d'argent, *alérion* étant l'anagramme de *Lorraine*.

Quelquefois les armoiries étaient un rébus. La maison de Poitiers, en Franche-Comté, portait d'azur à six pois mis en tiers, c'est-à-dire trois au premier rang, deux au second, un au troisième. Ces pois ont été par la suite changés en besans.

Quelquefois les armes rappelaient une profession. Les Médicis avaient autrefois pour armes des pilules, qu'ils changèrent ensuite en tourteaux. Les Romieu, de Provence, portaient d'argent à la bougette de pèlerin d'azur, chargée d'une coquille d'or, couronnée d'argent, parce que le mot *romieu* signifie, en provençal, un homme qui va en pèlerinage à Rome.

Quelquefois, les armes ont une origine anecdotique et personnelle. Les princes d'Orange portaient d'or au cornet d'azur, à cause de Guillaume d'Orange, dit *au cort nez*. Laroque dit que Guillaume le Bâtard prit pour armes de gueules au léopard d'or, parce que le léopard est bâtard, étant le produit, selon Pline, d'une panthère mâle et d'une lionne. Des chroniqueurs racontent que Frédérick Ier ayant donné un lion à Ladislas II, roi de Bohême, qui portait un aigle, le peintre lui peignit la queue si courte, que les soldats prétendirent que ce lion était un singe. C'est ce qui obligea Frédérick Ier à faire peindre deux queues, dressées, passées et repassées en sautoir à ce lion, afin qu'on pût les voir.

On comprend que ces histoires seraient sans fin : aussi faut-

il les abréger. Comme toutes les langues, le blason a ses caprices, ses idiotismes et ses calembours. Il a servi à écrire les plus belles pages des annales du monde, les plus sanglantes et les plus terribles; pourquoi n'aurait-il pas eu ses feuillets de causerie et d'anecdotes ?

Contemporain des sociétés naissantes et universel de sa nature, le blason s'est encore répandu dans le monde entier sur les pas de la chevalerie du moyen âge. Les Normands l'ont porté en Angleterre, les Portugais au Congo, les Hollandais au Brésil, les Espagnols au Pérou, les Français en Italie. Les philosophes du XVIIIe siècle cherchaient une langue qui fût parlée de tous les peuples : le blason n'est-il pas cette langue?

A. GRANIER DE CASSAGNAC.

BALTHAZAR COZZA.

I.

Le père Labbe prétend que ce Balthazar était d'une famille illustre de Naples : je le crois.

Qu'il fût né dans la cabane obscure d'un pauvre pêcheur ou dans la maison d'un seigneur de vieille race, aujourd'hui cela ne ferait pas grand chose. Aujourd'hui, l'on n'y regarde pas de si près; on est toujours assez bien né, si l'on se porte bien; si, avec un assez bon estomac, on a un assez mauvais cœur; si l'on a de l'audace, de l'habileté, un grand mépris de l'opinion; si l'on fait rapidement son chemin; si l'on parvient à la fortune, quelque route que l'on suive pour y arriver. A cette époque du XIVe siècle, où Balthazar vint au monde, il n'en était pas tout à fait ainsi, bien que l'histoire nous montre une foule de gens de rien qui occupèrent les positions les plus élevées, et jouèrent les plus grands rôles dans la politique. Une belle naissance était généralement un moyen sûr pour arriver; la société appartenait à quelques-uns, et il fallait beaucoup de bonheur, c'est-à-dire de force, d'intelligence, de hardiesse ou de génie, pour y être quelque chose, quand on n'était pas de ces quelques-uns là. La naissance mettait tout d'abord un homme en lumière, et si cet homme s'était fourvoyé au commencement de sa vie, elle lui faisait pardonner toutes ses fautes.

Balthazar Cozza était donc *illustri familiâ natus*, comme le dit l'historien des conciles, beaucoup mieux disposé d'ailleurs pour ce personnage extraordinaire que Boniface Simoneta, Jacob Revi, Platine et d'autres, qui ont écrit, en pays catholique ou en pays protestant, l'histoire souvent assez peu édifiante

des papes. Dès son enfance, Balthazar montra cet esprit ferme et aventureux qui devait le pousser dans la double carrière où nous allons le suivre. Naples était en proie aux agitations de la guerre civile en 1570, lorsqu'il reçut le jour. Il fut élevé dans cette atmosphère de passions violentes qui partageaient en deux camps rivaux, en deux nations ennemies, un peuple désolé pour qui les souvenirs du règne heureux et fécond du bon roi Robert étaient déjà une tradition perdue. Jeanne avait ensanglanté le trône, et reçu la main de son complice dans l'assassinat d'André, son premier époux; depuis ce temps tout était confusion.

Prendre un parti à quinze ans, se jeter dans les brigues de la maison de Duras, ou tirer l'épée pour la maison d'Anjou, c'est ce que Balthazar ne voulut point, ou ce que sa famille ne lui permit pas de faire.

La vie de marin le séduisit; mais ce n'était point comme marchand qu'il voulait monter sur un navire. La fortune acquise par des transactions à l'étranger, et par des navigations dont le but unique était le transport de marchandises plus ou moins précieuses, ne devait pas tenter un jeune homme ardent, impatient des dangers, et que le choc des armes avait éveillé plus d'une fois dans son berceau. Sans doute, navigateur marchand, il aurait pu nourrir quelques espérances de gloire, puisque le marinier portait toujours contre les pirates une cuirasse, un casque et une épée, et que souvent il était obligé de défendre sa nef que l'audacieux vautour des mers venait assaillir; il aima mieux attaquer que repousser l'attaque, et il se jeta avec toute l'impétuosité de son caractère sur une de ces galères de course qui infestaient la Méditerranée, et allaient épier les riches cargaisons, du golfe de Marseille au fond de la mer de Caramanie.

Balthazar se distingua bientôt dans une profession dont les hasards plaisaient à son esprit turbulent; bientôt il fut redoutable, et son nom acquit de la célébrité chez les Napolitains, comme chez les marchands provençaux, italiens, espagnols et maures, que sa galère victorieuse rançonnait durement à chaque rencontre. La renommée s'attacha à toutes ses entreprises; car alors si l'on redoutait le pirate, si l'on faisait des lois contre lui, si l'on armait à sa poursuite des bâtiments rapides et bien

armés, on ne le méprisait pas; on lui pardonnait de faire sur mer ce que tant d'autres faisaient sur terre.

Que l'on me permette une parenthèse. Sans vouloir me donner un air paradoxal, ne pourrais-je pas demander lequel valut mieux, Sinan-Reïs, ce corsaire qui eut tant de célébrité au XVIe siècle, et fut aussi humain que brave, ou M. de Turenne, qui conserva une si belle renommée d'homme de bien, après avoir incendié le Palatinat? Eustache le Moine, ce grand pirate du XIIIe siècle, est-il beaucoup moins honorable que tous les capitaines de son temps? Alexandre est un grand homme pour tout le monde, et l'on honore assez peu les Barberousse qui, avec des moyens bien inférieurs à ceux dont put disposer le fils glorieux de Philippe, ont tenu toute la chrétienté en haleine, ont fondé un État, et, dans leurs courses, ont certainement fait couler moins de larmes et de sang que le roi de Macédoine. Lequel vaudrait-il mieux être, André Doria ou Ucchiali, si l'on veut bien oublier que le premier mourut en bon chrétien, après avoir été au service du pape, du roi de France, de Charles-Quint et de la république de Gênes, tandis que le second vécut et finit en musulman, ennemi acharné du nom chrétien? Qu'a fait l'un toute sa vie, que n'ait pas fait l'autre? N'y avait-il pas dans les prisons souterraines de la *casa* Doria, et sur les bancs des galères du grand André, autant de captifs, turcs, algériens, maures, juifs, autant de femmes et d'enfants enlevés sur les terres de Turquie et de Barbarie, qu'il y avait de chrétiens dans les bagnes par le fait du Reïs, à qui Selim avait confié une part de ses forces navales avant Lépante? A la fin du monde, quand tous ces hommes compteront aux pieds de l'Éternel, pensez-vous qu'ils se redevront beaucoup l'un à l'autre?

Il faut qu'une assez haute estime ait suivi les premiers travaux de Cozza, et que sa célébrité eût déjà bien grandi à Naples, car lorsque le parti de la maison d'Anjou, effrayé des progrès que faisait Ladislas, décida que l'on députerait auprès de Louis II, roi de Sicile, qui était alors en Provence, ce fut Balthazar qu'on choisit. On lui donna la mission de se rendre à la cour du monarque pour le supplier de hâter sa venue dans le royaume de Pouille où sa présence était fort nécessaire. Notre pirate eut bientôt fait décorer ses galères avec tout le luxe qui convenait aux navires d'un ambassadeur et de sa suite. Le large

artimon, teint des couleurs de la pourpre et timbré de l'écusson de Naples, sous lequel brillait l'écu des Cozza, fut donné au vent, et, peu de jours après, les côtes de Provence virent, cherchant l'abri d'un de leurs ports, deux riches galères, que le bruit de leur cent rames à *zeuzille* annonçait de loin autant que l'éclat de leurs voiles vermeilles et celui de leurs bannières de fête agitées par le vent. Cozza réussit complétement dans son ambassade ; Louis II se décida à se rendre à Naples et il fit préparer une *navie* pour le porter où l'appelaient les vœux de ses partisans. Que Balthazar ait travaillé en homme d'expérience à l'armement de cette escadre, qu'il y ait exercé un commandement pendant le trajet, Poggio, pas plus que Giannone, l'historien de Naples, et le moine, historien des conciles, ne le disent; mais cela n'est pas douteux. Ce fut pendant ce voyage que les idées ambitieuses de Cozza prirent une nouvelle direction, et voici comment :

Balthazar, corsaire, comprit qu'il n'avait aucun avenir. Eût-il conquis quelque île de l'Archipel, y eût-il fondé un des ces États auxquels les rivalités des puissances laissaient peu de durée, et que les Sarrazins inquiétaient sans cesse, à défaut des chrétiens; se fût-il montré à la croisade comme le plus vaillant des chevaliers, il n'eût point exercé sur le monde cet empire, rêve de sa jeunesse. Pour être roi ou empereur, il fallait être de famille royale; car alors on ne voyait guère un soldat heureux franchir les degrés du trône. Mais tout le monde pouvait aspirer à la tiare : c'était le temps du schisme; on voyait la couronne des successeurs de saint Pierre portée, à la fois, par deux cardinaux. Boniface IX régnait à Rome, et, avant lui, y avait régné Urbain VI, ce pape altier, dur, violent, élu au milieu d'intrigues tumultueuses, et qui, ayant lassé bientôt, par la hauteur de son caractère, la patience des cardinaux français, ses principaux électeurs, avait été abandonné par eux. On ne l'avait point déposé cependant, mais on s'était retiré de lui, et vingt membres du sacré collége, dont quatre italiens, et seize français, qui les avaient entraînés, s'étaient réunis à Fondi pour donner un rival à Urbain. Ce conclave dissident voulait opposer au pape légitime un homme énergique et courageux, un antagoniste habile et fort, éloquent et hardi, il jeta les yeux sur Robert de Genève, le frère du comte Amédée, prélat jeune

encore, car il n'avait que trente-six ans, promu au cardinalat par Grégoire XI, ancien évêque de Cambrai et de Terouanne, et d'abord chanoine de Paris. Le 27 août 1378, toutes les cloches des églises de Fondi annoncèrent qu'un antagoniste venait d'être donné à Urbain VI, et que Robert, sous le nom de Clément VII, allait régner sur la portion de la chrétienté qu'on travaillait à détacher de l'obédience du pape romain.

Un pontife de trente-six ans, pontife parce qu'il a de l'activité, une volonté puissante, une grande connaissance des choses de l'Église et de la politique, quel exemple encourageant pour un jeune homme plein d'ardeur, moins noble sans doute que Robert de Genève, mais noble cependant, connu par son courage, choisi par Naples pour la représenter auprès de Louis d'Anjou, et plein de cette idée que, dans les temps de dissensions civiles et de schisme, rien n'est impossible à qui se sent la capacité de faire et la ferme volonté d'arriver!

Et ce n'est pas tout. Urbain VI mort, Rome lui choisit pour successeur Boniface IX, un pape jeune aussi, comme le pape d'Avignon. Décidément, aux yeux de Balthazar Cozza, le pontificat était la seule carrière qui pût produire, sur la scène élevée du monde, un homme que l'élection et la naissance ne pouvaient faire empereur ou roi. Quelle joie, pape d'Avignon, d'excommunier le pape de Rome! Ou, pape de Rome, de prêter son appui à quelque prétendant au trône, à Ladislas, par exemple, héritier des droits de Charles de Duras, et cela seulement parce que le pape d'Avignon soutient à Naples la maison d'Anjou! Fulminer des bulles, lever de lourds impôts pour des guerres dont on a soin de sanctifier les motifs, bénir de grands avénements, conquérir quelques rois à sa tiare, se faire admettre ou rejeter par un concile œcuménique, voilà une glorieuse vie! Qu'est-ce après cela que courir la mer, piller le marchand et combattre les navires de guerre qui convoient les nefs commerçantes?.... S'il y a deux papes, pourquoi n'y en aurait il pas trois? Si Robert de Genève a été nommé contre Urbain, et Boniface contre Clément VII, pourquoi Balthazar ne serait-il pas nommé contre Boniface ou contre tout autre?

Avant que Louis d'Anjou quittât la Provence, Clément VII donne la bénédiction à la galère qui va transporter le roi de Sicile à Naples, et Balthazar assiste à cette cérémonie. Quel res-

pect ce roi, cette cour, ce peuple ont pour le pontife! Comme tout s'incline sous ses doigts levés pour bénir! Comme chacun s'humilie sous son regard! Balthazar sera pontife, il le veut, il faut qu'il ceigne la triple couronne! Il faut qu'il arrive à ce trône au-dessous duquel tous les trônes sont placés. A Rome, à Avignon, à Fondi ou ailleurs, qu'importe? le corsaire y arrivera.

Sa famille ne le retiendra pas. Pour elle, la prélature, la pourpre, les bénéfices immenses qui s'y rattachent, valent bien la gloire et la fortune acquises par la piraterie. Loin de le détourner du projet qu'il médite, on encourage Cozza à en poursuivre le succès. Mais il est un cœur que cette résolution va briser, un cœur tendre et dévoué, un cœur à qui toutes les pensées d'ambition sont restées étrangères, qui ne connaît qu'un seul bonheur, aimer; une seule fortune, une seule gloire, être aimé. Balthazar aura-t-il la force de rompre le nœud formé depuis un an à peine?... Sa résolution est trop irrévocablement prise pour qu'il puisse hésiter à sacrifier une femme, fût-elle sa femme légitime et fallût-il la répudier. Mais il n'a pas besoin qu'un divorce lui rende une liberté qu'il n'a jamais perdue; Clotilda n'est point son épouse, elle n'est que sa maîtresse, son esclave.

Pendant une croisière qu'il a faite dans l'Archipel grec, il est allé, sous prétexte de commercer, débarquer à Cerigo, et là, il a vu une jeune fille blonde et belle comme la déesse qu'autrefois, sur cette île voluptueuse, on honorait d'un culte particulier. Il était jeune, beau, fier, il s'est fait aimer; il a ravi Clotilda à la tendresse d'une mère, à l'espoir d'un futur époux, et les triples rames du pirate ont emporté le navire qui cachait la captive.

Naples a reçu la pauvre Grecque, à laquelle ont dû bientôt le céder en grâce, en atours magnifiques, et les Napolitaines les plus renommées, et les Espagnoles venues de la Sicile, où elles avaient suivi la maison d'Aragon. Clotilda est devenue célèbre; il n'est pas une femme qui ne lui porte envie, pas une femme qui se puisse croire aussi passionnément aimée qu'elle. Elle a tout sacrifié au vaillant pirate, sa patrie et sa mère; elle a tout oublié pour vivre d'une seule pensée : l'amour de Balthazar.

Cozza pourra-t-il la quitter! lui qui, dans un accès de jalousie insensé, a fait tomber, sous son poignard, aux pieds de Clotilda, un des amis de son enfance qu'il soupçonnait de l'aimer! Il le pourra. Il ira droit à Clotilda sans que sa poitrine trahisse,

par les battements pressés de son cœur, la vive émotion à laquelle il est en proie, sans que sa figure dénonce la lutte intérieure dont il a su triompher. Il ne s'abaissera point à feindre.

— Clotilda, lui dit-il, je viens te demander un grand sacrifice.

— Un sacrifice, Balthazar! Ne t'appartiens-je pas tout entière? N'as-tu pas le droit d'ordonner? Cette vie brillante, à laquelle la pauvre fille d'un jardinier de Cerigo ne semblait pas destinée, faut-il que j'y renonce? As-tu besoin, pour quelque armement de galères, des bijoux nombreux dont ton amour, plus ingénieux que les caprices d'une femme, m'a voulu parer, des colliers de sequins et de bezants dont tu as chargé mon cou, de ces riches bracelets qu'une impératrice payerait des revenus d'une province et dont les pierres éclatantes seraient un digne ornement pour la couronne de Clément VII?

— La couronne de Clément VII! Sais-tu, Clotilda, le mot que tu viens de prononcer?

— Un mot tout simple. Si je connaissais, Balthazar, quelque chose de plus sacré, de plus beau que cette couronne, je l'aurais nommée pour te montrer à quel point j'estime les présents dont tu m'as comblée.

— Tu as raison, Clotilda, c'est une chose bien belle que cette triple couronne du pape!

— Sans doute, Balthazar; mais quel rapport peut-il y avoir entre la tiare et le sacrifice que tu attends de ton esclave?

— Clotilda, il faut nous séparer.

— Nous séparer! dit Clotilda en se levant avec précipitation pour saisir la main de Balthazar Cozza qu'un trouble visible agitait en ce moment et qui osait à peine regarder son esclave. Nous séparer, oh! jamais! Ce n'est pas cela que tu as voulu dire! Tu as quelque voyage à entreprendre et tu me laisseras à Naples; puis tu reviendras auprès de moi....

— Un voyage, oui. Je vais à Bologne; mais... pour ne plus revenir.

— Ainsi, c'est pour toujours que tu veux t'éloigner de moi, Balthazar; pour toujours!.... L'exemple des rois te gagne!... Au moins ne devrais-tu pas imiter ceux que tu méprises. Ladislas vient de répudier Constance de Clermont pour convoler à d'autres noces, et toi, le serviteur de Louis d'Anjou, tu veux

me chasser à la veille de me donner le titre d'épouse! Ah c'était le roi de Sicile et de Naples que tu devais imiter dans sa tendresse pour Yolande d'Aragon, et non l'ingrat et perfide Ladislas!

— Point d'éclat, point d'emportement, point de reproches inutiles. Il faut nous séparer; je l'ai dit, et tu sais que rien n'a le pouvoir de me faire dédire. Ne m'oppose point l'exemple de Ladislas. Il n'y a aucun rapport entre ma conduite et celle du prétendant; Constance était sa femme, et... vous n'êtes pas la mienne, Clotilda.

— Barbare, pourquoi ne m'as-tu pas tuée à Cerigo quand tu employas la violence pour me ravir à ma mère?

— Écoute, Clotida; j'aurai vingt-cinq ans bientôt, et je ne suis qu'un corsaire. Cette vie sans éclat, sans grandeur, sans agitations, me lasse et me paraît misérable. La richesse et ton amour ne me suffisent plus. C'est le pouvoir, c'est un grand rôle dans le monde qu'il me faut. Ce rôle, le schisme qui divise l'Occident m'offre les moyens d'y prétendre. J'aspire au trône de saint Pierre, ce trône est encore bien au-dessus de moi, je ne suis pas même sur le premier degré; mais quand j'auraiposé le pied sur la première marche, je monterai rapidement.... A toutes ces femmes que nous voyons autour de nous, vaniteuses et débauchées, je dirais : « Demain j'entre dans l'Église, et tu seras ma maîtresse; » toutes répondraient : « Sois prêtre, docteur, évêque, cardinal ou pape, et je serai ta maîtresse. » Mais toi, Clotilda, je te connais; je t'aime trop véritablement, j'honore trop en toi la grandeur d'âme, la noblesse et la chasteté du cœur, pour te tenir un semblable langage. Toi, il faut te plaindre et te quitter. Prends une de mes nefs, charges-y toutes les choses précieuses qui t'appartiennent. Tu peux retourner à Cerigo.... Tu es libre!

Clotilda était retombée sur les coussins; elle ne pleurait plus; elle garda un moment le silence, puis, avec plus de douceur que de fierté, elle répliqua :

— Vous êtes le seigneur, et moi l'esclave soumise; j'obéirai. Le ciel me devait ce châtiment cruel pour la faiblesse que j'ai eue de vous aimer, quand je devais me tuer plutôt que de me donner à vous. Non, je ne vous maudirai point, mais je vous plaindrai, car vous serez bientôt plus malheureux que moi; je

prierai Dieu pour vous, et quelque peu d'apparence qu'il y ait qu'un prélat, un prince de l'Église, un pontife ait besoin d'une pauvre femme, je serai toujours là quand mon aide pourra vous être utile. Ces biens dont votre tendresse m'a comblée, je les accepte, non pour les emporter à Cerigo, — car je ne reverrai jamais cette île où la honte m'accueillerait au rivage, — mais pour vous les garder si le pied vous glisse sur les degrés dangereux qui mènent aux trônes des papes de Rome et d'Avignon.

Clotilda se mit alors à genoux auprès de Balthazar dont elle prit la main qu'elle porta à ses lèvres, puis à son front en signe de respect; et se relevant, elle le salua froidement :

— Adieu, lui dit-elle, vous ne me verrez plus qu'aux jours de vos disgrâces.

Balthazar hésita et fit un pas pour lui prendre la main qu'elle retira avec dignité. Sa résolution, ébranlée un instant, se raffermit, et il s'éloigna.

II. — CARDINAL.

Deux jours après que Balthazar Cozza eut pris congé de Clotilda, notre jeune homme monta à cheval dans la cour de son *palazzo*, et, partit, accompagné d'un vieux serviteur qui devait le suivre à Bologne.

Avant de s'éloigner de cette maison où il avait passé des instants si heureux, tant que l'ambition dont la fièvre ardente le brûlait maintenant n'avait été qu'un vague désir, le futur prince de l'Église voulut saluer d'un dernier regard la femme qu'il se reprochait peut-être en ce moment de sacrifier à un sentiment égoïste. Il s'approcha du balcon sur lequel Clotilda avait l'habitude de venir toutes les fois que son amant s'apprêtait pour une chevauchée, pour une partie de chasse, ou pour une de ces cérémonies de cour auxquelles, depuis un mois, avait souvent donné lieu la prise de possession du trône par Louis II de Sicile. Il fit caracoler son cheval et ordonna à son serviteur de sonner de la trompette en signe d'adieu. Tous ses gens étaient là, tous ses amis l'entouraient; de grandes acclamations furent poussées; mille paroles, mille souhaits furent échangés; mais sur le balcon personne ne parut. La lourde tapisserie intérieure qui re-

couvrait la fenêtre ne fut point soulevée. Cozza aurait donné tous les vœux dont les énergiques expressions se perdaient dans l'air autour de lui, pour un dernier regard de Clotilda. Clotilda, renfermée dans son oratoire, pleurait et priait. Ce fut en vain que Balthazar la chercha derrière les jalousies où l'amour, plus fort que la raison, aurait pu l'amener. Il fallut partir sans la voir, sans emporter sa bénédiction.

Clotilda lui avait prédit malheur, et il ne pouvait se défendre d'une certaine appréhension en se rappelant les paroles qu'elle lui avait dites d'un ton tristement prophétique, et qui lui annonçaient de cruelles disgrâces. Était-ce seulement l'amour déçu qui avait dicté à la malheureuse Grecque ces menaces qui auraient ému tout autre qu'un ambitieux de la trempe de Cozza; ou bien Clotilda, par une de ces mystérieuses révélations que le ciel ne refusait pas alors à quelques êtres privilégiés, avait-elle connu la destinée réelle qu'elle avait dévoilée à son amant?

Pour échapper à ces pensées, à ce doute qui l'effrayait, Balthazar mit son cheval au galop, et en quelques minutes il eut franchi l'enceinte de Naples. Alors il respira plus à l'aise, et, ralentissant le pas de sa monture, il attendit que la mule moins rapide du serviteur qui le suivait de loin, eût rejoint son vigoureux coursier.

Ce serviteur qui accompagnait Balthazar était un vieux chercheur d'aventures que Cozza s'était attaché depuis le jour où, pour la première fois, il avait mis le pied sur une galère. Il était tout dévoué à son maître, lui avait obéi jusque-là aveuglément, sans se permettre aucune observation qui pût faire douter de son zèle; cette fois le bonhomme était mécontent, et il l'avait déjà laissé voir d'une manière assez claire pour que Balthazar l'eût remarqué. Quand il fut arrivé près de son maître qui l'attendait au sommet d'une côte, d'où celui-ci jetait encore un regard sur la ville et l'admirable baie de Naples :

— Comme vous courez, mon noble seigneur? On dirait que vous fuyez. Vous voilà, Dieu me pardonne, comme tant de ces pauvres gens qui n'ont eu si souvent d'autre parti à prendre, quand ils voyaient votre bannière au flanc d'un de nos navires, que celui de quitter la côte bien vite et de se confier aux quatre jambes d'un cheval vif et léger.

— Bientôt je marcherai moins vite, Gennaro; mais il me fal-

lait quitter précipitamment Naples, où je sentais que l'amour pouvait me retenir.

— Eh ! le grand mal !

— L'amour ne me conduirait à rien ; la route de Bologne mène aux honneurs, à la gloire.

— Les honneurs ! la gloire ! monseigneur, la gloire à Bologne ! je n'y comprends rien. La mer est-elle donc venue à Bologne depuis trente ans que je n'y suis allé ?

— Apprends donc que je quitte le monde, mais pour quelques années seulement. J'y reparaîtrai ensuite, non plus comme un gentilhomme enrichi par le butin fait sur des marchands timides, mais comme un digne et savant docteur, et j'espère....

— Ah ! diable ! c'est l'Église qui vous tente à présent ? Vous pensez peut-être devenir cardinal ?

— Et qui ne devient pas cardinal, Gennaro ? Le Candiote qu'on nomme Philarge, ce pauvre mendiant que recueillit un frère mineur, n'a-t-il pas été précepteur du fils de Galéas Visconti, puis évêque de Vienne, puis archevêque de Milan ? N'est-il pas cardinal aujourd'hui ?

— Oui ; mais un corsaire !

— Un corsaire comme moi vaut bien un chef de bande comme ce soudard que Grégoire a décoré de la pourpre et qu'on a vu successivement docteur en droit canonique, capitaine de je ne sais quelles troupes, puis professeur à Montpellier.

— Je ne dis pas le contraire ; mais j'aimerais mieux faire trembler la mer sous mes puissantes galères ; que dis-je ? j'aimerais mieux, nocher paisible, conduire la nef la plus pesante, que de siéger au conseil d'un pape. Avec cela, vous avouerez que, par le temps de schisme diabolique où nous vivons, la vie d'un cardinal ne mérite guère d'être enviée.

— Eh ! tant mieux, vraiment ; c'est cette inquiétude perpétuelle, c'est cette guerre de ruses et de brigues, c'est cette violente agitation qui rendent à mes yeux la vie d'un cardinal si heureuse.

— Oui, mais il y a de mauvais moments à passer. J'étais à Gênes, il n'y a pas beaucoup d'années, quand Urbain VI, le pape déchu, revenant de Nocera, où il s'était réfugié, y aborda avec des évêques et des cardinaux qu'il avait fait appliquer à la

torture. Et pourquoi leur avait-il brisé les membres? Parce que ces malheureux avaient eu la pensée de quitter l'homme violent et cruel déposé par la majorité du sacré collége. Cinq de ces chapeaux rouges qui s'étaient plaints de la rigueur d'un pareil traitement furent égorgés à Gênes par ses ordres, car un pape même détrôné trouve des bourreaux pour satisfaire ses caprices sanguinaires. D'un autre côté, cela ne pourrait-il pas mal finir pour les papes eux-mêmes? Les rois chrétiens se lasseront, et alors....

— Alors il restera un pape, n'est-ce pas? Eh bien! l'important est d'être ce pape-là.

— Et vous voulez l'être, noble seigneur.... Soit. Et pourquoi pas? ajouta ironiquement Gennaro. Saint-Pierre était marin aussi, et si un simple pêcheur a pu devenir chef de l'Église, qui empêche un corsaire de l'imiter?

La conversation, dont le tour commençait à déplaire à Balthazar, s'arrêta là, et ne fut plus reprise sur le même sujet. Au bout de quelques jours de marche, pendant lesquels Cozza affecta de ne point prononcer le nom de Clotilda, bien que souvent sa pensée le ramenât auprès de cette femme si lâchement abandonnée, nos deux voyageurs arrivèrent à Bologne. Là Balthazar se mit sérieusement à étudier. Il avait de l'intelligence, de la volonté, un nom, de la fortune, l'art de séduire et de persuader : avant deux ans il prit le grade de docteur en droit civil et canon, et il pensa aussitôt à se rapprocher du trône pontifical. Comme il se disposait à partir pour Rome, quelques-uns de ses amis lui demandèrent où il allait; il leur répondit : « Je vais au pontificat! »

C'était une idée fixe; il fallait la faire réussir. Balthazar était adroit autant qu'audacieux; il se fit présenter à Boniface IX, Napolitain comme lui, et dont il connaissait la famille. S'il eût été lié avec les Amédée et les Robert de Genève, il serait allé à Avignon, et Clément VII l'aurait eu pour conseiller, mais Pietro Tomacelli devait nécessairement l'attirer à Rome. Il fut bientôt dans l'intimité de ce souverain, qui, pour récompenser son dévouement, le décora de la pourpre romaine.

Le jour où il venait de recevoir la barrette, la foule qui se pressait à la porte du palais de sa sainteté pour attendre la bénédiction du nouveau cardinal, livra passage à une femme,

vêtue d'un costume étranger, couverte d'un long voile, qui s'avança, s'agenouilla dévotement, reçut la bénédiction, et, se redressant, s'écria :

— Tes malheurs vont commencer, Balthazar, Dieu te protége !

Deux personnes seulement reconnurent cette voix prophétique qui venait de jeter des paroles sinistres au milieu du pieux silence des assistants. Balthazar ne se laissa point troubler. Il pouvait se venger, faire arrêter l'insolente qui avait parlé, la condamner à un emprisonnement; il ne le voulut pas. Il modéra même, en cette circonstance, le zèle empressé de Gennaro, qui se hâtait d'aller saisir la coupable; il releva lui-même Clotilda, et lui dit tout bas :

— Mon ange gardien est bien imprudent; il ne sait donc pas qu'il y a des couvents et des cachots à Rome ?

Puis il ajouta d'un ton paternel :

— Allez, mon enfant; je vous remercie. Si Dieu nous appelle au martyre, nous devons l'en bénir ! que sa volonté soit faite !

III. — PAPE.

Le nouveau cardinal, diacre de Saint-Eustache, fut envoyé par Boniface en qualité de légat à Bologne. Cette ville avait tenté de se soustraire à l'autorité du pontife, Balthazar Cozza l'y ramena par l'énergie de sa lutte contre la faction anti-romaine. Il maintint l'ordre et l'obéissance pendant neuf ans qu'il y exerça la souveraineté au nom de Boniface et de ses successeurs, Innocent VII et Grégoire XII.

Le schisme était dans toute sa violence; Grégoire et Benoît XIII, nommés chacun par un parti, se refusaient, comme avaient fait Boniface et Clément, à se démettre du pouvoir pontifical, et à revenir à l'union par une élection consentie entre les colléges des cardinaux de Rome et d'Avignon. Les rois intervenaient inutilement; on eut recours à un concile.

Le 26 juin 1409, les pères réunis à Pise élurent Pierre de Candie, ce même Philarge le mendiant que Galéas Visconti avait fait archevêque de Milan, et le pape Innocent VII, cardinal. C'était un vieillard respectable par son âge, sa science, sa vertu, et qu'on pouvait opposer avec avantage à l'ambitieux et

hardi Pierre de Luna, l'Aragonais, que les cardinaux d'Avignon avaient élu en 1394. Le Vénitien Ange Cornaro, le pape des cardinaux romains, n'était pas un adversaire plus redoutable; homme de mœurs sévères, assez saint homme pour un pape de cette époque, Cornaro était d'ailleurs assez peu loyal, car malgré ses promesses, il avait refusé d'abdiquer pour faire cesser la grande querelle qui divisait l'Église d'Occident.

Pierre de Candie, sous le nom d'Alexandre V, ne régna pas longtemps; son pontificat dura dix mois et huit jours. Balthazar Cozza, qui gouvernait Alexandre, l'avait retenu à Bologne; il ne le quittait pas, il lui dictait tous ses actes; enfin, il s'exerçait lui-même à la papauté qu'il voulait conquérir bientôt. Alexandre mourut. Les rois ne peuvent pas mourir de mort naturelle; on invente toujours quelque fable au sujet de leur trépas. On imagina, cette fois, que Balthazar avait empoisonné le pape; on le dit, on le répéta, mais on n'en produisit aucune preuve. L'accusation d'empoisonnement était alors banale. N'accusait-on pas dans le même temps une maîtresse de Ladislas d'avoir empoisonné son amant, quand la malheureuse mourait comme lui, épuisée par la débauche?

Quoi qu'il en soit, aussitôt qu'Alexandre eut fermé les yeux, le cardinal de Saint-Eustache prit ses mesures. Il voulait être élu, et peut-être la circonstance était favorable, parce que tous les cardinaux romains était à Bologne, et qu'il était gouverneur de la ville où allait se tenir le conclave. Voici comment il prépara son élection.

Les grandes résistances qu'il prévoyait n'étaient pas toutes faciles à surmonter. Avec certains électeurs, il employa la persuasion, la flatterie avec d'autres, avec d'autres encore les promesses ou l'argent comptant. Mais ce n'était pas tout; il y avait des récalcitrants qu'il fallait effrayer. Il fit entourer la ville de troupes et cerner la maison où se réunissaient les cardinaux. Il aurait fait enlever, en vrai corsaire qu'il était encore, un ou deux des cardinaux influents contre lui, s'il ne les avait pu gagner ou vaincre par la crainte. Peut-être en secret le vieux Gennaro reçut des instructions à cet égard; mais il ne fut pas nécessaire d'en venir à cet expédient. On perdit du temps en scrutins inutiles; à la fin, Balthazar obtint de ses collègues fatigués qu'il désignerait le pape, et que ceux-ci ratifieraient son choix.

— Et qui nommeras-tu? demanda un des cardinaux hostiles au diacre de Saint-Eustache.

— Tu vas voir. Apporte-moi la chape de saint Pierre.

On la lui apporta. Il descendit de son siége, déploya la chlamyde sainte, après l'avoir baisée, fit quelques pas, comme pour aller à un vieillard qui siégeait en face de lui; puis, passant rapidement le manteau sur sa tête:

— Je suis pape! dit-il.

Et personne n'osa protester.

Sixte-Quint a volé le corsaire Balthazar: il n'y a rien de nouveau sous le soleil!

Balthazar prit le nom de Jean XXIII. — On n'est pas bien d'accord sur ce chiffre; XXII ou XXIII, n'importe. — Son premier soin fut de songer à son couronnement, dont Monstrelet a enregistré les principales circonstances. Après l'élection, on mena le nouveau pontife à Saint-Pierre, l'église cathédrale de Bologne; là, on le *mitra*, comme dit le chroniqueur, et l'on reçut son serment de gouverner le monde chrétien avec douceur, et de n'être terrible qu'au schisme et à l'hérésie. De l'église, on le conduisit au palais pontifical, et pendant ce temps on vida la maison qu'il avait habitée; on emporta tout, et *mesmement n'y demeura huys ni fenestre que tout fut osté*. Pourquoi arracha-t-on les fenêtres et les portes? C'était là une coutume symbolique dont le sens nous échappe. Le lendemain, de grandes fêtes eurent lieu, et il *y eut tant de noblesse et de joyeusetés*, qu'on ne saurait s'en faire une idée. A la procession qui fut faite figurèrent vingt-quatre cardinaux, deux patriarches, trois archevêques, vingt-sept abbés mitrés ou non mitrés, sans compter la foule des gens d'Église, prêtres et moines de tous les ordres, que la solennité du jour avait attirés de vingt lieues à la ronde. Le pape portait ce jour-là une mitre rouge brodée de blanc. Le samedi suivant, 22 mai 1410, Jean XXIII, qui n'était que diacre, reçut l'ordre de prêtrise, et le dimanche il célébra la messe à Saint-Pierre, assisté par les cardinaux français de Viviers et de Challant. Le marquis de Ferrare et le cardinal de Malatesta portaient le bassin où le pontife lavait ses mains. Le marquis de Ferrare était un magnifique seigneur, qui, pour honorer le pape, avait amené à Bologne cinquante-quatre chevaliers, tous vêtus de vermeil et d'azur, et avec eux cinq trompettes et quatre paires

de ménétriers, chacun jouant d'un instrument particulier. Quand Balthazar eut dit la messe, il fut porté dans un palanquin en dehors de l'église, sur le parvis de laquelle on avait élevé à grands frais un échafaud, chargé d'un trône de velours et d'or. Ce fut là que l'on couronna Jean XXIII.

Autour du trône étaient les cardinaux de Viviers, de Millet, d'Espagne, de Bar et de Thurry, qui, d'une main, tenaient un cierge, et de l'autre des étoupes que, par trois fois, ils allumèren et éteignirent, en répétant à haute voix : « Saint-Père, ainsi passe la gloire du monde. » Après ces avertissements, le cardinal de Viviers récita deux prières, sur le pape et sur la tiare dont on coiffa ensuite le souverain. Cette couronne était à triple étage ; le bandeau du front était d'or, la zone superposée à ce bandeau était d'argent et d'or, enfin le sommet de la tiare était d'or *très-précieux et pur*.

Balthazar avait donc enfin cette mitre qu'il avait si ardemment souhaitée ! Il était au comble du bonheur ; Gennaro le vit sourire. Celui-ci regardait son maître curieusement et de cet air de doute qui suit, chez quelques esprits railleurs, les événements accomplis, quand ces événements même réalisés sont encore invraisemblables. « Un écumeur de mer, pape ! semblait dire le vieil estafier ; c'est une raillerie de l'église, un singulier caprice du ciel ! » Cozza, pendant la longue cérémonie, promena souvent son regard sur la foule ; il cherchait évidemment quelqu'un. Qui? Gennaro le devina. Lorsque cet œil rapide et subtil se fut assuré que, sur la grande place, parmi les femmes de la noblesse bolonaise, n'était point la femme qu'il craignait d'y rencontrer, Balthazar, comme délivré d'un cauchemar pénible, reprit toute sa sénérité ; il put se livrer sans inquiétude à sa joie orgueilleuse. Bientôt le signal du départ fut donné ; alors le pape monta sur un palefroi blanc, couvert d'un caparaçon de pourpre. Après lui montèrent les patriarches, cardinaux, prélats, abbés, sur des chevaux couverts de longues housses blanches. Le cortége se mit en marche, Jean donnant de continuelles bénédictions, et les malades, les vieillards, les enfants nouveau-nés passant devant son cheval que conduisait le fidèle Gennaro, le chef des estafiers de sa sainteté.

Au détour d'une rue par laquelle la chevauchée sacrée devait passer, plusieurs aliénés furent amenés au pontife qui récita, en étendant les mains sur eux, une touchante oraison à la

Vierge. Quand il ramena vers la terre ses regards qu'il avait levés au ciel pendant sa prière, il vit à la tête de son cheval, pâle, amaigrie par la douleur, mais belle encore, une femme d'un calme terrible, plus terrible que la colère, qui lui adressa ces paroles :

— Moi aussi, Balthazar, je prie pour les insensés; que Dieu m'exauce et te sauve! bientôt, bientôt tu auras besoin de moi!....

Jean XXIII profondément ému, mais habile à dissimuler l'effroi dont il était saisi, la bénit gravement; puis, se retournant vers le cardinal de Viviers :

— Quel malheur, mon frère, que la démence flétrisse de si nobles et si belles créatures !

Gennaro, entendant ces paroles, se redressa; il regarda fixement le pape qui put remarquer que le vieux corsaire avait des larmes dans les yeux; il hochait la tête comme pour dire : « Votre sainteté sait bien que Clotilda n'est pas folle, si ce n'est d'amour peut-être...»

Cependant le cortége, arrêté pendant quelques minutes, reprit sa marche et arriva au quartier de Juifs, le pape toujours bénissant, priant, mais évidemment troublé par cette apparition soudaine. Jean XXIII entra alors dans le *ghetto,* et le rabbin vint lui offrir la loi de Moïse que le pontife prit, parcourut du regard, puis jeta derrière lui en disant : — Votre loi est bonne, mais la nôtre est meilleure. A cet instant, il piqua son cheval pour échapper aux juifs qui le poursuivaient et voulaient lui arracher la chlamyde de saint Pierre, dans l'intention de venger l'injure faite au livre de la loi. Quelques poignées de quatrins, de mailles de Florence et d'autres menues monnaies jetées par le saint-père, et, plus que cette libéralité, de nombreux coups de massues de cuir distribués par les deux cents hommes d'armes qui accompagnaient Balthazar, *tellement,* dit Monstrelet, *que c'était grande joie à voir,* apaisèrent le courroux des juifs, et Jean put continuer tranquillement sa promenade officielle dans Bologne. Le lendemain, il se rendit au palais de son prédécesseur Alexandre, où il donna la paix aux cardinaux qui, par ordre de promotions et de degrés dans la prêtrise, le baisèrent, selon l'usage, au pied, à la main et sur la bouche. De grandes réjouissances, bals, spectacles, festins, complétèrent les fêtes de cette

intronisation qui ne devait pas rendre la paix à l'église, mais qui réalisaient les vœux du roi Louis d'Anjou, et surtout ceux de Balthazar Cozza.

Ici commencent à s'accomplir les prédictions de Clotilda. Rome est menacée par Ladislas, Jean XXIII s'y rend en toute hâte. Il a d'abord quelques avantages, mais Ladislas reprend bientôt le dessus, et le pape est obligé de reconnaître celui-ci pour roi de Naples. Louis d'Anjou et Balthazar étaient vaincus l'un et l'autre ; mais le roi de Sicile était plus humilié que le pontife, car Ladislas, qui avait soutenu jusque-là le pape Grégoire XII, reconnut Jean XXIII pour légitime vicaire de Jésus-Christ. Tout se pacifie pour un instant à Rome. Le pontife abusé fait retirer ses troupes ; pendant la nuit, Ladislas occupe la ville pontificale avec les siennes. Le danger est imminent, et le pape ne s'en doute point ! Comment s'est-il endormi sur le volcan? Gennaro entre dans sa chambre et réveille le pontife. Un page est venu, à la nuit tombante, demandant à parler au saint-père ; la garde l'a repoussé ; il a écrit et a remis une lettre secrète pour Balthazar à Gennaro, qui n'a pu méconnaître Clotilda sous l'habit qui la déguisait. Clotilda annonce au pape que, cette nuit-là même, il sera arrêté et probablement égorgé : « Fuis, Balthazar ; ton ange gardien veille, mais fuis à l'instant même. »

On selle deux chevaux ; Balthazar revêt un costume de marchand, Gennaro se déguise aussi, et ils partent au galop, se dirigeant sur Florence. Quel voyage ! qu'étaient devenues les illusions du jeune Cozza allant à Bologne ?

Côme de Médicis reçut Jean XXIII avec distinction ; il l'aimait, et l'amitié du grand Côme peut répondre à bien des accusations portées contre Balthazar. Jean a recours à Sigismond, l'empereur d'Allemagne ; celui-ci propose un concile qui sera tenu à Constance ; le pape a l'imprudence d'accéder à cette proposition, et d'aller se livrer à l'empereur dans une ville où Sigismond commande. Il a beau s'assurer l'alliance du duc d'Autriche en faisant ce prince général des troupes pontificales, il n'en est pas moins à la merci de Sigismond.

Le concile s'assemble. Est-il nécessaire de faire ici le tableau de cette petite ville de Constance où se presse la foule des prélats, des cardinaux, des chefs d'ordre religieux qui venaient pour réformer l'église et arrivaient avec tout le faste de leurs

maisons quasi royales, avec leurs légions de cuisiniers et leurs suites de comédiens et de maîtresses? Ne nous occupons que du pape Jean. En 1415, on ne songe pas encore à le déposséder; on le regarde bien comme le véritable chef de l'église; car à la sollicitation des ambassadeurs de Suisse, de Danemark et de Norwége, il fait une sainte, il canonise Brigitte.

Cependant on conspire sourdement contre Jean XXIII, au milieu des fêtes, des tournois, des mystères que l'on joue en latin devant les pères du concile. Clotilda est venue à Constance; elle sait tout; elle prévient le pape menacé, et voici Jean qui endosse le surtout aux couleurs du duc d'Autriche, et qui, sous le costume de postillon, fuit Constance et court à Schaffouse. Schaffouse lui est un asile peu sûr; il va se réfugier à Lauffembourg, et enfin à Fribourg, toujours poursuivi par les soldats de l'empereur.

Le duc d'Autriche est enfin obligé de livrer Jean dont le procès a été continué pendant son absence. Balthazar revient à Constance et trouve son arrêt prononcé!... On l'a reconnu coupable de quarante crimes, parmi lesquels figure la simonie, cette plaie de la papauté, que Genade de Constantinople avait éloquemment attaquée, au milieu du ve siècle, dans une lettre restée célèbre. On reproche au pape le scandale de ses mœurs, tandis que ses juges effrontés vivent, pour la plupart, avec des courtisanes qu'ils promènent dans leurs litières. Enfin, on le déclare déchu du trône pontifical et dégradé, comme, au concile de Pise, on avait déclaré déchus et dégradés Benoît XIII et Grégoire XII. Mais Grégoire et Benoît étaient libres; Jean était prisonnier.

Jean fut enfermé à Heidelberg sous la garde du comte palatin. Un seul homme demanda à partager sa captivité; ce ne fut ni un cardinal, ni un secrétaire comblé de faveurs; ce fut le vieux Gennaro, qui ne lui reprocha pas une seule fois sa fatale ambition.

Le concile fit un nouveau pape, Martin V, et reçut la renonciation de Grégoire XII, qui mourut peu de temps après à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Benoît XIII suivit cet exemple; et Jean, ce fier pirate, qui n'avait jamais abaissé sa bannière devant un ennemi, qui n'avait jamais courbé la tête sous le joug d'un vainqueur, Jean ratifia avec humilité les décrets du concile.

Pendant quatre années, que fit Balthazar Cozza dans le château du Palatin? Il avait quarante-sept ans, une imagination ardente encore; il était désenchanté de ces folles idées d'ambition qui l'avaient perdu; croyez-vous que son cœur se rouvrit à l'amour, qu'il revint à Clotilda? Point. Philosophe et chrétien, il composa des élégies touchantes en vers latins d'une assez grande élégance et chanta sa grandeur éclipsée. Il était tout à fait résigné, mais sans faiblesse, sans lâches retours vers un passé heureux qu'il ne regrettait plus qu'en poëte.

Cependant il aspirait à la liberté, et cette liberté, l'empereur voulait la lui vendre trente mille écus. On l'avait dépouillé, Gennaro n'avait pas dix mailles florentines; mais l'ange était encore là. Clotilda, qui n'avait jamais regardé que comme un dépôt la fortune que lui avait laissée Balthazar, paya la rançon, et Cozza sortit de prison, ignorant quelle main avait brisé ses chaînes. Il ne le sut que six mois après, à Florence, où il se rendit auprès de son illustre ami, Côme de Médicis.

Martin V était à Florence. Balthazar alla se jeter à ses pieds, le reconnut pour souverain pontife, et confessa à lui toutes les erreurs de son âme ambitieuse. Martin, touché jusqu'aux larmes, le releva, l'embrassa et le créa doyen du sacré collége. Balthazar Cozza passa doucement ses derniers jours à faire des vers. Cependant la commotion avait été forte, et si la raison avait pris le dessus, l'ébranlement était tel que Balthazar tomba malade. Il souffrit beaucoup; mais les tourments de ses heures douloureuses furent adoucis par les soins, les prières, les touchantes exhortations d'une religieuse qui avait obtenu la permission de servir le pauvre cardinal. Cette sœur, dont un voile noir cachait modestement la figure, et qui se faisait appeler sœur Brigitta, — le nom de la sainte canonisée à Constance, — ne se fit reconnaître du malade que la veille de sa mort. Hélas! quand elle aurait soulevé son voile, Cozza aurait-il pu reconnaître sur sa figure amaigrie les traits de cette belle Grecque que tout Naples avait admirée, et dont l'amour dévoué avait toujours veillé sur lui de Bologne à Heidelberg?... Les dernières paroles de Balthazar furent celles-ci : « Ange, priez pour moi! »

Clotilda ferma les yeux du cardinal, et bientôt le vieillard qui était aussi resté fidèle à la mauvaise fortune de Cozza, Gen-

naro, le vieux pirate, qui avait pour la fille de Cerigo une admiration si profonde, assista aux funérailles de la religieuse, morte de douleur, morte chaste dans un siècle d'horribles dépravations, morte parce que Balthazar lui avait préféré un trône qui devait si tôt s'écrouler sous ses pieds. Elle aurait pu vivre maîtresse d'un cardinal ou d'un prince; elle avait voulu vivre femme du corsaire Balthazar, et celui-ci l'avait sacrifiée à son ambition. — Quand il canonisait une sainte à Constance, Jean XXIII ne se doutait pas qu'à Florence il faisait une martyre.

A. Jal.

LUCIEN

ET SON ÉPOQUE.

Au second siècle de notre ère, la société romaine était en proie à une lente dissolution. Elle commençait à manquer des éléments nécessaires à la vie des peuples, d'une foi religieuse, de croyances morales, d'institutions stables et respectées. Le polythéisme s'affaiblissait de jour en jour. Les systèmes des philosophes l'avaient ruiné dans l'esprit des hommes instruits ; les plaisanteries des poëtes, et surtout celles de Plaute et d'Aristophane, l'avaient ébranlé dans l'esprit du peuple. Pour l'achever étaient survenues les apothéoses de Tibère, de Caligula, de Claude, de Néron et de Domitien. Si les habitudes, qui survivent longtemps aux croyances, conduisaient encore la multitude dans les temples des dieux, elle en sortait pour courir au théâtre entendre le testament de Jupiter défunt, voir fouetter Diane et railler la gourmandise d'Hercule.

Avec le respect des dieux s'étaient affaiblies les craintes du Tartare et les espérances de l'Élysée. Les idées morales elles-mêmes semblaient n'être plus que les inventions des législateurs dans l'intérêt seul des sociétés. L'empire était en proie à une corruption immense. La cupidité était sans bornes, la cruauté sans retenue, l'ambition sans frein. Les lieux de débauche étalaient, dans tous les carrefours, leurs impudiques enseignes. Les liens du mariage étaient plus que relâchés. Les amours infâmes avaient presque pris possession des mœurs, et l'on avait vu, à la mort d'Antinoüs, l'empereur Adrien, après l'avoir pleuré comme un amant, l'imposer au monde comme un dieu. Autour de cette société malade, accouraient, comme des médecins pour la guérir, les prêtres des religions orientales, les philosophes

des écoles grecques et les apôtres d'un culte nouveau. Ils se proposaient tous de réformer le monde, annonçaient aux hommes la découverte de la vérité, et leur promettaient le bonheur. Leurs tentatives faisaient espérer à l'humanité une réforme prochaine. Mais elles rencontraient la résistance des empereurs, intéressés, comme conservateurs des anciens usages et comme souverains pontifes, à maintenir les lois et les dieux de l'empire.

Ce fut dans cette société corrompue, indécise dans sa religion et presque sans morale, au milieu de ces tentatives de réforme, que parut Lucien de Samosate. Il était spirituel, frondeur, plein de résolution et d'audace. Il avait un sens droit, une érudition étendue et variée, une logique vigoureuse, et pardessus tout une verve satirique intarissable. Il semblait être arrivé à propos pour achever de ruiner dans les esprits, au moyen de ses railleries, ce que la raison trouvait ridicule et la morale vicieux.

Né à Samosate, vers l'an 120 de Jésus-Christ, sous le règne d'Adrien, Lucien appartenait à une famille pauvre. Lorsqu'il eut près de quinze ans et qu'il cessa d'aller à l'école, on délibéra sur ce qu'on ferait de lui. Comme il montrait déjà beaucoup d'esprit, son père paraissait disposé à le jeter dans la carrière des lettres. Mais plusieurs de ses amis lui représentèrent qu'il fallait beaucoup de temps et de dépense pour y réussir, qu'il n'était pas riche, et qu'en apprenant un métier son fils gagnerait bientôt de quoi vivre sans lui être à charge. Cette considération l'emporta.

« Il ne resta plus alors, dit-il lui-même, qu'à trouver un métier honnête et utile qui me donnât de quoi subsister. Après en avoir examiné et rejeté plusieurs, mon père, s'adressant à mon oncle, qui était excellent sculpteur : — Que ne ne lui apprends-tu, lui dit-il, le tien pour lequel il a déjà quelque inclination? — Il jugeait cela aux petits ouvrages de cire que je faisais et dans lesquels je ne réussissais pas mal. Ce projet ne me déplaisait pas, parce qu'il me semblait que la sculpture était moins un métier qu'un divertissement honorable qui me rendrait illustre parmi mes camarades, lorsque je leur ferais présent de quelque petite image des dieux. » — Lucien fut placé chez son oncle ; mais le premier jour il en sortit, après avoir été battu

pour quelques coups de ciseau maladroitement donnés. Il était entraîné par d'autres penchants. Voici comment il explique les combats qui se livrèrent en lui entre le choix de sa famille et la vocation de son génie :

« La nuit même qui suivit ma sortie de l'atelier de mon oncle, deux femmes se présentèrent à moi en songe. L'une était mal vêtue, avait les manières communes, le visage couvert de sueur et de poussière ; elle ressemblait à mon oncle lorsqu'il se livrait aux travaux de son art. L'autre, d'une tournure plus élégante et plus délicate, avait un visage doux et riant. Après que chacune d'elles eut cherché à m'entraîner de son côté, elles voulurent me persuader de les suivre.

» La première me dit d'abord : — Mon fils, je suis la sculpture que tu as connue dès ton enfance ; car elle a rendu célèbres ton aïeul et tes deux oncles. Si tu veux me suivre sans te laisser séduire par les caresses de ma rivale, je te rendrai illustre, non pas comme elle par des paroles, mais par des effets. Tu deviendras robuste et vigoureux comme moi, et tu obtiendras, en outre, une réputation qui ne sera pas sujette à l'envie et qui ne causera pas un jour ta perte. Que mon vêtement ne te repousse point ; c'est celui de Phidias et de Polyclète, et de ces autres grands sculpteurs qni se sont fait adorer dans leurs ouvrages, et qu'on révère encore avec les dieux qu'ils ont faits.

» La seconde me parla ensuite en ces termes : — Je suis l'Éloquence qui ne t'est pas inconnue, quoique tu ne sois pas en état de la posséder. La Sculpture t'a exposé les avantages que tu trouverais avec elle, mais si tu l'écoutes, tu ne seras jamais qu'un vil artisan, exposé au mépris et aux injures de tout le monde, et contraint de faire la cour aux grands pour te soutenir, sans pouvoir jamais obliger ni désobliger personne, en un mot, esclave de ceux sur lesquels je te ferai dominer. Mais si tu veux me suivre je t'apprendrai tout ce qu'il y a de beau et de rare dans l'univers, et de célèbre dans l'antiquité. J'ornerai ton âme de vertu et de savoir, et, par la connaissance du passé, je te procurerai celle de l'avenir. Au lieu de ce mauvais vêtement que tu portes, je t'en donnerai un magnifique comme celui que tu me vois ; pauvre et inconnu, je te rendrai illustre et opulent, digne des plus grands emplois et en état d'y parvenir. S'il te prend envie de voyager dans les pays étrangers, j'y ferai

marcher ta renommée devant toi. On viendra te consulter comme un oracle; tes paroles et tes actions serviront d'exemple et de règle. Je te donnerai même l'immortalité tant vantée et te ferai vivre à jamais dans la mémoire des hommes. »

Ces raisons étaient l'expression même des secrets désirs et des irrésistibles penchants de Lucien; elles décidèrent sa préférence. Aussi n'est-on pas surpris qu'il ajoute : « L'Éloquence n'eut pas plutôt dit que, touché de ses promesses, et n'ayant pas oublié les coups que j'avais reçus, je courus l'embrasser. » C'est sous cette forme allégorique et à la façon des anciens, que Lucien explique les motifs qui le portèrent à entrer dans la carrière oratoire. Il partit pour Antioche, où il étudia le droit et suivit le barreau. Mais plaider de petites causes était au-dessous de son ambition et de son esprit; aussi quitta-t-il bientôt Antioche, et il alla de ville en ville en récitant des harangues et des déclamations, comme faisaient les rhéteurs de cette époque. Il parcourut ainsi l'Asie mineure, la Macédoine, la Grèce, l'Italie et les Gaules. Sa réputation s'étendit; on admirait partout les productions du jeune sophiste, qui appartenaient à un genre faux, mais qui ne manquaient pas de grâce ni de verve.

On peut en juger par la description qu'il donne de la mouche. « Ses ailes, dit-il, ne sont point, comme celles des oiseaux, recouvertes de plumes ou de membranes; mais, semblables à celles de la cigale et de l'abeille, elles sont formées d'un tissu léger et transparent; elles l'emportent sur les ailes des oiseaux, comme les vêtements de soie des Indiens l'emportent sur les vêtements de laine des Grecs. Lorsque étendues, elles reçoivent les rayons du soleil, mille couleurs s'y reflètent, pareilles au plumage du paon. Son vol n'est point rapide comme celui des moucherons, brusque et saccadé comme celui des sauterelles, bruyant comme celui des abeilles; mais il est gracieux et flexible dans tous ses mouvements. » Il achève ensuite, un peu longuement, de décrire la forme, les mouvements et les mœurs de la mouche, moins à la façon des naturalistes qu'à celle des rhéteurs. S'il avait persévéré dans ces compositions subtiles, déclamatoires, s'il n'avait fait que l'*Éloge de la Mouche, le Meurtrier du Tyran, le Fils déshérité, Phalarès, la Calomnie, les Bains d'Hippias, la Danse, les Portraits, les Éloges d'une*

maison, de la Patrie, de Démosthène, il n'aurait point obtenu l'attention de la postérité ; ses contemporains eux-mêmes l'auraient placé au-dessous de Dion-Chrysostome et d'Aristide; on lui aurait justement reproché de s'être perdu dans les sujets puérils en présence des grandes idées qui troublaient son siècle.

Mais Lucien s'aperçut bientôt qu'il devait mieux employer son talent; il s'éleva au niveau des besoins de son époque. Après avoir longtemps cherché dans quelle voie nouvelle il entrerait, mettant à profit ses voyages, qui lui avaient fait connaître les hommes, et ses études, qui lui avaient ouvert l'accès des doctrines philosophiques, il devint pour son siècle un accusateur violent, spirituel et moral ; il commenca par les vices des grands.

Ceux-ci avaient un faste incroyable, qui n'était surpassé que par leur orgueil. Ils descendaient dans les rues de Rome, suivis d'une légion de clients; se faisaient porter dans de riches litières ou sur le dos de leurs esclaves ; allaient aux bains avec un cortége qu'on avait à peine autrefois en allant au triomphe. Pour essuyer leurs mains, il leur fallait les cheveux bouclés de quelque captif de la Thrace ou de la Germanie. Leurs tables étaient surchargées de mets apportés de tous les pays, à travers toutes les mers; ils y recevaient une foule de parasites et de flatteurs qui s'extasiaient devant leurs moindres paroles et se prêtaient à toutes leurs extravagances. Ils y avilissaient les philosophes qui couraient après les repas, et tout aussi bien les cyniques qui prétendaient n'avoir besoin de rien, que les stoïciens qui se disaient au-dessus de tout. Les premiers laissaient à la porte leur besace et leur bâton, et les seconds y laissaient leur vertu, pour s'abreuver de falerne ou de mamertin, et chanter un dithyrambe en l'honneur du repas et de celui qui le donnait. Les riches attachaient à leur maison des sophistes et des rhéteurs, comme des instruments de vanité, et ils les traitaient comme les premiers de leurs esclaves. Ils ne se contentaient pas d'étaler leur faste pendant leur vie, ils l'étalaient encore quelques heures après leur mort. Ils se préparaient des obsèques magnifiques, louaient une multitude de pleureuses, affranchissaient par leur testament un grand nombre d'esclaves, non pour les rendre à la liberté, mais pour que, le bonnet de citoyen sur la tête, mêlés à la foule des clients et des amis, ils conduisissent

leurs restes jusqu'au superbe mausolée enrichi de colonnes et de sculptures qu'ils s'étaient élevé de leur vivant.

Tout le monde courait à la poursuite des héritages. Chaque vieillard avait autour de lui une petite cour qui se réjouissait ou s'affligeait selon la disposition qu'il montrait lui-même, ou vantait son esprit et sa force lorsqu'il succombait sous les infirmités et que sa raison s'affaissait sous le poids de l'âge. Celui qui était parvenu, par des complaisances plus viles ou par des flatteries plus grossières, à se faire préférer aux autres, recourait souvent au poison pour s'assurer, au moyen de ce crime, un héritage acquis par l'immoralité.

Cette société vaine et sensuelle était sans entrailles pour le malheur et l'indigence. Les pauvres expiraient dans les rues, tandis que la foule, rassemblée autour d'un banquet, dans la maison voisine, chantait les odes d'Horace et d'Anacréon. C'est contre cet amour effréné, ces abus de la richesse, la vanité et la dureté de ses possesseurs, que s'éleva Lucien. Il leur montra la mort qui les dépouillerait bientôt de leurs couronnes, qui anéantirait leurs distinctions et qui les ferait arriver, tout comme les pauvres, nus, les yeux caves, la tête décharnée, dans leur dernière demeure. Il est le premier qui, dans des dialogues pleins de tristesse, d'ironie, d'amertume, ait fait par la bouche des morts le procès à la vie et à ses vanités.

Il se sert d'abord de Caron, surpris de voir tous ceux qui descendent dans sa barque la remplir de lamentations au souvenir de ce qu'ils ont quitté. Caron veut connaître les choses dont la perte cause tant de regrets; il demande à Mercure de le conduire sur la terre. Mercure le place sur une grande élévation et lui montre le spectacle du monde. « Vois-tu, lui dit-il alors, cette foule de gens dont les uns labourent, les autres naviguent; les uns font la guerre, les autres plaident; les uns triomphent, les autres mendient? — Je vois, répond Caron, une grande multitude bien occupée et une vie bien pleine de troubles et de misère. On dirait de leurs villes que ce sont des ruches d'abeilles; car chacun a son aiguillon dont il pique son voisin. Quel est, ajoute-t-il, cet homme gros et grand, qui porte la tête haute et de larges épaules? — C'est l'athlète Milon de Crotone. Les Grecs l'applaudissent parce qu'il a porté un bœuf d'un bout à l'autre du stade. — Il est tout glorieux maintenant; mais croit-il ter-

rasser la mort, cet athlète invincible? Je le verrai descendre dans ma barque, et il se lamentera au souvenir de ses couronnes et de ses triomphes; alors il ne pourra pas même porter un moucheron. Mais dis-moi, Mercure, quel est cet homme grave, dans les traits duquel éclate une certaine majesté? il n'est pas Grec, si j'en juge d'après ses vêtements. — C'est Cyrus, fils de Cambyse, qui a transporté l'empire des Mèdes aux Perses. Il vient de dompter les Assyriens et de prendre Babylone; il pense qu'après avoir vaincu Crésus il se rendra maître de l'univers. — Mais où est Crésus? — Regarde cette forteresse à triple enceinte; c'est Sardes, capitale de son empire. Il est assis sur un trône d'or et il parle à Solon. Veux-tu que nous écoutions ce qu'ils disent? — Je le veux.

Crésus. — Maintenant, ô Solon, que j'ai déployé devant toi tous mes trésors et que tu as vu toute ma gloire, dis-moi, je t'en prie, quel est l'homme le plus heureux?

Solon. — Il y en a bien peu qui méritent ce nom, Crésus; mais, de tous les hommes que j'ai connus, Biton et Cléobis me paraissent le mieux mériter ce titre. C'étaient les fils d'une prêtresse d'Argos, qui moururent tous deux après avoir traîné dans le temple le char qui portait leur mère. — Eh! bien, que ceux-là soient les plus heureux. Quels sont les autres? — Tellus, cet illustre Athénien, qui mourut pour son pays après avoir bien vécu. — Et moi, ne te semblé-je point heureux? — Peut-on juger, ô Crésus, de la félicité des hommes, avant qu'ils soient parvenus au terme de leur course!

— Mais apprends-moi, dit Caron, ce que portent ces hommes qui plient sous le faix? — Ce sont des lingots d'or que Crésus envoie à Apollon pour ses oracles trompeurs. — Quoi! ce jaune rougissant, c'est de l'or? — Voilà, Caron, la cause de tant de guerres, de tant d'embûches, de tant de vols, de tant de parjures, de tant de carnage, de tant de navigations lointaines, de tant de trafics, de tant de servitudes. »

Après avoir montré le néant de la force dans Milon de Crotone, Lucien montre le néant de la richesse dans Crésus, qui succombe sous les armes de Cyrus, et le néant de la victoire dans Cyrus lui-même, qui périt sous les coups de Tomyris, reine des Massagètes. Il continue à exposer plusieurs des grandes catastrophes de l'antiquité et à s'appesantir sur toutes les misères de la vie,

et il fait dire ensuite à Caron : « Je songe en moi-même quel est le grand plaisir qu'ils regrettent si vivement quand ils meurent. »

Caron, s'adressant alors à Mercure, lui demande où sont leurs sépulcres. « Vois-tu, près des villes, répond Mercure, ces lieux réservés, enrichis de petites colonnes et de pyramides ? ce sont là leurs sépulcres. — Pourquoi s'amusent-ils à couronner et à parfumer des pierres ? O insensés ! vous ne savez guère comment vont les choses là-bas : celui qui a un tombeau superbe est comme celui qui n'en a point; on n'y fait pas plus d'honneur à Agamemnon qu'à son esclave. — Montre-moi les villes dont on a tant parlé, Ninive, Babylone, Mycènes, Cléone et Troie; je me souviens d'avoir reçu dans ma barque beaucoup d'habitants de cette dernière ville dans l'espace de dix ans. — J'ai honte de te montrer Mycènes, Cléone et Troie, tant elles sont devenues petites. Il y a longtemps que Ninive n'existe plus, sans qu'on puisse deviner la place qu'elle a occupée, et voilà la grande Babylone, avec ses tours que bientôt on cherchera aussi dans ses ruines. Les villes ont leur destin aussi bien que les hommes. »

Avant de quitter Mercure, Caron, frappé de l'inconséquence des mortels qui vivent comme s'ils ne devaient jamais finir, s'écrie : « O fous que vous êtes ! pourquoi courez-vous sans cesse après les vanités ? Vous ne durerez pas éternellement. De tout ce que vous admirez; il n'y a rien d'immortel ni qui vous doive accompagner après cette vie. Il faut que cet avare quitte ses trésors, cet amoureux sa maîtresse, cet ambitieux sa dignité. On n'entend parler parmi vous que de trônes, de lingots, de sacrifices, de combats, et de Caron pas un mot. »

Lucien n'oublie pas, après avoir pris en pitié les grandeurs et les soucis de la terre, de faire voir combien peu valent les plaisirs, combien peu dure la beauté. Il se sert de la curiosité d'un philosophe cynique nommé Ménipe, qui, en descendant aux enfers, demande à Mercure de lui montrer les beautés les plus célèbres de l'antiquité. « Regarde de ce côté, lui dit Mercure. — Quoi ! ces squelettes et ces crânes ! ils sont tous semblables ! — Voilà ce que les poëtes ont tant admiré. — Pour le moins montre-moi Hélène; car je ne puis la reconnaître. — Ce squelette et ce crâne que tu vois, c'est Hélène. — Quoi ! c'est pour cela que la Grèce s'embarqua sur mille navires, que tant de braves guer-

riers périrent, que tant de villes furent ruinées ? — C'est que tu ne l'as pas vue en sa beauté. Ignores-tu donc que les fleurs, quand elles sont passées, n'ont plus aucun charme ? — Ce qui m'étonne, Mercure, c'est que tant de gens raisonnables ne se soient pas aperçus qu'ils entreprenaient de si grands travaux pour une chose si périssable. »

Dans tous les dialogues de ce genre, Lucien donne indirectement des leçons de modération en cherchant à inspirer du mépris pour les choses vaines et passagères ; mais aux tableaux tristes et sombres, il entremêle aussi des peintures spirituelles, amères, éloquentes et quelquefois cyniques. Il représente les turpitudes de son temps avec une liberté souvent obscène. Il ne fait pas seulement parler les morts, il invoque contre eux le témoignage des objets dont ils étaient environnés pendant leur vie. C'est ainsi que Rhadamante appelle devant lui le lit qui a servi de couche au tyran et la lampe qui a éclairé ses débauches.

Lucien, après avoir attaqué les grands, s'adresse aux pauvres dont il se fait le consolateur. Il se plaît à leur démontrer, dans la *Lettre de Saturne*, que leur position est moins mauvaise qu'ils ne le supposent, et que celle des riches n'est pas si digne d'envie qu'ils le pensent. Il fait un éloge complet de la pauvreté dans le gracieux dialogue du *Songe ou le Coq*. Micyle était un pauvre savetier d'Athènes. Invité la veille au souper d'un riche citoyen, il dormait profondément, et dans ses songes de pauvre il était devenu riche ; il ne voyait qu'or et qu'argent auprès de lui. Malheureusement le chant du coq vient l'éveiller et il se trouve cordonnier comme auparavant. Micyle maudit son coq de l'avoir troublé dans son rêve et de l'avoir éveillé avant le jour. Le coq prend gravement la parole. Il lui conseille de se mettre à l'ouvrage et de ne pas regretter les richesses qu'il a vues en dormant, parce que, s'il les possédait, elles le rendraient malheureux. Ce coq n'était rien moins que le philosophe Pythagore, qui avait revêtu cette forme à la suite de plusieurs transformations. Il déclare au savetier que les riches ont plus à envier aux pauvres que les pauvres aux riches. Pour le lui prouver, il se sert des deux plumes de sa queue, dont l'une rend invisible et l'autre ouvre les serrures. Profitant des dernières ténèbres de la nuit, ils visitent ainsi les citoyens opulents dont les soucis, les craintes, les tourments, les maladies calment l'am-

bition du pauvre savetier. Il ne regrette plus de n'être pas riche. Dans un autre dialogue, Diogène prie Pollux, puisque son tour est venu de retourner à la lumière, de dire aux pauvres, dont il verra un grand nombre s'affliger, qu'ils cessent désormais de se plaindre parce que, dans les enfers, les riches ne sont pas plus considérés que les autres. Dans *la Nécromantie*, il suppose que les morts ont rendu un décret contre les riches : *Sur ce qui nous a été représenté que les riches pendant leur vie font beaucoup de mal aux pauvres, les méprisent et les maltraitent, il a semblé bon au sénat et au peuple, qu'après leur mort, leur corps soit condamné aux peines comme les autres, et pour leur âme, qu'elle passe incessamment d'âne en âne, pendant deux cent cinquante mille ans, afin qu'ils soient à leur tour battus par les pauvres.* Ce décret a été porté par *Crâne*, fils de *Squelette*, de la contrée des *Mânes*, de la tribu du *Styx*.

Les dialogues des morts sont empreints à la fois de grandeur et de vérité. Ils attachent par une exposition dramatique et par un récit animé. Souvent on croirait entendre la parole grave des premiers pères de l'Église s'attristant sur les vicissitudes du monde et s'écriant avec l'Ecclésiaste : Tout n'est que vanité ! Ne dirait-on pas aussi que l'auteur est un chrétien des premiers siècles, qui, dépouillant les riches de leurs vêtements de pourpre, et les poursuivant jusque dans les enfers, leur déclare que les pauvres qu'ils ont tant persécutés pendant leur vie sont leurs égaux et que là il n'y a plus de grands, mais seulement des morts. Les vérités que Lucien a exprimées dans ses dialogues sont d'autant plus frappantes qu'il les place dans la bouche des morts eux-mêmes. Il est le premier qui ait eu l'idée ingénieuse de leur faire donner des leçons aux vivants. On sent, en lisant ces compositions, que l'âme de Lucien avait été longtemps froissée, et que c'est un homme d'esprit, sorti d'une condition humble, qui dresse l'acte d'accusation des riches et des grands.

Lucien accomplissait ainsi une partie de sa tâche ; mais il ne se reposa point qu'elle ne fût entièrement terminée. Athlète infatigable, il courut à de nouveaux combats. De bonne heure il s'était aperçu de l'incohérence qui régnait dans le système religieux de l'antiquité. Les fables d'Homère et d'Hésiode

avaient été adoptées par le peuple; et les dieux de Rome et de la Grèce, mus par les mêmes passions que les hommes, souillaient l'Olympe de leurs crimes et de leurs débauches. Lucien entreprit de ruiner leur culte, sans s'effrayer des dangers qui le menaçaient et de la haine dont le poursuivraient les prêtres du paganisme.

Il y avait alors deux philosophes remarquables, dont la célébrité n'a pas dépassé leur temps, parce qu'ils n'ont pas laissé d'ouvrages. Ils étaient liés d'amitié avec Lucien et l'encouragèrent sans doute dans ses nobles efforts. Ces deux philosophes auxquels ne devait pas mieux convenir qu'à Lucien un système religieux qui déifiait les vices, étaient Nigrinus et Demonax. Nigrinus demeurait à Rome à l'époque où Lucien y arriva. C'était un homme grave et d'un extérieur vénérable. Attaché à la philosophie platonicienne, il pratiquait toutes les vertus qu'elle enseigne. Riche, il ne consommait qu'une faible partie de ses richesses et les employait surtout à soutenir les pauvres. Il croyait que la jouissance des choses ne nous appartient qu'en proportion du besoin que nous en avons, et que c'est une espèce d'injustice de retenir le reste. Il ne semblait tenir à la sience que pour la répandre. Sa maison était ouverte à tout le monde et il ne vendait point ses leçons. Il instruisait les hommes encore plus en apôtre qu'en philosophe, et les engageait à ne pas renvoyer au lendemain la réforme de leur vie.

Demonax était fixé à Athènes où, par l'éclat de ses vertus, il avait obtenu une espèce de royauté morale. Il avait abandonné sa fortune pour se livrer à l'étude de la sagesse. Un petit jardin qu'il cultivait de ses mains le mettait à l'abri du besoin. Il n'avait aucun esclave pour le servir, et il trouvait qu'il ne convenait point à un homme de recourir à un autre homme pour faire ce qu'il pouvait accomplir lui-même. Plein de charité, il était heureux d'obliger de sa bourse, de ses bras, de ses conseils, non-seulement ses amis, mais tous ses concitoyens. Il ne s'était pas attaché à une secte particulière, mais il choisissait dans toutes ce qu'elles avaient de meilleur. Néanmoins il préférait celle des stoïciens et professait pour Socrate une grande admiration. Jamais il n'avait fait violence à ses habitudes pour s'accommoder aux mœurs d'Athènes; il disait franchement son avis, quelquefois même avec dureté. Accusé un jour

devant le peuple de ne pas offrir des sacrifices à Minerve, il se rendit à l'assemblée, couronné de fleurs. — Pourquoi, lui demanda-t-on, comparais-tu ainsi devant nous? — Afin, répondit Demonax, d'être paré comme une victime, et prêt à être sacrifié, si vous me condamnez. — Il se justifia de ce qu'il ne faisait aucune offrande à Minerve, en disant qu'il n'avait jamais pensé que la déesse eût besoin de ses offrandes. Accusé encore de ne s'être pas fait initier au mystères d'Eleusis, il répondit qu'il n'avait pas voulu les connaître, parce que, s'ils étaient mauvais, il en aurait détourné les hommes, et s'ils étaient bons et utiles, il les aurait divulgués.

Demonax parlait par sentences et ressemblait à ces sages qui précédèrent en Grèce la venue des philosophes.

Soutenu par ces deux hommes dont il était l'admirateur, Lucien écrivit contre les dieux; il ne s'enveloppa point pour le faire dans d'obscures allégories, n'usa ni de réticences, ni d'insinuations; il les attaqua directement, sans hésitation, et en les nommant. Il ne se contenta point de déclarer la guerre à quelques-uns d'entre eux, il la fit à tous, depuis Pan jusqu'à Jupiter. Il se servit dans cette lutte de l'arme la plus forte, la raillerie; de la forme la plus séduisante, le dialogue. Disciple d'Aristophane et d'Eupolis, il mit les dieux en scène dans ses écrits ingénieux, et leur fit exposer l'histoire de leurs métamorphoses et de leurs aventures. Retranché dans Athènes dont il était devenu citoyen, comme dans la forteresse de la philosophie, il lançait chaque jour dans le monde un manifeste de son incrédulité.

Lucien dirige d'abord ses railleries contre Mercure. C'était, pour ainsi dire, le dieu le plus populaire de la Grèce et de Rome; ses statues étaient répandues au second siècle sur toutes les places et dans tous les carrefours. Caché sous la figure d'Apollon et de Vulcain, il raconte la naissance de Mercure et le plaisante sur son penchant irrésistible pour le larcin qui s'exerce déjà aux dépens de tous les dieux. Il le montre ensuite devenu grand et éprouvant les passions de la jeunesse. Mercure s'est rendu amoureux de Pénélope, fille d'Icare, et il en a eu Pan dont les bergers ont fait ensuite leur divinité tutélaire. Le père et le fils se rencontrent, et voici la singulière conversation qu'ils ont entre eux :

Pan. — Bonjour, mon père.

Mercure. — Bonjour, mon fils; mais qui es-tu, toi qui m'appelles ainsi? car, à voir comment tu es fait, tu ressembles plus à un bouc qu'à un dieu.

— Tu te fais plus de tort qu'à moi, en me traitant de la sorte. Ne te souvient-il plus de cette belle fille que tu séduisis en Arcadie? — Mais d'où vient qu'elle t'a fait ainsi cornu, avec une barbe, une queue et des pieds de chèvre? — Parce que tu te transformas en bouc pour la surprendre. — Il m'en souvient, mais j'ai honte de l'avouer. Sais-tu ce que je désire, en récompense de t'avoir donné la vie? c'est que tu ne m'appelles jamais ton père.

Mercure, qui rougit ici de ses amours, déplore ailleurs sa condition. Il est le plus occupé de tous les dieux, et il s'écrie, dans un autre dialogue, qu'il n'y a personne de plus malheureux que lui, et qu'il désire d'être vendu comme esclave, pour changer son sort.

Sous cette forme gracieuse et avec cette gaieté et cette verve mordante, Lucien rapporte l'histoire fabuleuse des autres dieux. Mais il en est un auquel il s'attaque surtout, c'est le plus puissant d'entre eux. Il poursuit Jupiter comme un ennemi. Il a composé contre lui plus de vingt dialogues. Il le montre transformé tantôt en taureau, tantôt en cygne, tantôt en aigle, tantôt en pluie, et poursuivant de son amour les vierges de la Grèce et de la Phénicie. Il s'écrie alors : « Que tu es heureux, roi des dieux, qu'un chasseur ne t'ait pas abattu d'un coup de flèche, lorsque tu étais aigle ou cygne; qu'un boucher ne t'ait pas conduit sur son étal, lorsque tu étais taureau, et qu'on ne t'ait point fait bouillir dans une chaudière, lorsque tu étais pluie! »

Jupiter lui-même, indigné de ses métamorphoses, reproche à Cupidon de le rendre amoureux de toutes les femmes, et de n'en rendre aucune amoureuse de lui. — Elles te redoutent, répond Cupidon, et craignent par respect de t'approcher. — Mais on aime bien les autres dieux. — C'est qu'ils sont beaux et aimables; pour toi, adoucis la fierté de tes regards, quitte ta foudre, elles seront peut-être moins cruelles. — Voudrais-tu que je fisse des choses indignes de Jupiter? — Ne sois donc point amoureux.

Les païens du second siècle admettaient ces conceptions allé-

goriques des anciens poëtes comme fondement de leur foi religieuse. Bien plus, ils pensaient que Jupiter n'était pas seulement le père de tous les dieux, mais qu'il était encore la mère de quelques-uns. Lucien ne manque pas de tourner cette opinion en moquerie. Neptune frappe à la porte de l'Olympe et demande à parler à Jupiter. — Il ne peut pas recevoir, lui répond Mercure. — Dis-lui que c'est moi. — Ne l'importune point; on ne saurait le voir aujourd'hui. — Est-il avec Junon? — Ce n'est pas cela. — Serait-il avec Ganymède? — Encore moins. — Mais, qu'a-t-il donc? Je veux le voir. — Il se trouve mal.... J'ai honte de le dire. — A moi qui suis son frère? — Il vient d'accoucher. — Comment! je ne m'étais pas aperçu qu'il eût le ventre plus gros qu'à l'ordinaire. — Aussi n'est-ce pas là qu'il avait mal. — Où donc? à la tête, comme quand il accoucha de Minerve? — Non; à la cuisse. Mercure lui raconte alors l'histoire de Sémélé et la naissance de Bacchus. Je ne puis t'en dire davantage, ajoute-t-il; je vais de ce pas chercher de l'eau et tout ce qui est nécessaire aux accouchées.

La plupart de ces dialogues sont très-gais et paraissent sans fiel. Mais le but secret de Lucien ne tarde pas à s'y montrer. « On peut comparer mes dialogues, dit-il, à l'armée de Bacchus, courant à la conquête des Indes. Il était suivi de faunes, de sylvains, de bacchantes portant des thyrses à la main, entourées de lierres et de pampres. Les Indiens riaient des prétentions de Bacchus; mais dès que le signal fut donné, ils s'aperçurent que les lierres et les pampres cachaient des javelots; ils en sentirent les pointes, et prirent la fuite. Il en est de même de mes dialogues, continue Lucien, ils paraissent sans but et sans force au premier aspect, mais dès qu'on y a touché, on est frappé par leur pointe et leur force irrésistible. »

Quel dut être l'étonnement de la société païenne, que Lucien avait déjà accoutumée à tant d'audace, lorsqu'elle vit paraître les deux dialogues de *Jupiter confondu*, et de *Jupiter tragique*. Après avoir insisté sur tout ce qu'avait de ridicule l'histoire des anciens dieux, le courageux écrivain s'attache à prouver leur impuissance et leur néant.

Dans le premier de ces dialogues, un philosophe cynique rencontre un jour Jupiter. — Je ne te demande, lui dit-il, ni les grandeurs ni les richesses; en philosophe, je cherche la vérité,

et je voudrais savoir si les ordres du Destin sont inviolables ainsi que le disent Hésiode et Homère.

Jupiter. — Cela est vrai. — Mais obligent-ils aussi les dieux? — Il n'en faut pas douter. Mais, qu'as-tu à rire? — De ce qu'on est bien sot de vous adorer, puisque les Parques sont les maîtresses du monde. — Mais les hommes doivent au moins nous remercier des grâces qu'ils ont reçues du Destin par notre entremise et nous adresser des prières pour obtenir notre faveur. — Tu avoues donc que vous n'êtes que les instruments du Destin, que vous lui êtes soumis comme nous le sommes ; votre immortalité ne sert qu'à éterniser votre servitude, tandis que la nôtre cesse par la mort. Les hommes ne devraient adresser leur hommages qu'aux Parques, ou, pour mieux dire, ils ne devraient les adresser à personne, puisqu'elles ne peuvent changer ce qu'elles ont une fois ordonné. — Jupiter ne trouve point de réponse, et, confondu par le philosophe cynique, il se retire précipitamment dans l'Olympe.

Il en descend un autre jour pour humer la fumée d'un coq étique qu'un naufragé lui a offert en sacrifice, au lieu d'une superbe hécatombe qu'il avait promis dans le danger. Il entend un grand bruit et voit une grande foule qui se dirige vers le prytanée d'Athènes. Entraîné par la curiosité, il s'enveloppe d'un nuage pour être invisible ; il s'y rend aussi. Deux orateurs disputaient sur l'existence des dieux. Le stoïcien Timoclès la défendait; l'épicurien Damis l'attaquait avec force. Il remporterait même la victoire, si Jupiter ne séparait l'assemblée, en étendant son nuage sur elle. Il remonte consterné dans l'Olympe. — Qu'as-tu? lui demande Mercure ; tu es triste et rêveur comme un philosophe. — Et Minerve ajoute avec sollicitude : — Je t'en prie, père des dieux et des hommes, dis-nous quel est ton mal? — O race maudite, s'écrie Jupiter, que tu me tourmentes ! Ah ! Prométhée, quel méchant animal tu as tiré du néant !

Mercure. — Parle, qu'y a-t-il enfin?

Junon. — Pour moi je le sais bien.

Jupiter. — Nullement.

Junon. — Il n'y a que l'amour qui puisse ainsi te rendre triste.

Jupiter. — Ah! ma foudre, ma foudre!... Inutile épouvantail !.... Nos affaires, mes amis, sont sur le point de périr. — Il raconte alors ce qu'il a vu et entendu, et il propose, puisque le

combat entre les deux philosophes a été renvoyé au lendemain, de convoquer une assemblée extraordinaire de tous les dieux pour délibérer sur le danger qui les menace ; car, ajoute-t-il, si le philosophe qui nie notre existence remporte la victoire, nous perdrons tous nos adorateurs. Mercure se met aussitôt en campagne, et il crie à haute voix dans tous les carrefours de l'Olympe que les dieux aient à se réunir. Ils arrivent, ils discourent, ils délibèrent ; mais le Destin défendant à Jupiter de lancer sa foudre pour frapper le philosophe épicurien, à Mercure de se transformer en homme pour remplacer le philosophe stoïcien, les dieux ne savent quel parti prendre. Alors arrive le Mercure des carrefours, tout essoufflé. Il annonce à l'Olympe que la dispute est reprise. Les dieux, réduits à l'impuissance, veulent au moins écouter les harangues des deux orateurs. Mais quelle est leur tristesse ! Damis se sert du désordre moral qui règne dans le monde pour affirmer que les dieux n'existent point. Le stoïcien, ne sachant que répondre, injurie son adversaire qui se retire en riant. Jupiter est resté profondément affligé du triomphe de l'épicurien. Momus cherche à le consoler : Qu'importent, lui dit-il, les opinions des philosophes? Il nous restera toujours dans la masse stupide du peuple des adorateurs zélés.

Les idées de Lucien sur la nature et la puissance des dieux, se répandaient avec rapidité dans le monde romain. Ses plaisanteries, accessibles à tous les esprits, achevaient de ruiner un culte déjà fortement ébranlé par les attaques de la philosophie. Lucien détruisait l'autorité théologique d'Homère et d'Hésiode, et il rendait les adorateurs obstinés de Jupiter ridicules à leurs propres yeux.

Ce n'était point afin d'introduire dans le monde une nouvelle religion qu'il poursuivait l'ancienne. Il repoussait avec la même vivacité les dieux de l'Égypte et de la Perse, qui demandaient à être admis dans le panthéon d'Athènes et de Rome, et le christianisme qui voulait déjà, à cette époque, dominer sans rival sur l'univers. Il écrivit contre Mithra, Isis, Anubis, son dialogue intitulé l'*Assemblée des Dieux*. « Il n'est point de pierre, dit-il, qui, étant couronnée et huilée, ne veuille se mêler de faire la déesse, et les anciens dieux n'auront bientôt plus de place dans l'Olympe. » Jupiter, pour prévenir cette usurpation, convoque de nouveau une grande assemblée. Quels sont les dieux qui s'y rendent? On n'y voit que des statues de pierre, de marbre, de

fer, d'airain et d'or. Jupiter leur déclare qu'il va réclamer de tous leurs titres de divinité, et que ceux qui ne pourront les fournir seront anéantis dans le Tartare.

D'un autre côté, Lucien attaque le christianisme dans son dialogue intitulé *Philopatres*. On pourrait s'en étonner, car le christianisme propageait les idées de justice et d'égalité que lui-même avait développées dans ses dialogues des morts. Mais le christianisme, au second siècle, ne produisait point encore au grand jour toutes ses doctrines. Il était contenu par la crainte des persécutions, et le mystère, dont il s'entourait, portait à calomnier ses sectateurs, auxquels on allait même jusqu'à attribuer des actions infâmes.

Parmi les esprits supérieurs du temps, les uns le jugeant sur des bruits populaires, et méconnaissant la pureté de sa morale, le repoussaient avec une sorte d'horreur. Tels étaient Tacite, Pline le jeune et Suétone. Les autres, au nombre desquels se trouvait Lucien, ne pouvaient admettre une religion qui humiliait la raison par la foi, et qui leur imposait des croyances qu'ils ne pouvaient discuter.

Adversaire violent du polythéisme dont chaque dieu était devenu pour lui un sujet de comédie, élevé au milieu des disputes du barreau et des écoles philosophiques, railleur et sophiste, Lucien n'épargna pas les chrétiens. Dans son *Philopatres*, il tourne en dérision leurs croyances. Il s'attaque à la trinité, au baptême, à leurs idées sur la création du monde, à tout ce qu'il paraît avoir connu du christianisme. Triphon, introduit par le hasard dans une assemblée de chrétiens, y avait entendu, à ce qu'il disait, des choses étranges. Il refuse longtemps de les rapporter à son ami Critias, qui l'en sollicite avec instance. — Je jure, lui dit-il, ô Triphon, de par tous les dieux de l'Olympe, de garder le secret. — Ne jure point, répond Triphon, par ces infâmes; mais seulement par le père céleste, éternel et tout puissant, par le fils issu du père, par le Saint-Esprit procédant du père, un de trois et trois d'un : c'est là le vrai Dieu et lui seul est Dieu. — Ton trois d'un et ton un de trois me paraissent bien incompréhensibles? Serait-ce le fameux quatre de Pythagore? — Ce sont là des mystères. Mais veux-tu que je t'apprenne comment le monde a été créé? — Je n'approche de ces mystères que saisi d'une sainte horreur; mais parle, divin Triphon. — J'étais auparavant comme

toi, et j'ignorais la vérité ; mais un Galiléen, chauve, au grand nez, qui a été ravi au troisième ciel, où il a appris des choses surprenantes, m'a renouvelé par le baptême, racheté des enfers, et placé dans le chemin des bienheureux. Triphon explique ensuite, à son ami, le système de la créatiou d'après Moïse, et lui montre Dieu regardant les actions des hommes et les enregistrant dans le livre de la vie. — Il faut, lui dit alors Critias, qu'il y ait bien des écrivains dans le ciel, pour tenir acte de tout ce qui se passe sur la terre! — Triphon, qui, durant tout ce dialogue, se moque avec gravité des chrétiens dont il parodie les discours, déclare à Critias que ces hommes prédisent toujours des choses sinistres : la défaite pour les armées, des troubles et la ruine de Rome. — Et qu'as-tu dit, reprend alors Critias, à ces hommes dont la tête est rase et l'esprit de même? — Je ne pus me contenir, et je m'écriai : Insensés! retenez vos paroles, de peur d'irriter les lions qui ne respirent que le sang et le carnage, et pour ne pas attirer sur vos têtes les maux que vous annoncez à votre patrie.—A la fin du dialogue, comme pour démentir les sinistres prophéties des chrétiens, on annonce à Triphon que l'empereur vient de remporter sur les Perses une grande victoire.

La vie de Lucien est remplie, jusqu'à présent, par ses attaques contre les grands et contre les dieux ; elle est agitée comme celle d'un réformateur. Après tant de luttes énergiques, ne va-t-il pas mettre fin à ses railleries, et se reposer dans quelqu'une des sectes philosophiques dont il est entouré?

Celles-ci, à cette époque, avaient conservé presque intactes les doctrines de leurs fondateurs. Il était difficile d'innover après les grands hommes qui avaient examiné chacun l'univers sous des aspects différents, et qui en avaient résolu à leur manière tous les problèmes. La philosophie, en présence du polythésime qui se mourait, était le seul frein qui pût, en dehors du christianisme, contenir les passions. Elle servait le mouvement intellectuel du siècle; elle appelait une réforme, elle la tentait. Mais parmi les divers systèmes qu'elle présentait, celui des stoïciens répondait presque seul aux besoins des âmes fortes et généreuses qui protestaient, par leur vie, contre la corruption du monde.

L'école d'Alexandrie secondait le mouvement, et quoiqu'elle essayât de concilier les doctrines philosophiques, c'était presque

toujours celles de Platon qu'elle adoptait de préférence. Elle s'avançait de plus en plus vers le mysticisme, espérait voir Dieu face à face et admettait la communication des esprits supérieurs avec l'homme.

Est-ce de ce nouveau platonisme que Lucien se fera le disciple? ou sera-t-il séduit par les idées d'une autre secte? « Après que j'eus reconnu, dit-il lui-même, la vanité des choses du monde, je méprisai les grandeurs, les richesses, les plaisirs, pour m'abandonner à la recherche de la vérité. La cause des phénomènes qui éclatent à nos yeux est obscure, et je ne pouvais deviner quel est l'auteur de cet univers. Plusieurs questions semblables embarrassaient mon esprit; je m'adressai alors aux philosophes qui ont consacré toute leur vie à la recherche de la vérité; je choisis ceux dont la doctrine était la plus profonde et la vertu la plus austère. Ils consentirent à m'instruire moyennant une grande somme d'argent que je leur donnai. Que m'apprirent-ils? Des termes barbares et inconnus, et ils me laissèrent dans une incertitude plus grande qu'auparavant. » Lucien regarda donc les opinions des philosophes comme des conjectures et adopta le scectipisme.

Il oublia l'exemple des vertus que donnaient à ces temps corrompus Nigrinus et Demonax, dont il s'était fait l'historien. Il oublia cet Epictète, qui, esclave, resta toujours libre, qui, homme, vainquit toujours ses passions, qui, souffrant, fut toujours résigné. Il perdit de vue Antoin-le-Pieux et Marc-Aurèle, qui, formés par la philosophie, lui étaient restés fidèles sur le trône et qui gouvernaient leur vaste empire avec sagesse. Au lieu d'encourager ces beaux résultats de la philosophie, il céda à son naturel satirique, fit descendre ses railleries sur elle, et se plut à en montrer les disciples comme des imposteurs de vertu, des discoureurs ignorants, ou des niais prompts à admettre des contes de sorcier. « Les philosophes, dit-il, ne sont pas seulement divisés sur leurs doctrines; mais aucun d'eux n'observe celle qu'il professe. Ceux qui affectent le mépris des richesses sont avares et enseignent pour de l'argent; ils sont, chaque jour, traduits en justice à cause de leur usure. Ceux qui rejettent la gloire font tout pour elle en public, ils déclament contre la volupté; en secret, ils la recherchent et sont plus déréglés que le reste des hommes. »

Il les montre assis à la table d'Aristenet ; toutes les sectes y sont représentées parce que chacune d'elles a de plus grand et de plus illustre. Aristenet, en mariant sa fille au fils d'un riche banquier, a voulu que la philosophie et les lettres présidassent aux noces et leur donnassent plus d'éclat. Mais pourquoi n'avait-il pas songé que les philosophes, n'étant pas d'accord entre eux sur la nature des atomes, des idées des formes et presque sur toutes les questions, apporteraient nécessairement la dispute avec eux. Le festin avait commencé avec ordre, et l'épicurien dînait paisiblement à côté du stoïcien, le péripatéticien à côté de l'académicien. Un rhéteur parlait de ses harangues, un grammairien citait des vers d'Hésiode, de Pindare et d'Homère, en présence des plats qui se succédaient dans la vaisselle d'or et d'argent, lorsque la porte s'ouvrit. Alcidamas, tenant en main un bâton, portant une longue barbe et un mauvais manteau, entra avec tout l'appareil d'un cynique, s'écriant que Ménélas venait sans être invité ! Aristenet lui offre un lit; il refuse; il aime mieux, dit-il, paître de çà et de là, à la façon des Scythes. Il tonne, tout en savourant les mets, contre la vaisselle d'or et d'argent et prouve que celle de terre suffirait. Lucien continue à faire la description de ce repas ; chaque philosophe y montre le déréglement de ses mœurs; l'un presse les doigts d'un jeune esclave, l'autre dérobe une coupe d'or; ils soutiennent d'impudiques paradoxes, jusqu'à ce que par un incident de table la salle du festin se trouve transformée en un champ de bataille. Les philosophes s'injurient, se précipitent les uns sur les autres, et s'il s'en suit une mêlée ignoble. « Pour moi, en considérant ce spectacle, s'écrie Lucien, je me disais : la science sans les mœurs est inutile; elle corrompt l'esprit et ne l'éclaire point. Ceux qui passent pour les grands hommes de notre temps étaient réunis à la table d'Aristenet; et en les voyant parler et agir ainsi, on se raillait d'eux et on se reprochait de leur avoir accordé une réputation de sagesse. »

Doit-on s'étonner de ces mœurs chez les philosophes qui en prenaient le manteau? la plupart, d'après Lucien, étaient des parasites qui laissaient pousser leur barbe et donnaient des leçons pour vivre.

Si Lucien essaie de détacher les hommes des philosophes, il tente avec plus de logique et plus de vigueur encore de les dé-

tacher de la philosophie. Rencontrant un jour Hermotime : « A te voir aller si vite avec ton livre sous le bras, lui dit-il, je présume que tu te rends chez ton philosophe; tu remues les lèvres et fais de grands gestes comme si tu récitais une leçon. » A ce propos Lucien se rit des recherches d'Hermotime: — « Les raisonnements philosophiques, dit-il, ne conduisent qu'au doute; chaque secte prétend avoir trouvé la vérité et le souverain bonheur. Qui d'entre elles a raison? peut-être une seule, peut-être aucune. Pour découvrir le meilleur système, il faut les connaître tous; combien de temps faudra-t-il à un homme pour dérouler les livres sans nombre où ils sont contenus? car il est obligé de tout lire, de tout peser, de ne rien juger légèrement. La mort viendra le surprendre au milieu de ces immenses travaux, et il se demandera à sa dernière heure quel est le meilleur système! Mais supposez que cet homme studieux ait eu le temps d'adopter un système, il s'entendra accuser d'erreur par les sectes opposées à la sienne, et après de longs efforts, il se trouvera au même point d'où il est parti, toujours dans le doute. »

Les arguments de Lucien dont je donne le sens et que je ne saurais reproduire en quelques mots dans toute leur force et avec leur spirituelle vivacité, détournent Hermotime des études philosophiques. Ce sceptique universel détruit l'autorité de la philosophie, et renie en se jouant les systèmes des fondateurs des diverses écoles. Il transporte sur la place publique ces grands hommes, dont l'intelligence avait environné la Grèce de gloire, et les fait vendre à l'enchère par Mercure et par Jupiter.

Jupiter. — Qu'on range ces siéges, qu'on nettoie cette place, et que l'on orne les philosophes de guirlandes. Mercure, fais l'office de crieur, appelle les marchands, et ne retardons pas la vente; nous avons un assortiment de vies à l'usage de tout le monde : si quelqu'un n'a pas son argent prêt, on lui fera crédit.

Mercure. — Voici bien des acheteurs; il ne faut pas les faire attendre.

Jupiter. — Appelle cet éloquent Athénien.

Mercure. — Ici, Socrate, descends. — Voici une vie sage et réglée, qui l'achètera ?

Un marchand. — Que sais-tu faire?

Socrate. Aimer.

Le marchand. — Tu n'es pas mon fait; car j'ai besoin d'un pré-

cepteur pour mon fils. Mais pourtant quelle est ta doctrine?

Socrate. — J'ai formé une république en idée et me gouverne selon ses lois.

Le marchand. — Dis moi quelqu'un de ses réglements?

Socrate.—Premièrement, les femmes y sont fort communes.

Le marchand. — Voilà une belle doctrine. Mais encore, quels sont ses principaux dogmes?

Socrate. — C'est qu'il existe des idées, exemplaires éternels des objets créés.

Le marchand. — Et où sont ces exemplaires?

Socrate. — Nulle part; car s'ils étaient quelque part, ils ne seraient point.

Les autres philosophes, à l'exemple de Socrate, sont étalés sur la place publique comme des ballots de marchandise. Interrogés par les acheteurs, ils découvrent le ridicule ou l'immoralité de leurs doctrines. Quelques-uns sont vendus pour une légère somme; les autres restent pour le compte de Jupiter.

Pour dernier trait, Lucien montre les philosophes renonçant à leurs hautes conceptions pour adopter les croyances du peuple. En désaccord sur les questions métaphysiques, ils renoncent en un seul point à leur ardeur pour la dispute : ils croient aux sorciers et aux magiciens. Eucrate était malade ; la goutte qui le tourmentait s'était portée sur ses jambes. Lucien vient lui rendre visite. Il trouve réunis autour de lui les chefs de presque toutes les sectes; chacun proposait à Eucrate des remèdes infaillibles pour chasser son mal. Prends, lui disait le platonicien, une dent de belette arrachée de la main gauche, place-la dans une peau de lion, enveloppes-en tes jambes et tu seras guéri. — Lucien se met à rire en entendant ces paroles; mais les philosophes lui reprochent son incrédulité, et pour l'amener à leur opinion, ils lui débitent des histoires merveilleuses dont ils prétendent avoir été témoins. « Écoute, lui dit Eucrate, ce qui m'est arrivé à moi-même. J'étais allé en Égypte pour visiter ce pays célèbre, et j'y fis la connaissance d'un scribe de Memphis appelé Pancrate. Cet homme extraordinaire habillait un bâton, prononçant sur lui certaines paroles, et aussitôt le bâton trottait par la maison et remplissait les offices d'un esclave; il lui rendait ensuite sa première forme. Je le priai instamment de me communiquer son secret ; il refusa; je me cachai alors dans un coin; je l'entendis

prononcer des paroles mystérieuses; je les répétai sur un pilon, qui fut aussitôt animé, et commença à tirer de l'eau dont j'avais besoin. Mais comme il en eut apporté un seau, et que je lui eus commandé de s'arrêter, il n'en voulut rien faire, et continua à en puiser. Irrité de sa désobéissance et craignant d'être noyé, je le coupai en deux. Mais chaque pièce commença à puiser séparément, ce qui me mit fort en peine; par bonheur le magicien survint et défit l'enchantement. » Lucien indigné, et se moquant de la crédulité de ces hommes, s'écrie en se retirant : — Je le vois bien : entre les philosophes et les enfants, il n'y a d'autre différence que la barbe.

Ainsi, dans le monde païen, rien n'existait que n'eût poursuivi l'audace de Lucien. Mœurs, religion, idées, il avait tout attaqué dans ses ouvrages. Il avait contribué pour sa grande part à effacer des esprits les croyances anciennes et préparé un accès plus facile aux doctrines nouvelles.

Lucien avait composé ses dialogues des morts, des dieux et des philosophes, à Athènes où il se plaisait à fixer sa demeure. Cette ville, par la liberté dont y jouissait la philosophie, par la réunion d'un grand nombre de sophistes et de rhéteurs, enfin par l'esprit léger et gracieux des habitants, convenait à l'humeur du satirique. Mais, comme il était avide d'émotions et plein de curiosité, il en sortait tous les quatre ans pour assister aux solennités des jeux olympiques.

Par les compositions dont je viens de donner une idée, par ses *dialogues des courtisanes*, par ses épigrammes et un grand nombre d'autres compositions, Lucien était parvenu au comble de la gloire; il voyait se presser autour de lui, lorsqu'il traversait les villes, une foule immense, avide de le voir, de le saluer, de l'entendre; ce fut dans une de ces réunions, et peut-être même à Samosate, sa patrie, qu'il raconta au public les obstacles qu'il avait éprouvés dans sa carrière, qu'il rappela la pauvreté de sa famille et les difficultés qu'il avait dû surmonter avant de se faire un nom. « Que personne donc, dit-il en terminant, ne s'excuse sur la pauvreté; que l'on considère le point d'où je suis parti et celui où je suis parvenu. »

Tant de gloire avait appelé sur Lucien l'attention des empereurs. Il était l'un des derniers et des plus brillants organes de la littérature grecque. Seul il conservait les vieilles traditions

littéraires, et, en respectant la langue et le goût, produisait des chefs-d'œuvre sous une forme inconnue à l'antiquité. La faveur de Commode descendit sur lui, et le sceptique Lucien, l'ennemi des dieux, des grands, des philosophes, fut promu à la seconde charge de l'empire, c'est-à-dire à la préfecture d'Égypte.

Peu de temps après il mourut; on pense que ce fut vers l'an 200 de Jésus-Christ. La goutte qui le tourmentait et contre laquelle il avait composé un poëme, fut la cause de sa mort. Néanmoins Suidas nous assure qu'il fut dévoré par des chiens enragés, et qu'il brûle actuellement et pour toute l'éternité dans l'enfer, comme un suppôt de Satan.

Telle fut la vie de Lucien. Elle commença presque avec le second siècle et finit avec lui. Cette longue carrière fut une suite de combats contre les institutions de son temps. Dans cette lutte admirable, son courage, son esprit, sa verve satirique, son talent d'écrivain, ne faiblirent jamais. Il dirigea ses dialogues comme autant de traits contre les grands. les princes, les débauchés, contre les dieux anciens, contre les dieux nouveaux, contre les philosophes. Son souffle puissant ébranla jusque dans leurs racines, et l'arbre devenu stérile de la philosophie antique, et l'arbre alors desséché de cette religion dont les vigoureux rameaux avaient autrefois protégé les commencements de l'Égypte, de la Grèce et de Rome. Sans doute on peut reprocher à cet homme célèbre d'avoir méconnu la grandeur du christianisme et l'importance de sa mission, de ne pas avoir compris que le système nouveau contenait la réforme morale qu'il appelait de tous ses vœux. Mais aucune idée ne peut entrer dans le monde sans être soumise à la discussion. L'examen est une nécessité pour elle. Devant lui elle succombe, si elle est mauvaise; par lui elle se fortifie, si elle est bonne. Lucien confondit le christianisme avec les religions nouvelles qui apparaissaient alors dans l'empire, et partagea l'opinion de Tacite, de Pline le jeune, de Suétone et de Celse. On peut lui reprocher encore d'avoir renversé ce qui existait dans son temps et de n'avoir rien élevé sur les débris qu'il amoncelait autour de lui. Mais la mission des grands hommes n'est point la même. Les uns apparaissent pour détruire, les autres pour édifier, et tous sont utiles au monde. Les destructeurs des sociétés vieillies préparent la voie aux architectes

des sociétés nouvelles. Ils renversent les obstacles qui auraient entravé et peut-être épuisé les nobles efforts des réformateurs. Ainsi l'œuvre de Lucien servit la cause du christianisme ; elle détacha les hommes du culte des dieux anciens et de l'étude de la philosophie ; elle les força à quitter les voies du passé ; et comme le scepticisme que Lucien leur proposait ne convient jamais aux masses, il les poussa, pour ainsi dire, dans les bras du christianisme, qui résumait en lui toutes les idées pures, tous les besoins moraux de l'humanité. L'action de Lucien ne fut point bornée à son époque, elle s'étendit bien au delà, et lorsque, dans le IVe siècle, le polythéisme mourant tenta un dernier effort, qu'il appela à son secours la philosophie elle-même, et livra au christianisme le dernier et le plus terrible de tous les combats, on peut croire que les écrits de Lucien ne furent point sans force pour amener la victoire que remporta la religion chrétienne.

MICHEL DE LOQUI.

LE

ROMAN DE DOLOPATHOS.

L'histoire de *Dolopathos* est un roman en vers français, composé par un trouvère, moine de l'abbaye de Haute-Selve, appelé *Herbers*, qui vivait dans la dernière moitié du XIIIe siècle, et qu'on suppose avoir été chapelain de Philippe le Hardi. On a, mais à tort, confondu *Dolopathos* avec un autre ouvrage qui lui a servi de modèle, et qui, nous le verrons plus loin, ne lui ressemble que par le fond du sujet.

Cette erreur, facile à commettre, fut reproduite par quelques écrivains, d'après Claude Fauchet, qui la fit le premier, dans son curieux ouvrage sur la *langue et poésie française*. Fauchet, d'ailleurs, paraissait avoir eu entre les mains un manuscrit entier que l'on croyait perdu, d'après l'assertion de plusieurs critiques modernes qui ne citaient qu'une version incomplète, la seule qu'ils eussent pu consulter. Mais M. P. Paris, en travaillant à son ouvrage sur les manuscrits français de la bibliothèque du roi, a retrouvé le poëme complet d'Herbers qu'il s'est empressé de me communiquer.

Le poëme d'Herbers résume plusieurs parties de la littérature romanesque. Ainsi l'on y trouve une imitation des aventures d'Ulysse dans l'antre de Polyphème, imitation visiblement empruntée à l'Odyssée d'Homère, plus connue au moyen âge qu'on ne le croit communément. Virgile et la science magique que les croyances populaires lui attribuaient aux XIIe et XIIIe siècles jouent aussi un grand rôle dans ce poëme. Le nœud de l'action est emprunté aux divers récits de l'Orient, que les croisades avaient répandus parmi nous. Enfin l'on y rencontre encore une tradition qui appartient à l'histoire merveilleuse d'une des

grandes familles féodales de l'Europe, l'origine fabuleuse de Godefroy de Bouillon. Toutes les parties profanes de la littérature romanesque sont mises en œuvre, on le voit, dans le poëme du moine de Haute-Selve. Le nœud de l'action, ai-je dit, est emprunté à l'Orient; qu'il me soit permis de reproduire à ce sujet quelques lignes du travail approfondi qu'un jeune orientaliste a consacrés à ces matières.

« Le livre de Sendabad est un roman oriental dont il existe des traductions, ou pour mieux dire, des imitations dans presque toutes les langues européennes et asiatiques, et qui, sous le titre d'*Histoire des sept sages de Rome*, a obtenu un grand succès en Europe du XIIIe au XVIe siècle. Le renseignement le plus ancien et le plus positif que nous possédions sur ce livre, nous est fourni par Massoudi, historien arabe d'une grande autorité, et qui vivait au Xe siècle de notre ère. Dans sa chronique intitulée *Moroudj-Alzeheb* (la prairie d'or), au chapitre des anciens rois de l'Inde, Massoudi parle d'un philosophe indien nommé *Sendabad*, contemporain du roi Courou, et auteur du livre intitulé *les Sept visirs*, *le Pédagogue*, *le Jeune homme et la Femme du roi;* c'est, dit-il, l'ouvrage qu'on appelle le *Livre de Sendabad*. Ces mots indiquent nettement l'Inde comme la patrie du livre de Sendabad et donnent à penser qu'il en existait, du temps de Massoudi, une traduction arabe ou persane, bien connue alors, mais aujourd'hui perdue ou du moins fort rare en Orient. Quoi qu'il en soit, l'article de l'écrivain arabe, malgré sa brièveté, définit le sujet du livre dont il parle assez clairement, pour qu'on puisse y rapporter trois ouvrages qui en dérivent sans aucun doute. Ces ouvrages sont : le roman arabe intitulé, *Histoire du Roi, de son Fils*, *de sa Favorite et des sept Visirs*, le roman hébreu des *Paraboles de Sendabar*, et le roman grec de *Syntipas*. Dans ces trois ouvrages, un jeune prince, faussement accusé par une des femmes du roi son père, d'avoir voulu lui faire violence, est défendu par sept sages ou philosophes, qui racontent une suite d'histoires propres à mettre en évidence la malice et la perversité des femmes, ainsi que le danger d'une condamnation sans preuves. L'époque de la rédaction de ces trois romans est inconnue. Le livre grec de *Syntipas* commence par un prologue en vers où ce roman est annoncé comme l'ouvrage d'un certain Andréopule, qui dit

l'avoir traduit du syriaque, et qui se qualifie d'adorateur du Christ. La version grecque d'Andréopule a été considérée par M. Dacier comme le type de l'histoire latine des *Sept sages de Rome ;* mais diverses raisons me portent à croire que c'est à tort. Ce fut, selon toute apparence, d'après le roman hébreu des *Paraboles de Sendabar,* qu'un moine de l'abbaye de Haute-Selve, appelé *Jean,* composa dans la première moitié du XIIIe siècle, peut-être plus tôt, un livre intitulé : *Historia septem sapientum Romœ.* »

A ces détails, qui établissent clairement l'origine orientale du livre que je veux faire connaître, j'ajouterai quelques mots qui en complètent l'histoire; le traducteur en langue latine des *Paraboles de Sendabar,* on le voit, était un moine de *Haute-Selve*, appelé *Jean* (1). Or, l'abbaye de *Haute-Selve* ou *Haute-Seille* (*Alta-Silva*), située dans l'évêché de Nancy, fut fondée le 26 mai 1140. Je trouve dans la liste des abbés de ce monastère, sous la date de l'année 1254, un *Johannes.* Il est plus que probable que ce Johannes est *dans Jehans, moine de belle vie et de grand savoir,* désigné, dans le prologue de notre poëme, comme l'auteur du livre latin des *Sept Sages de Rome,* prologue dont je traduis ici quelques vers : « Si mon savoir me le permettait, j'entreprendrais volontiers de composer un roman, avec une ancienne histoire dont l'origine est païenne.... Un blanc moine de bonne vie, de l'abbaye de Haute-Selve, l'a traduite en beau latin. Herbers la veut mettre en roman et faire un livre au nom et en l'honneur de Philippe, fils du roi de France Louis, qui mérite tant (2) de louanges. » Ces vers ne présentent

(1) Si com dans Jehans nous retrait,
Qui en latin l'estoire mist,
Et Herbers qui le roman fist,
De latin en romanz le trest.
(*Mss. du Roi*, Sorb. 381, fo 323, vo, col. 1re.)

(2) Se je m'en savoir entremettre
Et en .I. romans peusse metre
Une histoire auques ancienne,
Qui estre est de gent paienne.
. . . . . .
. . . . . .
.I. blans moinnes de bone vie,

aucune obscurité; ils désignent clairement Philippe le Hardi, fils de Saint-Louis.

Sous le règne du puissant empereur Auguste, vivait un roi de Sicile, nommé Dolopathos, qui était riche et puissant. Il n'en fut pas moins accusé par ses ennemis de mal gouverner ses États, et forcé de venir à Rome justifier sa conduite. Le César, ayant envoyé en Sicile des ambassadeurs, connut bientôt la vérité; car Dolopathos Était chéri du peuple, et l'on regrettait seulement qu'il eût perdu sa femme, et que nul roi de sa race ne pût lui succéder. Auguste, après avoir puni les accusateurs, voulut récompenser Dolopathos, et lui donner pour femme une de ses parentes. Le roi de Sicile épousa donc la fille d'une sœur d'Auguste, et revint dans ses états. Dolopathos, déjà vieux, se plaignait de n'avoir pas d'enfants, et consultait les philosophes, qui lui répondaient sagement que Dieu seul était le maître en cette affaire, quand la reine conçut et mit au monde un fils très-beau qui fut appelé Lucinien. Après avoir laissé son enfant entre les mains des nourrices jusqu'à l'âge de sept ans, suivant l'usage de tous les gentilshommes, Dolopathos fit venir son fils, le trouva beau, et ne chercha plus qu'un homme digne de l'élever. Platon, dit à ce sujet le trouvère, assure que les peuples seraient plus heureux si les rois étaient philosophes et si les philosophes étaient rois (1). Dolopathos partageait cette idée; il chercha un sage instruit dans les sept arts libéraux. A cette

De Haute-Selve l'abaïe,
A cette estoire novellée
Par biau latin l'a ordenée.
Herbers la veut en romanz trère
Et del romanz un livre fere,
El non et en la reverence
Del filz Phelippe au roi de France
Looy c'on doit tant loer.
(*Mss. du Roi*, Sorb. 381, f° 299, r°, col. 1re.)

(1) Platon ki maint bon livre fist,
Qui dist qu'à grant ese seroient
Les genz, se li roi devenoient
Philosophe et s'iront au roi,
Se li philosophe erent roi.
(*Mss. du Roi*, Sorb. 381, f° 315, v°, col. 1re.)

époque vivait à Rome un philosophe très-fameux; il se nommait Virgile. Outre la poésie, il connaissait toutes les sciences, et même il se mêlait un peu de magie. Dolopathos envoya donc son fils à Virgile, sous la conduite de quatre sénateurs. Ceux-ci trouvèrent le poëte assis sur une chaire. Il était vêtu d'une riche chappe fourrée, et il apprenait la grammaire aux fils des plus hauts barons. Virgile prit avec lui le jeune Lucinien, qui profita des leçons de son maître, et fut bientôt très-habile dans toutes les sciences physiques et dans les belles-lettres, dont il fit un résumé, contenu en un petit livre. Lucinien acquit encore la connaissance de l'astrologie, et put assez bien lire dans les astres pour prévoir que ses condisciples, envieux de son savoir, tenteraient de l'empoisonner. Invité par eux à un grand repas, quand la coupe fatale lui fut offerte, il découvrit la trahison, qui tourna au détriment de ceux qui l'avaient projetée. Lucinien resta chez son maître sept années, pendant lesquelles il continua de s'instruire. Un jour, ayant consulté un livre d'astrologie judiciaire qu'il trouva dans le cabinet d'étude de Virgile, le jeune homme tomba tout à coup sans connaissance, après avoir poussé un grand cri. Les domestiques et les voisins accoururent au bruit.

« Là vint par hasard un clerc qui connaissait très bien la médecine. Il s'aperçut, dès qu'il vit le jeune homme, que sa douleur était causée par le chagrin. Quand la douleur frappe le cœur, le sang s'agite en se précipitant des membres vers le cœur; ce sang empêche l'esprit de rester libre, et, refoulé vers le cœur, il le comprime, le fait enfler, l'échauffe au point que le principe vital (*li espirs*) s'arrête, et l'homme doit se pâmer. Ainsi était Lucinien quand le bon médecin arriva. Il demanda de l'eau froide et de l'eau chaude qu'on s'empressa de lui apporter. Il fit relever Lucinien et lui fit laver les pieds et les mains avec l'eau froide. Le froid arrête la chaleur et l'eau froide rappelle le sang qui est déplacé; le médecin prit ensuite un morceau de laine blanche toute neuve, le plongea dans l'eau chaude, et l'appliqua sur la poitrine du malade, pour lui servir d'emplâtre et y rappeler la chaleur; il éloigna le sang du cœur et le refoula dans les veines, à son état naturel. Ainsi agissent ceux qui sont savants (1). »

(1) Là fu venu par aventure
Un saiges clers ki la nature

Quand il fut rentré dans sa maison, Virgile apprit de son élève que, sans le secours du médecin, il l'aurait probablement trouvé mort. « Mais qui vous a frappé ainsi? demanda Virgile. — Maître, reprit Lucinien, ma mère est morte. — Comment le savez-vous? — Je l'ai lu dans le livre d'astrologie. » Virgile, ayant confirmé cette triste nouvelle au jeune prince, lui donna

De fisique toute savoit ;
Et connoit, lues ke il le voit,
Que par la dolour de tristesce
Li est venue tele destrece.
Quant la dolor le cuer argue
Le sanc ki del cuer se remue
Et des membres à lui atret,
Et cil sans l'esperit ne let
Issuz n'aller la voie droite.
Por la voie k'il trueve estroite
Dont fet cil sans le cuer enfler,
Et en tel maniere eschaufer,
Puis ke li espirs fors n'en vient,
Que l'ome pasmer en convient.
Issi estoit Luceniens ;
Dont vint li bons fisiciens,
Froide eve et chaude a demandée,
Ele li fu tos aportée.
Lucinien fist halt lever
Et lès piez et les mains laver
De celi eve ki fu froide ;
La froideur la chaleur refroide,
Et la froide eve ravertue
La chaleur ki est descendue
A lui tret le sanc et apele.
Puis prant laine blanche et novelle,
En l'eve chadete l'a mise,
De seur le piz li a assize,
Si comme un enplastre frist ;
Por cela chaleur i assist,
Que le sanc del cuer remuast.
Et par les veines s'avoiast
Et ralaist à son droit estage,
Issi le font cil ki sont sage.

(*Mss. du Roi*, Sorb. 381, fo 525, ro, col. 1re.

des consolations et de bons préceptes pour sa vie future; il lui apprit qu'il allait bientôt retourner près de son père qui s'était remarié. En outre, il lui prédit de grands dangers, et il exigea de lui la promesse qu'il ne parlerait pas jusqu'au jour où ils se retrouveraient ensemble. Après quelques observations, Lucinien, ne pouvant douter de la *sapience* de son maître, lui jura de suivre ponctuellement ses avis.

A peine ils avaient fini de parler, que des messagers du roi Dolopathos se présentèrent chez Virgile, avec l'ordre d'emmener le jeune prince. Après de tendres adieux, Lucinien, accompagné des envoyés du roi, se mit en route.

Les envoyés, pour distraire le jeune homme, lui parlèrent de la cour et des fêtes qui l'y attendaient; mais ne recevant aucune réponse, ils jugèrent bientôt que Lucinien était muet. Saisis d'un violent désespoir, les envoyés voulaient mourir (car ils craignaient la colère du roi), et le jeune prince eut beaucoup de peine à leur faire comprendre, par gestes et par écrit, qu'il intercéderait pour eux auprès du roi. Quand on apprit l'arrivée du jeune prince, tous les habitants de Palerme se préparèrent à le recevoir, et sortirent de la ville en habits de fêtes pour marcher à sa rencontre. Le roi Dolopathos, avec sa cour, alla jusqu'à deux lieues et demie, au-devant de son fils; et quand ils furent réunis, des cris de joie et les instruments des ménestrels saluèrent les embrassements du père et de son fils (1). Lucinien parut sensible à cet accueil; mais, fidèle au serment qu'il avait fait à son maître, il ne prononça pas un seul mot. Si une dame le saluait, il s'inclinait noblement, souriait, mais ne parlait pas. Toutefois, pendant les fêtes qui furent célébrées le jour de l'arrivée du jeune prince, Dolopathos ne fut que peu surpris de son silence.

Le matin du second jour, il se fit conduire dans la chambre où Lucinien reposait; il lui parla longuement de sa nouvelle femme, des soins de son royaume, de son âge, et des devoirs que son successeur aurait bientôt à remplir. Le jeune prince l'écouta avec émotion, mais ne répondit pas un seul mot. Effrayé

(1) Les menestrels le saluoient
As estrumens ke il portoient.
(Fo 339, vo, col. 1re.)

d'un tel silence. Dolopathos insista, et ne tarda pas à se convaincre du malheur qu'il redoutait. Il mena grand deuil, accusant et sa destinée et le philosophe Virgile; mais le jeune homme écrivit sur un parchemin, et l'assura de son respect et de son amour. Dolopathos pleura et refusa les consolations que les grands de sa cour cherchaient à lui donner. Il avait d'ailleurs annoncé au peuple le couronnement de son fils qui devait avoir lieu ce jour même. On lui conseilla d'avoir plus de courage, de retarder pendant sept jours le couronnement du jeune prince : Peut-être, ajoutait-on, les plaisirs et la joie pourraient-ils quelque chose sur le mutisme de Lucinien. Dolopathos, écoutant cet avis, se rendit près de la jeune reine à laquelle il fit part de ses projets. Celle-ci approuva la proposition, et promit au roi qu'au bout de sept jours elle lui rendrait son fils *bien parlant*. Aussitôt la reine ordonna aux belles jeunes filles qui l'entouraient d'aller trouver Lucinien, et d'essayer de le séduire par leurs caresses. Celles-ci, fort empressées d'obéir, se parèrent de leurs plus beaux vêtements, et se rendirent auprès du jeune prince. Elles dansèrent autour de lui, jetèrent des fleurs sur sa tête, mirent en œuvre enfin tous les moyens connus de séduction. Efforts inutiles! Le jeune homme sourit, mais resta indifférent (1). Surprise de tant de froideur, la reine

(1) Devant lui dancent et envoisent (chantent),
De joie faire ne se coisent (cessent);
Toz les deduiz li font oïr
Par c'on puet home ressoïr
Gigues et harpes et vieles.
Et les plus cointes (jolies) damoiseles
Li donent chapiax et floretes ;
Roses et lis et violetes
Li pendent environ son lit.
Toute la joie et le delit
Li font trestoutes et li donent ;
De tout en tout s'i abandonent.
. . . . . .
. . . . . .
Entr'eles est Luciniens,
Bien le tienent en lor liens.
. . . . . .

voulut elle-même tenter l'aventure. Elle était jeune et belle; elle joignait encore à ses attraits naturels une riche parure, et alla trouver Lucinien. Ayant cherché par tous les moyens à exciter son amour, elle ne fut pas plus heureuse que ses compagnes; mais plus sensible, elle se laissa séduire par la beauté du jeune indifférent. Après maints efforts inutiles, elle rejoignit, pleine de dépit, ses compagnes, et versa des larmes abondantes. Pourquoi tant de faiblesse? dit l'une de ces filles. A quoi bon regretter l'amour de ce muet insensible? C'est votre ennemi. Le roi, son père, doit le couronner au lieu des enfants que vous aurez; faites qu'il n'en soit pas ainsi, et accusez-le d'avoir voulu attenter à votre honneur.

La reine, encore irritée, écouta ce conseil; elle retourna près de Lucinien; mais, cette fois, la chevelure en désordre, le visage plein de sang, les vêtements déchirés, et elle poussa des cris affreux. On accourut au bruit; Dolopathos lui-même se joignit aux gens du palais, et fut bien surpris de voir la reine ensanglantée et les vêtements en désordre. Celle-ci raconta au roi le prétendu affront qu'elle avait subie, et le roi, d'après le conseil des juges, condamna son fils au supplice du feu.

Ici le poëme d'Herbers suit la même marche que l'ouvrage latin dont nous avons parlé plus haut, ouvrage célèbre sous le nom des *Sept sages de Rome*. Au moment où le jeune prince Lucinien, les mains attachées derrière le dos, est conduit devant le bûcher et près d'y monter, on voit arriver un vieillard qui, se faisant connaître pour un des sept sages de Rome, raconte une histoire dans laquelle la ruse et la perversité des femmes jouent un grand rôle. La première partie du poëme d'Herbers, que nous

Entr'eles et courtoisement
Et rit et fet mult bele chière
Et sueffre toute lor manière,
Leur dit et leur geu et l'or fet,
Fors ce ki a dire ne fet.
Vilenie ne vuelt-il fere,
Ne parole n'en puet en trère
En nul sens, n'en nule devise,
.ij. jours i ont lor peine mise.

(*Mss. du Roi*, Sorb. 381, fo 349 à 351.)

venons d'analyser, diffère, avons-nous dit, de l'ouvrage original des *Sept sages*. Dans ce dernier, au lieu du roi Dolopathos de Sicile, c'est Dioclétien, empereur de Rome, qui confie un fils qu'il eut dans sa vieillesse, aux soins des Sept sages de Rome. Le jeune homme, après avoir été instruit, revient chez son père ; sa marâtre veut le séduire, mais il résiste, et il est accusé par elle. Dioclétien condamne au feu le jeune prince qui, par respect pour son père, garde le plus profond silence. On le voit, il y a invention dans la manière dont Herbers a imité le poëme latin de *Dans Jehans*, et le trouvère a cherché les moyens de varier l'œuvre qu'il imitait. Le rôle qu'il fait jouer au poëte Virgile ne contredit pas les traditions romanesques admises à la fin du XIIIe siècle. Depuis cent années, environ, le chantre d'Énée était le héros d'une légende merveilleuse, dont les incidents étrangers se multipliaient suivant le goût ou les connaissances des chroniqueurs et des poëtes. On ne saurait expliquer complétement l'origine et les sources de cette légende, mais elle obtint une célébrité européenne, et le moine de Haute-Selve, en mêlant le nom de Virgile à l'histoire des *Sept sages*, ne faisait qu'ajouter à son œuvre un élément de succès.

Dans le livre original des *Sept sages de Rome*, la marâtre répond, à l'apologue que chaque philosophe raconte, par une histoire qui doit réfuter leur opinion. Herbers, dans son poëme, a supprimé la réponse de la reine ; il n'a pas, non plus, conservé le dénoûment de cette histoire. Après le discours du dernier philosophe, Virgile paraît et raconte lui-même un apologue emprunté au livre des *Sept sages*, mais qui, suivant le mode adopté par le moine de Haute-Selve, a subi quelques modifications. Herbers finit son poëme en nous faisant connaître le triomphe de Lucinien, son couronnement, son règne, pendant lequel il fut converti au christianisme par des apôtres de la foi. Herbers ajoute que Virgile, en mourant, tint si ferme dans sa main le livre où il avait écrit les principes de toutes les sciences, qu'il fallut bien se résoudre à perdre cet ouvrage.

Nous n'entreprendrons pas d'analyser toutes les histoires racontées par les sept sages de Rome et par Virgile. Nous choisirons seulement cinq de ces récits, qui justifieront ce que nous avons dit plus haut relativement aux différentes parties de la littérature romanesque. Voici le sujet du premier apologue :

Au moment où le feu allait être mis au bûcher de Lucinien, on vit paraître, assis sur une mule blanche, un vieillard dont la barbe tombait plus bas que la poitrine ; il tenait dans sa main une branche d'olivier. On lui demanda qui il était, d'où il venait et ce qu'il cherchait. « Je suis, répondit-il, un des sept sages de Rome. » Et quand il eut appris l'histoire du jeune Lucinien : « Bon roi, s'écria-t-il, c'est un mauvais jugement. » S'appuyant alors d'un exemple, le vieillard raconte l'histoire d'un chevalier qui était sorti, confiant la garde de son enfant à un chien, et qui, de retour chez lui, voyant le berceau à terre, crut son enfant mort, tira son épée et tua le chien fidèle, qui venait de sauver l'enfant endormi de la piqûre d'un serpent.

Cette histoire, dont nous nous contentons d'indiquer le sujet, est développée par le trouvère qui donne au personnage le costume et les mœurs de son époque. L'origine de ce conte est orientale ; elle se trouve dans le *Pantcha Lantra*, le plus ancien des recueils d'apologues indiens qui nous soit parvenu. Des écrivains de plusieurs nations l'ont ensuite imité.

J'analyserai avec plus de détails la seconde histoire. Un roi, ayant un riche trésor, en confia la garde à un chevalier, qui, après avoir veillé fidèlement sur ce dépôt pendant longues années, et se sentant vieux, demanda au roi, son maître, la permission de se retirer dans sa famille. Celui-ci le combla de bienfaits, et consentit à le laisser partir. Le vieux chevalier avait plusieurs enfants et beaucoup de serviteurs. Il était libéral, et tout l'or qu'il tenait de la générosité de son maître fut bientôt dépensé. Il se vit contraint d'engager sa terre, et il devint pauvre. Ayant pris à part son fils aîné, il lui demanda s'il aurait le courage de le suivre, pendant la nuit, à la tour autrefois confiée à sa garde, d'y pratiquer un trou, et par ce moyen de gagner une nouvelle fortune. Le fils n'hésita pas un seul instant, et, guidé par son père, qui connaissait parfaitement la tour, il y pratiqua aisément une ouverture. Le trésor fut ainsi livré au vieillard, qui eut bientôt rétabli sa fortune; mais le roi s'aperçut de la diminution de son trésor. Il alla consulter un sage aveugle, et par son conseil il fit allumer un feu de paille, et la fumée qui s'échappait par le trou mal fermé indiqua au roi la cause de la diminution de son trésor. Par le conseil du même sage, le roi fit placer au bord du trou une cuve pleine de résine, dans la-

quelle devait tomber le voleur. La prédiction de l'aveugle se réalisa. Mais le voleur, pour sauver l'honneur de sa famille, décida son fils à lui couper la tête. Ce dernier obéit, et il fut impossible de connaître le coupable. Le roi retourna vers l'aveugle, qui lui dit : « Prenez le corps, faites-le traîner par les rues, et ceux qui viendront pleurer sur ce corps doivent être les parents du voleur. » Le roi suivit ce conseil. Toute la famille du vieillard accourut, et le roi crut avoir trouvé les coupables; mais le fils aîné ayant coupé sa main, la montra au roi, et lui dit : « C'est pour cette blessure que ma famille pleure, et non pour ce corps, qui nous est indifférent. » Le roi consulta de nouveau l'aveugle. « Votre larron est habile et brave, lui répondit le sage; vous parviendrez difficilement à le prendre. Cependant écoutez-moi : suspendez le corps sans tête à une potence, et faites-le garder par quarante chevaliers, dont vingt auront des armes blanches et vingt des armes noires. » Le roi suivit encore ce conseil, et le fils ne manqua pas de saisir l'occasion de retrouver le corps de son père; mais il usa d'adresse. Ayant revêtu une armure moitié blanche, moitié noire, il se présenta de nuit au milieu des gardiens, auxquels il eut grand soin de ne jamais montrer qu'une partie de ses armes, ce qui fit croire aux chevaliers que c'était un des leurs. Le fils emporta le corps de son père, qu'il s'empressa d'enterrer avec la tête, qu'il avait gardée. Le roi, encore déçu, retourna près du vieillard aveugle, qui lui conseilla d'ordonner un tournoi. « Le vainqueur, dit-il, sera le coupable que vous cherchez. » Le sage lui conseilla encore de promettre sa fille au plus brave, et de faire coucher dans son palais tous les chevaliers. « Soyez convaincu, ajouta-t-il, que le voleur ira séduire votre fille; mais qu'elle ait soin, quand il viendra la nuit, de le marquer au front avec une préparation que je vais vous donner. » Les conseils du vieillard furent suivis, et ce qu'il avait prévu arriva. Mais le chevalier, s'étant aperçu de la ruse, parvint à voler cette préparation à la jeune fille, et il marqua au front tous les autres concurrents, et même le roi. Le lendemain, il fut impossible de savoir qui avait été dans la chambre de la princesse. Enfin, l'aveugle ayant encore inventé un expédient, dit au roi : « L'homme auquel un enfant présentera un couteau est celui que vous cherchez. » Mais le fils du vieillard, se doutant

de la ruse, acheta un petit oiseau, et quand il vit l'enfant se diriger vers lui pour le désigner, il offrit à cet enfant d'échanger son petit oiseau avec le couteau, et l'enfant accepta. Le roi croyait enfin tenir le voleur; mais le chevalier montra qu'il avait fait un échange. L'aveugle, surpris de tant d'adresse, conseilla au roi de donner sa fille en mariage à l'habile voleur. Le roi suivit son conseil.

Ce conte bizarre renferme deux parties : l'histoire du chevalier qui veut cacher le crime de son père et celle de la jeune fille qui marque au front son séducteur. La première partie remonte à la plus haute antiquité, puisqu'on la trouve, avec quelque changement, dans Hérodote, au livre II, ch. CXXI, de son ouvrage. Cet historien raconte que Rhamsès, roi d'Égypte, possédait tant de richesses, qu'il fit élever une tour, afin de les cacher. L'architecte, chargé de ce travail, eut soin d'ajuster une des pierres avec tant d'art, qu'il était facile à un homme seul de la déplacer, et il indiqua, en mourant, ce précieux secret à ses deux fils, qui ne manquèrent pas d'en profiter. Mais l'un d'eux tomba dans les piéges que le roi fit dresser, et son frère se vit forcé de lui couper la tête. Le roi fit attacher le corps au mur de la tour et placer des gardes avec ordre d'arrêter ceux qui viendraient pleurer. L'autre voleur, désirant avoir le corps de son frère, eut recours à la ruse. Il conduisit devant la tour plusieurs ânes chargés d'outres pleines de vin, et en ouvrit deux ou trois. Quand les gardes de la tour virent couler le vin, ils cherchèrent à s'en emparer, au milieu du désordre, le jeune homme emporta le corps de son frère. Le roi employa un autre moyen assez étrange, qui ne lui réussit pas mieux. Étonné de l'adresse du voleur, il lui donna sa fille en mariage. Je ne sais pas si Jehans a imité directement Hérodote, auquel appartient évidemment l'histoire originale; mais cette anecdote ne se trouve pas dans les différents ouvrages indiens, hébreux, arabes ou grecs qui ont servi de modèle à l'auteur du livre latin des *Sept sages*.

Quant à l'autre partie, elle fut prise dans nos vieux romanciers par Boccace, imitée par différents conteurs, et immortalisée enfin par La Fontaine.

Voici la quatrième histoire racontée par l'un de sept sages de Rome :

Un riche seigneur avait une fille belle, savante et adroite,

mais cruelle et intéressée. Ayant appris l'art de nigromance (magie), elle résolut d'en faire usage à l'égard des nombreux amants qui la poursuivaient. Elle laissait donc chacun d'eux partager sa couche, et promettait d'épouser celui qui pourrait l'embrasser ; mais elle exigeait une somme de cent marcs d'or de tous ceux qu'avait surpris le sommeil. Elle avait soin de placer chaque nuit, sous l'oreiller des galants, une plume enchantée qui les plongeait dans le plus profond assoupissement. Un damoisel, ayant une première fois dépensé cent marcs, résolut de tenter de nouveau l'aventure, et il chercha les moyens de se procurer l'argent nécessaire.

Il avait parmi ses vassaux un homme riche qui l'avait insulté, et auquel il avait fait couper le pied. L'homme riche n'oublia jamais une telle offense. Ayant appris que son jeune maître avait besoin d'argent, il offrit de lui prêter la somme qu'il désirait à condition que si, au jour de l'échéance, le bachelier manquait à son engagement, lui, son vassal, aurait le droit de lui couper une livre de chair. Le jeune seigneur accepta cette condition, et, muni de son argent, il se rendit chez la jeune fille. Il fut bien accueilli ; on mit la plume enchantée sous son oreiller ; mais le bachelier, se souvenant de la première épreuve, ne se coucha pas aussi vite, et eut le soin de bien battre son oreiller pour qu'il ne fût pas si doux ; grâce à cette précaution, la plume enchantée tomba. Le bachelier fit semblant de dormir ; pleine de confiance dans son talisman, la jeune fille vint se placer à côté du damoisel, qui se réveilla bientôt, et contraignit la rebelle à devenir sa femme. Celle-ci aima beaucoup son mari, et les deux époux vécurent longtemps dans les plaisirs et la richesse.

Cependant le bachelier oublia l'engagement qu'il avait pris avec son vassal, et laissa passer le terme fixé pour le payement. Heureux de pouvoir se venger, l'homme riche demanda la livre de chair, et refusa tout l'argent qu'on lui offrit en compensation. L'affaire ayant été portée devant le roi, celui-ci consulta les plus sages de sa cour, qui répondirent que la convention existait et devait être exécutée. La femme du bachelier, adroite et subtile, se rendit au tribunal ; et après avoir offert au terrible créancier dix mille marcs, que celui-ci refusa, elle fit étendre un drap blanc à terre, y fit coucher son mari, et dit : Allons,

vassal, prends ta livre de chair, mais ni plus ni moins ; car si tu te trompes, malheur à toi ! Tu seras écorché vif, et tes membres seront traînés par la ville. — Le créancier eut peur, et refusa. On le contraignit de payer mille livres à son seigneur pour lui apprendre à réclamer ce qu'il n'osait pas accepter (1).

Nos lecteurs ont facilement reconnu dans cette histoire l'un des incidents du drame de Shakspeare, intitulé le *Marchand de Venise*. Le récit d'Herbers fut probablement imité par les compilateurs d'un livre écrit en latin dans les premières années du XIVe siècle, et qui servit de modèle aux conteurs de différents pays de l'Europe, principalement à ceux d'Angleterre et d'Italie. Ce recueil auquel on a donné le nom de *Gesta Romanorum*, contient des contes empruntés à la littérature sacrée, aux traditions orientales et aux fables romanesques admises chez les peuples de l'Europe au moyen âge. On trouve l'histoire que nous venons d'analyser dans le *Gesta Romanorum* et dans plusieurs ballades anglaises, entre autres, dans celle appelée *Guernutus*, qui fut probablement le modèle suivi par Shakspeare.

Dans le conte d'Herbers, la punition infligée au vassal par son seigneur nous semble cruelle et diminue l'horreur que nous inspire l'homme à la livre de chair; mais cette punition n'était pas une vengeance, et les lecteurs du Moine de Haute-Selve, habitué au régime féodal, à ses violences, ne trouvaient d'étrange

(1) Celle dist : dont voil je jugier
Comant tu dois ta dete panre.
Enmi la sale fist estandre
.I. blanc drap sor lou pavement.
Le damoisel tot nuemant
Fist de ra robe despoiller,
Et les mains et les piez lier.
Sor le blanc drap couchier le fist,
A l'eschacier (au boiteux) dist qu'il preist
Coutel ou autre ferremant,
Et alast tost delivremant
Prandre de lui tot son droit pois,
Mais n'an pren sist vaillant .I. pois,
Ne plus ne moins, se son droit non
Tot son droit praigne par raison.
(Fo 400, vo, col. 2e.)

dans ce récit que l'aveugle désir qu'éprouvait le riche vassal de se venger d'une peine qu'il avait peut-être méritée.

L'origine de ce conte est orientale; dans plusieurs compositions indiennes, on trouve un personnage qui consent à des conditions du même genre. La pensée de faire jouer un pareil rôle à un juif est le résultat des idées que l'on avait au moyen âge sur ce peuple maudit des chrétiens et persécuté par eux; on la trouve reproduite dans plusieurs conteurs du XVIe siècle.

L'histoire racontée par le sixième sage de Rome, n'est pas moins étrange que la précédente, et offre, outre les réminiscences des traditions orientales, dont l'auteur s'est inspiré, un souvenir des anciennes fables de la Grèce; ainsi l'on y verra une imitation des aventures d'Ulysse près du géant Polyphème. Voici en abrégé ce singulier récit :

Un voleur, au bout de plusieurs année d'une pratique assidue de son métier, devint très-riche. Il changea de vie, et étonna beaucoup ses voisins qui connaissaient toute son histoire. Il avait trois fils auxquels il conseilla de prendre un état; mais après s'être consultés, ces jeunes gens décidèrent qu'ils imiteraient leur père, et qu'ils tâcheraient de gagner leur fortune par le vol; ils résolurent donc de s'emparer d'un très-beau cheval qui appartenait à la reine, et, pour cela, ils s'avisèrent d'un stratagème. L'un d'eux se cacha dans l'herbe qu'on apportait pour la nourriture du cheval, et ses frères attendirent au dehors. La nuit venue, le voleur sella, brida le cheval, et sortit avec sa prise pour rejoindre ses frères; mais arrêtés par les gardes de la reine, les trois jeunes hommes furent conduits devant elle. Ayant reconnu les fils du voleur devenu honnête homme, la reine fit appeler le père, et lui dit ce qui était arrivé. — Ils n'ont pas voulu suivre mes conseils, répondit l'ancien voleur, ils doivent être punis. — La reine qui estimait beaucoup ce vieillard, lui dit : Tu peux racheter tes enfants; raconte-moi trois des aventures les plus extraordinaires qui te soient arrivées. — J'y consens, dit le père; et il commença :

Étant jeune je me trouvais à la tête de cent compagnons hardis et forts. Nous entendîmes parler d'un géant riche en or et en argent, qui demeurait seul au milieu d'un bois; nous allâmes dans sa maison, et, pendant qu'il était absent, nous nous emparâmes de toutes ses richesses. Mais au moment où nous sortions,

nous fûmes attaqués par le géant et par dix de ses compagnons. Vaincus, enchaînés ensemble, le géant nous conduisit dans sa demeure, et se mit à nous manger les uns après les autres. J'aurais eu le même sort que mes amis, mais je parvins à faire croire au géant que je possédais des connaissances médicales fort étendues, et que je le guérirais d'un mal qu'il avait sur les yeux. Il consentit à se livrer à moi et à s'étendre par terre. Je pris alors un grand bassin d'huile bouillante, le versai sur la tête du géant, et lui fis perdre la vue. Mais le géant se releva, courut après moi, et bien qu'il fût aveugle il m'aurait infailliblement pris, à force de chercher dans la demeure où j'étais enfermé, si je n'étais parvenu à me réfugier au haut d'une échelle.

Ayant remarqué que le géant n'ouvrait sa porte que pour laisser sortir ses brebis qui gagnaient toutes seules leurs pâturages et qui, protégées par une influence magique, ne pouvaient ni se perdre, ni être volées, j'ouvris le ventre à la plus grasse de toutes et je m'enveloppai dans sa peau; mais avant de laisser sortir ses brebis, le géant aveugle les comptait et chaque soir retenait la plus grasse pour son repas. Je fus arrêté par cette raison, pendant six jours de suite. Enfin la septième fois, bien enveloppé dans une peau de brebis, je parvins à échapper au géant. Quant je fus hors de sa demeure, je me sentis joyeux, et je raillai le géant de s'être laissé aveugler par moi et de n'avoir pas su me tenir enfermé. « Ami, répondit-il, ta ruse est bonne et je te dois une récompense. » Tirant alors de son doigt un anneau d'or, il me le jeta. Cet anneau était lourd et valait au moins trente besants. J'eus envie de le posséder, mais j'en fus puni; car le géant avait jeté un charme sur cet anneau qui ne pouvait plus quitter mon doigt et qui disait sans cesse : « Je suis là, je suis là. » Le géant courut vers moi et je m'empressai de fuir. Il était grand et long, et se heurtant aux arbres, il tombait sans cesse à terre, car il avait douze coudées de haut; il se relevait bien vite et recommençait à courir après moi. Tout en fuyant, je pris la résolution de couper mon doigt. L'ayant donc placé dans ma bouche, je le fendis avec mes dents et le jetai au géant. Par ce moyen, je lui échappai, non sans avoir eu peur. Cette aventure, je crois, mérite bien que l'on me rende un de mes fils. Mais pour que vous me rendiez les deux autres, je vais commencer un nouveau récit.

Sorti des mains du géant, j'errai deux jours au milieu d'une grande forêt habitée par des lions, des ours, des dragons, et je n'y trouvai pour asile qu'une cabane près de laquelle trois voleurs avaient été pendus. J'y entrai et vis près d'un grand feu une femme avec son enfant. Elle pleurait. Je voulus savoir d'elle où j'étais et s'il n'y avait pas dans le voisinage d'autres habitations.—Non, reprit-elle, si ce n'est à plus de trente lieues environ. J'ai été, cette nuit même enlevée à mon mari et conduite ici par de mauvais démons

« Que li gent appelent Estries. »

Ils m'ont ordonné de faire cuire mon enfant qu'ils doivent manger cette nuit. — Je promis à cette femme de venir à son aide et de délivrer son enfant. C'est pourquoi étant sorti, je décrochai l'un des trois pendus et je le portai à la femme. Je lui ordonnai de le faire cuire au lieu de son enfant et conduisis ce dernier dans la forêt où je le cachai dans le trou d'un chêne. La nuit venue, les *estries* ne tardèrent pas à descendre des montagnes. Elles ressemblaient à des guenons. Quand la chair du pendu fut cuite, elles se la partagèrent avec une grande voracité. Le plus grand de ces génies femelles interrogea la mère pour savoir si c'était bien la chair de l'enfant qu'elle leur avait donné à manger. Celle-ci répondit : « que c'était bien son fils ; » mais le génie ayant quelque méfiance, envoya trois *estries* avec des couteaux pour rapporter un morceau de la chair des trois pendus. Alors je me mis à la place du cadavre que j'avais enlevé, et l'un des génies coupa un morceau de ma cuisse. Je souffris beaucoup toute la nuit. Mais rendez-moi mon autre fils, et je continuerai mon histoire.

Quand les *estries* m'eurent ainsi coupé un morceau de la cuisse, je descendis de l'arbre où je m'étais pendu, et j'étanchai avec ma chemise le sang qui coulait à flots de ma blessure. Je regagnai le lit que je m'étais fait près de la maison, et j'eus à supporter d'horribles souffrances. Les génies après avoir fait rôtir les trois morceaux de chair qu'ils venaient de faire couper, se mirent à les manger. Dès que la maîtresse eut goûté ma chair. « Oh ! dit-elle, que celle-là est fraîche et bonne ; il y a longtemps que je n'en ai eu de pareille. Bien vite allez me chercher

le corps de ce pendu, nous le mangerons. » J'entendis ces paroles, je quittai de nouveau mon lit, et j'allai me remettre avec les autres pendus. Aussitôt les trois méchants esprits s'emparèrent de moi, et tirant mon corps par les pieds, ils me déchirèrent impitoyablement les bras, les épaules et le dos au milieu des épines et des broussailles. Ils me jetèrent ainsi, couvert de blessures, aux pieds de leur maîtresse. Déjà ils voulaient me couper en morceaux, quand un objet qu'ils aperçurent leur fit prendre la fuite. Je restai seul avec la mère et son enfant; nous quittâmes ces lieux, et après avoir marché quarante jours, souffrant la fatigue et la faim, nous atteignîmes la maison de la jeune femme.

Ayant terminé cette histoire, le voleur réclama son troisième fils et la reine acquitta sa promesse.

Le dernier récit des sept sages de Rome fait partie des traditions populaires de notre histoire. Ce conte est relatif à l'origine que les romanciers attribuent à l'illustre Godefroy de Bouillon. Une expédition aussi importante que la première croisade n'avait pu manquer d'occuper l'imagination des trouvères; et comme introduction au récit qu'ils devaient composer sur les guerres saintes, ils débitèrent une fable dont l'origine est difficile à connaître, mais qui paraît empruntée à l'Orient.

Un damoisel fort bien élevé, rempli de talents et de vertus, aimait si ardemment la chasse, qu'il consacrait à cet exercice la plus grande partie de son temps. Un jour il s'égara, et après de longs et inutiles efforts pour rejoindre ses chasseurs, il arriva au bord d'une claire fontaine dans laquelle se baignait toute seule une jeune et belle fée. Épris du plus violent amour, le chasseur oublia tout, et s'étant emparé d'une chaîne d'or qui faisait le pouvoir de la fée, il retira celle-ci de l'eau, la couvrit de ses vêtements et la supplia de consentir à l'épouser. Moitié par crainte, moitié volontairement, la jeune fée ne fit aucune résistance et ils passèrent ainsi toute la nuit au bord de la fontaine. Après avoir donné et reçu les plus douces caresses, la jeune fée, qui connaissait parfaitement le cours des astres, leva ses regards vers les cieux et ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle donnerait bientôt le jour à six fils et une fille. Tout épouvantée, elle s'empressa de le dire à son époux. Le damoisel la rassura, la couvrit de baisers, et le jour venu, l'ayant placée sur son coursier,

il la mena dans son palais. Les vassaux reçurent avec une grande joie leur maître ainsi que sa nouvelle épouse. La mère du damoisel s'emporta seule jusqu'à pousser des cris, et supplia son fils de renvoyer cette étrangère. Mais elle ne tarda pas à se convaincre de l'inutilité de ses remontrances.

Alors elle parut se résigner et feignit d'approuver son fils; elle alla même jusqu'à entourer sa bru de soins et de prévenances, et sous prétexte qu'elle était enceinte, elle éloigna d'elle toute autre personne. Elle seule et ses affidés pouvaient approcher la jeune fée, qui ne tarda pas à mettre au monde six fils et une fille ayant au cou une chaîne d'or. La mère du damoisel les reçut, et comme la jeune fée ne pouvait rien voir à cause de ses souffrances, cette marâtre mit à leur place sept petits chiens, et confiant les enfants nouveau-nés à un serviteur, elle lui donna l'ordre de les porter dans la forêt et de les tuer. Le serviteur obéit; mais arrivé dans la forêt il trouva ces enfants si beaux qu'il n'eut pas le courage de les frapper. Il les posa sur un arbre, pensant bien qu'il serviraient de pâture aux bêtes sauvages. Mais un sage vieillard qui habitait seul au milieu des bois, rencontra les enfants, les recueillit, et les éleva près de lui pendant sept années.

Quant au chevalier, sa mère lui ayant montré les sept petits chiens, lui apprit que c'était là le fruit de ses amours avec la femme qu'il avait choisie. « Tu disais qu'elle était fée, beau fils; à sa progéniture il est facile de reconnaître la fausseté de tes paroles. » Le damoisel, irrité, prit sa femme en grande haine, et l'ayant fait placer dans une fosse où elle resta enfouie jusqu'aux mamelles, il donna l'ordre à ses gens de laver tous leurs mains sur sa tête, de les essuyer avec ses cheveux, et il voulut qu'elle fût nourrie avec le pain destiné aux chiens du palais. La fée endura ces injures pendant sept années, ce qui altéra beaucoup sa grande beauté, ajoute le naïf trouvère.

Cependant, élevés par le philosophe, au milieu des bois, les enfants, nourris avec le lait des bêtes sauvages, passaient leur temps à la chasse et rapportaient au vieillard les oiseaux qu'ils avaient pris. Un jour que leur père vint à chasser dans la forêt, il aperçut ces beaux enfants qui portaient tous une chaîne d'or à leur cou. Il trouva du plaisir à les regarder; mais ceux-ci, l'ayant vu, disparurent aussitôt. Rentré dans son palais, le chevalier raconta son aventure à sa mère. Celle-ci, ayant fait venir

le serviteur qu'elle avait chargé de tuer les enfants, lui ordonna, sous peine de perdre la vie, de courir dans le bois et de lui apporter les chaînes d'or que ces enfants portaient à leur cou. Le serviteur obéit. Il trouva les enfants dans le bois, jouant au bord d'une onde claire et pure où les six frères ne tardèrent pas à se jeter après avoir détaché leur chaîne d'or et avoir pris la forme de beaux cygnes blancs. Le serviteur s'approcha de la jeune fille qui gardait les chaînes, s'en empara, et voulut aussi prendre la chaîne que portait la jeune fille; mais celle-ci parvint à lui échapper. Le serviteur rapporta les chaînes d'or à sa maîtresse, qui manda aussitôt un orfévre, lui ordonna de briser ces chaînes et d'en faire une coupe. Mais quand l'orfévre voulut travailler, il lui fut impossible de rompre plus d'un seul anneau. C'est pourquoi il fit une coupe avec un or différent et la présenta à la mère du chevalier.

Cependant les jeunes fils de la fée, ayant perdu leur chaîne d'or, ne pouvaient plus reprendre leur forme humaine. Ils allaient tous les jours, poussant des cris plaintifs, près de leur sœur qui les nourrissait; fatigués enfin de vivre sur le même lac, ils prirent leur vol et arrivèrent sur le domaine de leur père, dans un étang fort beau qui se trouvait à l'entrée du château. La jeune fille les avait suivis. Le chevalier, qui était à la fenêtre de son château, ne tarda pas à remarquer ces nouveaux hôtes et voulut qu'ils fussent bien traités et bien nourris. La jeune fille, pouvant au besoin, reprendre sa forme humaine, s'introduisit quelquefois dans le château. Elle eut pitié de sa mère sans la connaître et partagea souvent son pain avec elle. Les gens du château ne tardèrent pas à remarquer l'amour de cette enfant pour la fée captive et les caresses qu'elle recevait des beaux cygnes, quand elle leur portait de quoi manger. Plusieurs ajoutaient que cette jeune fille ressemblait à la fée, et le chevalier avait un grand plaisir à la regarder. Un jour, il l'appela; la jeune fille accourut. Le chevalier remarqua la chaîne d'or attachée à son cou, et, se souvenant de la fée qu'il avait eue pour femme : «Enfin, dit-il, où es-tu née? Quel est ton père? quelle est ta mère? Pourquoi, matin et soir, portes-tu de la nourriture aux cygnes qui mangent si volontiers dans ta main?» La petite fille pleura en soupirant et dit : « Sire, Dieu seul pourrait vous dire comment homme et femme naissent sans père ni mère;

pourtant il est véritable que je n'eus jamais de parents. Je sais bien aussi que ces cygnes qui viennent près de moi sont mes frères. » Et la jeune fille continua à raconter, en pleurant, toute son histoire. La vieille mère du chevalier et son serviteur écoutaient ce récit. Ils frémirent et ne doutèrent pas que la vérité ne fût bientôt connue ; aussi le serviteur reçut-il de sa complice l'ordre de tuer la petite fille. Mais, l'ayant poursuivie, l'épée haute, un jour qu'elle sortait du château, et se disposant à la frapper, le chevalier parut tout à coup. Il arracha l'épée au méchant serviteur : « Pourquoi tuer cet enfant ? » s'écria-t-il. Le serviteur, tremblant pour sa vie, tomba aux genoux du chevalier et lui raconta toute l'histoire. Celui-ci, plein de fureur, courut chez sa mère, qui lui avoua son crime. On manda bien vite l'orfévre, qui fut obligé de rendre compte des chaînes d'or qui lui avaient été confiées. Ce dernier déclara que, n'ayant jamais pu rompre les chaînes d'or, il avait fait la coupe avec un or différent, et il rendit les chaînes qui furent remises aussitôt à la jeune fille. Bientôt les cygnes blancs reprirent la forme humaine, hormis un seul, parce que l'orfévre, dans l'essai qu'il avait fait de son travail, avait rompu un des anneaux. Ce cygne blanc accompagna toujours l'un de ses frères qui devint un grand et illustre chevalier, car ce fut lui qui tint le duché de Bouillon et fit la conquête de Jérusalem.

J'ajouterai quelques observations sur l'œuvre que je viens d'analyser et sur le moine qui l'écrivit. J'ai dit, au commencement de cette notice, que les diverses parties profanes de la littérature romanesque avaient été mises en œuvre par le trouvère de Haute-Selve ; et les contes dont je me suis appliqué à donner, non-seulement l'analyse, mais encore l'origine, viennent à l'appui de cette assertion. J'aurais dû peut-être ajouter qu'une des principales données du poëme d'Herbers avait été empruntée à la partie sacrée de cette littérature, car la ressemblance entre l'accusation portée contre le jeune Lucinien et un incident de l'histoire de Joseph, nous autorise à croire que le récit du trouvère a sa source dans la Bible. Cependant on peut supposer, avec autant de raison, qu'Herbers a pris pour modèle, non le récit biblique, mais ce récit tel qu'il est modifié par les conteurs orientaux.

Quoi qu'il en soit, les éléments divers, dont se compose le

poëme d'Herbers, ont été mis en œuvre avec beaucoup d'art, et le trouvère fait toujours preuve, sinon d'une haute intelligence, au moins d'un talent d'invention remarquable. Il raconte bien, et c'est une grande qualité pour écrire un livre qui se compose de douze récits différents. Certains épisodes ont principalement fixé mon attention, et je les regarde comme des modèles de notre vieille poésie. Je citerai principalement la scène où les femmes de la jeune reine et cette princesse elle-même font tous leurs efforts pour séduire Lucinien. Il y a dans ce tableau un coloris voluptueux, oriental, qu'on ne remarque pas communément dans les poëmes français du moyen âge.

Herbers possédait toute la science de son époque. Certains auteurs classiques, Platon, Homère et Cicéron, ne lui étaient pas étrangers, comme le prouvent plusieurs passages de son roman. On peut croire qu'il savait ou l'hébreu ou même l'arabe ; et le conte de la *livre de chair*, qui se trouve pour la première fois dans son poëme, ainsi que les récits orientaux qu'il reproduit si fréquemment, peuvent autoriser cette conjecture. Les connaissances médicales qu'Herbers se plaît à montrer et dont nous avons cité un exemple curieux, appuient encore notre supposition. En résumé, le poëme de *Dolopathos,* et par son exécution et par les modèles qu'il a donnés à plusieurs grands écrivains, méritait qu'on le fît connaître ; espérons qu'un jour il sera entièrement publié.

LE ROUX DE LINCY.

MLLE DE LAVERGNY.

I.

Vers la fin de l'automne 1830, George Houdart arrivait à Paris dans la fleur de la jeunesse, dans la poésie de l'insouciance. C'était alors un innocent bachelier, ne voyant que les couleurs du ciel, ne respirant que l'arome des fleurs, confessant aux étoiles ses joies et ses amours. Mais le soleil de Paris, qui est le soleil du plaisir, fana tous ces songes de bonheur et d'enchantement : ses étoiles se transformèrent peu à peu en grisettes de la rue Saint-Jacques ; bientôt il n'aima plus le ciel et les fleurs que dans les yeux et sur les joues de ces demoiselles. Sa poésie se perdit en mille métamorphoses ; il l'avait vue dans les extravagances des rêveurs, au bord des fleuves, au fond des bois, dans les cimetières, sur les nuages; il la vit moins splendide, mais plus animée dans son vieil hôtel garni d'étudiants. Son temps, qu'il avait coutume de perdre en flottantes rêveries, il le passa à pourchasser les folles filles de la Chaumière. Or les folles filles de la Chaumière ne se contentent pas de si peu que les flottantes rêveries ; elles prirent si bien et si vite les forces de son cœur et de son âme que, vers la fin de la seconde année, il vit tout d'un coup tomber sa verte jeunesse. Ses amis les étudiants en médecine lui conseillèrent d'aller rafraîchir et reposer sa vie dans l'atmosphère pure et calme de son pays, au sein d'un beau vallon de la Champagne. Il était entré à Paris espérant de tout et souriant à tout ; il en sortit pâle, abattu, désenchanté, ayant une grimace au cœur et aux lèvres : Paris l'avait ravagé.

Il fit le voyage avec le vicomte de Marigny, le plus extravagant, le plus adorable, le plus spirituel des dandies de ce temps-là. Quoique le jeune vicomte fût le plus spirituel de la troupe

fashionable, il ne disait pas grand' chose et pourtant il disait tout ce qu'il savait. Il s'en allait de Paris en Champagne chasser d'abord, demander ensuite la dot et même la main de sa cousine, Mlle Sophie de Lavergny. Il se souciait peu de la femme, ainsi qu'il arrive quelquefois dans ce mauvais siècle; mais il était alléché par la dot qui devait réparer quelques brèches de sa maigre fortune.

Dès que George revit son pays, il se ressentit jeune comme autrefois; son cœur fatigué se ranima, ses espérances reverdirent comme par enchantement. Son cœur s'ouvrait d'avance aux épanchements maternels, mais il ne trouva au logis que son père et le testament de sa mère. Son père, qui songeait à se remarier, lui devint plutôt un maître qu'un ami. Après quelques tristes mois, las d'être toujours en butte à des remontrances trop paternelles sur sa vie parisienne et sur son oisiveté, il se révolta silencieusement contre cette tyrannie; il recueillit l'héritage de la défunte et s'en alla à quelques lieues de son pays aux eaux minérales de T —. Cette petite ville, qui semble oubliée du monde, est pittoresquement éparpillée sur la rivière d'Aisne. C'est un charmant refuge pour ceux qui aiment la vie de province. La vallée qui se déploie à l'entour n'est traversée que par des chemins communaux ombragés çà et là de petits bois touffus comme il en faut pour les promenades amoureuses. Les jeunes filles y sont avenantes, le vin y est émoustillant; enfin le ciel y fait presque toujours bon visage. George espérait y prendre des bains salutaires; il devait y retrouver son ami de voyage, et peut-être il pensait y voir Mlle de Lavergny. A Paris on poursuit de ses rêves d'un instant toutes les belles élégantes qu'on rencontre; en province, les belles élégantes ne se rencontrent guère : depuis son retour, George n'avait pas vu une seule femme digne d'éveiller ses songes, et par cette disette il s'était épris involontairement de Mlle de Lavergny qu'il n'avait jamais vue, mais dont le jeune vicomte s'était complu à lui dessiner le profil allemand.

Mlle de Lavergny était une jeune fille charmante qui gardait en province toute la grâce mignarde des femmes de Paris où elle avait été élevée. C'était une de ces natures blondes et nonchalantes qui animent si poétiquement les romans de Walter Scott; simple, ce n'était que par caprice qu'elle devenait co-

quette; triste et rêveuse, ce n'était que par boutade qu'elle devenait gaie et folle.

Avant l'arrivée de son jeune cousin l'incroyable; son grand œil, plein de langueur, avait séduit un pauvre clerc de notaire du pays, Adolphe Duclos, qui l'aimait éperdument et qui en était aimé en dépit de M. de Lavergny qui s'en doutait et se promettait bien de couper au plus vite cet amour dans ses racines. Le jeune vicomte de Marigny était arrivé à merveille pour ce dessein; aussi le vieux baron accueillit joyeusement ses espérances d'hymen avec sa fille; la révolution de juillet, loin d'abattre son orgueil de gentilhomme, l'avait grandi encore; il était enchanté de donner sa fille et une partie de son domaine au seul descendant des Marigny. Il voulait pourtant contraindre son jeune cousin à passer désormais sa vie en Champagne, au milieu des terres, des bois et des prés dépendant du château de Lavergny. Malgré son amour pour la chasse, le vicomte se résignait d'assez mauvaise grâce, ne croyant guère aux amusements de la province, et regrettant les bruyants plaisirs de Paris; mais de jour en jour la vue des charmes et des domaines de sa cousine changeait ses idées là-dessus; d'ailleurs il trouvait des distractions dans ses extravagances. La réserve, la retenue, la froideur de mademoiselle de Lavergny lui confessaient assez qu'elle n'était guère affolée de lui; mais cela ne le tourmentait nullement : ce n'était pas l'amour qu'il venait chercher en Champagne. Ainsi que le baron, il se doutait de la passion qui enchaînait sa cousine au clerc de Me Desmarais, mais il fermait les yeux avec dévouement.

Cette passion était pure, tendre, noble, religieuse, comme il s'en trouve quelques-unes au fond des provinces, où le siècle n'a point encore penché son front qui doute de tout, même de l'amour. L'histoire en était simple : Adolphe Duclos avait vu Mlle de Lavergny, et son premier regard lui avait dit qu'il l'adorait. Sophie, qui était pleine de foi et de candeur, avait répondu par un pareil regard, et, depuis ce beau jour, ils s'étaient amoureusement appuyés l'un sur l'autre dans le chemin de la vie. Ils attendaient en silence, se confiant au destin ou plutôt au dieu de l'amour. Adolphe Duclos n'osait songer à épouser Mlle de Lavergny; il était trop pauvre pour devenir notaire; il savait d'ailleurs que le vieux baron méprisait les

gens qui ne sortaient pas de sa caste. Malgré tout son amour, Mlle de Lavergny pressentait qu'elle n'aurait jamais la force d'élever auprès de son père la voix en faveur de son amant; elle était plutôt l'esclave que la fille du baron; toujours soumise et résignée, jamais un cri de révolte n'avait agité ses lèvres; il fallait qu'elle fût sans cesse de l'avis de son père, qui descendait de cette souche d'anciens nobles régnant en maîtres dans leurs provinces, et s'irritant aux plus légères résistances. Elle n'avait qu'un refuge contre le despotisme paternel, son cœur, son âme, son amour. Elle espérait de l'avenir, elle espérait que le baron s'adoucirait ou qu'un miracle lui viendrait en aide; enfin elle espérait en femme qui aime. Ses espérances n'eurent que des fleurs : il en est ainsi de toutes les espérances. Un temps vint où l'avenir l'effraya, comme l'eût effrayée la mort; ce fut quand M. de Lavergny l'avertit qu'il allait la marier à son cousin; dans sa douleur, elle tomba aux pieds de son père pour lui faire l'aveu de son amour; mais le baron qui pressentait un refus et des larmes, le baron qui avait vu la veille Adolphe Duclos rôder autour du château, et qui alors, plus que jamais, croyait au fatal amour de sa fille, jeta un regard terrible à l'infortunée, dont la voix suppliante s'arrêta tout d'un coup. Elle pria Dieu, et se résigna à traîner la chaîne de fer d'un mariage raisonnable.

Déjà M. de Lavergny n'était plus guère enchanté de son cousin; il se lassait fort de ses folies et de ses caprices. M. de Lavergny, qui était un homme mûr, ne voyait pas sans dépit les enfantillages du vicomte; il avait peur de voir éparpiller les deniers de sa fille par les mains de son mari; mais il avait peur d'Adolphe Duclos, et il voulait s'en délivrer. Adolphe Duclos, riche et notaire, peut-être l'eût-il mieux aimé que son cousin; peut-être eût-il sacrifié son orgueil aristocratique au penchant de sa fille; mais Adolphe Duclos n'avait rien que son amour, et cela n'est point admis dans les contrats de mariage.

II.

Ce fut vers ce temps-là que George vint séjourner dans la petite ville de T—, et le premier bruit qui le frappa fut le bruit de ce mariage raisonnable. Il en ressentit une peine infinie; le

jeune vicomte lui déplaisait ; son cœur l'avertissait que Mlle de Lavergny allait se sacrifier ; et puis il lui semblait que cette union renverserait sa dernière espérance : il aimait déjà. Grâce à l'amitié rapide des voyages, il fut recherché par M. de Marigny, qui était charmé de retrouver au désert un homme qui se souvînt de Paris et qui pût recevoir des conseils de fashion. Il cultiva cette amitié précieuse qui devait le rapprocher encore de Mlle de Lavergny. Il ne se passa pas de jour qu'il ne vît le jeune vicomte, à la chasse, à la promenade du soir, dans l'avenue du château. Ce fut dans cette avenue, à la nuit tombante, que lui apparut, pour la première fois, Mlle de Lavergny dont la robe flottante fuyait sous les arbres. A cette vue, l'amour qui murmurait dans son âme, éleva toutes ses voix ; une nouvelle existence s'ouvrit pour lui par mille portes dorées.

Le lendemain il revit Mlle de Lavergny ; durant toute la nuit il avait rêvé de sa beauté, mais elle lui apparut plus belle que dans ses rêves. La tête de Sophie penchait alors sous l'ardente mélancolie des amantes, ses pieds se nichaient dans l'herbe, ses mains oisives effeuillaient les branches tombantes avec une volupté amère : il semblait qu'elle effeuillât l'arbre de sa vie dans une phase de douleur. Le jeune vicomte la suivait en silence ; près de l'atteindre, il frappa légèrement des mains.

Elle se retourna en jetant un cri : — C'est vous, mon cousin? dit-elle avec un adorable mouvement de lèvres.

— Ma belle cousine, dit le vicomte, que le mouvement de lèvres n'avait point charmé, M. George, qui vient à nous, est un de mes agréables amis ; c'est presque un jeune homme à la mode ; c'est un étudiant, mais un étudiant du café de Paris, chiffonnant douze cravates dans sa matinée, et n'allant jamais à pied à l'école de droit.

George qui arrivait alors près de mademoiselle de Lavergny, fit un profond salut et dit en souriant qu'il n'était jamais entré au café de Paris, qu'il gardait la même cravate pendant toute une saison, et qu'il allait toujours à pied soit à la Sorbonne, soit ailleurs.

Mademoiselle de Lavergny, qui en voulait à son cousin, fut heureuse d'entendre George parler ainsi ; elle le remercia par un regard rapide qu'il ne vit pas, mais qu'il sentit, comme si c'eût été un rayon de soleil. M. de Marigny voulut se sauver

de ce mauvais pas en faisant l'étourdi ; il saisit une petite rose de mai à la chevelure de sa cousine et se mit à pirouetter en la respirant. — Je suis ivre, dit-il avec un sourire moqueur, ô ma belle cousine ! il me semble que je vous respire : cette rose vous a dérobé tous vos parfums de jeunesse et d'amour.

Sophie se contenta de rougir.

— Ouf ! s'écria M. de Marigny, qui venait d'entendre le battement d'ailes d'une verdière, un ortolan, ma cousine ! un ortolan, George ! Adieu ma cousine ; accourez donc, George !

Le jeune vicomte eût quitté le paradis et peut-être l'enfer pour la chasse.

Sophie se retourna vivement vers le château ; George, qui ne voulait pas accompagner le chasseur, s'assit sur le bord du chemin et suivit d'un regard enchanté mademoiselle de Lavergny jusqu'à la porte du verger. Deux fois il eut la tentation de courir à elle, de se jeter à ses pieds et de lui déclarer son amour, sachant bien que les femmes donnent toujours l'absolution des péchés qu'elles font commettre ; mais il fut retenu par la pensée que Sophie aimait Adolphe Duclos.

Il revit quelquefois encore mademoiselle de Lavergny ; plus il la revit et plus il l'aima. Cette mélancolie qui la voilait avec tant de charmes, cette nonchalance toute pleine de langueur qui avait un si doux attrait, cette beauté qui inspirait autant d'adoration que d'amour, tout le jetait dans l'enchantement. Il passait les soirées aux alentours du château, se cachant dans la verdure, contre les haies, sous les noisetiers, pour épier les pas de son idole qui se promenait souvent seule à la brune. Les abords du château étaient devenus pour lui un paradis terrestre ; au seul souvenir des grands ormes qui l'ombrageaient, des aubépines qui secouaient leurs bouquets à ses pieds, des herbes fleuries où il se reposait tout haletant de souffrance et d'amour, il ressentait des joies infinies, des délices ineffables : une riante échappée s'ouvrait dans son âme.

Mais je vous laisse le soin de faire le roman de cette histoire vulgaire, que je vous raconte à la hâte.

George allait s'affaiblissant de jour en jour ; l'air bienfaisant du pays, les eaux minérales, la vie calme et rafraîchissante de la province, ne pouvaient éteindre en son sein le feu brûlant

qu'y avaient allumé les fatigues du corps et de l'âme, l'atmosphère malsaine et la vie agitée de Paris : le mal le dévorait sans relâche ; c'était une hyène toujours affamée, c'était la mort.

Loin de le relever, l'amour le renversa ; ses douleurs devinrent plus aiguës ; il pressentit qu'il succomberait bientôt. Heureux d'aimer jusqu'à la mort, il remercia Dieu d'animer ses derniers jours et de purifier sa vie passée par un amour digne des anges.

Les noces de M. de Marigny et de sa belle cousine n'étaient déjà plus un secret ; le jour en allait venir, et il lui sembla que ce serait le dernier de sa vie, tant il était défaillant à cette seule idée ; la veille, son désespoir fut si horrible, qu'il résolut d'aller au-devant de la mort ; car la mort n'était ni assez loin ni assez près. Il pensa à donner par testament, à une de ses tantes, la moitié de l'héritage de sa mère, espérant que ce legs serait agréable à la défunte : il remit ce soin au lendemain. Voulant mourir sans bruit, il décida qu'il se jetterait à la rivière, espérant d'ailleurs faire croire à une chute naturelle. Il passa toute la soirée sur les bords de l'eau, abîmé dans les plus lugubres rêveries, fasciné par le suicide et par l'amour ; tantôt suivant de l'œil les flots brunis, tantôt jetant un douloureux regard sur la belle avenue d'ormes du château, comme s'il devait revoir flotter la robe de Mlle de Lavergny.

III.

Le lendemain, le ciel fut plus gai, et les cloches, éveillées dès le matin, chantèrent plus joyeusement que jamais. George, qui n'avait pas dormi, se leva aux premiers tintements. « Les cloches sonnent ma mort, » murmura-t-il. Les cloches chantaient pour tout le monde ; leurs grandes voix avaient, ce jour-là, des sons divers à toutes les oreilles. Le jeune vicomte s'imaginait entendre la musique de ses songes d'or ; Mlle de Lavergny et Adolphe Ducios croyaient que les cloches chantaient leurs douleurs, et le vieux baron s'écriait, en se bouchant les oreilles : « Ces bavardes maudites, qui ont l'air de compter les écus que je donne aujourd'hui. »

George sortit, comme de coutume, en disant qu'il s'allait

promener; il prit un long détour et n'arriva à l'étude du notaire que vers huit heures. Me Desmarais venait de partir pour une assemblée de notaires, à la ville prochaine, d'où il devait revenir avec un précieux jeton d'argent que Mme Desmarais attendait pour garnir la corbeille de jeu.

George trouva l'amant de Mlle de Lavergny tristement penché sur une minute; il lui parla; mais le pauvre amoureux ne répondit pas à ses premières paroles : son esprit était si loin de l'étude. Enfin, levant la tête, il demanda d'un air ennuyé ce que voulait George : George lui dit qu'il voulait tout simplement dicter son testament au notaire. Ayant appris l'absence de Me Desmarais, et ne pouvant se résigner à l'attendre, il alla s'asseoir au fond de la salle, devant une petite table, demanda du papier et se mit à écrire *ses derniers vouloirs*, comme disaient les gardes-notes.

Il cherchait un style digne du lieu consacré où il se trouvait, sachant bien que les testaments écrits en français sont toujours contestables, quand un bruit confus retentit dans la cour. Bientôt le baron de Lavergny apparut au seuil de l'étude et demanda aussi le notaire. Adolphe Duclos, qui avait pâli, répondit d'une voix altérée que M. Desmarais était à la ville voisine. « Eh! qui donc fera le contrat de mariage de ma fille? s'écria le vieux gentilhomme, outré que le notaire se permît d'être absent quand M. le baron de Lavergny venait en son étude. — Je n'en sais rien, répondit Adolphe Duclos.

Le baron avait un autre notaire; mais depuis certaine vente de bois où ce tabellion n'avait pu le favoriser, il n'allait plus qu'à regret en son étude, et il croyait se venger noblement en le privant d'un acte que tous les notaires d'alentour devaient envier. Il avait retardé de jour en jour, ne pouvant se décider sur la forme du contrat de mariage et sur le montant de la dot de sa fille. L'heure dernière était venue; il ne lui restait que le temps de consulter, de donner ses avis et de signer; il était huit heures, et les épousés étaient attendus à onze heures à la mairie, à midi à l'église. A la réponse impertinente d'Adolphe Duclos, il sortit tout rouge de colère, se promettant bien de ne plus remettre les pieds en l'étude de Me Desmarais, et de retourner à son ancien notaire; mais il avait à peine achevé son serment que Mme Desmarais, qui avait toujours un œil ou-

vert sur les affaires de l'étude, autant par curiosité que par dévouement conjugal, s'avança sur son chemin et lui fit mille condoléances sur l'absence de son mari, ajoutant qu'Adolphe Duclos était très-habile en l'art d'écrire des contrats de mariage. Le baron, perdant la tête, retourna à l'étude, et pria le clerc de Me Desmarais de le suivre au château. Mais Adolphe Duclos répondit qu'il ne pouvait sortir, qu'il attendait plusieurs clients, et qu'il fallait venir le trouver si on voulait d'un contrat de mariage. Le baron, voyant qu'il fallait suivre les caprices du sort, ou plutôt du clerc de notaire, insista pour ne pas amener sa fille, disant qu'une jeune mariée avait d'autres soins le jour de ses noces. Mais Adolphe Duclos fut inflexible. Il dispensait volontiers tout le monde de comparaître, hormis la mariée. M. de Lavergny se résigna comme un pendart qui voit le gibet et qui ne peut s'échapper.

George, que cette scène avait tristement ému, finissait son testament lorsque la lourde berline des Lavergny roula dans la cour du notaire. Le vicomte de Marigny, en costume de chasse, faisait caracoler à l'entour un jeune cheval de son cousin. Le baron, sa fille et deux de ses amis, descendirent de la berline. M. de Marigny les suivit indolemment; à la porte de l'étude, il devint galant par caprice; il offrit la main à sa cousine et lui sourit avec amour. George fit semblant d'écrire, pour ne pas avoir l'air importun, et observa du coin de l'œil ce tableau, où s'agitaient tant de sentiments divers. En le voyant, le jeune vicomte vint à lui, et lui dit à l'oreille quelques mauvaises plaisanteries sur le jour des noces.

Mlle de Lavergny s'était assise dans le coin le plus sombre de la salle. Négligemment vêtue d'une robe de mousseline, le front penché par la tristesse et non par la confusion, elle ne ressemblait guère à une mariée. Après avoir écrit le nom de M. de Marigny, Adolphe Duclos lui demanda le sien. A cette horrible demande, elle répondit par une larme, une larme amère pour lui comme pour elle. Il n'eut point la barbarie d'exiger une autre réponse; ce nom adoré était pour jamais en son cœur; il l'écrivit silencieusement sous celui de son rival.

La douleur éclatante et profonde que les malheureux amants n'essayaient pas de cacher, frappa singulièrement George, qui savait un peu de leurs amours. Il vit qu'en dépit du mariage,

qui allait être solennisé ils s'aimaient encore, et durant quelques minutes il ne songea plus à lui. Mais bientôt il se réveilla aux battements de son cœur, la plume lui échappa des doigts, un grand désespoir le saisit à la vue de cet ange de la terre qui avait donné son âme à l'un, qui allait donner son corps à l'autre, et qui n'avait pour lui ni une pensée, ni un regard. Mlle de Lavergny était si loin dans sa peine qu'elle ne voyait rien.

Un moissonneur qui s'en revenait des champs, entra à l'étude pour signer comme témoin un acte de la veille. Il avait souvent rencontré à la chasse le jeune vicomte de Marigny; il lui avait enseigné des repaires de gibier, il l'avait mis au courant du territoire. Dès qu'il l'aperçut, il lui apprit qu'une belle volée de perdrix venait de s'abattre dans une luzerne à la sortie de la ville. A cette nouvelle, l'épouseur oublia les noces et demanda étourdiment un fusil à Adolphe Duclos. Mme Desmarais, qui arrivait alors sur le perron de l'étude, et qui avait l'oreille au guet, s'empressa d'offrir au jeune vicomte le fusil national de son mari. Malgré ce fusil et malgré les remontrances de M. de Lavergny, le passionné chasseur courut au champ de luzerne.

Dès qu'il fut sorti, George s'approcha du baron, l'entraîna dans la cour, et lui fit entrevoir qu'il faisait une grande sottise de marier sa fille à un écervelé capable de disperser les plus beaux patrimoines du monde, à un enfant qui jouait avec la vie comme avec une poupée, à un fat qui n'aimait pas Mlle de Lavergny. Et quand George eut bien dégoûté le baron de son jeune cousin, il lui fit ouvrir les yeux sur Adolphe Duclos qui adorait sa fille, et qui, sans doute, la trouvait sensible à son martyre.

— Eh! pardieu oui, s'écria le baron; mais il n'a rien.

— Ah! voilà le grand secret, reprit George. Et s'il était riche?

— S'il était riche, s'il était riche—puisqu'il n'a rien.

— Combien donnez-vous de dot à Mlle de Lavergny?

— Cinquante mille francs, représentés par soixante arpents de terre, dix arpents de prés et vingt arpents de bois; de beaux bois, des bois touffus; des prés magnifiques où se nourriraient toutes les vaches de la commune; des terres d'or, des terres à

froment et à colza. Ces quatre-vingt-dix arpents seraient, à cette heure, vendus cent quinze mille francs ; mais je les estime en donateur ; d'ailleurs, je ne veux pas trop payer de droits d'enregistrement.

— Eh bien, monsieur le baron, je donne cinquante mille francs à M. Adolphe Duclos, si vous lui accordez la main de Mlle de Lavergny.

Le baron regarda George avec une surprise étrange.

— Nous ferons une bonne œuvre à deux, reprit George. Allons, monsieur, mariez plutôt votre fille à un notaire qu'à un oisif. A peine notaire, Adolphe Duclos sera sur le plus facile chemin des honneurs et des richesses, et vous n'aurez point de regrets. A peine notaire, il sera électeur, éligible; il deviendra membre du conseil d'arrondissement; il aura la croix, la croix, monsieur le baron, sans avoir eu l'ennui de la gagner; il entrera au conseil de préfecture : qui sait où il s'arrêtera?

— Mais sa famille, monsieur, sa famille.

— Un autre dirait pauvre mais honnête, moi je dis pauvre et honnête.

— Je tiens à mes priviléges, et puis-je entendre appeler Mlle de Lavergny Mme Duclos.

Le baron fit une prodigieuse grimace.

— Duclos est un beau nom, monsieur, c'est un nom de fief, c'est un nom de noble, il y a un blason pour ce nom-là. Et puis dans ce mauvais siècle, on ne songe plus guère à toutes ces choses. Ce sera peut-être un bonheur politique pour Mlle de Lavergny de devenir Mme Duclos. Quoi qu'il arrive, elle n'a rien à craindre; cette alliance du peuple et de la noblesse sera protégée par tous : les Bourbons, les d'Orléans, les républicains en seront pareillement contents.

Après bien d'autres débats, le faible baron, assuré que la promesse de George serait accomplie, fut de l'avis de celui-ci ; il vieillissait, il tremblait qu'une nouvelle révolution ne vînt ravager son petit domaine et renverser son château et sa famille. Cette protection de tous que George lui laissait entrevoir, lui parut une assurance dans l'avenir.

Quand il rentra dans l'étude, il avait la mine soucieuse et animée; George, qui le suivait, était pâle et abattu.

— Vos noms, demanda M. de Lavergny au clerc de notaire.

Le jeune homme répondit avec insouciance : Adolphe Duclos.

— Eh bien, reprit le baron, avec un malin sourire, rayez sur ce contrat les noms de mon cousin, et au-dessus écrivez : *Adolphe Duclos.*

Le vieux baron se tourna vers sa fille :

— A moins que mademoiselle ne s'y oppose.

Perdue dans sa douleur, Sophie n'entendit pas.

— La sournoise ! murmura le baron.

Puis se penchant au-dessus du clerc de notaire que la joie égarait :

— Ajoutez : *Ledit Adolphe Duclos, assisté par ces présentes de M. George Houdart qui va ci-dessous lui faire une donation en faveur dudit mariage...*

George ne se sentant pas la force d'assister à toutes les scènes de cette comédie sentimentale dont il était l'auteur, écrivit à la hâte quelques lignes qui devaient l'en dispenser.

Adolphe Duclos, tout éperdu, regardait le baron et Mlle de Lavergny. La pauvre fiancée, saisie d'un doux pressentiment, sortit enfin de sa douleur, et voyant George tristement sourire, son regard s'adoucit presque jusqu'à l'amour. George, enivré de ce regard, sortit tout à coup sans songer à prendre son chapeau. Le baron et Adolphe Duclos, s'imaginant qu'il allait revenir, ne s'inquiétèrent pas de sa disparition ; Mlle de Lavergny seule en fut émue, elle avait lu un malheur dans son dernier regard.

M. de Lavergny, qui était curieux et défiant, s'assura que George n'était plus dans la cour et s'empressa de lire les quelques lignes que le malheureux venait de griffonner : c'était un testament en faveur d'Adolphe Duclos, en voici la copie :

» Ceci est le testament de George Houdart, du village de Croisy en Champagne.

« Ledit George Houdart institue pour son légataire à titre universel M. Adolphe Duclos, clerc de notaire à T—.

» Écrit à T—, en l'étude de Me Desmarais, le 12 juillet 1833.

» GEORGE HOUDART. »

M. de Lavergny lisait pour la seconde fois ce testament, quand un douloureux bruit de voix retentit jusqu'en l'étude; un sublime instinct saisit Adolphe Duclos; il s'élança vers le lieu d'où venaient les voix; c'était à côté de l'église, sur les bords de la rivière, où George venait de disparaître. Nul marinier ne se trouvait là; nul élan de pitié n'entraînait les curieux pour le sauver; Adolphe Duclos se jeta à l'eau avec un noble enthousiasme en songeant que pour Mlle de Lavergny ce serait la plus belle offrande de noces. Il disparut sous une vagne et reparut bientôt, mais seul et désolé. Comme il semblait chercher du regard le lieu où était George, un des curieux lui désigna l'ombre d'un arbre; il ressaisit ses forces, il s'élança de ce côté et disparut encore.

A cet instant le jeune vicomte de Marigny, qui s'en revenait triomphant de sa chasse aux perdrix, passa devant la foule et apprit l'événement. Emporté par son cœur, il voulut s'élancer aussi; mais se souvenant qu'il allait se marier ou plutôt craignant de gâter l'agrément de son costume de chasse, il se retint, il repoussa la généreuse secousse qui l'avait saisie; et pour se laver aux yeux de l'assistance, il se tacha davantage en murmurant qu'il ne savait pas nager.

Enfin Adolphe Duclos reparut à l'autre rive en face du château de Lavergny, entraînant George qui se débattait comme un lion. Tout le monde applaudit; une batelière s'empressa de passer l'eau pour secourir le noyé et son sauveur; le jeune vicomte la suivit, et son premier soin en abordant fut d'appeler les gens du château où on transporta les deux amis, car c'étaient deux amis. Le baron et sa fille arrivèrent, et quand George reprit ses sens, ce fut devant Mlle de Lavergny dont la seule vue le fit retomber évanoui. Il se passa d'étranges choses dans l'âme de la jeune fille; tout y fut renversé par l'orage du moment; la blanche fleur d'amour qui penchait vers Adolphe Duclos s'inclina tout à coup vers George. L'amour des femmes est un feu qui flambe à tous les vents.

IV.

Le soir même de ce jour célèbre dans les annales de la petite ville de T—, le jeune vicomte, ayant appris ce qui s'était

passé, disparut pour aller rejoindre aux eaux de Bade une Anglaise de la seconde jeunesse, qui le poursuivait depuis longtemps. A l'heure de son départ, George, presque mourant, fut reconduit à son hôtel, d'où il ne devait sortir qu'avec les fossoyeurs.

Me Desmarais, voyant la fortune prochaine de son clerc, s'empressa de lui offrir son étude d'un air désintéressé, moyennant 80,000 fr. A tout autre qu'à son clerc, Me Desmarais eût demandé de sa boutique 75,000 francs; mais Adolphe Duclos méritait des égards, et Me Desmarais voulait lui prouver qu'il se souvenait de ses services.

Adolphe devint donc notaire à T—.

Il allait tous les jours supplier le vieux baron de ne plus retarder sa joie. M. de Lavergny ne se pressait pas, craignant que, par un remords filial, George ne s'avisât de changer son testament. Les médecins avaient déclaré qu'avant la fin de la saison le malade succomberait, et le vieux gentilhomme attendait cette mort pour se décider, bien sûr qu'alors le testament serait invariable.

Sophie non plus ne se pressait pas.

Enfin un jour George, pressentant sa fin prochaine, appela M. de Lavergny, et lui dit qu'il lui serait doux de voir, avant de mourir, le mariage des deux amants. A la vue de sa pâleur funèbre et de ses yeux éteints, plutôt que pour lui complaire, le baron résolut d'en finir. Le jour des noces arriva pour la seconde fois.

Adolphe Duclos passa auprès de George la nuit qui précéda les noces. Ce fut une nuit silencieuse et lugubre comme les veillées des morts. Adolphe était accablé sous la reconnaissance, George sous le dévouement; ils se regardaient de temps en temps du plus triste des regards. Ils pensaient à Sophie, George avec des regrets infinis, Adolphe avec de doux battements de cœur, car il se voyait si près d'une autre nuit. Vers l'aube enfin, George ouvrit son pauvre cœur, il confia tout son amour à Adolphe, en l'assurant que, loin de mourir avec des regrets, il mourait dans toute la joie de cet amour. Il pria son ami de revenir avec sa femme à la sortie de la messe. Adolphe promit, et son premier soin, en voyant Mlle de Lavergny, fut de l'avertir de ce dernier vœu d'un mourant.

Ce jour là, George, qui était presque à l'agonie, essaya de cacher les premiers ravages de la mort par une mine souriante, afin de ne point attrister la mariée ; aussi le bruit se répandit qu'il allait mieux, et que toute espérance de le sauver n'était pas perdue.

Vers midi, à l'instant où Mlle de Lavergny traînait sa blanche robe de mariée dans la salle de la mairie, George perdit son dernier souffle, espérant recueillir au ciel la récompense de sa bonne œuvre. Le bruit de sa mort traversa tout d'un coup la ville, et pendant que Mlle de Lavergny écoutait les paroles du maire, qui lui demandait si elle jurait d'aimer et de servir M. Adolphe Duclos, elle entendit la nouvelle de la mort de George. Égarée par la douleur, et peut-être pour consoler l'âme dépareillée qui s'envolait alors, elle répondit *non* d'une voix faible, mais pourtant distincte.

Cette réponse surprit étrangement toute l'assistance. Le baron regarda sa fille d'un œil colère et la fit trembler sous son regard. Adolphe, abusé par son bonheur, avait entendu *oui*, et s'étonnait de la mine ébahie des conviés. Le maire, croyant avoir dit une sottise, redemanda à la mariée si elle consentait à prendre pour époux M. Adolphe Duclos. Cette fois elle répondit *oui*. Elle-même n'a jamais su avec quel étrange sentiment de tristesse elle a murmuré ce mot, qu'un mois avant elle eût dit avec tant de joie.

En sortant de l'église, elle se pencha à l'oreille d'Adolphe pour lui rappeler sa promesse à George.

Adolphe sourit tristement : — George est mort, dit-il, vous l'avez oublié?

Mlle de Lavergny souffrit horriblement de ces paroles; pour la première fois elle pensa que son amant n'était qu'un homme vulgaire. A ses yeux c'eût été une noble action de se soumettre aveuglément au dernier vœu de George, d'aller le remercier, comme s'il n'était pas mort ; elle espérait ainsi calmer cette âme en peine, qu'elle avait troublée.

V.

Mlle de Lavergny vit tout d'un coup s'évanouir tous ses rêves de joie et d'enchantement ; elle n'osait se demander d'où venait

ce changement dans son âme, où tous les châteaux tombaient en ruines; elle aimait toujours Adolphe, mais entre elle et lui une ombre éplorée se glissait; un regard de George, un seul regard plein de douleur et de passion, l'avait à jamais agitée. Le mariage profana d'ailleurs la poésie de son premier amour; Adolphe n'avait plus la rayonnante figure d'un amant, tandis que l'image de George lui apparaissait à travers les bleuâtres vapeurs du passé, sous la splendide couronne d'un martyre d'amour et dans la solennelle poésie de la mort. Adolphe la surprit souvent au fond de sa chambre, cachant au plus tôt sa tristesse et ses larmes; en vain il essayait de lire en cette douleur; les soins de son étude l'en détournaient toujours à temps.

Les jours, les mois, les années se passèrent sans que le temps effaçât du cœur de Mlle de Lavergny l'image souffrante de George. La maternité seule fut son refuge contre ce penchant irrésistible pour l'ombre d'un mort. Les enfants viennent toujours à propos pour apaiser au sein de leurs mères les souvenirs ardents et les rêves de flamme qui conduisent au mal par des routes attrayantes. Un jour, Sophie, qui était mère, jura à la face du ciel et de son enfant qu'elle chasserait à jamais la pensée enivrante de George. En allant tous les soirs au château raconter à son vieux père les mémorables événements de l'étude, elle passait devant le cimetière, et jetait un tremblant regard sur la pierre qui couvrait la cendre de George; ce passage lui était doux comme une rencontre amoureuse; c'était son rendez-vous avec le mort dont les ossements tressaillaient sans doute alors. Le jour de son serment, elle voulut revoir pour la dernière fois la tombe de George; cette dernière fois elle passa lentement. C'était le soir, les bruits s'apaisaient, le vent couchait les grandes herbes et gémissait dans les saules épars; le soleil jetait un regard d'adieu au champ des morts. Mlle de Lavergny jeta aussi son regard d'adieu, un regard plein de douleur et d'amour, un regard déchirant, que l'âme errante de George a dû recueillir. Elle aimait cette pierre insensible, dont la vue lui était douce comme à la veuve du marin la vue lointaine d'un navire; à la seule pensée d'en détacher à jamais les yeux, un nuage l'aveuglait, elle chancelait, elle se sentait mourir; il lui semblait qu'elle allait perdre ce qu'elle aimait le

plus au monde. Le soleil disparut sous les nuages de l'horizon, elle dépassa la porte et tout fut fini. Quand elle arriva sur le bord de la rivière, il lui vint un désir ardent de retourner la tête et de voir *une dernière fois* les saules du cimetière; mais à cet instant, sa fille, qui bondissait en avant, lui tendit ses petites mains et l'appela par un sourire; la mère résista au désir de l'amante, elle courut à sa fille, et depuis elle fut fidèle à son serment; mais Dieu sait les combats qu'elle a soutenus.

ARSÈNE HOUSSAYE.

LA BELGIQUE

ET

LA CONFÉDÉRATION GERMANIQUE.

Ire LETTRE. — A M. L. BOULANGER.

Puisque tu n'as pu, à mon grand regret, nous accompagner, mon cher Cléophas, il faut au moins que je te serve d'Asmodée, et que je te fasse voir Bruxelles avec les yeux de l'esprit; d'ailleurs, pour que je ne t'écrivisse pas tout d'abord, il eût fallu qu'il ne restât pas une goutte d'encre dans ma bouteille.

Je te parlerai d'abord de la vieille ville, de la ville de Philippe le Bon et de Charles-Quint, de laquelle il reste trois ou quatre monuments merveilleux; puis de la nouvelle ville, de la ville de Joseph II et de Guillaume d'Orange, dont les élégantes bâtisses composent ce qu'on appelle les beaux quartiers.

Le nom de Bruxelles (l'origine de cette ville remonte au VIe siècle à peu près) a deux étymologies, *Broeksel*, qui veut dire marécage, et *Brug-senne*, que l'on peut traduire par Pont-sur-Senne. Dis à Nodier de te choisir la bonne, et écris-en un mot aux savants belges; cela leur rendra service, en les fixant sur un point où ils ne sont pas d'accord.

Saint Vindician, évêque du diocèse de Cambrai, y mourut en 709; ceci est constaté par une chronique contemporaine,

qui est le plus ancien monument historique où il soit parlé de Bruxelles, nommée en latin *Brossella* ; pendant les deux siècles qui suivirent cette mort, la ville dut acquérir quelque importance, puisque l'empereur Othon data l'un de ses diplômes *apud Brusolam*, en l'année 976. Le nom primitif avait, comme tu le vois, déjà subi quelque altération.

Quatre ans plus tard, Charles, fils de Louis d'Outre-Mer, qui obtint en partage le duché de Basse-Lotharengie, choisit Bruxelles pour sa capitale, construisit un palais entre les deux bras de la Senne, et fit transporter dans une chapelle le corps de sainte Gudule, qui avait été déposé au temps de Charlemagne dans le monastère de Moorsel ; depuis lors, sainte Gudule fut adoptée comme patrone par les Bruxellois, et il paraît qu'ils n'ont point eu à s'en plaindre, puisqu'au milieu de tous leurs bouleversements politiques, ils lui ont conservé sa suprématie religieuse.

En 1044, Lambert Balderic, comte de Louvain et de Bruxelles, fit bâtir autour de la ville un rempart percé de sept portes. Il y a ici trois ou quatre archéologues qui se chargeront de te montrer des débris de cette muraille ; je ne vois pas d'inconvénient à ce que, comme moi, tu fasses semblant de les croire, cela leur fera plaisir.

Ferrand, comte de Flandre, et Salisbury, frère du roi d'Angleterre, sous le prétexte de forcer Henri Ier, duc de Brabant, à quitter l'alliance de la France, s'emparèrent de Bruxelles en 1213 ; pour rendre l'enseignement plus efficace, ils la pillèrent.

Les malheurs vont par troupes, dit un proverbe russe, qui mérite par sa justesse d'être naturalisé français ; en 1314, il y eut à Bruxelles peste et famine, en 1405 incendie, et en 1549 tremblement de terre ; 25,000 individus et 3,000 maisons disparurent dans ces divers accidents.

Malgré ces calamités, Bruxelles n'en devint pas moins, sous la domination des ducs de Bourgogne, une des villes les plus florissantes du moyen âge ; ses manufactures d'armes, de draps, de tapisseries et de dentelles, étaient renommées à la fois en Allemagne, en France, en Angleterre et en Espagne ; de sorte que, lorsque la maison d'Autriche succéda à celle de Bourgogne, Charles-Quint l'adopta comme siége ordinaire du

gouvernement des Pays-Bas, et la choisit pour être témoin de son abdication en faveur de son fils Philippe II.

Alors vint le tour des guerres religieuses : les iconoclastes déchirèrent les tableaux, brisèrent les statues, dépouillèrent les églises. Philippe envoya à Marguerite, sa sœur naturelle, une sanglante procuration qui lui conférait droit de vie et de mort sur les hérétiques. Les supplices commencèrent; une association fut formée à Gand le 8 novembre 1576; les nobles flamands s'associaient entre eux, et déclaraient s'opposer aux mesures prises par la gouvernante des Pays-Bas. Deux cent cinquante confédérés vinrent alors à Bruxelles présenter leur requête à Marguerite, et furent admis en sa présence : ce fut pendant cette réception que Brederode, ayant entendu Berlaymont, qui parlait, à voix basse, à la régente, traiter les députés de *gueux*, répéta le mot à voix haute; il fut aussitôt, et par un élan d'indignation unanime, adopté par les calvinistes et les protestants, qui prirent pour armes une écuelle et une besace, et se divisèrent, selon les localités où ils combattaient, en gueux de bois, gueux de plaines, et gueux de mer. Philippe vit que ce n'était plus assez d'une femme pour contenir une pareille insurrection ; il envoya une armée, un général et des bourreaux. Le duc d'Albe fit son entrée à Bruxelles le 22 août 1567, et le 5 juin de l'année suivante, les têtes de Lamoral, comte d'Egmont, et de Philippe de Montmorency, comte de Horn, tombaient sur la place de l'Hôtel-de-ville, dont toutes les maisons étaient tendues de noir. Quant au prince d'Orange, il s'était éloigné à temps : Guillaume-le-Taciturne avait deviné le duc d'Albe.

Les supplices durèrent deux ans. Dans le cours de ces deux années, tout ce que la Belgique comptait de fabricants habiles et industrieux quittèrent Bruxelles et allèrent enrichir Londres. Enfin les bourreaux se lassèrent les premiers. Philippe rappela le duc d'Albe : Louis de Requesens lui succéda et mourut en 1576. Le Ier mai de l'année suivante, don Juan d'Autriche le remplaça en qualité de gouverneur-général ; au bout de quatorze mois, il céda ce poste à l'archiduc Mathias, sous le gouvernement duquel éclata la fameuse peste de 1578, qui enleva 27,000 personnes dans la seule ville de Bruxelles.

Tout événement est bon à un peuple qui cherche à recon-

quérir son indépendance : le fléau força le gouvernement espagnol à se relâcher de sa surveillance. Guillaume d'Orange profita de ce moment de trève; peu à peu son nom reprit, dans les Pays-Bas, une grande autorité, que vint bientôt après réclamer sa personne. En 1580, les protestants rentrèrent à Bruxelles, rouvrirent leurs prêches publics, et, le 21 mai 1581, maîtres et oppresseurs à leur tour, ils fermèrent les églises catholiques, et Philippe II fut déclaré déchu de la souveraineté pour avoir violé les droits et les priviléges de la nation.

Maintenant, n'est-ce point une chose providentielle que le manifeste qui amena cette déchéance fût signé Guillaume d'Orange, et conçu en de tels termes que, dans la séance du 25 novembre, M. de Rodembach, député de la Flandre occidentale, n'eut besoin que de le lire à la tribune pour qu'on appliquât aux Nassau, en 1830, la peine qu'un de leurs ancêtres avait réclamée contre Philippe II en 1580 ?

Voici un fragment de cette théorie de l'insurrection, dans laquelle le Taciturne établissait la légalité d'une insurrection dont il était le chef :

« On respondra que Philippe II est roy, et je dis, au contraire, que ce roy m'est incognu. Qu'il le soit en Castille, en Arragon, à Naples, aux Indes et partout où il commande à plaisir; qu'il le soit, s'il veut, en Jérusalem, paisible dominateur en Asie et en Afrique, tant y a que je ne cognois en ce pays qu'un duc et un comte duquel la puissance est limitée selon nos priviléges, lesquels il a jurés en la joyeuse entrée.

» Toutefois, soit, ou par la nourriture qu'il avoit prise en Espagne, ou par le conseil de ceux qui l'avoient ou qui l'ont depuis possédé, il a toujours retenu en son cœur la volonté de vous assujétir à une servitude simple et absolue, qu'ils ont appelée obéissance, vous privant entièrement de vos anciens priviléges et libertés, comme font les ministres des pauvres Indiens, ou pour le moins des calabrois, siciliens, néapolitains et milanois, ne se souvenant pas que ces pays n'étoient pays de conquête, mais patrimoniaux pour la plupart, ou qui, volontairement, s'étoient donnés à ses prédécesseurs sous bonnes conditions. »

Ne dirait-on pas, je le demande, un membre du congrès national récapitulant les griefs que la Belgique eut, depuis 1814,

à reprocher à la maison de Nassau? Il continue et développe ces droits des villes libres, qui ne pouvaient être compris à cette époque par Philippe II, et que ne voulut pas comprendre Guillaume Ier.

« Vous savez à quoi il est obligé et comme il n'est en sa disposition de faire ce que bon lui semble, comme il fait ès Indes... Car, par les priviléges du Brabant, il ne peut par violence contraindre un seul de ses sujets à chose quelconque, sinon que les coutumes du banc justicial de leur domicile le permettent; ne peut, par aucune ordonnance ou décret, altérer l'état du pays; se doit contenter de ses revenus ordinaires; ne peut faire lever ou exiger aucune imposition sans le gré et le consentement exprès du pays et selon les priviléges d'icelui; ne peut faire entrer gens de guerre au pays sans le consentement d'icelui; ne peut toucher à l'évaluation des monnoies sans le consentement des états du pays; ne peut faire appréhender aucun subject sans information faite par le magistrat du lieu; enfin, l'ayant prisonnier, il ne peut l'envoyer hors du pays. »

Voici de ces pièces que les princes rejettent de leurs archives, mais que les peuples gardent précieusement dans les leurs.

Mais Philippe II n'était pas homme à se le tenir pour dit, à se rendre à des raisons écrites, si justes et si éloquentes qu'elles fussent; il en appela à ses canons. Alexandre Farnèse, prince de Parme, vint camper à Assche, et, vers la fin de septembre 1584, la puissance espagnole fut rétablie à Bruxelles.

Le Taciturne lutta quelque temps encore; mais, orateur plus éloquent que général habile, il fut obligé d'abandonner les provinces méridionales, et, se réfugiant dans les négociations politiques, sa véritable sphère, il parvint à amener l'union d'Utrecht, fondement de la république des Pays-Bas.

Cette union fit perdre à Philippe II tout espoir de reconquérir la totalité des Pays-Bas. Depuis dix ans il voyait s'engloutir en Belgique le sang de ses sujets et les trésors du Nouveau-Monde : il sépara, en 1598, les provinces belges de la monarchie espagnole, et les donna en dot à sa fille Isabelle, fiancée à l'archiduc Albert, fils de l'empereur d'Allemagne. Sous leur règne, heureusement prolongé par la providence, la Belgique respira, et la république des Pays-Bas s'établit. Le duc Albert mourut le 13 janvier 1621, et l'infante Isabelle le 1er décembre

1633. Quant à Guillaume d'Orange, il avait été tué dès 1584

C'était, au reste, un homme singulièrement remarquable que ce Taciturne, et dont il ne faut pas vous faire une idée d'après le rôle qu'il joue dans le drame du *Bourgeois de Gand*, que vous venez de voir représenter. Page de Charles-Quint, c'est sur son épaule que s'appuyait le vieil empereur, lorsqu'il abdiqua sa triple couronne. Quoique jeune encore, ce caractère réfléchi, qui lui fit donner le nom de Taciturne, inspirait une telle défiance à Philippe II, que lorsque ce prince quitta la Belgique pour l'Espagne, il répondit à Guillaume, qui lui parlait des causes du mécontentement des Pays-Bas : Il n'y a pas de cause à ce mécontentement, il y a un auteur, et, cet auteur, c'est vous. Lorsque la rébellion des *gueux* éclata, Philippe se souvint à l'Escurial de Guillaume-le-Taciturne; et lorsqu'il apprit que les têtes de d'Egmont et de Horn étaient seules tombées, il dit à l'envoyé qui lui annonça cette nouvelle, qu'il les donnerait volontiers toutes les deux pour celle qui lui manquait. En effet, comme vous l'avez vu, on avait abattu la main qui tenait l'épée, mais on n'avait pu atteindre celle qui tenait la plume. Le manifeste de Guillaume d'Orange fit plus de mal à Philippe II que quatre batailles perdues.

C'était bien, au reste, l'aïeul du roi régnant, qu'on appelle Guillaume le Têtu.

Uniquement occupé d'une seule idée, l'œuvre de l'indépendance, il résista aux menaces de la cour d'Espagne, et, ce qui était plus difficile peut-être, à ses promesses. Ni les talents militaires du duc d'Albe, ni la valeur de don Juan d'Autriche, ni les artifices de Requesens, ni les victoires du prince de Parme, ne parvinrent à le détourner de sa voie patiente et laborieuse. Tout s'usa sur lui, politiques et guerriers, plume et épée. Constamment battu, il reparut constamment à la tête de nouvelles troupes. Lorsqu'il était épuisé d'hommes et d'argent, on le voyait abandonner le théâtre de la lutte, apparaître dans des principautés de Franche-Comté ou d'Allemagne, faire un appel d'hommes à la terre, et d'argent aux princes luthériens; puis revenir avec une armée, dont ses ennemis ne soupçonnaient même pas l'existence. Enfin, par la fameuse union d'Utrecht conclue en 1579, il réunit à une seule république sept provinces de la Hollande, dont chacune avait sa constitution particulière, et

resta à la tête de la fédération sans avoir aucun titre. Cette position, qui était loin d'être, non pas pour l'honneur, mais pour les honneurs, l'équivalent de celle qu'il perdait comme gouverneur des provinces de Hollande, de Zélande et d'Utrecht, au nom de l'Espagne, avait été offerte successivement à l'archiduc Mathias d'Autriche, frère de l'empereur Rodolphe II, au duc François d'Alençon, frère du roi de France, et à Robert de Leicester, favori d'Élisabeth. Tous trois en essayèrent, et tous trois furent forcés de l'abandonner. L'archiduc Mathias, manquant de hardiesse et d'activité, se brouilla avec les intérêts; le duc d'Alençon, léger et inconséquent, se brouilla avec les esprits; le comte de Leicester, avide et hautain, se brouilla avec les cœurs; puis vint enfin Guillaume, qui, par son courage, son sang-froid et sa pénétration, parvint à tout calmer, à tout concilier, à tout dominer. Il posait le couronnement de son édifice, lorsqu'il fut tué, comme Henri IV, vingt-six ans avant ce prince, par une balle, fondue dans l'atelier où se forgeait déjà le poignard qui devait frapper le Béarnais. Un fanatique de la Franche-Comté, nommé Balthazar Gérard, se présenta un jour à son palais de Delft, sous le prétexte de lui demander un passeport. Guillaume, doublement accessible, puisque cette fois c'était un de ses vassaux qui le demandait, quitta sa femme et passa dans une chambre voisine; il y trouva l'assassin qui lui présenta des papiers. Tandis qu'il les examinait, Balthazar lui tira à bout portant un coup de pistolet. Guillaume le Taciturne tomba mort.

Au bruit, sa femme accourut : c'était une triste destinée que celle de cette veuve, constamment attristée par le meurtre de tout ce qui lui était cher. Elle avait vu tuer Coligny, son père, Téligny, son mari; elle avait épousé en secondes noces Guillaume le Taciturne, et, douze ans après, pour la même cause, pour la même religion, elle le voyait tomber de la même manière.

Quand tu iras au musée de La Haye, mon cher Boulanger, ne manque pas de te faire montrer le pistolet et la balle qui l'ont tué, la montre, le chapeau, la collerette qu'il portait; tu verras encore du sang sur cette dernière; enfin, l'habit simple et sévère dont il était vêtu au moment de l'assassinat; il y avait un grand cœur sous cet habit.

Puis ensuite, si tu veux te faire une idée de l'individu pour le comparer à son nom, dans la première chambre des états, tu trouveras son portrait; c'est celui d'un homme de quarante ans, dont le visage brun porte cette physionomie soucieuse et réfléchie qui lui fit donner son nom; il est vêtu d'un costume noir dont les poches sont garnies de dentelles d'or, et porte, au lieu de chapeau, sur ses cheveux courts, une petite calotte noire semblable à celle de Corneille.

Quant à son tombeau, tu le trouveras dans l'église de Delft.

Excuse cette longue biographie à laquelle je me suis laissé entraîner. L'ombre d'un homme me passe devant les yeux, qui m'a voilé l'horizon d'un empire.

Tout fut assez tranquille dans les Pays-Bas jusqu'au moment où Louis XIV, à la mort de son beau-père Philippe IV, réclama les Pays-Bas espagnols, auxquels il avait formellement renoncé en renonçant à la succession du roi d'Espagne; il se fonda sur ce qu'en vertu du *droit de dévolution*, établi dans les Provinces-Unies, les filles aînées héritaient de préférence aux fils cadets; ces premières prétentions, fixées par la paix d'Aix-la-Chapelle, se réveillèrent en 1672; et Lous XIV, secondé par la flotte de Charles II, entra de nouveau dans les Provinces-Unies avec une armée de quatre-vingt mille hommes, prit en un mois quarante places fortes, envahit les provinces de Gueldres, d'Utrecht, d'Over-Yssel, et s'avança jusqu'aux environs d'Amsterdam.

Alors tout vint encore se briser contre un prince d'Orange. Guillaume III fut à Louis XIV ce que le Taciturne avait été à Philippe II; il venait d'être nommé stathouder, et avait vingt et un ans à peine. Laborieux, sobre, silencieux, persévérant, homme tout ensemble d'action et de sang-froid, simple dans la vie intérieure, magnifique au dehors; ayant peu d'amis, mais restant attaché pour la vie à ceux à qui il avait donné sa confiance, il parvint à relever le courage des Hollandais, à ranimer leur activité, à arrêter les progrès de l'armée victorieuse, et à armer contre Louis XIV la moitié de l'Europe; enfin, grâce à la médiation de Charles II et à l'intervention armée des deux branches de la maison d'Autriche, la paix de Nimègue fut conclue. La France y gagna la Franche-Comté, et y perdit Charleroy, Binch, Courtray, Oudenaerde, et une partie de la seigneurie d'Ath.

Grâce à ce traité, Charles Nodier et Victor Hugo sont Français.

La mort de Charles II ralluma la guerre avec une apparence de légitimité, et, sous le nom de guerre de succession, les troupes françaises occupèrent Bruxelles le 21 janvier 1701, et le 21 mars de l'année suivante, Philippe V, roi d'Espagne, fut inauguré duc de Brabant; puis vint la paix d'Utrecht en 1712, qui fit de nouveau rentrer Bruxelles et les Pays-Bas sous la domination de la maison d'Autriche.

Louis XV hérita de la guerre contre Marie-Thérèse; la bataille de Fontenoy nous ouvrit les portes de Bruxelles : nous y entrâmes le 21 février 1747, et nous en restâmes maîtres jusqu'à ce que la paix d'Aix-la-Chapelle rendît de nouveau cette ville aux Autrichiens. Le duc Charles de Lorraine y entra aussitôt et y gouverna pendant trente-six ans au nom de Marie-Thérèse.

Ce fut l'époque heureuse de la Belgique; elle récompensa le mandataire de l'impératrice, non pas avec des honneurs périssables comme lui, mais avec l'épithète de *bon*, qui lui survécut. Puis vint Joseph II, qui voulut introduire dans les Flandres, dont l'esprit lui était inconnu, l'uniformité qui régissait ses autres états. Les Flandres firent ce qu'elles avaient toujours fait en pareille circonstance, et ce qu'elles devaient faire encore : elles réclamèrent le maintien de leurs priviléges, et, comme l'empereur ne voulut pas les reconnaître, elles le déclarèrent déchu de la souveraineté des Pays-Bas. Le gouvernement provisoire resta ainsi entre leurs mains jusqu'à ce que Léopold, son successeur, consentît à jurer en 1791 le maintien de la charte brabançonne; moyennant cette concession, il venait de reprendre possession des Pays-Bas, lorsqu'il mourut, laissant l'empire à son fils François II. Quatre ans après, les batailles de Jemmapes et de Fleurus avaient décidé en faveur de la république française le grand procès intenté par Louis XIV : la Belgique était réunie à la France, et Bruxelles était devenu le chef lieu du département de la Dyle.

Bonaparte y fit son entrée par l'allée Verte, le 21 juillet 1809; on lui rendit les honneurs réservés aux anciens souverains de la Belgique.

ALEX. DUMAS.

LA

TERRE PROMISE.

Toulon, mai 1798.

Ma chère Diane,

Figure-toi quatre cents voiles de transport et cent voiles de guerre ; et sur ces vaisseaux trente-six mille soldats et dix mille marins ! Toulon tremble sous le poids des canons et des hommes. On ne voit luire que des pommeaux d'épée, des poignées de sabre, des chapeaux goudronnés, des épaulettes. Quel bruit ! quel travail ! quelle activité ! pas de place dans les hôtels ; les cafés regorgent ; les rues sont trop étroites ; on sera obligé de jeter la moitié de la population à la mer si cela continue. Mais où est la mer ? la rade est couverte de vaisseaux de toutes dimensions et de toutes formes, depuis *l'Orient* qui porte 120 canons jusqu'à la frêle embarcation chargée de jeunes aspirants allant d'une rive à l'autre. La mer est parquetée ; je n'ai pas assez de mes deux yeux pour tout voir, de mes deux oreilles pour tout entendre, de mes deux pieds pour me transporter partout, de mes deux mains pour suffire à tant de mains inconnues qui me les serrent fraternellement ; personne ne s'est vu et tout le monde se connaît. Qu'est-ce donc ? c'est la guerre ! la guerre, ma chère Diane, que je désire tant, dont je t'ai tant parlé aux premiers jours de notre jeune mariage. Oui ! c'est la guerre ! mais contre qui ? Je l'ignore et nul ne le devine ici. Énigme terrible, formidable, qui se dénouera je ne sais où : sur l'Océan ou dans la Méditerranée ; nous sommes plus de cent mille à Toulon, qui nous demandons avec une enthousiaste

anxiété pourquoi nous sommes là et ce qu'on veut faire de nous. Le secret sera bien gardé, car ni les grands ni les petits ne le savent; mais la confiance est unanime. Jeunes et vieux, braves et inexpérimentés, s'unissent dans un cri qui retentit au fond de la cale d'airain des vaisseaux destinés à nous emporter, qui s'élève du bout de chaque vergue et ce cri est : La patrie ! ce cri nous fait tous de la même famille, du même parti et presque du même âge. Que les jeunes gens sont graves de résolution, si tu voyais, et que les vieillards sont beaux de fermeté !

Dans quel pays devons-nous descendre si l'Océan ne fléchit pas sous le poids de tant d'hommes et de vaisseaux? Allons-nous détruire, conquérir, civiliser? Je vois s'embarquer le physicien et le botaniste dans la même chaloupe qui transporte l'historien et l'ingénieur. Sais-tu qui l'on rencontre sur les quais avec leurs malles et leurs caisses d'instruments? Monge, Fourier, Costaz, Malus, Say, de jeunes géomètres; Beauchamp, Nouet, Quesnot, Méchain, des astronomes; et des mécaniciens et des aéronautes, Conté, Hassenfratz, Adnès, Plazanet; des chimistes, Berthollet, Descostils; des minéralogistes, Dolomieu et Cordier; des botanistes, Nectou et Delile; des zoologistes, Savigny et Geoffroy Saint-Hilaire; des chirurgiens, Dubois et Daburon; des économistes, Tallien et Saint-Jean-d'Angely; des antiquaires, Pourlier, Ripault, Panuzen; des architectes, Norry, Protain, Demoulin; des peintres, Redouté et Rigo; des dessinateurs, Dutertre et Denon; des nuées d'ingénieurs et d'ingénieurs-géographes; des constructeurs de vaisseaux, des sculpteurs, des graveurs, des poëtes, des musiciens, des interprètes, des imprimeurs. Ma main se lasse et je m'arrête. J'aurais mieux fait de te dire d'abord que tout ce que la France a d'illustre, de grand, de dévoué, d'éclairé, mettait à la voile dans quelques jours et la quittait peut-être pour jamais. La France est à l'ancre. Rassure-toi cependant, nous avons la promesse du retour : un homme nous l'a donnée; et cet homme ne peut ni mentir, ni se tromper. Il n'y a qu'à le voir une fois pour avoir cette opinion de lui. Celui qui a la puissance d'attacher tant de volontés à la remorque de la sienne, de manier tant d'hommes encore chauds du moule révolutionnaire d'où ils sortent, et de les figer sous sa main comme les canons de ses armées, cet homme qui emporte la France saura bien la rame-

ner. Quand je ne te dirais pas qu'il est vert-pâle comme le bronze et que ses yeux incommensurables sont de la couleur de l'infini, que ses cheveux noirs suent des pensées, je ne t'aurais pas moins nommé Bonaparte, général en chef de l'expédition.

Si je sais jamais où nous allons, je t'en ferai part aussitôt; mais la nouvelle te parviendra quand je serai à six cents lieues peut-être de toi, ma Diane.

Encore une fois, nous reviendrons; j'en ai une nouvelle assurance dans ces acclamations que j'entends au moment même de plier ma lettre. Attends, je vais t'en dire la cause, me voici à ma croisée qui donne sur la mer. Oh! c'est à mourir d'exaltation. Le soleil se lève; on s'embarque; on va partir; le canon tonne; il tonne des forts et des vaisseaux. On crie! Vive la république! Cinquante mille hommes chantent la *Marseillaise*, à genoux sur les vaisseaux pavoisés. Écoute! écoute! ce que dit le jeune Bonaparte. Je crois que le soleil s'est arrêté. Écoute!

« Soldats! Vous avez fait la guerre de montagnes, de plaines, de siéges; il vous reste à faire la guerre maritime.

» Les légions romaines, que vous avez quelquefois imitées, mais pas encore égalées, combattaient Carthage tour à tour sur cette mer et aux plaines de Zama. La victoire ne les abandonna jamais, parce que constamment elles furent braves, patientes à supporter la fatigue, disciplinées et unies entre elles.

» Soldats, l'Europe a les yeux sur vous; soldats, matelots, fantassins, canonniers, cavaliers, soyez unis; souvenez-vous que le jour d'une bataille vous avez besoin les uns des autres.

» Soldats, matelots, vous avez été jusqu'ici négligés; aujourd'hui la plus grande sollicitude de la république est pour vous : vous serez dignes de l'armée dont vous faites partie.

» Le génie de la liberté, qui a rendu, dès sa naissance, la république l'arbitre de toute l'Europe, veut qu'elle la soit des mers et des nations les plus lointaines.»

Adieu! ma Diane. La flotte est en mouvement! Adieu! écris-moi à cette adresse :

A Ludovic, volontaire à la suite de l'armée française expéditionnaire, dans l'univers.

LUDOVIC.

DE DIANE A LUDOVIC.

Mon cher Ludovic,

Qui m'eût dit que huit mois seulement après notre mariage, je vous adresserais ma première lettre à Alexandrie, en Égypte? Vous m'aviez bien confié que vous aviez l'humeur voyageuse, et vous m'aviez prévenue dans nos entretiens d'autrefois que vous aimiez, autant que vous m'aimiez au moins, les aventures, la guerre, les expéditions lointaines, les dangers, les émotions de la conquête, j'espérais néanmoins voir vos goûts se modifier sous l'influence de la tranquillité domestique si préférable à mon sens. Vous n'aimez pas le bonheur, mon ami; car croyez-vous le trouver où vous allez? Est-il si loin? Est-il si difficile? Mon simple bon sens me dit que non. Je pardonnerais à vos caprices, je tolérerais votre absence, s'il devait vous en revenir quelque avantage. Soldat, vous pourriez rentrer chez vous avec le grade de capitaine; capitaine, vous gagneriez peut-être les épaulettes de général par quelque trait de courage. Mais vous n'avez aucun rang dans l'armée. Vous n'êtes que volontaire. Si un boulet vous casse un bras, je pâlis quand j'y pense, il n'y aura pour vous aucune récompense, aucune ligne d'éloge dans l'ordre du jour. Vous combattez pour combattre. Soyez vainqueur, personne ne le saura, excepté moi, et qu'est-ce que cela vous fait? Tombez sur le champ de bataille, nul ne pleurera votre mort, excepté moi, et qu'est-ce que cela vous fait encore, ingrat? Oubliez-vous, mon ami, que vous serez père dans un mois, dans deux au plus tard. Pourquoi n'avez-vous que vingt-cinq ans? Je sais que c'est presque l'âge de votre général en chef; mais il s'appelle Bonaparte. Ce nom vous a enivré. J'aime pourtant mieux M. Guillaumin.

M. Guillaumin est le bonnetier de la rue Mauconseil auquel j'ai acheté, selon vos désirs, la belle propriété de la Pintade à Charantonneau, près de Charenton, comme vous savez. C'est un digne homme qui s'est enrichi en vendant des bonnets rouges aux terroristes, seul objet de commerce pendant les mauvaises années de révolution dont nous voyons heureusement la

fin. Il a vendu pour cinq cent mille francs de bonnets rouges, croirait-on cela ?

La propriété qu'il vous a cédée, et où il me serait si doux de vous voir vous promener en chapeau gris et la canne à la main, est, sans contredit, la plus belle du canton, de l'avis de tout le monde. Venez-y vite, mon ami. La Marne l'arrose et la divise en plusieurs endroits tous plantés de saules d'une superbe fraîcheur. Si la maison est un peu vaste, pour deux personnes seules, elle est d'un caractère d'architecture qu'on dit fort remarquable. C'est un vieux château d'émigrés. Pauvres gens! Il y a une charmante tourelle aux quatre coins. Dans l'une, percée de fenêtres ovales avec des vitraux bleus et rouges, se trouve une bibliothèque, dans l'autre une lingerie, dans la troisième un observatoire et dans la dernière un boudoir. Et que de beaux salons avec des tapisseries des Gobelins! Vous y verrez des batailles, vous à qui cela plaît. J'ai peur à les regarder autour de moi, quand je suis seule, et vous n'ignorez pas que je le suis souvent. Et puis encore des salons d'honneur, des cabinets d'armes, des cuisines voûtées. Les cuisines me ravissent! On a de l'eau sans sortir, au moyen de beaux robinets de cuivre, car ces cuisines que je ne puis assez admirer sont au niveau des fossés. Notre château a des fossés, mon ami, comme Fontainebleau et Saint-Cloud. Quelle belle eau pour laver! Je ferai toutes mes lessives chez moi. Comme je vais laver quand je serai débarrassée de ma grossesse! Vous pêcherez si cela vous est agréable. De la croisée du rez-de-chaussée, je vois sauter des carpes magnifiques. Aimez-vous toujours la matelotte? Vous en mangerez d'excellentes ici. Je ne dois pas oublier le colombier; il est à la droite du château, près de la serre où il y avait autrefois des plantes rares, assure M. Guillaumin. Il en reste encore quelques-unes. Mais tout cela est trop savant pour moi. J'aime mieux le réséda, les œillets-de-poëte, les balsamines, et la propriété en est remplie. Que c'est bon à respirer le matin!

Mon ami, nous avons trois cents poules au château, cinquante de Barbarie et beaucoup de petits canards. M. Guillaumin m'apprend à les élever, ce à quoi il s'entend parfaitement, je vous assure. A propos, si vous y pensez, rapportez-moi quelques sacs de blé de Turquie à votre retour; on dit qu'il est fort beau en Égypte. Vous seriez encore bien aimable, si vous songiez à vous

charger de quelque espèce particulière de poules. Nous avons tout ce qu'il faut à Charantonneau pour bien les engraisser. Des écuries, de la paille, de l'espace. Je vous recommande donc mes petites poules.

M. Guillaumin serait d'avis que vous fissiez entourer la propriété d'un mur d'enceinte de la hauteur de huit pieds. Mais je n'entreprendrai rien sans vous consulter. Répondez-moi là-dessus, et dites-moi encore ce que vous aurez résolu de faire d'une petite chapelle placée au bout du parc. Elle est jolie; mais la moitié d'un mur latéral tombe en ruine. La restaurerons-nous, la démolirons-nous, ou la laisserons-nous telle qu'elle est?

J'ai également besoin de votre avis sur ce qui concerne l'ameublement à restituer au château. Quel serait votre goût? L'acajou est à la mode. J'adore l'acajou. Je sais que vous préférez le chêne; que votre avis décide, mon cher Ludovic.

Ce n'est pas tout. Les caves du château son spacieuses; mais les tonneaux sont vides. De quel vin les remplirons-nous? M. Guillaumin aurait une occasion de bordeaux de trois ans. En achèterai-je quelques pièces? Je ne vous apprendrai pas que nous l'aurons sans droit, puisque nous sommes tout à fait hors des barrières. Ainsi notez exactement les points sur lesquels vous avez à me répondre : Les poules, l'ameublement, le mur d'enceinte, la chapelle, le blé de Turquie, le vin. Encore ceci : Je vais peu à Paris, mais pourtant j'ai besoin de m'y rendre quelquefois pour mes achats. Nous n'avons ici qu'une charrette pour les gros travaux, et un char-à-bancs trop peu commode et surtout trop peu élégant pour vous : me permettez-vous, mon ami, d'acheter une voiture que j'ai en vue, un peu à l'ancienne mode, mais fort solide et où nous tiendrons huit aisément? Pour cent louis on m'offre deux chevaux qui s'attèleraient facilement à la voiture dont je vous parle. Faut-il traîter : Votre consentement est indispensable.

Plût au ciel que vous apportassiez vous-même la réponse à toutes ces questions, mon Ludovic! car je m'ennuie beaucoup malgré le mouvement auquel je me livre depuis mon séjour ici. Vous ne serez pas auprès de moi quand je serai mère? Quel nom donnerai-je à ma fille? Cela m'empêche de dormir. Si nous la nommions Gertrude? C'était le nom de bonne maman.

Répondez-moi, vite, bien vite! mon ami. N'aimez que moi, ne pensez qu'à moi, et à votre petite Gertrude. M. Guillaumin dit qu'il y a bien loin d'ici à Alexandrie, cinq cents fois comme de Charantonneau à Montmorency! sainte Vierge! où êtes-vous donc allé? autrefois vous me juriez que le bonheur était entre Saint-Denis et Montmorency, car c'est à Groslay que vous m'avez connue. Je ne veux pas vous causer de la peine, mais vous me feriez penser, si je l'osais, que votre amour pour moi a bien diminué.

Adieu, mon Ludovic, adieu; votre femme, DIANE.

A Charantonneau, près de Charanton-sur-Marne, maison Guillaumin, ancien château de la Pintade. Par Paris.

DE LUDOVIC A DIANE.

MA DIANE,

Tu as eu raison de m'écrire à Alexandrie puisque tu as su, avec toute la France et l'Europe, que notre grande expédition, ce que nous n'avons appris seulement qu'en pleine mer, avait pour but d'aborder en Égypte, où nous sommes enfin, malgré Nelson et ses terribles Anglais. La traversée a été marquée par un événement qui suffirait à la gloire d'une nation appelée à des destinées moins brillantes que celles de la France. J'ai à peine la volonté de t'en parler; cependant je le constaterai pour mémoire. Nous avons pris Malte en quelques heures. Ce rocher, aux flancs duquel les Turcs furent broyés tant de fois par les boulets des chevaliers du Temple, a cédé à deux sommations du général en chef. Je comptais sur une plus noble résistance. Trois siècles de gloire ne devraient pas finir ainsi. Ce n'est pas les armes qui manquaient pour se défendre à cette île bordée de remparts; nous avons trouvé dans la place douze cents pièces de canon, trente mille fusils et quinze cents milliers de poudre : il lui manquait un principe à opposer au nôtre, la religion à mettre en face de la liberté. Nous n'avons pas eu affaire à des chevaliers chrétiens, à des Lavalette, à des Gérard de Tenque, mais à des Autrichiens, à des Maltais, à de mauvais Italiens, à de mauvais Allemands, à des athées. Si nous n'avons pas la foi,

nous, nous avons du moins la passion de la liberté; nous serons invincibles tant qu'elle nous réchauffera. Tu me reproches, chère enfant, d'aimer la gloire pour elle-même ; et pour quoi veux-tu qu'on s'y sacrifie ? Pour de l'or ? Ah ! que j'ai gémi de voir nos chefs, après avoir conquis Malte , cette armure d'acier vénérable, emporter le trésor de l'ordre évalué à deux millions, les ornements de somptueuses églises, et douze statues d'argent massif, placées dans la nef de Saint-Jean. Est-ce cette gloire de voleurs qu'on mettra au-dessus de la gloire probe et désintéressée ? Les vainqueurs de Malte sont des héros, les spoliateurs d'églises des forbans. Des libérateurs de peuples, comme nous sommes, ont mauvaise grâce à escroquer des croyances pour les vendre au poids. Je n'ai pas voulu un denier de cet or auquel j'avais droit pourtant, car je partage les dangers de mes compagnons moins scrupuleux. N'importe ! Malte est une belle conquête. C'est un rocher au dehors, une fleur au dedans : un oranger dans une caisse de fer.

Comme je suis égoïste ! deux pages de ma lettre où il n'est question que de moi. Je me tais, ou plutôt je ne vais m'occuper que de toi, ma Diane. Je t'approuve d'avoir acheté la propriété dont tu me traces un tableau si simple et si séduisant dans ton bon style de femme de ménage. Certainement je m'y rendrai le plus tôt que les événements me le permettront ; n'en doute pas, au moins. Je suis pour le mur d'enceinte que nous conseille M. Guillaumin. Donnons-nous ce mur d'enceinte. Pourquoi m'y opposerais-je ? Je le vois d'ici encadrant notre château, notre parc, que je me figure assez spacieux, ses eaux qui font aller des moulins, ses ombrages sous lesquels tu te promènes. Obtiens cependant de notre jardinier qu'il recouvre la nudité de ce grand mur par des plantes grimpantes et d'un vert facile à confondre avec le reste de la campagne. Un mur dit trop qu'on est propriétaire et maître. On blesse par là le piéton pauvre qui doit tout voir s'il ne possède rien. Conviens, ma Diane, que je m'occupe de ton mur d'enceinte. Ici l'on n'est pas dans l'usage d'en élever autour des campagnes. Et quelles sont riches pourtant ! Quelle fougueuse végétation ! quel soleil ! Que l'armée française était belle sous cette inondation de lumière en entrant dans Alexandrie. Nous défilâmes au pied des obélisques ; les Arabes enfonçaient d'effroi et d'admiration leurs têtes dans le sable.

Vraiment je crus être alors un personnage d'Hérodote, vivre dans le passé, sous les Ptolémées. Dans les rues dorment les dromadaires, les bains fument; des femmes voilées à petits plis, comme celles dont les statues de granit rose nous offrent l'image, vont à la prière. Plus loin, c'est une autre Alexandrie plus jeune, mais antique encore. Celle des Vénitiens, quand le cap de Bonne-Espérance n'avait pas encore été franchi par les Portugais. Je respire l'odeur du café, celle du musc, celle de l'ambre mêlée à celle du tabac. L'Orient a un arome. N'est-ce rien que ces sensations neuves, imprévues, que procure la gloire de la conquête? On croit qu'il n'y a plus rien à découvrir après l'Amérique? J'ai découvert vingt Amériques depuis que je suis en Égypte. Qu'elle est colossale sous les trois couleurs qui flottent aux minarets!

Je m'oublie de nouveau. Tu me pries de te rapporter du blé de Turquie et des petits poulets, n'est-ce pas! Je t'avoue ne m'être pas encore mis au courant des productions du pays; cependant je n'oublierai pas de m'occuper de ta commission. Nous disons des poulets et du blé de Turquie; très-bien. Je me procurerai ce que tu désires avec d'autant plus de chances de ne pas me tromper dans mon zèle à t'être agréable, ma Diane, que je suis au Caire maintenant et sur les bords du Nil, appelé le fleuve sacré. Ah! il dut recevoir ce nom de ceux qui, comme nous, avaient traversé le désert avant de le voir. Je n'oublierai jamais l'effet qu'il produisit sur moi.

J'avais obtenu de suivre la division du général Desaix, partant d'Alexandrie pour le Caire. Nous avions avec nous des provisions pour quatre jours, ce qui, dans notre fatale manie de comparer l'expédition d'Égypte à la campagne d'Italie, nous semblait un luxe, un surcroît de précautions. Nous gaspillâmes le pain et laissâmes perdre presque toute notre eau. Nous étions trente mille.

D'illusion en illusion perdue, nous touchâmes enfin au désert. Nous en franchîmes les limites; nous les laissâmes derrière nous. Plus d'arbres, point d'oiseaux, point d'ombre, point de vent; un four dont la voûte est le ciel. Nous nous y enfonçâmes courageusement, nous trompant toujours sur l'étendue du trajet à faire sur ce sable vitrifié. Un ennemi méprisé, la soif, vint nous saisir tous les trente mille et nous fit pâlir. Des puits, mais

pas d'eau. La malédiction des Turcs les avait séchés; de la boue, des pierres le plus souvent au fond de ces puits; pas d'eau. Le lendemain, le soleil et le désert, le désert et le soleil, et pas d'eau. Nos langues brûlaient nos palais; pas d'eau. J'ai soif à ce souvenir. Le troisième jour de notre marche, des soldats se tuèrent de désespoir, d'autres étaient devenus fous et dansaient sur les dunes; Lannes et Murat, désespérés, brisèrent leurs épées, et soit colère, soit égarement, marchèrent longtemps nue tête au soleil après avoir foulé aux pieds leurs chapeaux; et pas d'eau!

A midi, à l'heure de feu, quand les lions même ne rugissent pas, tant le désert dévore, nous aperçûmes auprès d'un puits sans eau une femme aveugle, traînant son fils par la main: elle et son fils mouraient de soif; et nous!

C'était, sans doute, Agar venant après cinq mille ans éprouver si des chrétiens feraient pour elle ce qu'un ange seul fit autrefois pour son fils Ismaël. — C'est une femme qui se meurt, se dit la division. — Chacun une goutte d'eau pour la désaltérer, soldats! Qui a encore une goutte d'eau dans son baril, la verse! Et chaque soldat versa fidèlement une goutte d'eau dans la bouche de la mère aveugle et dans celle de l'enfant. C'était la dernière goutte d'eau que se réservait chaque soldat pour ne pas mourir. — Ceci est aussi de la gloire.

Pardon, ma Diane, de ne pas m'occuper des autres points de ta lettre; j'y reviens vite; gronde-moi bien fort. Voyons: causons ménage. Tu veux acheter, dis-tu, des meubles, et tu balances entre l'acajou et le chêne; ne balance pas. Prends-les en acajou, puisque tu le préfères. Quant à la cave, meuble-la de tous les vins qui te sembleront les meilleurs. Pour les nouveaux, je ne leur donnerai pas le temps de vieillir sans y goûter; car je crois pouvoir t'assurer qu'après la reddition entière de l'Égypte, ce qui ne tardera pas, je retournerai aussitôt auprès de toi.

Nous tenons le Kaire, et le Kaire c'est la clé de l'Orient. Croirait-on que nous n'avons pas éprouvé plus de difficulté pour entrer au Kaire que pour nous emparer de l'île de Malte! Je conviens que la victoire des Pyramides nous avait ouvert le chemin. Deux cents hommes ont pris possession du Kaire sous les ordres du général de brigade Dupuy. On y est entré à la nuit comme après une promenade militaire. Memphis n'a pas été jugé digne de

résister à un plus grand nombre d'hommes ; Memphis ! le berceau des Abascides ! nommée plus tard *Masr-el-Kaherah !* la capitale victorieuse !

J'étais de la brigade de Dupuy. Et, comprends-tu ma joie d'entrer dans la ville des *Mille et une Nuits* par excellence ; de coudoyer le visir Giafar, venu de Bagdad pour chercher une sultane à son maître veuf, depuis trois jours ? Quand nous relirons, dans notre vieillesse, ce beau livre où sont si bien racontées les aventures du calife Aroun-el-Raschid, je pourrai te décrire son palais et te dire le numéro des maisons qu'il visitait le soir, accompagné de son fidèle premier ministre.

C'est au Kaire que j'ai assisté à un des beaux spectacles que la gloire militaire seule procure. Afin d'établir des relations amicales avec les autorités de l'Égypte, conquise par nos armes, le général en chef a convoqué un divan, auquel sont venus les chefs des provinces qui ont fait leur soumission à la république française dans la personne de Bonaparte. J'ai assisté à cette cérémonie, sans exemple dans nos annales. Ces princes, ou ces rois, avaient toutes sortes de costumes et toutes sortes de visages ; j'en ai vu qui étaient couverts de velours et de perles depuis le turban jusqu'à leurs babouches ; d'autres, tout pesants de pistolets et de sabres ciselés ; d'autres, à peine revêtus d'un bournous blanc, les jambes et la poitrine nues. Ceux-ci étaient noirs comme des corbeaux, ceux-là verts comme des coings et souples comme des chevaux ; d'autres, pâles, avec un croissant au front. N'était-ce pas là une scène semblable à la visite des rois d'Orient à la crèche du Messie ? Le Messie de la civilisation et de la victoire, le général en chef présidait le divan. Où donc cet homme prend-il sa puissante universalité ? Pénétrant comme un fluide, il communiquait avec tous ces rois sauvages et se faisait non-seulement leur égal par la majesté de la tenue, mais il les comprenait sans savoir leur langue, devinait leurs pensées, et semblait être roi, mahométan, oriental, tantôt austère, tantôt subtil, vert, noir et pâle comme eux. Ils l'ont adoré quand il a eu parlé après les avoir tous entendus, et ils se sont ensuite enfoncés dans le désert en emportant sur leurs visages, dans leurs yeux, au fond de leur cœur, l'impression du regard et de la parole de ce jeune homme extraordinaire.

Pour la troisième ou quatrième fois, je perds le fil conducteur

de ta lettre, à laquelle je m'étais cependant promis de répondre sans préoccupation étrangère. Il me reste à te donner mon avis sur la chapelle qui tombe en ruine, dis-tu, au milieu de notre propriété. Est-il bien nécessaire de la faire réparer, aujourd'hui qu'on est si peu dévot en France? ce serait donc pour nous que nous la conserverions? Tu connais mes opinions en matière religieuse; décide si elles valent l'orgueil d'une chapelle entretenue à nos frais? Quant à toi, rien ne t'empêche d'entendre la messe à l'église du village. Je serais donc d'avis qu'on démolît la chapelle et qu'on employât les pierres, le bois et le plomb, à la construction d'un pavillon d'été au bout du parc.

Sais-tu ce qu'on m'apprend à l'instant même? Je tremble de douleur. C'est une nouvelle à faire blanchir les cheveux à toute l'armée : toute la flotte française a péri, nos vaisseaux brûlés, nos meilleurs marins, nos plus braves, morts, noyés! Aboukir! Tu te souviens de cette escadre dont je te parlais dans ma première lettre datée de Toulon? elle n'est plus. *L'Orient*, ce vaisseau grand comme une ville, n'est plus qu'une poutre noire. Exécrables Anglais!

Pardon; mais me voilà rappelé au sens de ta lettre, ma Diane. J'ai l'esprit en feu! la gloire a d'affreux revers! Tu me demandes si nous nommerons notre fille Gertrude. Pourquoi aurions-nous une fille? c'est un garçon en qui j'espère. Appelle-le comme tu voudras, mais qu'il soit l'exterminateur des Anglais.

On se révolte au Kaire; le tambour bat la générale dans la cour de ma maison. On s'arme. Tuons les traîtres! autant d'Anglais de moins.

Adieu, ma Diane,

Ton Ludovic.

P. S. Mes amitiés à M. Guillaumin, que je ne connais pas. Pourquoi le préfères-tu à Bonaparte? Quelle comparaison! Quelle idée!

Nous avons besoin d'avertir celui qui prendra la peine de parcourir ces lettres écrites à différentes époques, que nous en avons élagué plusieurs d'un moindre intérêt; de là des lacunes forcées, mais dans tous les cas peu préjudiciables au sens général de la correspondance. On ne sera pas surpris, cette explication

étant donnée, des immenses intervalles qui se trouvent quelquefois entre la date d'une lettre et la date de celle qui la suit.

DE DIANE A LUDOVIC.

Charentonneau, ce 1799.

Mon cher Ludovic,

Oui, voilà un an que vous être parti, et vous n'êtes pas encore sur le point de revenir, malgré vos promesses et malgré mes lettres où je ne cesse de vous prier de rentrer dans votre famille. Vous ne répondez pas même à mes lettres. Je commence à craindre qu'elles ne vous soient pas remises exactement. Jugez si votre silence m'afflige. Sans les objets que vous m'avez envoyés et dont je vous remercie beaucoup, mon Ludovic, je n'aurais pas eu une seule fois de vos nouvelles dans le cours d'une année.

J'ai tout reçu, le blé de Turquie, qui, selon M. Guillaumin, est d'un fort beau grain, les cinquante paires de petits poulets, et les plantes rares destinées à la serre chaude. Vous tardez tant à venir, que les poulets ont déjà fait une foule de petits, lesquels sont prêts à en faire d'autres. Rôtis, ils sont excellents, mais ils sont encore meilleurs cuits dans le riz. Que n'êtes-vous là pour y goûter, mon ami? Vous deviendriez gourmand, de même que je suis devenue une fine cuisinière. J'ai appris la cuisine en vous attendant. Cela m'occupe une partie de la journée; le reste du temps, je l'emploie à repasser. Si vous voyiez comme je plisse maintenant! aussi bien qu'une blanchisseuse de fin. Vous en jugerez par vos chemises de toile, quand vous serez ici; car je vous ai aussi taillé des chemises que j'ai cousues pendant les soirées de l'hiver dernier. C'est tout à arrière-points, et je gagerais bien que dans l'Orient, où vous avez vu tant de merveilles, à vous en croire et je vous crois, mon Ludovic, vous n'avez pas eu l'occasion d'admirer des chemises d'un travail aussi soigné que les vôtres.

A votre retour, Dieu veuille qu'il soit prochain, vous avouerez que personne n'a perdu son temps à Charentonneau. Vous ne reconnaîtrez pas la propriété, allais-je dire; mais vous

ne la connaissez pas encore, comment apprécieriez-vous les embellissements que j'y ai fait faire d'après vos ordres? Le jardinier a suivi vos conseils de point en point; il a semé, le long du grand mur de la propriété que sur votre approbation j'ai fait construire, des graines de plantes rampantes : toutes ont poussé, en sorte que le mur est entièrement tapissé, et se perd, vu de loin, dans la nuance du gazon et des arbres du parc. Vous serez content de nous mon ami. Quoique vous soyez absent, chacun croit vous obéir ici quand il réussit à s'acquitter de sa tâche. Il n'y a que vous, oublieux, qui ne m'obéissiez pas, toujours occupé comme vous l'êtes avec votre gloire et votre Égypte. Qui est-ce qui vous blanchit là-bas? Je suis sûre qu'on vous élime votre linge. Un beau pays, en vérité!

Nos récoltes de foin ont été satisfaisantes; celles de la luzerne ne l'ont pas été moins, malgré quelques pluies qui nous ont dérangé au moment de mettre en grange. On vous a bien regretté pour les moissons. Nous avons mangé la soupe en plein champ, et M. Guillaumin, qui a voulu être des nôtres, a bu avec tous les moissonneurs à votre santé. Je vous ai gardé du pâté de la moisson pendant quinze jours, à cause d'un rêve que j'ai eu qui m'annonçait votre retour. Mon Ludovic, je m'ennuie, j'ai des heures où je ne fais que pleurer. Seule pour les moissons, seule pour les vendanges, seule pour la coupe des bois; toujours seule. Je ne sais comment j'ai eu le courage de faire des confitures : elles sont pourtant délicieuses cette année. Nous avons sur les étagères douze pots de mirabelle, vingt de verjus, quarante de groseilles et trente d'abricots. J'ai bien envie de vous envoyer quelques pots de raisiné en Égypte, mais vous ne me renverriez plus les pots.

Si vous m'aimez, mon Ludovic, vous ne me gronderez pas de n'avoir pas démoli la chapelle. M. Guillaumin, à qui j'ai confié mes appréhensions, a été d'avis de ne rien entreprendre avant une plus mûre décision de votre part. Moquez-vous de moi tant que vous voudrez, mais je n'ordonnerai jamais à des maçons d'abattre la chapelle. J'aurais peur de commettre un péché. Cependant, si vous le voulez à toute force, je me résignerai, mon Ludovic, et je prendrai le péché sur moi. Je me damnerai à votre place; mais j'espère encore que vous changerez de résolution à cet égard. Cette chapelle ne nous gêne pas, et je puis,

sans la démolir, vous avoir un pavillon d'été comme vous en désireriez un au bout du parc.

Que je serais heureuse de me promener avec vous dans notre propriété, où vous me diriez en nous promenant les curiosités que vous avez rencontrées en voyage. Je sais un endroit dans le petit bois, à deux cents pas du château, dont on ne voit plus de là que les girouettes, une île tranquille sur laquelle j'ai fait jeter un pont avec deux longues branches de sapin pour rampe. Vous et moi, mon ami, appuyés l'un sur l'autre, nous irons dans cette partie cachée du parc, nous passerons sur ce pont, et nous nous reposerons ensuite dans l'île. Là, pendant des heures entières, et loin du monde, vous qui aimez parfois la solitude, nous nous amuserons à regarder nager nos canards.

Il faut enfin que j'aborde une confidence difficile. Ne me regardez pas avec vos grands yeux noirs, mon ami; je n'oserais plus achever ce que j'ai commencé avec tant de peine. Savez-vous pourquoi je vous ai parlé des moissons, du parc, des confitures, et ne vous ai encore rien dit de notre chère enfant? C'est que cet enfant que vous destiniez dans votre pensée à exterminer les Anglais, cet enfant, pardonnez-moi, mon Ludovic, n'est pas un garçon; j'ai mis au monde une fille. Elle est ronde, rose et joufflue comme une poupée de Paris. Celle-là, je vous jure, ne fera aucun mal aux Anglais. Ce n'est pas absolument ma faute, si je n'ai pas eu un garçon; convenez-en. Mais puisque nous sommes encore si jeunes tous les deux, pourquoi n'espérerions-nous pas d'avoir plus tard un garçon? M. Guillaumin en a eu six de sa première femme; il est vrai qu'il n'a pas passé sa vie à voyager par terre et par mer. Il n'est jamais allé en Égypte. En attendant, soyons heureux de la belle petite fille que le ciel nous a envoyée. Notre Ludovise — j'ai renoncé à la nommer Gertrude — est tout votre portrait. Elle aura de l'esprit comme un démon; elle casse déjà comme une grande personne.

Je n'ai plus rien à vous dire, mon ami, sinon que je ne vous aime plus si dans trois mois vous n'êtes pas à table avec nous à Charentonneau. — Pour la vie,

Votre DIANE.

Je ne sais pourquoi je préfère M. Guillaumin à votre Bonaparte; mais cela est pourtant. D'abord il a su faire une fortune,

et il a su la conserver; il a bien aimé sa femme, de laquelle il ne s'est jamais séparé pendant trente ans. Il a été heureux, et il l'est encore. J'ai eu sans doute tort dans ma comparaison; mais vous savez, mon ami, que je n'ai pas un grand esprit. Je vous aime, et c'est tout. N'est-ce pas assez? D.

DE LUDOVIC A DIANE.

Ma bonne Diane,

Je suis dans l'Inde et enfermé dans Séringapatnam, où ta lettre de reproches et de bons conseils m'est parvenue; elle m'a été portée par les dernières caravanes. J'ai quitté l'Égypte, où la partie est perdue malgré les fanfares des ordres du jour et les proclamations orientales de Bonaparte. A la dernière victoire des Français, il n'en restera pas un pour lire son éloge et le porter au *Moniteur d'Alexandrie*. C'est trop d'ennemis à la fois : les Mamelouks, la peste, l'ophtalmie, le typhus, la guerre civile, la chaleur, le désert, l'incendie, les Anglais, les inondations, les moustiques et une foule d'autre fléaux. On croit, d'après la Bible, que l'Égypte n'en a que sept! naïves croyances! C'était le bon temps pour elle lorsqu'elle n'avait que sept fléaux. J'ai presque joui de tous les avantages du progrès. Un cavalier de Mourad-Bey m'a ouvert le front d'un revers de son damas; j'ai eu la peste dans la poétique ville d'Arsinoë, l'ophtalmie au Kaire, le typhus à Rosette; j'ai souffert de la faim et de la soif au milieu du désert, et je conserverai toute ma vie une large cicatrice au pied, des suites de la piqûre d'un moustique.

J'eusse enduré sans me plaindre ces douleurs, si j'avais pu compter sur le dédommagement de la gloire; mais, excepté celle de vaincre les Turcs dans des rencontres qui nous affaiblissent sans cesse et ne diminuent pas leur nombre, quelle gloire réelle avons-nous acquise depuis trois ou quatre conquêtes, comme le Kaire et quelques autres villes moins importantes de la haute Égypte? Tout nous est contraire, les hommes et les éléments, la terre et l'air. Nos ennemis sont invincibles, parce qu'ils se reproduisent à mesure qu'on les détruit; et nos amis nous détestent, nous abhorrent et se révoltent contre nous, leurs

protecteurs, nous venus pour les civiliser, les affranchir, les élever au rang de nation. Nous-mêmes nous nous haïssons; les chefs se jalousent; Kléber méprise Bonaparte, Bonaparte a peur de Kléber. La position est désastreuse; je l'ai abandonnée. Malade, découragé, désabusé sur quelques points, j'allais m'embarquer sur un aviso destiné à porter des dépêches à Toulon; nous étions même à la voile. Tout à coup, une frégate française envoie à notre bord une chaloupe montée par quelques matelots et un officier. Je reconnais dans cet officier un de mes camarades d'étude de Juilly; nous renouons vite et chaleureusement; il me peint le désordre social de la France, tableau attristant pour des âmes pleines d'ardeur et de conviction, comme la sienne et la mienne. Il me fait part de son projet; il se rend dans l'Inde pour mettre son épée au service de Typpoo-Saeb contre les Anglais. La cause est belle, elle est française, elle est glorieuse. Je suis tenté de l'accompagner; il m'y engage. C'est une campagne de quelques mois seulement; un pays admirable à voir, un peuple à venger, du sang anglais à répandre. Je me laisse entraîner, et je pars pour l'Inde.

Ne crois pas que je n'aie pas mis en balance la joie de te revoir, ma Diane; tu calomnierais mon cœur et ma mémoire: voilà pourquoi les voyages l'ont encore emporté sur toi. Je me suis dit: Si je retourne près d'elle sans avoir tué en moi le dévorant instinct de voyager et de me battre, puisqu'il faut l'avouer, je ne serai pas tranquille, je ne serai pas digne du repos de la famille, du bonheur domestique qui m'attend. Je n'ai pas fait un faux calcul en raisonnant ainsi: donnons aux passions, elles nous tiendront quittes plus tard. Si je me suis trompé, l'erreur ne se renouvellera plus. Tout est bénéfice pour la maturité, dans les égarements mêmes de la jeunesse. Tu ne douteras pas de ma sincérité quand je t'assurerai que je n'ai cédé à cette résolution, pourtant si sensée, n'est-ce pas, ma Diane? qu'en comprimant l'élan d'aller vers toi, élan continuel pendant la traversée. Doux sophisme que je m'imposais en fuyant la France! Plus je m'éloigne de ma chère Diane, murmurais-je au bruit des flots, et plus je m'en rapproche; car le temps est aussi un trajet, et je l'abrége en accomplissant celui qui me mène dans l'Inde.

Sais-tu un autre bonheur de mes rêves éveillés quand j'étais

assis à l'arrière du vaisseau, regardant l'écume blanche qui me fouettait le visage? Je me plaisais aux pensées du retour, et je me proposais de te tromper. Elle ne sera pas prévenue de mon arrivée; je partirai du Havre, par exemple, si c'est au Havre que je débarque, et sans lui écrire, j'irai droit à Paris. Paris! passons vite sur cette joie! Je vais à la place Dauphine où sont les voitures pour Charenton; ou bien j'irai à pied. J'arrive à Charenton, je descend jusqu'au pont. Il est nuit, mais pas nuit noire; on voit, mais on ne reconnaît pas. Où est Charentonneau? je demande à un pêcheur. — Là, monsieur. — Quarante francs pour lui! c'est une promesse, je l'acquitterai; la porte du jardin est entr'ouverte, au bout de l'allée le château; je pousse la grille doucement, je passe, me voilà dans la grande allée, au fond une lumière. Je marche encore. Non, je n'irai pas tout droit. Ton cœur me verrait et je me mettrais à crier. Je prends un détour, une petite allée, je soulève des rameaux de poiriers, j'écarte des ceps de vigne. Je touche à la maison, je me glisse contre la croisée, je franchis les deux marches du perron, j'ouvre la porte d'entrée... Diane, les larmes m'empêchent d'écrire. Tu vois si je t'aime, et si j'aime ma famille, mon foyer, ma maison, mes arbres, ma patrie, , ma fille surtout. Qu'elle soit la bien-venue! le garçon viendra un jour; élève-la avec ta bonté, ta douceur et ton inaltérable clémence de caractère. Je lui envoie des Indes un costume complet de fille de Nabab et un petit palanquin en forme de cygne où on la promènera dans la campagne quand il fera beau. Le costume et le palanquin sont deux merveilles de goût dans le travail. Que ma Ludovise sera belle là-dessous, entourée de mousseline et de flammes écarlates! Tâche que tout cela dure quelques mois, afin que je jouisse encore à mon retour du bonheur de voir ma fille contente de mon cadeau.

Par la même occasion, je te fais passer trois petits bateaux en jonc, tels que ceux qu'on emploie ici pour les promenades sur les rivières; on les jettera sur les bras de la Marne qui traverse notre propriété. Rien n'est plus élégant ni plus léger. Dans six caisses parfaitement disposées, j'ai aussi emballé un mobilier complet en laque de Chine; siéges, écrans, paravents et tapisserie gommée. Arrange un salon avec ces délicieuses babioles, ce sera notre salon indien, la pièce du souvenir. C'est là que nous prendrons le thé avec l'excellent M. Guil-

laumin, que je commence à singulièrement aimer à cause de toi.

Oui, ma Diane, nous touchons au port; la forteresse où je suis enfermé avec Typpoo-Saëb et ses braves soldats, sera la ruine des Anglais. Anéantis sur ce point, ils sont vaincus et vaincus partout, dans tous leurs comptoirs, dans toutes les villes qu'ils ont volées; ils disparaissent de cette partie du globe; l'Inde alors tend la main à l'Égypte, et les Français arrivent, et sont reçus comme des libérateurs, des amis, des frères; la partie est superbe, elle est sûre, et l'heure va sonner. Les Anglais nous assiégent dans Seringapatnam, qu'ils viennent! qu'ils viennent donc!

N'est-ce pas odieux que des pirates dont l'île ne produit que du charbon et de la bière, possèdent, eux, sans chaleur, sans soleil, sans imagination, le pays de l'imagination et du soleil? Les misérables mettent des ballots de poivre et de cannelle dans les pagodes, traitent des peuples naïfs, bons, hospitaliers, comme ils en useraient avec leurs Irlandais, ou leurs chiens, font boire du porter aux Bayadères, et détrônent des rois antiques, mystérieux, comme s'ils pouvaient les remplacer par autre chose que des gouverneurs ivrognes, perdus de dettes à Londres, et qu'on fait rois dans l'Inde, de peur de les envoyer comme galériens à Botany-Bay.

Chasser ces écumeurs de ce beau pays, le rendre à ses légitimes maîtres, l'unir à la France par le lien des arts et du commerce, c'est, tu en conviendras, se vouer à une noble cause; cette gloire mérite d'être aimée.

Cette mission remplie, je retourne immédiatement en France, et je deviens bourgeois de Paris, mieux encore, maire de Charentonneau, s'il y a un maire à Charentonneau.

Mes amitiés à M. Guillaumin, ma vie à toi et à ma fille.

LUDOVIC.

P. S. Tu as peut-être bien fait de ne pas démolir la chapelle. Il faut voir. L.

DE DIANE A LUDOVIC.

1800.

Mon ami,

Me trompez-vous encore cette fois-ci? est-ce irrévocablement arrêté, me reviendrez-vous sans faute après une victoire que vous croyez infaillible, ce qui n'est pas tout à fait le sentiment de M. Guillaumin, et me reviendrez-vous pour toujours? songez-y : nous sommes dans la troisième année de votre absence; le XIXe siècle a commencé depuis quelques mois. Je veux croire, j'en ai besoin, à votre promesse d'ailleurs garantie par votre désir si ardemment exprimé de vous délasser enfin au sein de la paix domestique de vos courses et de vos fatigues sans but. Ne supposez pas, mon ami, si je juge un peu légèrement ce que vous appelez la gloire, que je prétende vous effacer, vous retirer du monde, quand vous serez avec nous. Un homme n'est pas né pour filer à la veillée, ou bercer des enfants; pour être oisif encore moins. Sans activité, votre cœur s'engourdirait, peu à peu vous tomberiez dans l'ennui des autres et de vous-même, et vous ne m'aimeriez plus; je serai donc la première à vous engager au travail. Si j'osais vous proposer un choix de profession, je vous conseillerais d'essayer du commerce de mon père; vous savez qu'il avait amassé en moins de dix ans trois cent mille francs dans la vente des vins du midi; il ne passait pas cependant pour un des plus forts négociants de Bercy où étaient ses caves; où elles sont encore puisque ma mère en touche les loyers. Ma mère nous louerait ces caves à un prix que nous règlerions nous-mêmes; et nous reprendrions sans peine, j'en suis sûre, l'ancienne clientelle de notre maison. Mon projet me paraît bon; M. Guillaumin n'entrevoit aucun obstacle sérieux à sa réalisation, quoiqu'au fond il eût préféré vous associer à son fils aîné pour le commerce de la bonneterie en gros; sans le lui confier, j'ai pensé qu'il vous répugnerait peut-être d'être bonnetier. Moi-même je m'habituerais difficilement à vous voir, vous si impatient, manier des chaussettes et vanter des pantalons de tricot. C'est un préjugé sans doute;

mais marchand de vins en gros, c'est différent, on va à la Bourse presque tous les jours, on voyage parfois, on a un bureau, des commis; on est considéré; on est négociant en un mot. Quelque chose me dit, mon Ludovic, que vous seriez excellent dans cette partie; vous la traiteriez d'ailleurs à votre aise et la quitteriez quand vous en seriez las, n'ayant pas besoin de votre industrie pour vivre et assurer un avenir à votre famille. Négociant en vins en amateur, voilà le rêve que je fais pour vous; je ne vous demande pas de me répondre si mon plan vous sourit, car j'ai la certitude de vous embrasser bientôt, et par conséquent, celle de ne plus vous écrire. Au coin du feu où l'on cause tant, où l'on causerait toujours, je renouvellerai ma proposition et déduirai mieux les raisons qui me portent à la croire bonne. Une pensée me vient : riez-en, moi j'en ris aussi : quand j'étais petite fille, je me plaisais à me voir dans l'avenir la femme d'un négociant en vins.

Quels beaux cadeaux vous avez envoyés à la famille! les bateaux de jonc sont déjà sur les petits embranchements de la Marne qui traversent le parc; tous les voisins accourent pour admirer leur singulière forme. Notre Lodovise préfère le plaisir de s'y balancer à celui d'être portée sur le palanquin, du reste d'une construction fort originale; mais, à propos, vous n'y avez pas songez? Il faut au moins le concours de quatre domestiques pour promener une personne en palanquin. Outre que je ne les aurais pas à mon service, je n'oserais pas encore, dans ce temps-ci, les employer en si grand nombre à porter publiquement un enfant sur une façon de trône. Consolez-vous; il en restera un riche joujou, une curiosité rare dont votre Ludovise s'amusera comme elle l'entendra.

Est-il vrai, et je n'ai pas voulu d'abord m'en rapporter à M. Guillaumin, mais d'autres personnes compétentes me l'ont affirmé, est-il vrai que ces siéges tristes, encadrés d'un filet d'or, mince comme rien, assez peu solides, étroits, incommodes, toujours sur le point de fuir de dessous vous, que cette tapisserie gommée aussi noire que les siéges, d'un beau noir sans doute, mais noire enfin, où il y a de vilains Chinois chauves qui font semblant de pêcher je ne sais quoi dans un petit ruisseau d'or, que ces poupées de Chinoises, aux yeux pointus, assises sur leurs talons et se regardant comme des

chiens de faïence, que cela coûte trente mille francs. Trente mille francs, sainte Vierge! est-ce possible? Mais, mon Ludovic, c'est fort laid ce que vous appelez de la laque, c'est lugubre comme tout. Trente mille francs! C'est donc la mode, là-bas, au pays où vous êtes, d'acheter fort cher ce qui est laid? Pour vous être agréable, cependant, je vous ai meublé un salon avec ces tristes magots dont vous vous régalerez tout seul, s'il vous plaît, car ce n'est pas moi qui vous en disputerai la jouissance. Trente mille francs! lorsqu'avec trois cents francs seulement on achèterait, au faubourg Antoine, chez M. Rigaud, une tapisserie qui aurait représenté, façon velours d'Utrecht, les amours de *Télémaque dans l'île de Calypso.*

Indulgente pour vos affreux Chinois, vous serez indulgent, je l'espère, pour une petite liberté que j'ai prise sans votre avis. Vous permettiez qu'on ne démolît pas la chapelle; je l'ai fait réparer. Au bout du compte, nous n'en serons, convenez-en, ni plus ni moins dévots, et cela nous vaudra l'affection de quelques voisins. Vous l'ignorez là-bas, mais en France on revient un peu à la religion. C'est un besoin. On n'ose pas trop, mais on ose. Des prêtres sont rentrés dans leurs paroisses. Il faut de la religion enfin dans ce monde, mon bon Ludovic; n'est-ce pas? Dites, vous qui avez de l'esprit. Oh! quel jour de bonheur! mon Dieu! le jour où notre Ludovise fera sa première communion dans notre petite chapelle. Elle aura pour voile, pour ceinture, pour robe, de cette belle mousseline que vous venez de nous envoyer, avec des paillettes d'or et des franges blanches. Alors j'aurai huit ans de plus; mais qu'importe, puisque vous aurez huit ans de plus aussi et que nous ne vivrons plus que pour notre Ludovise chérie. Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai désiré conserver la chapelle; et vous y viendrez ce jour-là, mon ami. Allons! cela ne fait pas de honte d'aimer le bon Dieu. Vous ne vous mettrez pas à genoux, soit: et quand vous vous mettriez à genoux? Vous aimerez tant notre fille et vous serez si content ce jour-là, que vous ferez tout ce qu'elle voudra. Voyez M. Guillaumin, il a été un peu jacobin, quoi qu'il en dise, le voilà radouci; il ôte son chapeau devant la croix, et envoie ses plus beaux fruits au curé de Conflans. Mais je ne prétends pas vous écrire un sermon, mon ami; vous me croiriez déjà vieille. Je ne le suis pas cependant, il s'en

faut. Si vous saviez, mon Ludovic, mais je ne veux le dire qu'à vous, pour qui je n'ai rien de caché et qui êtes indulgent; depuis la naissance de notre Ludovise, les quelques taches de rousseur que j'avais auprès des tempes se sont effacées; mes cheveux sont devenus si longs que je ne sais comment les arranger sur ma tête, et j'ai pris un embonpoint dont on dit que je ne dois pas me plaindre. Vous me trouviez délicate, méchant, pour ne pas convenir que j'étais maigre; je ne le suis plus. Gardez votre bonté, mon Ludovic, je suis belle. En êtes-vous fâché? venez voir si je mens.

Je vous remercie des termes d'affection que vous avez mis dans votre lettre pour M. Guillaumin, dont vous aimerez le caractère et la franchise, quand vous serez ici. Je lui dois une remarque qui m'a rendue bien heureuse. « Votre mari, m'a-t-il fait observer après avoir écouté un passage de votre dernière lettre, votre mari peut venir d'un moment à l'autre, puisque son retour n'a été différé que par un événement militaire sur le point de s'effectuer; même il n'aurait pas été étonnant qu'il arrivât ici avant sa lettre, si le navire sur lequel il aurait pu s'embarquer avait été plus favorisé par les vents que celui qui vous a apporté de ses nouvelles. »

Le miracle ne s'est pas fait; la lettre est venue avant vous; mais je ne me plaindrais pas cependant si vous la suiviez de près. M. Guillaumin m'a fait cette joie. Aimez-le donc davantage.

J'ajoute les petits bras de notre fille aux miens, et nous vous les tendons, mon ami.

DIANE.

DE DIANE A LUDOVIC.

MON LUDOVIC.

L'année 1800 va finir, et vous êtes toujours dans l'Inde, si toutefois vous vivez encore; doute déchirant pour mon cœur. Que penser de votre silence depuis un an, quand je suis convaincue qu'il est arrivé au Havre plusieurs vaisseaux partis du pays où vous êtes, et quand j'aurais pu recevoir de vos nouvelles, soit

par Londres, soit par Hambourg, soit encore par la Hollande? Mais rien, rien. Mon anxiété est d'autant plus vive que les papiers publics, que je me suis mise à lire attentivement, ne m'ont pas laissé ignorer le sort de la garnison enfermée dans la forteresse de Seringapatnam. Les Anglais l'ont prise après un combat où vous avez peut-être péri. J'ai peur de lire un jour votre nom dans la liste des morts. Deviez-vous finir ainsi, vous qui avez le droit de jouir des avantages d'une vie recluse et sans agitation auprès de votre femme et pour votre enfant, au milieu de vos amis, dans votre patrie, chez vous, sous votre toit? Pour qui est donc le bonheur, si ceux qui l'ont à leur porte, vont le demander à six mille lieues de leur pays? Mon emportement contre votre folle existence m'est une ferme certitude que vous vivez encore, car mes pleurs sont pleins de blâme pour vous. Ou la gloire est un plaisir, ou elle est un devoir; si elle est un devoir, celui-ci est-il comparable au devoir de protéger sa famille, de veiller à son honneur, à sa défense? Eh, mon Dieu! qui donc apprendra jamais que vous avez merité de la gloire! On oublie déjà les hommes qui ont fondé la république, pour ne parler que de ce jeune Bonaparte qui vous a tourné la tête. Vous verrez la belle fin qu'il aura. Du moins parle-t-on de lui, mais vous qui n'êtes pas même un de ses capitaines, quel est votre espoir? vous avez déployé cent fois plus de courage que lui en Egypte, j'en suis certaine, et personne ne vous connaît en France, et ne vous connaîtra jamais. Lui-même, l'a-t-on vu se prodiguer au moment du combat? Il a, comme les nobles italiens, des gens qui se battent pour lui : ils se nomment Kléber, Caffarelli, Desaix, Davoust, Marmont. Son nom couvre tous les noms, cependant. Votre gloire me fait pitié!

Oui, je suis en colère, et je déraisonne quand je songe que si vous étiez ici, les fermiers ne me voleraient pas impunément. C'est presque un pillage depuis que la propriété rapporte plus qu'on ne l'espérait. Il est vrai que je ne sais, malgrè ces vols, où mettre tout l'argent qu'elle produit. Obligée de me passer de votre approbation, j'ai acheté, de mon propre mouvement, deux vastes prairies dont nous n'étions séparés que par le mur dernièrement élevé. On l'a reculé, et ainsi les deux prairies sont maintenant contiguës au parc. Je les ai données en fermage au prix de six mille francs chacune, avec la réserve d'y avoir

douze vaches et trois chevaux. Aujourd'hui il vous faudrait une heure pour faire le tour de votre propriété, en marchant d'un bon pas.

Si je retombe dans ces détails, mon ami, c'est que je ne crois pas qu'il vous soit arrivé malheur. Soit que le vaisseau sur lequel étaient vos dernières lettres ait été capturé par les Anglais, soit que vous soyez vous-même leur prisonnier dans l'Inde ou ailleurs, j'explique, quand je suis plus calme, ou votre silence ou votre long retard.

Ai-je bien fait? Lisez ceci, mon ami. L'autre jour, un jeune homme d'un costume triste, parlant à peine le français, se présente chez nous à la Pintade, et me demande, avec une curiosité pleine de modestie, si j'ai un enfant. Je lui montre notre Ludovise. Souhaitez-vous qu'elle reste toujours belle, madame, me dit-il, qu'elle conserve son teint fleuri, ses jolis traits, ses beaux yeux? — Qui êtes-vous, monsieur? Il me répond : Un élève du docteur anglais Jenner; un des jeunes médecins qu'il envoie en France pour vacciner ceux qui ont foi en sa découverte. Livrez-moi le bras de votre enfant et j'assurerai sa vie contre les chances d'un mal affreux, contre la petite vérole. — Voilà son bras et le mien, monsieur, faites. » Émerveillé de notre bonne volonté, il nous a percé légèrement le bras à toutes deux, et quand je lui ai ensuite demandé ce que je lui devais pour son opération, il m'a dit : « Votre bénédiction, madame. Je suis quaker. Toutes les créatures sont nos sœurs; nous ne donnons, dans notre secte, le nom d'ennemi qu'au péché. » Et il s'est retiré.

Et j'ai pensé à vous, mon ami, dès que ce jeune homme m'a eu quittée. Malgré la guerre, malgré les inimitiés sanglantes entre sa nation et la nôtre, il vient chez nous pour vacciner nos enfants, les sauver d'un mal horrible, tandis que vous, mon ami, vous parcourez la terre uniquement pour tuer des gens qui, après tout, ne vous ont pas porté grand dommage. Qui sait si vous n'avez pas tué, dans un coup tiré au hasard, le frère de ce jeune médecin anglais, sauveur de votre fille et le mien peut-être.

Je n'ai aucune raison de croire qu'un envoi, que je vous adressai, il y a trois mois, vous est parvenu. C'était un petit trésor de famille. Six cravates brodées par moi, une bourse,

les premiers cheveux de votre fille, des fleurs arrosées par elle et soigneusement séchées et fermées entre deux feuilles de papier, et quelques autres objets dont nous seuls, vous et nous, comprenons la valeur. Si cette lettre doit rester sans réponse comme les précédentes, je n'hésiterai plus à prendre une résolution dont un délaissement prolongé m'a inspiré la pensée. Mais j'attendrai encore deux mois.

Votre amie, DIANE.

DE DIANE A LUDOVIC.

20 février 1801.

MON AMI,

Je partirai demain pour le Havre, où je m'embarquerai sur un navire en charge pour les Indes, le temps assigné par moi à votre retour étant largement écoulé. On dit que la saison est mauvaise pour entreprendre la traversée. M. Guillaumin condamne ma détermination; mais rien ne m'arrêtera, ni la mer, ni le danger, ni la guerre, ni les conseils de l'amitié, pas même ma fille, que je laisse aux soins de ma mère, désespérée de mon voyage. Ce n'est pas que j'attende beaucoup de ma tentative; vous êtes si loin, si vous êtes encore! Mais j'aurai du moins été malheureuse par vous, et je vous aurai donné par là, à mes yeux, une irrécusable preuve d'attachement.

Prévoyant toutefois que des accidents, fort tristes à énumérer, mais faciles à rencontrer dans un voyage aussi long que celui que je vais faire, pourraient mettre un terme forcé à mes recherches, et prévoyant aussi que, par un hasard non moins ordinaire, il serait possible que vous rentrassiez en France pendant mon absence indéfinie, j'ai pris soin de confier à M. Guillaumin le double de l'inventaire que je transcris dans cette lettre. Vous verrez avec quelle économie j'ai conduit la maison et avec quel ordre je l'ai disposée avant de partir.

Il y a, dans mon secrétaire 50, 000 francs en or, par petits paquets de 500 francs, notre contrat de mariage, mes parures de noces, une en corail, l'autre en diamants, votre portrait et

un corset de femme roulé dans son lacet. Dans ce corset sont cousus 20,000 francs de billets sur la banque de Londres. En 1793, ma mère les cacha de cette manière afin de les emporter avec elle si elle était forcée de fuir. Prenez vos précautions quand vous découdrez ce corset.

Au fond d'un bas de soie j'ai mis 2,000 francs en quadruples d'Espagne. Ce sont mes économies de demoiselle, elles appartiennent de droit à Ludovise, chère enfant!

Nous avons mille voies de bois en magasin, de la dernière coupe. C'est de l'excellent chêne. Tenez haut les prix et ne vendez pas en bloc, on y perd.

Je vous engage beaucoup à ne pas vendre nos foins tout de suite, parce qu'il est probable que la récolte de cette année sera mauvaise. Ne traitez donc qu'avec beaucoup de circonspection.

Pour que vous ne soyez pas de longtemps sans linge de table, je vous ai fait tailler douze douzaines de serviettes écrues et autant de draps. Ne donnez pas à blanchir au dehors, c'est la mort du linge.

Tous nos papiers, nos traités avec nos fermiers, nos inscriptions au trésor, sont déposés chez un notaire de Charenton.

Si je ne vous recommande pas notre fille, c'est que je connais votre affection pour elle et que je ne doute pas des soins de toute sorte dont vous l'entourerez.

Vous vous souviendrez de moi, j'en suis persuadée, si Dieu permet que vous veniez à la Pintade pendant que je serai à vous chercher sous un autre ciel. Laissez vous conduire par Ludovise, elle vous dira l'endroit du parc où j'allais pour penser à vous, lire vos lettres, arracher les mauvaises herbes, faire aligner des baliveaux et donner à manger aux poules. Veillez à ce qu'on n'oublie pas de les faire manger deux fois par jour. Je les ai ainsi habituées. Je suis triste de quitter ces petits soins, qui étaient ma vie, et je serais désespérée, en partant, si je ne partais pour aller vous chercher. Pardonnez-moi, mon ami, si vous m'avez trouvée souvent si commune dans mes idées, mais je vous ai bien aimé malgré cela.

Adieu! adieu. DIANE.

DE LUDOVIC A DIANE.

Ile Saint-Domingue. — 1801.

Je suis dans l'Amérique, à Saint-Domingue, ma dernière étape, à quarante jours du Havre. Fortune de guerre! les Anglais nous ont chassés de la forteresse de Seringapatnam. A eux les Indes jusqu'à ce qu'une révolte les y extermine, une révolte semblable à celle qui a eu lieu ici il y a quelques mois. Pour te prouver que je ne suis pas un fou de gloire, un don Quichotte courant les aventures, j'ai mis une dernière fois mon bras au service de la plus sainte des causes, la liberté humaine, l'indépendance des noirs. Je défie l'homme le plus indifférent, le plus sceptique, de blâmer mon dévouement. Il y avait de l'ambition dans l'expédition d'Égypte; soit; de la vengeance dans mon voyage aux Indes; soit encore. Mais ici je combats pour les droits de mes frères. J'aurai une belle action dans ma vie; ne parlons pas des autres. Je n'avais été jusqu'ici qu'un soldat, je suis maintenant un citoyen de l'univers, un homme.

Je pense donc comme toi, chérie; la gloire pour la gloire est une chose creuse. Aussi j'ai, par expérience, le plus sage dédain pour ces hommes dont le métier est de se battre toute leur vie pour le compte d'un empereur ou d'un roi. On appelle cela de la bravoure; c'est tout simplement un épaississement d'esprit. A quelques exceptions près, un homme qui se bat pendant vingt ans est un niais courageux. Plus il a de grades, plus son entêtement a été étrange. Comprend-on qu'il soit grandement considéré, parce qu'il a eu la simplicité de se battre sur un signe, tantôt contre les Russes, tantôt contre les Allemands, tantôt contre les Espagnols? Non, cela n'est pas la véritable gloire; c'est de la servitude, c'est de la domesticité richement galonnée.

Ne sois donc plus en peine, ni pour ma vie, ni pour mon bon sens. Je te reviendrai raisonnable, digne, mais avec deux doigts de moins, perdus dans cette bataille contre les Anglais. Ne m'en veux pas si je ne suis pas passé immédiatement en France après notre défaite. Je n'avais qu'une occasion de la revoir; c'était de me rendre à Saint-Domingue sur le navire de mon ami, celui qui m'avait conduit aux Indes. A Saint-Domingue,

les moyens ne me manqueront pas pour rentrer chez moi ; et combien je le désire!

Quelle joie m'ont causée tes lettres, tes fleurs, les cheveux de Ludovise et tes cravates brodées. J'ai tout reçu au port d'où nous avons mis à la voile pour Saint-Domingue. Chaque objet a eu ses baisers et les a toujours ; en les regardant je suis près de vous. Je m'isole, je ferme les yeux longtemps, je pense à vous deux, j'étends les mains comme un aveugle, et je vous sens là près de moi. Mes doigts se promènent sur le front de ma fille, sur ses yeux, sur sa petite bouche, sur ses épaules, et j'ai son image sous la main. Et puis c'est ton tour, et enfin, charmantes têtes aimées, je vous réunis toutes deux et vous presse sur mon cœur. Pourquoi me dire que tu es beaucoup plus belle ? Ne l'étais-tu pas assez? Songe, folle chérie, que depuis quatre ans je ne suis pas embelli, moi ; je suis cuivré comme un indien, mes cheveux ont blanchi de fatigue, j'ai maigri, j'ai perdu deux doigts. Si j'enlaidis et que tu deviennes de plus en plus belle, qu'arrivera-t-il ?

Purs contentements de la famille ! Il n'y en a pas d'autres au monde. Et que de familles un seul mot a fait heureuses ici. Je n'ai pas pu être témoin d'un spectacle unique dans les annales de l'humanité. Il avait été décidé qu'à midi, au coup de midi, la liberté des noirs serait officiellement proclamée. De distance en distance, un coup de canon devait propager la nouvelle dans l'île entière. Midi sonne et au même instant un nègre paraît sur un promontoire, un autre plus loin, un autre plus loin ; en moins d'une heure plus de quarante lieues savaient la grande nouvelle. Le canon devenait inutile. On s'attendait à un immense cri. Point du tout. L'étouffante joie s'en allait par les larmes : plus de cinquante mille esclaves pleuraient.

Je suis donc vivant et plus que jamais disposé à retourner en France, dès que la colonie républicaine aura organisé une forme de gouvernement appropriée à ses nouvelles mœurs. J'ai une fonction civile dans le conseil provisoire, qu'il serait mal de résigner avant un terme d'ailleurs très-prochain.

Prépare tout pour mon retour à Charentonneau ; arrange-moi, bonne, un cabinet dans un endroit tranquille du château. Point de tableau de bataille dans ce cabinet, je t'en prie ; des scènes champêtres, des paysages, tant que tu voudras. Fais-moi

bourgeois. Aie-moi des pantouffles fourrées, un paravent et même un petit bonnet de coton. Je ne serai pas beau là-dessous; je ferai peur à Ludovise. Je veux de la soupe tous les jours; où mange-t-on de la soupe, si ce n'est chez soi? Invite, pour tous les jeudis, M. Guillaumin. Ah! voilà un homme!

Je ne te promets pas, chère amie, de devenir tout à coup négociant en vins, car il faut de la pratique pour exercer ce commerce honorable, mais j'y penserai. Et d'ailleurs, pourquoi négociant? Rentier à Charentonneau, n'est-ce pas assez? Coupant la vigne, coupant les arbres, coupant..... je crois que tout cela se coupe du moins. Tu me guideras; je serai ton élève.

A bientôt donc! à bientôt le bonheur, la véritable joie de l'âme, la femme qu'on aime, l'arbre qu'on a planté, l'enfant qui vous console! à bientôt le ciel!

LUDOVIC.

DE DIANE A LUDOVIC.

MON CHER LUDOVIC,

Auriez-vous encore rencontré en route, j'en ai peur, quelque peuple à délivrer, mon ami? Six mois se sont écoulés depuis la lettre qui me fit renoncer à mon projet de courir vous chercher aux Indes, et depuis six mois je ne vous vois pas venir cependant. Qui vous retient encore? Vous m'avez dit, je m'en souviens, dans quelques-unes de vos lettres datées du Cap, qu'après avoir conquis la liberté, il restait à la raffermir avec de bonnes institutions pour compléter l'œuvre; mais cela même m'inspire des doutes sur la proximité de votre retour. S'il s'était opéré une transformation en vous. Si, détrompé sur la gloire du soldat, vous vous étiez passionné tout à coup pour la gloire du législateur? Je me demande ce que j'y aurais gagné. Vous n'en continueriez pas moins à vous tenir éloigné de votre patrie et de votre famille, qui est un peu la patrie aussi, si je ne me trompe point dans mes pauvres raisonnements. Et pour dire ma petite pensée sur ce point, je vous demanderai, mon ami, si votre maison n'est pas un État à gouverner, un État qui a ses guerres, ses ennemis, ses intérêts à débattre; si votre femme n'a pas besoin de votre vigilance et de votre affection; si votre fille ne compte

pas sur votre protection pour lui choisir un mari ? A qui auriez-vous droit d'adresser des reproches si, pendant votre absence, la mauvaise administration de vos affaires entraînait votre ruine, si votre femme devenait tout à coup d'une légèreté blâmable, si votre fille venait plus tard à se guider sur l'exemple de sa mère ? Je ne suis pas une sainte, et la bonne réputation d'une maison ne s'accroît pas en raison de l'absence du chef. Ceci n'est pas dit pour vous effrayer, mais pour vous rappeler que vous êtes mari et père, autant que citoyen de l'univers, ainsi qu'il vous plaît de vous qualifier.

J'ai de grandes craintes pour moi-même, s'il faut enfin vous l'avouer. Ennuyée de vivre dans la solitude, j'ai accepté quelques invitations dans le monde, l'hiver dernier. Vous ne m'avez pas condamnée à mourir de tristesse, n'est-ce pas ? Et qu'est-il arrivé? c'est que j'ai pris un goût infini pour les bals ; à ce point, que je n'ai manqué à aucun ; et ils ont été fort brillants à Charenton. La première je me suis blamée de ces dissipations qui m'ont un peu portée à prendre en dédain mes travaux journaliers ; mais je le confesse, je n'ai pas toujours été assez forte pour me vaincre. Et puis on m'assurait que j'étais si bien, si enjouée que je n'osais pas renoncer à m'attirer des compliments. Vous auriez été vous-même enchanté de ma toilette ; les fleurs dans les cheveux me vont à ravir. Je ne cessais jamais de danser ; ma simplicité faisait excuser ma gaucherie. C'était parmi les jeunes gens une lutte de galanterie. Tous voulaient me reconduire. Je refusais toujours, car mon cavalier était avec moi, le bon M. Guillaumin. Il vous racontera nos parties quelque jour.

Si vous blâmiez par hasard ce peu de plaisir que je me suis permis, dites-le moi, mon ami, et l'hiver prochain je n'irai pas au bal, à moins que vous ne soyez ici pour m'y accompagner.

A force de penser à vous et à ce qui pourra vous attacher tout à fait à la France quand le sort vous y ramènera, j'ai conçu un projet nouveau. Si vous n'avez pas un penchant décidé pour la vie retirée, mais un penchant réel, et susceptible de résister à une longue durée de temps, pourquoi n'habiterions-nous pas Paris ? Achetons une maison dans la Chaussée-d'Antin où les riches bourgeois se portent aujourd'hui de préférence, et voyons

le monde. Là nous serons dans le voisinage des théâtres, des promenades, au centre des affaires et des plaisirs. Il ne serait pas impossible que l'attrait de cette agitation vous retînt plus étroitement en France que les agréments un peu monotones de l'existence qu'on mène toute l'année à Charentonneau. Je la regretterai parfois, mais pour vous quel sacrifice ne m'imposerais-je pas, mon ami? Dites-moi si je puis traiter de l'achat d'une maison dans le quartier dont je vous ai parlé. J'attendrai votre réponse.

Comme je crains de manquer l'occasion, — et il n'y en aura pas d'autre avant six mois, — de vous faire parvenir ma lettre par la voie de Brest, je la termine brusquement ici.

Je vous attends. DIANE.

DE LA MÊME A LUDOVIC.

1803.

MON AMI,

Six ans bientôt que vous m'avez laissée. Six ans! J'avais dix-huit ans et j'en ai plus de vingt-quatre; vous étiez dans votre vingt-cinquième année et vous entrez dans la trente et unième. Y avez-vous songé? Mais pour peu que vous tardiez encore, nous ne nous reconnaîtrons plus, mon Ludovic; et nos goûts auront changé peut-être comme nos visages. Notre fille à cinq ans, et quand elle m'interroge sur vous, je ne sais que lui répondre. Elle finira par croire que je la trompe et qu'elle n'a pas de père. Je n'ignore pas combien il vous est difficile de m'écrire et de venir, maintenant que tant de mésintelligences règnent entre Saint-Domingue révolté et la France. On parle de malheurs inouïs, d'incendies, d'assassinats, de blocus. Ne sortirez-vous pas de cet enfer? Je suis loin de vous croire en colère contre moi, à cause de mes dernières lettres. Oh! n'avez-vous pas deviné qu'elles étaient pleines d'un ton de fausseté depuis la première jusqu'à la dernière ligne? Non, mon Ludovic, je ne suis pas allée au bal, dans le monde, comme je vous l'ai écrit. Le monde, c'est vous, c'est ma fille, c'est l'espoir, d'être réunis tous les trois bientôt. Non! vous n'avez pas cru un mot de ma lettre,

de mes mensonges ; mais je ne vous causerai plus de ces chagrins, j'en ai trop souffert.

Vous n'avez pas supposé non plus que je vous prêtais le désir d'habiter Paris. Tout est prêt ici pour vous, et pour toujours. J'ai eu recours à tous mes efforts d'esprit pour vous entourer des objets les plus propres à vous reposer des troubles de votre existence passée. Tel que vous l'avez désiré, vous aurez un cabinet de travail. Mais, je veux aussi, je le veux, je l'exige, que vous travailliez avec nous comme un bon fermier. Vos instruments vous attendent : la serpe, la bêche, le rateau, la brouette ; vous êtes pris au mot ; vous couperez et semerez ; vous chasserez d'abord tous les matins. M. Guillaumin vous a dressé deux levriers magnifiques, et il vous a acheté un fusil à deux coups, chez le meilleur armurier de Paris. La chasse le matin, le travail dans le jour, la lecture le soir. Ludovise a brodé le fond du fauteuil où vous nous raconterez vos histoires. Je tricoterai en vous écoutant. Voilà les fêtes que je me prépare, les bals où j'irai, mon ami.

Je jurerais, sur le salut de mon âme, que c'est la dernière fois que je vous écris. On ne se trompe pas comme ça. Vous viendrez.

Votre fille signe pour moi :

L.U.D.O.V.I.S.E.

DE LUDOVIC A DIANE.

1803. En rade de Saint-Domingue.

Nous sommes sous voile, je pars pour le Hâvre dans une heure : et je pars sans regret. Amer désenchantement ! Ces nègres que nous avions faits libres, ont brûlé les maisons, les villes, les champs de leurs anciens maîtres. Ils ont, à l'heure qu'il est, la liberté et l'assassinat, la liberté et la famine, la liberté et la fièvre jaune sortie de leurs débauches. Ils ont presque autant de bon sens que les blancs ; et c'est raison de leur part de prétendre être leurs égaux en tout. Mais la liberté est donc impossible ? Des laquais, des bergers, des matelots, des cuisiniers, se nomment généraux, ducs, marquis, princes ; ils se créeraient rois, s'ils ne s'étaient proclamés républicains. Ils se poudrent

avec de la farine, pour imiter leurs anciens maîtres, et les singes vont en chaise à porteur à travers la ville. C'est sérieux, aussi sérieux que la folie; il y a, à Saint-Domingue, le comte de la Chicorée et le marquis des Pois-Verts.

Un homme seul s'est élevé au-dessus de ces hommes, pour recommander leur cause à l'avenir et la protéger contre le mépris de leur émancipation souillée. Cet homme a été laquais de M. le marquis de Noé; il a soixante ans et sait à peine lire; il est ridé comme un singe, laid, mais étincelant de souplesse, d'audace, de génie, : il grimpera à l'immortalité. Quel esprit rare! Sa parole a le sifflement du serpent, ses yeux vous traversent de part en part, son haleine de nègre vous enflamme quand elle vous touche. Cet homme, c'est l'Afrique avec tous ses crocodiles, ses déserts, ses ruses et ses vengeances. Bonaparte n'est qu'un enfant auprès de lui, et lui a été fort modeste en mettant sur la suscription de la lettre qu'il a écrite au premier consul : « *Le premier des noirs au premier des blancs.* » Un de ces hommes tuera l'autre; le Corse empoisonnera l'Africain ou l'Africain empoisonnera le Corse. Ces deux hommes ne peuvent pas être ensemble; car ils sont semblables : le noir veut tuer la liberté noire, le blanc la liberté blanche; ils se comprennent, ils ont leur secret. Tous deux se servent du ruban de la gloire pour étrangler la liberté. Ils s'imitent, et ce n'est pas le noir qui imite le plus l'autre. Je les ai vus tous les deux : le noir est le plus éloquent; je lui ai entendu dire un mot immense, un de ces mots qui viennent de Dieu. « Où auriez-vous pris des armes pour nous combattre si nous fussions venus en plus grand nombre? lui demanda le général Leclerc. — *J'aurais pris les vôtres,* » répondit cet homme.

Entre ces deux tyrans de génie, Napoléon et Toussaint Louverture, la liberté des deux continents sera étouffée, à moins que la liberté ne les étouffe tous les deux; et je ne sais comment elle s'y prendra.

Quoi qu'il en soit, la gloire utile est perdue. Quant à moi, je renonce à la poursuivre plus longtemps; presque désolé d'y avoir sacrifié six belles années de ma jeunesse, les plus douces, les plus rapprochées de l'adolescence; six années irréparablement perdues pour le temps de félicité assuré à mon mariage avec la meilleure des femmes. Que n'ai-je écouté tes conseils,

plié le genou devant ton bon sens, le bon sens qui est cette fleur mystérieuse cherchée par les Espagnols dans les forêts du nouveau-monde, et qui éclaire au milieu de la nuit, leur aurait-on dit, parce qu'elle absorbe, au lieu de rosée, pendant le jour, une partie de la lumière du soleil. Pour qui ai-je vieilli, blanchi avant l'âge? pour qui vous ai-je abandonnées, toi et ma fille, pour des mensonges et des crimes. Qu'est-il resté en Égypte après nous? l'incendie; et dans l'Inde, derrière moi? l'incendie; et dans l'Amérique? l'incendie. Ceci est triste, mais ceci est accompli, fini, mort. J'ai scellé une pierre tumulaire sur cette partie de ma vie; je voudrais même pouvoir changer de nom.

Le vent est bon; on retire l'ancre du fond de la mer; dans une heure nous aurons la proue tournée vers la France: je crains de mourir avant d'y atteindre. Comme cette lettre est remise à une goelette de l'État destinée à appareiller dans la journée, peu après nous, elle te parviendra dix ou douze jours, j'estime, avant mon arrivée au Hâvre. Tu seras préparée à mon retour, bonne Diane. Je voulais te surprendre, disais-je autrefois; est-ce que c'est possible? quel homme serait capable de cette ruse? Que ne puis-je, au contraire, t'indiquer le jour, l'heure et la minute où je me présenterai à la porte de la maison. Sois-y tous les soirs avec ma fille; habillez-vous de blanc, pour que je vous aperçoive de loin, de bien loin. J'aurai, moi, un chapeau de paille, une veste bleue de matelot et un petit coffret de bois de sandal sous le bras; ce coffret contient tes lettres. Quelle heure! Aurai-je assez de force pour en supporter la joie!

Nous nous rendrons tous les trois à la maison, toi appuyée sur mon bras, près de mon cœur, ma chérie; et ma Ludovise, que je n'ai jamais vue, me donnera la main. Voilà le plus beau triomphe auquel il faille aspirer aujourd'hui; — se réfugier dans la sainte obscurité de la famille, qui est aussi la patrie, comme tu l'as dit avec ta merveilleuse sagacité. Oh! pardonne! pardonne si j'ai souri avec peu de bienveillance autrefois à la naïveté de tes pensées et de tes actions. Injuste ironie! Mais tu es bien vengée: vois comme je te reviens. Tu le sais déjà, ma consolation toute entière, là-bas, au delà des mers, était dans l'évocation silencieuse, constante, du monde où tu respires, dans la construction idéale de la maison que tu habites,

dans la peinture imaginaire de chaque objet placé autour de toi; je crois tout connaître par le toucher de mon âme aveugle.

J'ai suivi pas à pas les agrandissements de notre propriété; le mur d'enceinte et les deux prairies où sont les vaches, je les ai vus; j'ai tant aimé par toi cet asile d'ombre et de silence, que je m'en suis approprié toutes les agitations et tous les parfums. Il n'est pas un fuyant d'eau, une place sablonneuse ou fleurie, une allée, un arbre, dont je ne possède en moi l'éclat, la forme ou le bruit sous le ciel. Tu seras étonnée de la quantité de choses prophétiques qu'on s'amasse par le regret d'avoir perdu et par la soif long-temps soufferte de revoir. J'irai droit à la chapelle, au pavillon d'été, au salon, à la bibliothèque. Je te conduirai moi-même; toi et ma fille vous me laisserez passer devant.

Comme j'embrasserai tes mains qui m'ont fait ce paradis pendant l'absence et sur les vagues indications de mes désirs flottants.

Mais nous sommes à pic sur l'ancre; l'embarcation de la goëlette de l'État attend ma lettre. Adieu! non, pas adieu, au revoir dans deux mois : au revoir tout, ma patrie, ma maison dans le bois, mon bois, mes allées désertes, mes travaux utiles, le salon de repos, le cabinet du souvenir, ce bon M. Guillaumin; au revoir, ce que je ne quitterai plus, — toi et ma fille. — A deux mois.

LUDOVIC.

DE LUDOVIC A DIANE.

Le Havre, ... 1803.

MA DIANE,

Je ne verrai pas la terre promise !.... je meurs. Encore quelques minutes et je ne serai plus. Je n'ai pas eu le courage d'attendre l'expiration de la quarantaine d'observation qui nous a été imposée. Elle était de quatre jours. En voulant la violer pour me rendre plus vite auprès de toi, j'ai reçu, d'un garde de santé, un coup de feu dans la poitrine. Tout mon sang s'en

va.... mon regard se trouble.... ma main tremble.... c'est la mort. Je ne devais plus te revoir, ma Diane chérie, ni te voir une seule fois, ma Ludovise.

Diane! tu as eu raison de ne pas démolir la chapelle..... elle aura ma tombe.....

LUDOVIC.

LÉON GOZLAN.

TABLE DES MATIÈRES.

Un petit malheur, par Léon Gozlan. 5
Les Amants mystiques, ou amoureux, poëte et fou, par Amédée Pichot. — § II. 11
L'Académie royale de musique. — Musique de l'empereur, par Castil-Blaze. 45
Fouché à Rome, par J. de Norvins, ancien directeur général de la police dans les États romains. 66
Les Amants mystiques, ou amoureux, poëte et fou, par Amédée Pichot. — § III. 83
Études historiques. — II. Le Blason, par A. Granier de Cassagnac. 105
Les amours d'un rossignol et d'une rose, par Félicien Mallefille. 121
Topographie de la Bourse, par ***. 138
Histoire d'un in-dix-huit et d'une pièce de trente sous, par Paul de Musset. 159
Études historiques. — III. Le Blason, par Granier de Cassagnac. 173
Balthazar Cozza, par A. Jal. 194
Lucien et son époque, par Michel de Loqui. 215
Le roman de Dolopathos, par Leroux de Lincy. . . . 240
Mlle de Lavergny, par Arsène Houssaye. 265
La Belgique et la confédération germanique. — Ire Lettre. — A M. L. Boulanger, par Alex. Dumas. . . . 280
La terre promise, par Léon Gozlan. 289